

**MÉLISSA
DA COSTA**

FAUVES

ROMAN



 **ALBIN MICHEL**

MÉLISSA DA COSTA

FAUVES

roman

ALBIN MICHEL

Extraits de chansons :

[ici](#), [ici](#) : Renaud, « J'ai la vie
qui m'pique les yeux », « Peau aime » ;
[ici](#) : Téléphone, « Un autre monde ».

© Éditions Albin Michel, 2026

ISBN : 978-2-226-50881-2

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

« On peut sortir un tigre de la jungle, mais la jungle ne quitte jamais le tigre ! »

Bill Watterson,
Calvin et Hobbes : Allez, on se tire !

I

DÉFIER

La porte du bar s'ouvre à la volée. Un instant, la nuit se trouble, déchirée par les voix d'hommes, un morceau de Pink Floyd – « Pigs » –, et par la lumière orangée du pub, une lueur faiblarde, étouffée par la fumée opaque des cigarettes. La silhouette qui surgit est mince, déliée, titubante. Elle s'arrête et semble se demander ce qu'elle fait là. Le jeune garçon, puisque c'est un garçon, et pas encore un homme, sweat à capuche gris au col déchiré, manches tachées d'auréoles sombres, visage tuméfié et baskets dénouées, crache au sol. Il y met toute sa rage. Une fois, deux fois. Puis il remonte sur son épaule un sac lourd au tissu usé. Un de ces sacs de collégien qui ont un jour été customisés à coups de blanco. Les prénoms d'amis ou d'amoureuses. Oubliés en partie ; le blanc est délavé. Le jeune homme remonte son jean débraillé. Il n'a pas refermé sa braguette. Puis il se remet en route. Tout est calme sur cette rive. L'inverse de l'autre berge, en face, où ça cogne, ça chuinte, ça grince. Les grues portiques s'agitent sous les néons agressifs. Les chariots élévateurs hurlent une mélodie dissonante. Les nacelles déploient leurs bras métalliques. Les bateaux de service accostent les géants des mers : porte-conteneurs, huiliers, pétroliers, minéraliers. Les monstres, comme aimait les appeler son père, André, du temps où il faisait partie de ce chantier.

Le jeune homme cherche quelque chose dans la poche arrière de son jean. Un paquet de cigarettes humide qu'il extrait, victorieux, celui qu'il a réussi à subtiliser au vieux Fernand dans le bar, trop occupé qu'il était à fixer le jeu de fléchettes. Il pleut à verse mais il ne semble pas s'en formaliser. Il fait claquer son briquet une fois, deux, trois, parvient enfin à embraser la cigarette. Il inspire avec soulagement. La berge est déserte. Malfamée. On raconte des histoires sordides de viols, d'agressions, de bagarres. Entre les conteneurs rouillés et abandonnés, on trouve parfois un type en train d'uriner ou un autre en train de cuver, allongé à même le sol. À l'époque où il venait avec André, celui-ci ne manquait pas de les montrer du doigt, plein de hargne et de mépris, se croyant meilleur qu'eux.

« Regarde-moi ces pauvres merdes. » Il parlait fort, exprès. Une bonne bagarre pour clôturer une soirée de beuverie, c'était la cerise sur le gâteau, même s'il en sortait vaincu. La bouche sanguinolente, l'œil mauvais, le verbe incertain, il balbutiait : « Il a eu son compte. Le salaud a eu son compte, tu peux me croire. » Et son fils jamais ne cherchait à le contredire.

Il marche, toujours. Ses pas le portent au hasard, pourrait-on croire tant il semble perdu, jusqu'à la jonction de la berge silencieuse et d'une rue plus animée. Rue Stanislas. Quelques boutiques, dont les vitrines allumées luisent dans la nuit, un abri de bus et le néon blafard d'une pharmacie. Plus loin, la place du marché, où ça s'agite. Bruits métalliques, ordres secs, moteurs de camions qui effectuent des marches arrière, coups de marteau. Le jeune homme se dirige par-là, vaguement intrigué. Il jette sa clope par terre, ne l'écrase même pas. La pluie se charge de l'éteindre. Une pluie qui redouble d'intensité. Le grand chapiteau qui ornait encore la place principale de Chauvant quelques heures auparavant, jaune et bleu, criard, n'est plus. La toile baigne dans l'eau, au sol. Des hommes – une dizaine – s'activent à la lueur d'un projecteur pour démonter la structure métallique, regrouper les piquets, les glisser dans des housses qu'ils jettent ensuite à l'arrière de camions, pressés. Le jeune homme se laisse tomber sur un banc malgré l'averse. Il passe sa main sur sa bouche tuméfiée. Il regarde s'activer les hommes.

« On accélère ! ordonne un type aux cheveux noirs gominés qui porte un costume ridicule sur le dos, noir et or. Ça se lève, les rafales vont arriver à une heure, on a intérêt à tout remballer avant ! »

Personne ne moufte. Sur son banc, le jeune homme se laisse aller, bercé par le va-et-vient énergique des hommes qui accélèrent le mouvement. Au fond de la place, une file de camionnettes et d'authentiques roulottes aux couleurs jaune et bleu de la compagnie de cirque s'est formée, attendant patiemment la fin de l'opération de démontage. En lettres blanches, sur chacune d'entre elles on peut lire : COMPAGNIE PULKO. Puis, en caractères plus petits : *cirque familial et authentique*.

Il perd la notion du temps, somnole quelques instants. Quand il se réveille, ses vêtements et ses cheveux sont trempés. La bâche jaune et bleu a disparu, pliée par les hommes, chargée à bord du plus gros camion. Les ouvriers hissent les dernières caisses renfermant les éléments de structure

métallique. L'homme au costume ridicule noir et or éteint le projecteur. Là-bas, la longue file de fourgons s'anime : les feux de croisement s'allument, les moteurs toussotent. La compagnie Pulko est prête à partir. *Bon débarras*, songe le jeune homme. *Des manouches, y en a bien assez partout*. Il grimace en se rendant compte qu'il formule les mêmes remarques qu'André. Son paternel lui a déteint dessus. *Non ! Plutôt crever !*

Soudain, peut-être à la pensée de son père, il est pris d'une brusque bouffée d'angoisse. L'ivresse l'a anesthésié quelques heures, lui a fait oublier les douleurs dans son corps : sa lèvre éclatée, et puis son doigt. Il a dû se briser une phalange, là où la peau noircit. L'alcool lui a surtout fait oublier l'essentiel : il ne peut plus remettre les pieds chez lui après cette soirée. Pas avant longtemps. Il connaît André. Il ne lui pardonnera pas de sitôt... C'est pourquoi il a entassé pêle-mêle dans son sac ses papiers d'identité, un cutter, dix ans d'économies en petites coupures et un anorak. Le premier bus du matin passera dans cinq heures. C'est long. Trop long. Le vent s'est mis à souffler. Des rafales le feront bientôt grelotter. Il se lève dans un sursaut, fait quelques pas précipités.

« Hé ! » crie-t-il.

Sur la place, deux hommes referment la lourde porte du camion contenant le chapiteau démonté. Celui au costume noir et or fume un gros cigare, insensible à la pluie. Les autres ont tous disparu. Ils ont rejoint les camionnettes et les roulotte, pressés de déguerpir. Bientôt il ne restera plus personne. Juste une place vide.

« Hé ! » répète-t-il plus fort.

Près du camion, les ouvriers se retournent.

« Oui ? lance l'un des deux en le lorgnant d'un œil noir.

– Vous embauchez ? »

Un silence. Les deux hommes échangent un regard, hésitent. Il répète, plus pressant : « Vous cherchez de la main-d'œuvre ? Pour monter, démonter le chapiteau. Distribuer des tracts, vider les poubelles, n'importe quoi. Vous cherchez des gens ? »

L'un d'eux finit par lui désigner le costume noir et or.

« Lui. Chavo. Demande. »

Ce sont les seuls mots qu'il prononce, avec un léger accent slave, avant de se détourner.

Le jeune homme ne se le fait pas dire deux fois. Il apostrophe aussitôt le dénommé Chavo : « Hé ! Hé, Chavo ? »

L'homme recrache une fumée grise qui s'évanouit dans la nuit, l'inspecte des pieds à la tête, le cigare toujours aux lèvres. C'est un homme d'âge mûr dont le maquillage, abondamment appliqué, masque en partie les rides. Il doit avoir quarante ans. Peut-être quarante-cinq. Ses yeux verts évoquent ceux d'un chat. Vifs. Méfiants.

« Oui ? » finit-il par lâcher.

Le jeune homme est destabilisé par la froideur du regard. Mais il se reprend bien vite.

« Vous embauchez ? Je peux faire n'importe quoi. Je ne rechigne pas à la tâche. J'ai bossé sur le chantier là-bas. »

Il désigne d'un geste du menton le bras de mer et l'autre rive. Le port industriel. Chavo l'observe avec une intensité qui le met mal à l'aise, l'œil affûté, tranchant.

« T'es majeur ? »

– Oui ! répond-il avec soulagement. Oui, je suis majeur !

– Je veux pas d'emmerdes.

– Il n'y en aura pas. Je vous le promets. »

Chavo se baisse, éteint son cigare contre le bitume, se relève.

« Bien. Ici on tolère pas les bagarreurs. Si c'est ton cas, t'as intérêt à passer ton chemin. »

Le jeune homme hoche la tête, les épaules légèrement courbées, affichant une mine de repentir.

« Ton nom ? »

– Hein ?

– C'est quoi ton nom ?

– Tony.

– Tony, t'as rien contre le fait de dormir avec les chevaux ? »

Il ouvre la bouche, étonné, mais le regard vert glacial l'empêche d'hésiter trop longtemps.

« Non. Ça me va.

– Bon, alors viens. Le vent s'est levé et les animaux commencent à s'agacer. »

D'un geste, il ordonne à Tony de le suivre. Ils traversent la place d'un pas vif. Le vent balaie la grand-place déserte. En fin de convoi, après les

camionnettes et les roulottes, se trouvent deux semi-remorques portant la mention : ATTENTION, TRANSPORT D'ANIMAUX. Chavo s'arrête devant le dernier, donne deux coups dans la carrosserie. Le chauffeur, endormi derrière son volant, se redresse brusquement.

« Ouvre, Freddy ! »

L'homme descend illico du véhicule avec un regard plein de déférence. Visiblement, Chavo est le grand chef, ici.

« Qu'est-ce qu'il y a, Padre ? »

– Je te présente Tony. Tu le fais monter avec les chevaux. »

Le dénommé Freddy jette un regard étonné au jeune homme, puis à Chavo, mais il ne bronche pas. Il hoche la tête.

« Viens, Tony ! »

Ils font le tour du semi-remorque. Tony remonte son sac sur l'épaule, repousse les cheveux ruisselants qui lui collent au front. Les portes s'ouvrent dans un grincement. Une odeur d'écurie prend Tony au nez : crottin, paille, copeaux, cuir des bêtes. Un cheval s'ébroue dans l'obscurité.

« Tout doux ! » lance sèchement Freddy à la bête. Puis, se tournant vers Tony : « Grimpe. Tu as de la paille pour dormir. »

Tony se hisse, étouffe un cri de douleur après s'être appuyé sur sa main blessée. Le faible éclairage de la place lui permet d'apercevoir les silhouettes de cinq chevaux parqués dans de minuscules box métalliques tapissés de paille, et les ballots qui lui serviront de couchage.

« T'as besoin de pisser ? lui lance Chavo. On a six heures de route, alors si t'as besoin, vaut mieux le dire tout de suite.

– Non, ça va.

– Bon. »

Les lourdes portes se referment sur lui, le plongeant dans une obscurité totale. Dehors, le gravier crisse sous les chaussures des deux hommes. Ils parlent, et Tony attrape quelques paroles au vol.

« Il va faire quoi le gosse ? demande Freddy.

– Je sais pas. Ce qui se présentera. »

Ils s'éloignent, bientôt Tony n'entend plus rien hormis les claquements agacés des sabots des bêtes et le sifflement des rafales. Il a menti. Il a dix-sept ans. Il en paraît légèrement plus à cause de son air dur, de ses mâchoires contractées en permanence. Il a la tête d'un type qu'il ne faut pas emmerder. Il a été à bonne école avec le paternel.

Bientôt le convoi s'ébranle. Les chevaux soufflent bruyamment. Tony se laisse tomber dans la paille, cale son sac sous sa nuque, ferme les yeux. Il se sent légèrement nauséeux. L'alcool. Les événements de la soirée. L'odeur entêtante des bêtes. Il ne sait pas trop quelle mouche l'a piqué d'embarquer à bord de ce semi-remorque, de se faire embaucher dans une compagnie de cirque. Mais au fond, quel autre choix avait-il ?

Il dort par intermittence, est réveillé par un soubresaut du camion ou le hennissement d'un cheval effrayé. À chaque réveil, il a besoin de quelques secondes pour se rappeler où il se trouve, ce qui l'a conduit dans ce semi-remorque. La douleur dans son corps le prend, ainsi que la soif. Une soif terrible causée par la cuite qu'il s'est offerte bêtement. Il ne sait pas quelle heure il est, si le convoi a déjà parcouru la moitié du chemin. Il pose les mains sur ses paupières, les presse fort. Les images de la soirée lui reviennent avec violence. Les émotions aussi : incrédulité, effroi. Son poing envoyé à une vitesse vertigineuse dans la tempe du paternel. La brutalité avec laquelle le corps a été projeté en arrière, s'est écrasé au sol. Le bruit sourd du crâne contre le carrelage. Terrifiant. Les acouphènes qui lui ont vrillé les tympans tandis qu'il contemplait André par terre, pâle, consterné, dont les yeux peinaient à croire ce qui venait de se produire. Son propre fils. Levant la main sur lui. L'envoyant au tapis. La bouche d'André s'ouvrait comme pour happer de l'air et rien ne venait tant il était sidéré. Rien d'autre que ces quelques mots, laborieusement balbutiés : « Si je t'attrape... » Quelques mots qui ont sonné comme une sentence. Une condamnation à mort. Tony a paniqué, reculé, demandé pardon. Mais le paternel répétait : « Si je t'attrape, tu vas voir... » Et peinait à se relever à cause de sa blessure à l'épaule. Un accident de travail sur les chantiers. La coiffe. Malgré une opération, l'articulation n'avait jamais retrouvé sa mobilité.

Alors Tony n'avait pas vraiment réfléchi. Il avait filé dans sa chambre pour récupérer la boîte métallique qui renfermait ses économies, et son cutter dans la table de chevet, puis avait arraché l'anorak qui pendait dans l'entrée. Depuis la cuisine lui parvenait le gémissement d'une chaise qui raclait le sol. Comme une plainte. La chaise qu'André faisait grincer en essayant désespérément de se relever en s'y appuyant. Tony avait la gorge nouée. Il aurait fallu revenir en arrière, entrer dans la cuisine, tendre une

main tremblante à André pour l'aider à se remettre debout. S'excuser. Faire le dos rond. Mais il ne pouvait pas. Son instinct le lui interdisait. C'était trop dangereux après ce qui venait de se produire. Un direct en pleine face. Quelle folie l'avait pris ?

Il a disparu dans la nuit sans savoir où ses pas le mèneraient. Dans le bar qu'il fréquentait autrefois avec André, il a apaisé les tremblements de ses mains à coups de vodka. Il ne pouvait plus rentrer, c'était un fait. Pas avant quelques jours. Quelques semaines même. Combien de temps faudrait-il à André pour calmer sa rage, accepter de le voir revenir ?

Il est ankylosé et à moitié déshydraté quand le convoi s'arrête. Une migraine vrille ses tempes. Sa bouche est pâteuse. Sa main le lance et les pointes douloureuses remontent jusqu'au sommet de son épaule. *Tu as frappé si fort ? Au point de te péter une phalange ?* Sûr qu'André doit être furax. Sûr qu'il a dû retourner toute sa chambre, hurler son prénom dans la rue : « Tony, où t'es, petite merde ? » Sûr qu'il a fini par débarquer au bar Le Désœuvré, pour raconter avec dégoût et hargne ce que son salaud de fils lui a fait. À moins qu'il n'ait eu trop honte pour l'avouer à quiconque. Oui, il se sera caché, bouillonnant de rage, attendant que l'hématome, s'il en a un, disparaisse. Il aura répété cent fois : « Qu'il s'avise pas de revenir ou... »

Il n'aura pas terminé sa phrase. Pas besoin. Tout le monde sait de quoi André est capable quand on le provoque. Tony le premier. Mais d'habitude il est de son côté, acquiesçant à ses menaces, l'accompagnant parfois pour régler son compte à celui qui aura provoqué sa rage. Cette fois c'est lui. Lui, son fils, son *vrai* fils, le bon, pas l'autre tarlouze. Tony la teigne, le hardi, le bosseur aux mains calleuses, la digne relève d'André.

Les portes du camion s'ouvrent dans un vacarme qui agite les bêtes. La lumière du petit jour inonde les box, aveugle Tony. Au milieu des hennissements et des grondements nasaux, la voix de Freddy s'élève : « On est arrivés. »

Rien de plus. Tony récupère son sac à dos, cligne des yeux et saute du semi-remorque. Le jour peine à se lever. Le ciel est gris, brumeux. Une pluie fine tombe. Ils se trouvent au milieu de nulle part, un vaste terrain vague entouré de champs, accolé à une salle des fêtes sinistre. Une petite bourgade de campagne. Là où la compagnie Pulko aura reçu l'autorisation de stationner et de se produire. Très vite, l'endroit qui était désert s'emplit d'une effervescence ordonnée. Des hommes et des femmes sortent des véhicules, enfilent des cirés, s'activent sans se concerter. Une machinerie parfaitement huilée. On décharge des caisses, des sacs, des piquets, qui

passent de main en main. Un groupe de femmes part à pied sur les routes de campagne, armées de câbles électriques. Là, on commence à tracer à la bombe orange l'emplacement du futur chapiteau. Un jeune homme bouscule Tony, s'excuse sans le regarder, puis monte dans le semi-remorque des chevaux. Il ouvre les box. Bruits métalliques. Piaffements d'impatience. Claquements de sabots.

« Tout doux, Toy ! »

Quelques secondes plus tard, le jeune homme réapparaît, tenant par la longe un cheval à la robe brune.

« T'es nouveau ? lance-t-il à Tony, qui acquiesce. T'es monteur de chapiteau ?

– Non, je... Je ne sais pas... On ne m'a rien dit.

– Alors viens, aide-moi en attendant *qu'on te dise*. Récupère Tornade. »

Il fixe Tony avec un air de légère impatience. Il ne doit pas avoir plus de vingt ans. Il a les cheveux châtons, une coupe mulet et des yeux surprenants, couleur ambre. Ses mains sont entourées de sparadraps sales.

« Alors ? Tu passes sa longe dans les deux anneaux du mors et tu la sors. »

Tony grimpe à l'intérieur sans poser plus de questions. Il a l'habitude. Sur les chantiers, personne n'a jamais pris le temps d'expliquer : tu te débrouilles ou tu dégages. Tony a choisi son camp : se débrouiller. Il est observateur et vif d'esprit. Il repère donc rapidement le nom sur le box : Tornade. Une jument étonnante à la robe blanche tachetée de noir qui évoque le pelage des dalmatiens. La longe, il suppose que c'est ce ruban de cuir terminé par un mousqueton accroché à la barrière. Il défait le mousqueton et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le penser, il l'a déjà passé dans les deux anneaux de part et d'autre des naseaux. Il tire alors le cheval, qui oppose d'abord une certaine résistance. *Bourrique*, songe-t-il. *Vieille bourrique têtue !* Une autre expression d'André qu'il a faite sienne. Bon sang, il devient comme lui. Il ne sait pas s'il faut s'en réjouir. Il y a beaucoup de choses qu'il admire chez son paternel : on ne lui cherche pas de noises, il sait se faire respecter, il est bosseur, un vrai dur à cuire. Mais il a aussi ses défauts : un fichu sale caractère qui le fait « court-circuiter », comme il dit.

« Allez Tornade, bouge. »

La jument résiste encore. Tony tire plus fort et celle-ci consent à faire un pas, puis un autre.

« Bien, tu vois, quand tu veux. Continue. Tu vas pas me dire que tu préfères rester dans ce camion qui pue le crottin, hein ? »

Il l'entraîne le long de la rampe que le jeune homme aux yeux d'ambre a installée. Ce dernier lui lance un sourire satisfait.

« Allez. Suis-moi ! On va les faire brouter plus loin, sous les arbres. »

Après avoir enroulé leurs longues autour d'un tronc, ils reviennent au camion pour sortir les autres bêtes. Diamant, Hazel et Dark, un pur-sang noir de jais. Ils réitèrent l'opération, les arriment solidement aux arbres du terrain.

« Bien, conclut le jeune garçon, satisfait. On va leur donner à boire. Viens ! »

Tony lui emboîte le pas. Très vite, ils se retrouvent derrière le bâtiment communal à remplir des bassines d'eau au petit robinet extérieur. Tony en profite pour s'hydrater et se rincer le visage, frotter le sang séché autour sa bouche. L'autre voit mais ne dit rien.

« Ils servent à quoi ces chevaux ? demande Tony tandis qu'ils repartent, soulevant à deux la lourde bassine.

– Aux numéros équestres.

– Quel genre de numéros ?

– Le numéro de jockey, par exemple.

– Jamais entendu parler.

– Tu exécutes des sauts sur le dos d'un cheval lancé au galop. Je fais aussi du dressage : passage à main droite, demi-volte, pirouettes, valse, cabrades. »

Cela ne parle pas à Tony. Peu importe, il saisit l'idée.

« C'est toi qui présentes ces numéros ?

– Oui. Moi ou mon frère.

– C'est quoi ton nom ?

– Alessio. Et toi ?

– Tony. »

Autour d'eux, les fondations du futur chapiteau commencent à s'élever grâce aux efforts combinés d'une cinquantaine de personnes. Tony n'aurait jamais imaginé que les roulottes et les camionnettes puissent renfermer autant de monde.

« Tous ces gens-là... ils sont de la compagnie Pulko ? »

Alessio acquiesce : « Il y a les permanents : les membres de la famille, qui présentent les numéros. Et les autres.

– Les autres ?

– Les intérimaires qu'on embauche un temps, comme toi. Monteurs et démonteurs de chapiteau essentiellement. Parfois on embauche sur place. Deux ou trois types du coin pour aider un soir, une semaine. Tu as quoi à ta main ?

– Oh... »

Tony cache son poignet. Précaution stupide étant donné que l'autre a déjà vu.

« Tu devrais montrer ça à Chavo, déclare Alessio sans attendre sa réponse.

– Pourquoi ? Il est médecin ?

– Non mais c'est le padre.

– Le padre ?

– Oui, si tu as le moindre problème, c'est à lui que tu dois t'adresser, c'est tout. Il te fera conduire chez le médecin. Mais...

– Mais ?

– Pas sûr que tu lui sois très utile pour monter et démonter le chapiteau, avec ta blessure. »

Tony sent une pointe de panique naître dans sa poitrine. Il ne peut pas rentrer chez lui. Pas tout de suite. Il faut qu'il se montre utile pendant quelques jours, le temps que la fureur du père s'apaise.

« Je peux aider avec les chevaux. »

Alessio semble considérer la question quelques instants. Il finit par hausser les épaules.

« Ouais. »

Il ne paraît pas vraiment convaincu.

Il y a du travail pourtant, avec les chevaux, Tony en fait l'expérience ce matin-là, tandis qu'une pluie fine tombe en continu et que le chapiteau se monte petit à petit, grâce aux efforts combinés des hommes. Il faut les panser : passer l'étrille à rebrousse-poil pour enlever les poils morts et autres saletés, puis le bouchon, une brosse dure qui aide à démêler le crin, de la tête aux membres, enfin la brosse douce, pour rendre le poil plus lisse

et plus propre encore. Laver les yeux, les naseaux et la bouche à l'éponge humide, sécher à l'époussette, un torchon qui fait briller le poil. Alessio se charge seul de retirer au cure-pied les cailloux, la boue ou la paille coincés dans les sabots.

« Trop dangereux pour toi », assène-t-il.

Tony n'a plus grand-chose à faire. Il a fini de s'occuper de Dark quand Chavo s'approche d'un pas vif et s'adresse à lui d'un ton sec, autoritaire : « Qu'est-ce que tu fiches là ? On a besoin d'aide pour le montage du chapiteau. »

Tony se raidit, comme quand André débarquait et savait qu'il avait fait une connerie. Il ne veut pas faire d'histoires. Sa place ici, il y tient. Il n'a pas d'autre option.

« Pardon, j'ai...

– Padre, l'interrompt Alessio. C'est moi qui lui ai demandé de m'aider pour les chevaux. Toy était particulièrement agressif ce matin. »

Chavo plante son regard vif dans celui d'Alessio, qui le soutient avec une expression de respect et de déférence.

« Bien. Quand il aura fini, envoie-le-moi.

– Dès qu'il aura terminé le nettoyage des box. »

Chavo le fixe quelques secondes de plus avant de hocher la tête et de s'éloigner, faisant virevolter derrière lui la veste longue de son costume de scène qu'il a toujours sur lui. Tony se tourne vers le jeune homme : « Merci. »

Il sait ce qu'Alessio vient de faire : l'empêcher d'être viré tout de suite. S'il est capable de panser les chevaux d'une seule main, il ne pourrait pas faire illusion pendant le montage du chapiteau. Blessé et inutile, ils le laisseraient sur le chemin.

« Va nettoyer les box, réplique Alessio. Et fais en sorte de guérir ta main le plus vite possible.

– Comment ? »

L'autre hausse les épaules : pas ses affaires.

La matinée entière s'est écoulée quand Alessio passe une tête dans le semi-remorque. Tony est couvert de paille. Les fétus ont volé jusque dans ses cheveux.

« Le repas est servi ! annonce Alessio.

– Le repas ? »

Tony s'aperçoit qu'il est affamé, il doit être plus de treize heures. Alessio saute du camion sans répondre. Tony le suit. La pluie a cessé. L'ossature métallique du chapiteau est presque entièrement montée. Elle occupe une grande partie du terrain vague. À côté, un barnum aux couleurs de la compagnie Pulko a été installé. Sur des tréteaux se trouvent deux réchauds à gaz et de grosses marmites fumantes, derrière lesquelles s'activent des femmes. Une queue commence à se former, constituée d'hommes, jeunes et moins jeunes.

« Prends une assiette et mets-toi à la suite », indique Alessio.

Quelques enfants, sortis de roulottes, se joignent à la file des affamés.

« Ils ont fini les cours du matin, explique Alessio en remarquant le regard surpris de Tony.

– Les cours ?

– Les plus jeunes ont un professeur qui les suit toute l'année. Ils étudient le matin et ils s'entraînent l'après-midi.

– Ils s'entraînent ?

– Ils apprennent différentes disciplines. Jonglage, acrobatie, équilibrisme... »

Tony lève un sourcil, surpris.

« Ils seront forcément artistes de cirque à leur tour ?

– En grande majorité, oui. Il y a des exceptions, mais peu... Mario, par exemple, qui a préféré devenir couvreur et s'est installé à Limoges. Il est la risée de ses cousins.

– La risée ? Pourquoi ?

– Il n'était pas mauvais du tout sur un fil. Maintenant il tient en équilibre sur des toits mais personne ne l'applaudit pour ça. »

Alessio se marre. Tony conserve le silence. Les effluves d'un pot-au-feu parviennent jusqu'à lui. Il a l'impression d'être parti et de n'avoir rien avalé depuis une éternité.

Leurs assiettes remplies, ils vont s'asseoir à l'une des grandes tables dressées sous le barnum. Tony enfourne une énorme bouchée de ragoût de bœuf, patates et navets. Alessio mange avec le même appétit.

« Tu devrais être occupé encore une heure ou deux avec les box. Ensuite tu n'y couperas pas. Tu seras obligé d'aider au montage du chapiteau... »

Tony songe que ce ne sera pas la première fois qu'il devra endurer la souffrance, qu'il sait faire, et qu'un bon antalgique devrait lui permettre de tenir son poste.

« Tu as des antidouleurs ? »

– Attends, je vais demander à Sabrina. »

Alessio hèle une femme qui se tient plus loin, habillée d'une drôle de façon : elle porte une robe à paillettes moulante parfaitement inadaptée, sur laquelle elle a passé un anorak rembourré. Ses pieds sont chaussés de bottes fourrées et ses oreilles sont parées de lourdes créoles dorées. Elle a des yeux d'un bleu électrique surprenant, abondamment maquillés. Elle approche, un demi-sourire aux lèvres, et Tony peine à lui donner un âge. La trentaine. Oui, la trentaine, sans doute, même si elle dégage quelque chose d'adolescent : une langueur dans la démarche, une indolence dans la façon de se planter devant eux, bras croisés, et un éclat impertinent dans le regard.

« Sabrina, tu pourrais soulager Tony ? »

Elle se laisse tomber sur le banc en bois à côté d'Alessio, observe Tony, fronce les sourcils.

« Tu es arrivé quand ? »

– Cette nuit.

– Tu dors avec les chevaux ?

– Comment tu le sais ?

– C'est là qu'on met les nouveaux.

– Et ensuite ?

– Ensuite ? répète-t-elle sans comprendre.

– On nous met où ? »

Elle sourit, énigmatique.

« Là où tu trouveras de la place. »

Alessio, aussitôt, a un mouvement de recul.

« Non, on est bien assez à l'étroit Jason et moi.

– Tu ne t'es pas fait un ami très solidaire on dirait, lance Sabrina, moqueuse, à Tony.

– Deux dans cette caravane c'est bien suffisant », se défend Alessio.

Tony intervient, ne voulant pas se mettre à dos son seul compagnon ici :
« Ça me va, avec les chevaux. Il ne fait pas si froid dans la paille. »

Sabrina sourit, le fixe avec une insistance qui le met mal à l'aise. Il s'apprête à détourner le regard quand elle lance sans transition : « De quoi

je suis censée te soulager ?

– Hein ?

– Alessio a dit que tu avais besoin d’être soulagé. »

Il tend sa main, se sent bête.

« Ma phalange.

– C’est pas joli joli. Ça a l’air cassé.

– Dis rien au padre, marmonne Alessio en baissant d’un ton.

– Je ne dirai rien au *padre*. »

Elle insiste sur le surnom avec une pointe d’ironie.

« Le mieux, c’est que tu viennes me trouver ce soir à la roulotte. Alessio t’accompagnera. »

Elle se lève, lance d’un ton acide : « Allez, je suis attendue pour servir ces messieurs. »

Tony la regarde repartir dans sa robe à paillettes et son anorak. Sabrina prend place auprès des autres femmes derrière les tréteaux. Elle enfle et noue un tablier blanc, coince une cigarette au coin de sa bouche, puis attrape une pile d’assiettes qu’elle remplit et tend, l’une après l’autre, aux hommes qui se pressent devant elle. Tony semble réaliser que, tout autour de lui, assis aux longues tables, ne se trouvent que des hommes.

« Les femmes, elles ne mangent pas ? » demande-t-il à Alessio.

Celui-ci avale une bouchée de son ragoût avant de répondre : « Elles nous servent. Elles mangent après.

– C’est... archaïque...

– Elles préfèrent manger entre elles, va. Elles peuvent parler tranquillement. »

Plus loin, Sabrina s’active tout en fumant. Elle conserve une certaine nonchalance teintée d’ennui.

Au cours du repas, Alessio est rejoint par son frère, Jason, un adolescent d’à peine quatorze ans qui parle beaucoup.

« J’ai pensé à un nouveau numéro pour les chevaux !

– Pendant l’école ?

– Pendant l’école. Pour Tornade. Tu dis toujours qu’elle est la plus fainéante. J’ai pensé à quelque chose... »

Tony les laisse à leur conversation. La digestion et sa courte nuit le rendent somnolent.

« Je me remets au travail », annonce-t-il à Alessio en quittant la table.

Dans le semi-remorque, il s'allonge quelques instants dans la paille et ferme les yeux. Un rêve l'emporte, un rêve fait de souvenirs imbriqués, sans aucun lien entre eux. Il a seize ans, il marche aux côtés d'André sur le chantier naval. Son père a une main lourde posée sur son épaule. Une main qui l'écrase et l'élève tout à la fois.

« C'est mon gamin. Mon gosse. Tony. »

Tony porte des chaussures de sécurité et une chasuble orange. Les gars le saluent. Ils respectent son père, cela se voit à leur attitude. Ils sont légèrement craintifs même.

« C'est un bon gosse. Il va faire son apprentissage ici. C'est un travailleur. Vous verrez. »

La paume quitte l'épaule de Tony puis le pousse en avant avec une certaine brusquerie.

« Allez, vas-y, dis bonjour, fais pas ta fiotte. »

André a prononcé ces quelques mots avec le sourire, mais il ne s'agirait pas de l'obliger à répéter. Les autres ouvriers s'avancent, tendent la main, et Tony s'aperçoit que l'un d'eux est Alessio et l'autre Jason. Jason appelle : « Sabrina ! Sabrina, ramène-toi ! » Le décor a changé. Ils sont sous un barnum. Une femme approche. Ce n'est pas celle, au look exubérant, de la compagnie Pulko. Il s'agit d'une femme plus discrète, en jupe crayon et veste grise, ses cheveux châains rassemblés en queue-de-cheval. Elle tient par la main un garçon qui a une dizaine d'années et des taches de rousseur qui parsèment son visage.

« Hé ! s'écrit Alessio. Je ne savais pas que tu avais un frère ! Tu ne me présentes pas ? »

Tony se retourne pour répondre et démentir vivement mais le poing d'André le cueille en pleine face. Il se réveille en sursaut, tente de se redresser, mais son poignet blessé ne le porte pas. Il retombe dans la paille. Quelqu'un a ouvert le semi-remorque et se tient à contre-jour devant lui.

« Toi, t'es gonflé, c'est pas croyable ! »

Tony manque défaillir de soulagement en reconnaissant la voix et la silhouette d'Alessio. Si Chavo l'avait trouvé là...

« Merde... C'est... Je suis désolé... »

Alessio saisit une fourche qu'il lui met entre les mains.

« Au boulot. Je vais pas te couvrir encore longtemps si t'es une feignasse.

– Désolé... »

Mais l'autre a déjà disparu.

Quand Tony quitte les box des chevaux et rejoint le terrain vague, le montage du chapiteau arrive à l'étape délicate : c'est le moment de hisser l'immense toile sur la structure métallique. En haut de chaque pylône, un homme, casque de chantier sur la tête, baudrier en place, passe des câbles dans des poulies et crie des instructions. En bas, une dizaine d'hommes se trouvent autour de chaque pilier pour porter la toile, la dérouler puis tirer sur les lourdes sangles qui sont ensuite ancrées au sol à l'aide d'immenses piquets de fixation. Tony prend place dans une équipe. On ne lui explique rien. On n'a pas le temps. Il n'a pas besoin, il observe et imite. Il repère Jason et Alessio en face, le visage crispé par l'effort. Hommes et adolescents du camp, tout le monde participe. La nuit tombe. Les femmes allument des projecteurs. De la fumée sort du barnum. Une soupe est en préparation.

La douleur irradie le corps de Tony, lui donne un début de migraine. Pourtant il ne se ménage pas. Il contracte ses muscles à l'extrême, souffle bruyamment. Même sur les chantiers, il a rarement déployé autant d'efforts. La compagnie Pulko ne dispose que d'un chariot télescopique. Il en faudrait deux, ainsi qu'un mini-chargeur, mais la troupe ne semble pas avoir les moyens pour ce genre de technologies. *Cirque familial et authentique, tu parles !* Il a beau avoir l'habitude de cravacher, il a rarement été aussi harassé. Quand quelqu'un annonce : « Fini ! Merci à tous ! On s'y remet demain matin ! », il manque de s'effondrer.

Les hommes reprennent leur souffle, mains sur les genoux, jurent de soulagement. Certains crachent au sol. L'engin télescopique recule avec des bips puissants. Tony fait quelques pas en arrière pour observer le travail accompli : le chapiteau est monté. La toile est solidement arrimée au sol. Demain il faudra s'atteler à l'intérieur : plancher, gradins. Il ne veut pas y penser maintenant.

« Bien joué ! » déclare Alessio en lui donnant une tape sur l'épaule.

Tony ne l'avait pas vu arriver.

« Tu viens m'aider à rentrer les chevaux pour la nuit ? »

Tony acquiesce, le suit. Ils contournent le chapiteau, qui occupe la plus grande partie du terrain désormais, et Tony marque un temps d'arrêt. Derrière, à l'abri des regards et de la route, un véritable village a été érigé.

Plusieurs tentes aux dimensions colossales ont été montées, reliées entre elles par un réseau dense de câbles électriques.

« Qu'est-ce que c'est ? demande-t-il à Alessio qui continue d'avancer à vive allure.

– Le campement.

– C'est-à-dire ? »

Alessio désigne la tente la plus proche, reliée au chapiteau principal par un couloir.

« Là, ce sont les loges avec les costumes, le matériel pour la coiffure et le maquillage. »

Il indique maintenant une tente plus petite : « Là, c'est toute l'installation électrique avec le groupe électrogène. La plus grande, là, est une piste d'entraînement couverte pour les chevaux. Je te la montrerai demain.

– Et là-bas ? »

À l'écart des autres installations, sous le couvert des arbres, se trouvent un semi-remorque, une arène métallique et une roulotte. Comme un campement à part.

« Ça, c'est chez le padre.

– Chez le padre ?

– Sa roulotte et l'espace des fauves.

– Des fauves ? Il y a des fauves ici ? »

Alessio acquiesce.

« Les bébés de Chavo. Ils sont gardés à l'écart des curieux car il y a toujours un idiot du village pour s'approcher trop près et les exciter... Quand il n'a pas l'idée de passer une main entre les barreaux. Là, je t'explique pas les emmerdes que ça crée... En tout cas, j'aime autant qu'ils restent loin de mes chevaux, que ça rend nerveux. Allez, viens ! »

Alessio le presse d'un mouvement du menton. Les chevaux broutent l'herbe, insensibles à la nuit qui est tombée. Tony a du mal à détacher son regard de l'arène et du camion renfermant les fauves.

« Il a quoi ? Des tigres ? des lions ?

– Trois lions, deux tigres et une jeune panthère, mais le padre n'est pas sûr d'en faire grand-chose, de celle-là. »

Alessio libère Tony et Tornade. Tony reste à côté, les bras ballants. Il ne peut s'empêcher de fixer l'arène métallique. Dans l'obscurité, ses yeux

scrutent, cherchent des pupilles brillantes, luisantes, menaçantes. Il ressent quelques décharges électriques dans la colonne vertébrale.

« Tu ne risques pas de les voir. Ils dorment à l'intérieur du camion, dans leurs compartiments de voiture-cage. Mais demain, peut-être que tu verras Chavo les entraîner. Allez, au boulot ! »

Il semble y avoir deux clans bien distincts parmi les circassiens, Tony ne peut s'empêcher de le noter pendant le dîner. Cette fois, hommes et femmes mangent en même temps. Les familles se reconstituent : hommes, femmes et enfants se retrouvent côte à côte après une journée de travail, les petits grimpent sur les genoux des pères, se font rabrouer par les mères quand ils refusent d'avaler leur soupe. On parle avec vivacité. Ces tables-là, mixtes, familiales, sont occupées par le clan Pulko. Les autres, moins animées, sont composées des intérimaires : des hommes en tenue de chantier. Les monteurs de chapiteau, les petites mains embauchées pour quelques jours ou quelques semaines. Ils ne font pas réellement partie du clan, dînent à part et se lèvent à peine leurs assiettes terminées, pressés de prendre une douche dans la salle communale et de se coucher dans les caravanes qu'on leur loue pour quelques centaines de francs.

Tony fait exception. Alessio semble l'avoir admis dans le clan fermé des circassiens, sans qu'il sache très bien pourquoi. Sans doute parce qu'il n'a pas le profil des autres monteurs de chapiteau. Il est jeune, trop jeune, même si Tony s'obstine à prétendre qu'il a la majorité. À la table d'Alessio, il y a son frère cadet, Jason, et sa petite sœur, Shana. Il y a leur mère également, Carmen, une femme d'une cinquantaine d'années, lourde, ronde, blonde décolorée, qui s'occupe du guichet, des costumes, du maquillage, lui explique Alessio.

« Ici on touche à tout, on fait pas sa mijaurée. Chaque artiste doit être capable de maîtriser plusieurs numéros. Jason et moi par exemple, on fait les numéros équestres mais on a de bonnes bases d'équilibrisme grâce à nos exercices de voltige. On serait capables de présenter un numéro de fildeféristes au besoin. »

La mère écoute mais ne réagit pas. Tony sent qu'elle n'approuve pas forcément sa présence à cette table. Elle fait manger la petite Shana et a un tic agacé dès que celle-ci rechigne. Le père d'Alessio les rejoint : un

homme petit, trapu, les vêtements tachés de suie et quelques dents en moins.

« P'pa est cracheur de feu. »

Tony n'écoute plus vraiment : la douleur se réveille à son poignet.

« Dis, Alessio... Tu ne devais pas m'emmener chez Sabrina pour qu'elle regarde ma main ? »

Alessio lui fait signe de baisser d'un ton. Il s'assure que ses parents n'aient rien entendu. Heureusement, ils sont en pleine discussion.

« Tu vois la roulotte à côté de l'arène des fauves ?

– Oui.

– C'est chez elle.

– Chez Sabrina ? Elle vit avec Chavo ?

– Sabrina est la femme de Chavo.

– Ah...

– Fais ça discrètement. Chavo aime pas vraiment que Sabrina soigne les gens... »

Alessio lui donne une tape dans le dos. Tony se lève, quitte le barnum, puis il traverse le campement plongé dans l'obscurité. Quelques roulottes sont éclairées mais il ne voit personne s'agiter derrière les rideaux. Plus loin, deux hommes sortent de la salle communale, une serviette autour du cou. Nul ne semble lui prêter attention. Il accélère le pas.

Il approche de l'arène quand un bruit vient briser le silence de la nuit. Tony se retourne, sur le qui-vive, comme si un des fauves de Chavo pouvait surgir. Mais ce n'est que Sabrina, ses cheveux noirs retenus au sommet de son crâne en un chignon bancal. Elle fume, avance dans ses bottes fourrées, faisant osciller ses créoles.

« Je t'attendais. »

Elle recrache une longue volute de fumée blanche puis lui fait signe de lui emboîter le pas. Elle se dirige vers la roulotte. Deux fauteuils en osier sont posés à même l'herbe, de part et d'autre de la porte d'entrée. Elle prend place dans l'un et lui indique de s'installer dans l'autre.

« Je ne savais pas que tu étais la femme du padre, lâche Tony, mal à l'aise.

– Et alors ?

– Et alors... », répète-t-il bêtement.

Elle n'ajoute rien. Il la regarde écraser sa cigarette sous le talon de sa botte, toujours plus embarrassé.

« Montre-moi ta main », ordonne-t-elle avec autorité.

Tony tend son poignet, qu'elle saisit sans douceur, tourne et retourne entre ses doigts.

« Comment tu t'es arrangé comme ça ?

– Bêtement. »

Elle voit bien qu'il esquive la question. Elle hausse les épaules avec une cruelle indifférence. Elle se lève et rapproche son fauteuil de celui de Tony, tout près, si près que leurs genoux se touchent.

« Pose ta main ici », dit-elle en lui désignant son genou.

Tony s'exécute une fois de plus, nerveux. Il se demande ce que Chavo penserait s'il débarquait et le trouvait là, la main posée sur le genou de sa femme, leurs fauteuils si proches. Mais Sabrina ne semble pas s'en soucier. Elle sort de la poche de son anorak un flacon de liquide jaunâtre, qu'elle ouvre. Elle s'en enduit les paumes abondamment. Un effluve boisé, amer et frais s'élève. Tony, que ce silence perturbe, demande : « Qu'est-ce que c'est ?

– De la cire d'abeille et du camphre.

– C'est... censé agir sur la blessure ?

– La cire est anti-inflammatoire. Le camphre décontractant. Mais ce n'est qu'un support qui me permet de masser. C'est mon cœur qui travaille. Mon cœur et mes mains.

– Ton cœur et tes mains... »

Elle ne répond pas, saisit le poignet de Tony entre ses paumes huileuses, commence à lui enduire les doigts de baume, passant et repassant avec des gestes vifs de haut en bas, insistant chaque fois davantage sur le doigt blessé. Tony se raidit, tente de retirer sa main, mais Sabrina le fusille de ses yeux bleu électrique.

« Laisse-moi faire. »

Elle masse sans douceur, pince la jointure, au niveau de la phalange brisée. Il étouffe un cri qui se transforme en juron.

« C'est ce qu'il faut », assène-t-elle sans pitié.

Elle reprend plus vigoureusement encore, presse la chair, enveloppe le doigt, tire, tire, tire jusqu'à ce que Tony ne puisse plus tenir.

« Arrête !

– J’ai presque terminé. »

C’est une torture. Il se demande si elle le fait exprès, si tout cela n’est pas qu’un jeu cruel, un bizutage. Mais plus elle s’acharne à appuyer sur sa phalange, à la presser, à la malaxer, plus la douleur se fait diffuse, supportable. Il ignore si c’est l’effet du camphre ou de la cire d’abeille, ou d’un quelconque don de Sabrina. Quand elle relâche enfin sa main, il se sent mieux. Soulagé. Débarrassé de cette tension qui avait envahi tout son bras jusqu’à l’épaule.

« C’est... Qu’est-ce que tu m’as fait ?

– Je t’ai soulagé.

– J’ai bien senti, mais... Comment tu fais ça ? »

Sabrina fouille dans sa poche, sort son paquet de cigarettes et un briquet, s’en allume une nouvelle.

« Ma mère était rebouteuse.

– Rebouteuse...

– Guérisseuse, si tu préfères. Ça se transmet de mère en fille. Elle m’a formée quand je suis devenue adolescente. J’ai soigné les gens du clan pendant des années, jusqu’à ce que Chavo décrète que c’était ça qui me rendait stérile. »

Elle recrache un nuage de fumée avec une grimace de mépris.

« Il prétend qu’à force de soigner le mal des autres, j’ai fini par l’attraper.

– C’est vrai ? Je veux dire... C’est possible ?

– Je ne sais pas. Ma mère est partie à quarante ans d’un cancer généralisé. Elle a passé son existence à soigner. Alors, peut-être bien que c’est vrai... »

Elle tire sur sa clope avec plus de vigueur encore.

« Je crois surtout que c’est la faute à pas de chance. Quoi qu’il en soit, Chavo m’a ordonné d’arrêter, et comme tout le monde obéit au padre, personne ne me demande plus rien. Officiellement en tout cas. »

Elle lui adresse un sourire ironique. Le silence retombe quelques instants. Sabrina fume. Tony a envie de fumer lui aussi et sort de sa poche arrière le paquet qu’il a volé la veille au Désœuvré.

« Tu travailles avec Chavo ? Tu t’occupes des fauves ? demande-t-il.

– Non. Je tiens à la vie. »

Il ne sait pas si elle plaisante. Elle ajoute déjà : « Je ne suis qu’une femme je te rappelle. Je pourrais être danseuse, femme élastique ou

équilibriste éventuellement. Mais dresseuse, non. Chavo me préfère à la cuisine ou occupée à lui fabriquer un fils qui prendrait la relève, mais... »

Elle désigne son ventre en soufflant de la fumée.

« Ça ne fonctionne pas, tu vois.

– Alors tu fais quoi ? Je veux dire... à part la cuisine. »

Elle sourit, amusée de sa repartie.

« On touche à tout ici. Je suis ouvreuse, vendeuse de pop-corn, j'aide aux lumières. Le plus souvent je tiens la billetterie, et Chavo me fait suffisamment confiance pour me laisser gérer une partie de la trésorerie du cirque, alors tu vois... je ne suis pas si mal lotie. »

Elle se redresse, lui désigne son poignet.

« Tu tiens à ton job ici ? demande brusquement Sabrina.

– Oui.

– Alors ne bouge pas. Je reviens. »

Elle se lève, auréolée de la fumée de sa cigarette, puis elle disparaît à l'intérieur de la roulotte. Tony termine la sienne en regardant le ciel parsemé d'étoiles. Sabrina revient avec un rouleau de ruban adhésif et de la gaze.

« Je vais te bricoler une attelle. »

Elle manie ses doigts avec précaution cette fois, les entoure de gaze.

« Tu n'auras qu'à venir me voir dans trois ou quatre jours pour que je te manipule à nouveau et que je refasse ton bandage. OK ?

– OK. »

Avec l'attelle en place, la peau noircie n'est plus visible. Il paraît avoir une légère entorse, rien de plus. Il lui suffira d'endurer la douleur pour garder son job.

« Je... te dois quelque chose ? demande Tony.

– Une clope. »

Il renverse le paquet, en fait tomber une, qu'il lui tend.

« Pour une de plus, je peux te donner de vieilles tenues de Mano, mon oncle, et ses chaussures de sécurité. Il est mort l'hiver dernier, en plein numéro. Arrêt cardiaque pendant sa prestation de clown. Le public était persuadé que ça faisait partie du spectacle. Ils riaient. Tu imagines ?

– Je... je veux bien les fringues et les chaussures... »

Tony est parti de chez lui sans rien, absolument rien.

« Je vais te les chercher.

– À vrai dire je n’ai pas non plus de savon, ni de brosse à dents, de serviette de toilette... Tu crois que tu pourrais me dépanner ? »

Elle lève les yeux au ciel.

« Hé, c’est pas l’Armée du Salut ici ! » soupire-t-elle tout en regagnant l’intérieur de la roulotte.

Tony range son paquet presque vide. La fatigue s’abat sur lui, il s’enfonce dans le fauteuil en osier. Il ne sait pas bien ce qu’elle lui a fait, mais la douleur s’en est allée, du moins pour un temps. Il pique du nez. C’est une exclamation excédée de Sabrina qui le ramène à lui : « Viens m’aider au moins ! »

La porte de la roulotte est ouverte. Sabrina traîne un lourd sac-poubelle qu’elle a rempli de pulls, de jeans usés, d’une paire de chaussures de sécurité, d’une serviette-éponge délavée, d’un gant, d’un savon, de chaussettes trouées...

« Merci, Sabrina...

– File ! Repose-toi bien, demain une journée encore plus difficile t’attend. T’es pas au bout de tes peines. Tu vas bientôt regretter d’avoir grimpé dans ce camion.

– On verra.

– Oui, on verra. »

Allongé dans la paille, il frissonne, resserre son anorak contre lui. Par-dessus les barrières de leurs box, Dark et Diamant l’observent.

« Vous devriez dormir, les gars... »

Ils clignent des yeux dans la pénombre. Tony frissonne. Il a enfilé une paire de chaussettes trouées que lui a donnée Sabrina ainsi qu’un bonnet en laine, mais il a encore froid. Il pense à André, à la colère qu’il doit ressentir. Jamais il n’a fugué. Cela faisait partie des règles de son paternel : sortir boire un verre avec des copains, d’accord, côtoyer une gonze, pas de problème, mais toujours rentrer.

« Pourquoi ? » avait demandé Tony un jour.

André l’avait fusillé de son œil noir.

« C’est comme ça. »

André était avare d’explications. Il estimait qu’un gosse n’avait pas à tout comprendre. Il devait obéir et c’est tout. Avec le temps, Tony avait deviné ce qui se cachait derrière cette règle stupide : le départ de Danie, qu’André

n'avait pas supporté. « Cette salope a foutu le camp, bon débarras ! » Une phrase comme une ritournelle, maintes fois répétée. Une phrase que Tony avait faite sienne quand les instituteurs de l'école lui demandaient, étonnés : « Et ta maman, elle fait quoi ? Elle ne vit pas avec toi ?

– Cette salope a foutu le camp, bon débarras ! »

Il récoltait des regards effarés.

Tony songe à son retour à la maison. La correction tombera, immanquablement. Alors il vaut mieux rester à l'écart encore un peu, André devrait se calmer au fil des jours. À moins que le temps n'aggrave la rancœur... N'aurait-il pas mieux valu lui tendre une main immédiatement, alors qu'il était à terre ? Encaisser une droite ou deux, s'excuser et oublier cet épisode malheureux autour d'une bière comme ils en ont l'habitude ?

Dark hennit doucement dans l'obscurité comme pour lui apporter du réconfort. Tony se relève, marche jusqu'au pur-sang, caresse son encolure.

« Bonne bête... »

Il appuie sa tête contre le mufle chaud. Il lui semble que son inquiétude s'apaise.

« Mon fils, dans la vie, il faut cravacher. Enfonce-toi bien ça dans ta caboche et ça ira pour toi ! »

Voilà ce qu'André lui répétait depuis son plus jeune âge. Et Tony n'a jamais manqué de courage ni d'énergie. L'école, ce n'était pas fait pour lui, il en était persuadé. Parce que André le répétait avec fierté : « L'école c'est pas fait pour toi. T'es un homme, un vrai, qui sait faire quelque chose de ses mains. Travailler la pierre, le ciment, le métal. » Danie pinçait les lèvres et secouait la tête.

« Quoi, qu'est-ce qu'il y a Danie ? s'emportait André à chaque fois. Tu as ton John, l'intello de service, pour te contenter. Laisse-moi Tony. Tony fera quelque chose de ses bras.

– Les études, c'est important.

– On voit où ça t'a menée ! » raillait André.

Danie avait poussé jusqu'à la terminale, obtenu son bac littéraire. « Tout ça pour terminer caissière en grande surface. » André savait piquer là où ça faisait mal, et dans ces cas-là, Danie préférait tourner les talons, abandonner le combat. Elle n'était pas taillée pour ces jeux-là.

Tony avait donc arrêté l'école en troisième avec hâte. Il avait pu rejoindre le chantier naval de Chauvant, en tant qu'apprenti, dès la rentrée suivante. Il aimait le bruit des machines, le travail physique qui l'empêchait de penser, et la sensation de plénitude qui l'assaillait en fin de journée quand il quittait son pantalon de travail et ses chaussures de sécurité pour s'affaler devant la télévision.

Ainsi, il est à son aise en ce deuxième jour de travail à la compagnie Pulko, à charrier, assembler, visser les gradins qui accueilleront le public sous le chapiteau.

Ils sont une vingtaine d'hommes à s'activer, sous la houlette d'un dénommé Paulo, visiblement responsable de l'équipe des monteurs. Parmi ces vingt hommes, il y a des Polonais, ceux-là travaillent en silence, n'échangeant que pour se transmettre les consignes les plus élémentaires ;

un Russe aux *r* roulés ; deux Italiens qui ne cessent de parler et de rire ; un Allemand qui répète à tout bout de champ *Los, los, los*¹ ! pour s'encourager ; quelques Français, tous plus âgés et peu amènes. Parmi eux, Tony est évidemment le plus jeune, si bien qu'il a le sentiment que les autres le prennent pour un manouche, un gamin de la famille Pulko venu prêter main-forte. On ne lui explique pas grand-chose. On le laisse se débrouiller comme il peut. Il a connu ça. André était chef d'équipe sur le chantier naval, il ne voulait pas que ses ouvriers le taxent de favoritisme, et pour s'en prémunir il avait toujours traité Tony avec moins d'égards que les autres. Celui-ci avait dû apprendre très tôt à travailler deux fois plus dur et à se montrer irréprochable. Sans quoi, André le faisait rester le soir pour réparer ses erreurs. Il a été à bonne école, songe-t-il avec satisfaction. Il n'en connaît pas beaucoup, des garçons de dix-sept ans capables d'abattre sa charge de travail.

Au milieu des coups de marteau et des bruits de visseuse résonnent les tests son et les essais micro. Les différents spots et projecteurs s'allument, clignent, s'éteignent, provoquant l'agacement des monteurs qui, par intermittence, n'y voient plus rien. Sur la piste circulaire, en bas, deux hommes s'entraînent à s'envoyer des balles, des quilles, puis des torches enflammées. Une odeur d'éthanol envahit bientôt le chapiteau.

« Mesdames, messieurs, accueillons maintenant Joseph, le grand cracheur de feu ! » lance soudain une voix tonitruante.

Tony jette un œil par-dessus son épaule. Un homme bien en chair, le ventre proéminent, les cheveux blancs épais et la peau brune, vient d'entrer sur la piste, micro à la main. Il porte le costume traditionnel : une longue veste rouge queue-de-pie, un haut-de-forme et des bottes. Il recule d'un pas, secoue la tête, mécontent.

« Le projecteur n'est pas dans le bon axe ! » crie quelqu'un.

Au micro, le maître de piste reprend : « Le grand, l'unique, le féroce, j'ai nommé Joseph ! »

Les lumières des projecteurs tournoient. Un roulement de tambour s'élève des haut-parleurs. Joseph, le père d'Alessio et Jason, entre en piste au petit trot, saluant un public imaginaire. Dans sa main gauche, une torche enflammée. Les autres monteurs continuent leur travail. Ils sont habitués à

cette drôle d'ambiance. Tony, non. Il ne peut s'empêcher de jeter des coups d'œil à Joseph, qui crache des langues de feu dans toutes les directions.

« Gamin, si tu veux aller au cirque, tu t'achètes un billet. C'est aussi simple que ça. Nous on est là pour bosser ! »

La main de Paulo s'écrase sur son épaule avec brusquerie. Tony bredouille quelque chose d'inintelligible, se remet au travail sans protester.

« Mon fils, dans la vie, il faut cravacher. Enfonce-toi bien ça dans ta caboche et ça ira pour toi ! Regarde ta mère, cette feignasse !

– Je bosse moi aussi », soufflait-elle parfois, excédée, quand André attendait son repas, les pieds sous la table.

Et le paternel riait, provoquant l'amusement de son fils.

« Ouais, c'est ça. Payée à écouter les potins le cul sur une chaise ! »

Un jour, avant que Danie ne foute le camp, André a pris Tony par la main et a déclaré : « Viens, viens, on va voir comment elle bosse, cette feignasse ! On va lui faire la surprise ! »

Dans les rayons, pendant que Tony se dévissait le cou pour essayer d'apercevoir sa mère, André remplissait un petit panier de bières et de Suze. Il paraissait fier de lui, ne cessait de sourire en chantonnant.

« Bonjour, ma jolie », avait lancé André en s'accoudant à la caisse enregistreuse.

Tony se souvient très bien de la surprise teintée de joie de Danie les découvrant devant elle. Elle avait laissé jaillir un éclat de rire qui avait réchauffé Tony de l'intérieur. Ce n'était pas souvent que ces deux-là se souriaient ainsi. Le regard de Tony passait de l'un à l'autre, ébahi. André, fier comme un coq. Danie, rosissante.

« Je peux vous inviter à boire un verre ? »

Danie, joueuse, avait répliqué : « Une Suze ? » en lorgnant les trois bouteilles d'André sur le tapis. Il n'y avait pas de reproche dans sa voix. Pour une fois.

« Une, deux, trois, autant que vous voudrez, ma jolie... »

C'est à cet instant que tout avait dérapé. Au milieu d'un sourire, les yeux de Danie s'étaient soudain voilés. Elle s'était levée de sa chaise, s'était penchée par-dessus le comptoir. Elle cherchait quelque chose, de plus en plus inquiète.

« Où est John ? » Sa voix s'était étranglée sur la fin de la phrase, sur le prénom.

Et André avait reculé d'un pas. Son visage s'était refermé. Envolé le sourire légèrement grivois. Envolée la bonne humeur.

« Merde, faut toujours que tu gâches tout ! avait-il grogné en prenant Tony par le bras. Viens, gamin ! »

Danie s'était interposée, faisant le tour de sa caisse.

« Où est John ? Tu l'as laissé seul à la maison ? »

La main d'André broyait l'épaule de Tony.

« M'emmerde pas, Danie ! Il jouait, il a même pas vu qu'on était partis ! »

Les yeux de Danie s'étaient emplis de larmes. Sa voix était soudain montée dans les aigus : « Non, André, t'as pas fait ça ! À quoi tu pensais, bordel ? Il a sept ans ! Sept ans ! Tu lui as dit, au moins, que vous partiez ? »

Plus loin, le responsable de Danie suivait la scène, les sourcils froncés, les bras croisés. Ça allait dégénérer. Même Tony le sentait, du haut de ses cinq ans. André l'avait poussé brutalement en avant vers la sortie.

« On y va ! »

Les larmes de Danie menaçaient de déferler. André avait hurlé, comme pour être certain que tout le magasin puisse entendre : « Tu viendras pas te plaindre si t'en fais une pédale à force de le couvrir ! »

Danie était immobile à côté de sa caisse, les lèvres tremblantes, les joues rouges de honte. André fonçait droit vers la sortie, emportant avec lui ses bouteilles qu'il n'avait pas réglées. Un vigile s'était approché.

« Il y a un problème, monsieur ?

– Dégage ! »

Le vigile avait volé contre la porte vitrée mais il s'était rattrapé, bien décidé à ne pas se laisser malmener plus longtemps. Il avait saisi André par le bras.

« Lâche-moi, ducon ! »

Le responsable du magasin arrivait, ainsi qu'un couple de clients, prêts à intervenir. Un attroupement n'allait pas tarder à se former.

« Va dans la voiture, toi ! » avait beuglé André à Tony.

Tony avait obéi. Il avait le cœur qui battait à tout rompre et envie de vomir. Il se demandait ce qui avait pu provoquer un tel retournement de

situation. André et Danie se souriaient quelques instants auparavant. *Saleté de John ! Toujours de sa faute !* Il en était venu à cette conclusion en donnant des coups de pied dans la carrosserie d'une voiture.

« On rentre ! avait crié André en apparaissant, la chemise déchirée, le pas vif. Vite ! On file ! Me fais pas répéter ou tu vas le regretter ! »

Il ne cessait de jeter des coups d'œil derrière lui. On avait probablement appelé la flicaille, et André ne voulait pas leur faire le plaisir de les attendre gentiment. Il avait démarré en trombe. Il appuyait sur l'accélérateur, furieux.

« Jamais contentes, ces gonzesses ! »

Devant la maison, il était sorti de la voiture, sans un regard en arrière pour Tony, cloué à son siège. Direction la cuisine. Un Martini tiède dans un verre à moutarde. Avalé d'une traite. Ça allait déjà mieux. Un deuxième verre, avec des glaçons celui-là. Il allumait la télévision quand il avait entendu les cris à l'étage. Ses fils.

« Bon sang, qu'est-ce qui se passe encore ? »

Là-haut, John était en larmes, se tenant la tête. Son circuit de train avait volé en mille morceaux. Tony, le plus petit des deux, l'œil noir, une touffe de cheveux encore dans le poing, scandait : « Sale pédale ! Sale pédale ! »

John sanglotait et André avait essayé de se contrôler pour ne pas rire. Mais c'était plus fort que lui : son petit même, les cheveux dans la main, qui s'époumonait comme un beau diable, répétant des paroles dont il ne comprenait même pas le sens, ivre de rage. Les traits d'André s'étaient détendus. Un sourire avait étiré ses lèvres. Tony avait songé : *Ça y est, j'ai réparé les conneries de Danie.* Tout rentrait dans l'ordre.

« Allez, viens gamin », avait dit André en le saisissant par l'épaule.

John reniflait. André lui avait lancé : « Arrête d'en faire des caisses, c'est rien que des cheveux ! Défends-toi la prochaine fois ! Mets-lui une droite si t'en es capable ! »

En bas, André et Tony s'étaient installés devant la télévision, les pieds sur la table basse, André avec son verre de Martini à la main, Tony et son sourire fier. De temps en temps, André se tournait vers lui et lui ébouriffait les cheveux.

Danie avait cessé d'aller travailler au centre commercial peu de temps après. Licenciement ? Démission forcée ? Tony n'a jamais su. Elle avait commencé à se servir dans l'argent d'André, sans chercher de nouvel

emploi, ce qui avait aggravé encore la situation. John avait porté durant plusieurs semaines une affreuse casquette bleue pour masquer le trou dans ses cheveux. Danie évitait de regarder Tony, comme si la simple vue de son fils la brûlait. Pourtant, le soir, quand elle le bordait, elle y était forcée, et un air affligé, plein de tristesse, envahissait ses traits.

« La violence ne résout rien, Tony. Absolument rien. »

Elle n'avait plus quitté John d'une semelle. Et Tony, sentant la distance de sa mère, en avait pris son parti. Il était le gosse de son père de toute façon. Son gamin à lui.

À midi, Paulo leur annonce : « On arrête ! Repas ! »

Sous le barnum, il cherche Alessio du regard mais ne le voit pas. Probablement occupé avec les chevaux. Il aperçoit Sabrina, plus loin, qui remplit les assiettes aux côtés d'autres femmes, et Jason qui lui adresse un signe de tête. Ce midi, il est à la table des monteurs de chapiteau. De ces tables où se mêlent plusieurs langues, où on avale vite son assiette avant de retourner au charbon.

Tout au long de l'après-midi, les gradins et le plancher se montent. Tony sent la douleur revenir dans son poignet, plus intense au fil des heures. Pour l'oublier, il se concentre sur ce qui sort des haut-parleurs, les tests son et lumière qui succèdent à des numéros de clown grossiers, ponctués de quelques notes de trompette.

« Quand a lieu le prochain spectacle ? demande-t-il à l'un des Français, qui l'aide à porter une rangée de sièges.

– Dans deux jours.

– Deux jours ? Tout sera prêt d'ici deux jours ? »

L'autre lui sourit, amusé : « Tu verras. »

Au centre de la piste, des artistes font leur entrée : un homme porte sur ses épaules une jeune femme en justaucorps pailleté, qui tient l'équilibre et le sourire sans tressaillir.

Tony perd la notion du temps. Il fait nuit noire quand il quitte le chapiteau à la suite des autres monteurs. Le campement est vide. Les roulottes sont éclairées mais silencieuses. La seule animation provient du barnum, où les femmes s'attellent à la préparation du dîner. Alessio l'apostrophe, au loin, sous le couvert des arbres.

« Tony, ramène-toi, on va rentrer les chevaux ! Et puis on les lavera. Je les ai fait courir deux heures. Ils ont sué. »

Ils remplissent de grosses bassines d'eau dans lesquelles ils plongent de larges éponges. Alessio lui tend un pain de savon brunâtre.

« Tu frottes. Tu n'hésites pas, ils ont le cuir solide. »

Ils travaillent sans un mot, astiquent les bêtes, qui ne bronchent pas. Tony s'acharne sur la robe noire de Dark, qui luit sous un mince rayon de lune. C'est un pur-sang aux muscles saillants et aux yeux doux. Tony l'aime bien. Puissant mais tendre.

« Comment va ta main ? » demande soudain Alessio.

Tony fait un mouvement d'épaules qui n'engage à rien, préfère répliquer : « Quand arrive la paie ?

– En fin de semaine. Mais ne te fais pas d'illusions. C'est des métiers de misère.

– Combien ?

– Trois cents la semaine... au maximum. »

Tony calcule. S'il reste ici deux semaines, il peut espérer empocher six cents francs. Un joli pactole pour revenir à la maison. André ne crache jamais sur l'argent. Les types avec de l'argent l'impressionnent tout autant que ceux qui cognent. Deux démonstrations de pouvoir. Avec six cents francs il pourrait acheter un magnétoscope ou une bécane. La bécane, il en rêverait, mais s'il veut rentrer à la maison en apaisant les nerfs d'André, il vaut mieux que ce soit un magnétoscope. Six cents francs, est-ce que cela suffirait ?

« Il faut que les gens viennent, y a pas de miracle », reprend Alessio.

Tony relève la tête, interrogateur. Alessio précise : « C'est le boulot de Pépé Loyal et des Romnis de faire venir les gens.

– Des Romnis ?

– Les femmes. Ce sont elles qui distribuent les tracts dans les villages alentour. Pépé Loyal, lui, il fait le tour des environs avec la camionnette promotionnelle. Il annonce les numéros, les dates des représentations. S'il nous ramène du monde, alors l'oseille rentrera.

– Qui c'est, ce Pépé Loyal ?

– Le grand-oncle de Chavo. L'ancien patriarche. Maintenant, Chavo a repris les rênes, mais Pépé reste le détenteur de la mémoire familiale et un

des chefs d'orchestre de la compagnie.

– C'est lui que j'ai vu en costume, ce matin, dans le chapiteau ?

– Cent kilos, des cheveux blancs, la moitié des dents en moins mais une tête à pas se faire chercher des noises ?

– Ouais.

– C'était lui. »

Ils sourient tout en continuant de frotter les bêtes.

Quand ils ont terminé, ils les essuient à l'aide de serviettes-éponges puis détachent les longes et les reconduisent une à une dans leurs box. Jason les rejoint à ce moment-là, plein d'une énergie que les deux autres n'ont plus.

« Y a Aldo qui a attrapé un lapin ! Ce con essayait de ronger les câbles d'alimentation du chapiteau ! Aldo l'a pas raté ! Un coup de cutter, crac, la carotide ! Si tu veux une gigolette, ramène-toi vite, Aldo le fait griller sous les arbres ! »

Alessio se tourne vers Tony, un sourire navré sur le visage.

« Je te laisse finir ? J'ai pas mangé de foutu lapin depuis des années !

– Vas-y, je me débrouille.

– Tu leur donnes du foin, de l'avoine et de l'eau propre.

– OK, chef ! »

Alessio lui flanque un coup dans l'épaule, saute du camion.

« On se voit au dîner ! »

Il disparaît avant que Tony n'ait le temps de répondre.

Celui-ci garnit les mangeoires de foin et d'avoine, tire un tuyau jusqu'à l'intérieur du semi-remorque pour remplir les bacs d'eau. Il referme les box un à un, tapote l'encolure de chacun des chevaux en guise de bonne nuit.

« Je suis sûr que vous avez bien bossé, les gars. »

Il se laisse tomber sur son lit de paille, les bras croisés derrière la nuque. Il se sent vidé de toute énergie. Le dîner sera prêt dans une heure peut-être. Il a le temps de piquer un petit somme.

C'est la faim qui le réveille. Il fait nuit noire. Il est frigorifié. La pluie a recommencé à tomber, elle produit un faible clapotis sur le toit du semi-remorque. Il s'étire, se lève, ankylosé. Il ne sait pas quelle heure il peut être. Ses yeux balayent le campement. Plus aucune lumière, ni sous le barnum ni dans les roulottes, pas même celle de Chavo. Il en déduit qu'il doit être deux ou trois heures du matin. Il sort et fait quelques pas, récupère le vieux

paquet de cigarettes de sa poche arrière, l'ouvre. Il n'en reste qu'une. À l'abri des arbres, il s'adosse à un tronc et fume en pensant à André. Que peut-il bien faire pour occuper ses longues journées ? Avant il attendait le retour de son fils, se l'accaparait jusqu'à minuit, devant la télévision, un match, une rediffusion d'une course automobile, même un jeu télévisé à la con, jusqu'à sombrer au milieu d'une page de publicité. Sauf quand Tony parvenait à s'éclipser. *Un pote à voir*. André n'était pas dupe, Tony n'avait pas gardé beaucoup de potes du collège. Ses potes, maintenant, c'étaient les gars du chantier, ceux d'André. La vérité, c'est que souvent Tony allait s'asseoir seul au bord de l'eau avec une bière. Rien d'autre. Il savait que c'était bête de mentir à son père, de fuir, de le laisser tout seul à la maison alors qu'il y passait déjà ses journées depuis que son épaule était foutue. Mais Tony avait besoin de ce temps pour lui. Sans le bruit des chantiers ou de la télévision. Sans le regard d'André qui le scrutait et semblait lire en lui en permanence. *Y a une nana ? Je sens qu'il y a une nana*. Il sentait toujours tout, se trompait rarement. Tony, ça le rendait fou. Alors ces quelques heures de silence, sans personne, au bord de l'eau, sa bière tiède à la main, c'était son petit secret, son indispensable.

Il termine sa clope et l'éteint. Puis il regagne son semi-remorque, sa paille. Il se couche le ventre vide.

Il est réveillé par les premières lueurs de l'aube. Son estomac se crispe douloureusement. Il a faim. Deux têtes dépassent des box. Celle de Hazel, un cheval à la robe gris souris et qui est parmi les plus calmes, et celle de Diamant, la bête préférée d'Alessio, une superbe jument à la robe dorée et au crin blanc argenté. La jument n'est pas la plus douce ni la plus obéissante, elle a même un fichu caractère rebelle, mais Alessio la traite avec plus d'égards qu'il ne le fait pour les autres.

Tony se lève, s'approche des bêtes, passe une main entre leurs oreilles, dans leur crin fraîchement lavé. Les chevaux lui renvoient une odeur chaude, une odeur de bête, de paille et de sellerie, qui l'apaise.

« Vous voulez vous dégourdir les jambes ? Vous êtes les premiers levés, profitez-en ! »

Il installe la rampe d'accès du semi-remorque, puis il passe à chacun une longe entre leurs mors et les conduit à l'extérieur. Diamant s'ébroue avec vivacité.

« Calme-toi, ma belle ! »

Tony raccourcit la longe, l'oblige à ralentir, à se caler sur son pas. Hazel, lui, obéit sans broncher. Tony les mène comme s'il avait fait ça toute sa vie, puis il les attache à un tronc d'arbre.

« Vous êtes bien, là, qu'est-ce que vous en pensez ? »

Le campement est désert, silencieux, endormi. Le soleil se lève doucement, inonde le terrain de lueurs orangées douceâtres. Tony se laisse tomber dans l'herbe encore humide. Plus de cigarettes. Dommage, il s'en serait bien grillé une, là, dans la rosée, à regarder brouter les bêtes. Ce serait doux.

Plus tard, alors qu'il somnole, les paupières à demi fermées, un léger froissement le ramène à lui. Quelqu'un foule l'herbe d'un pas vif, leste, agile. Un homme mince dans un costume de scène noir et doré, les cheveux noirs, laqués, ramenés en arrière, un drôle d'instrument à la main. Chavo lance un signe de menton à Tony, qui répond une seconde trop tard. Chavo

file. Tony plisse les yeux. C'est un fouet qu'il tient dans sa main. Tony se met debout, le cœur battant étrangement fort.

Il ne s'est pas trompé. Bon sang, non, il a vu juste. Il n'est pas six heures mais Chavo s'apprête à sortir ses fauves. Mains dans les poches, près de l'arène d'entraînement, Tony, qui fait mine de se dégourdir les jambes, ne perd rien de la scène. Chavo fait tomber les parois de bois du semi-remorque, dévoilant les grilles des cages contenant les fauves. Tony se dresse sur la pointe des pieds, tente d'apercevoir les bêtes. Il devine le pelage doré d'un lion – est-ce un lion ? il n'en est pas certain – qui semble allongé près des grilles. Les autres fauves sont tapis au fond de leurs cages, invisibles pour l'instant. Chavo grimpe dans le camion, dans ce mince couloir situé au centre et par lequel il peut accéder à chacune des cages. Il s'active, déroule une rampe de chargement qui permettra aux fauves, une fois libérés, de descendre du camion. Puis il entreprend de monter, dans un concert de bruits métalliques et à grand renfort de volonté, un long tunnel reliant la sortie de la voiture-cage à l'arène.

« Je... Besoin d'aide ? » tente maladroitement Tony après s'être raclé la gorge pour annoncer sa présence.

L'autre répond sans même se retourner : « Non. »

Il vérifie les différentes fixations du tunnel, abaisse des leviers, teste la solidité des attaches. Tony ne rate rien. Il scrute les gestes, précis et rapides, et les cages, espérant apercevoir les fauves.

« Tu n'as rien de mieux à faire ? » lance sèchement Chavo, toujours sans le regarder.

Désarmé, les mains dans les poches, Tony bredouille : « Pas vraiment. »

Chavo hausse les épaules, consulte l'heure à sa montre, claque la langue avec agacement. Puis il crie à son intention : « Puisque tu es là, rends-toi utile. Viens, grimpe ! Tu sais ouvrir et fermer une grille ?

– Quoi ?

– Tu vas ouvrir les cages des fauves. »

Sa gorge est sèche. La voix d'André s'insinue en lui. *T'es un homme ou pas ? Montre-moi.* Il met un pied devant l'autre avec la sensation de flotter au-dessus de l'herbe.

« C'est pas compliqué, reprend Chavo avec empressement. Tu ouvres la grille de la cage. Tu ne bronches pas. Tu ne bouges pas. Ils ne te

connaissent pas, alors il vaut mieux que tu te fasses oublier. Tu n'as pas mis de parfum ? »

Tony secoue la tête.

« Bon, grimpe, qu'est-ce que tu attends ? »

Hésitant, Tony rejoint Chavo dans ce petit couloir coincé entre les quatre cages. Il n'ose pas regarder à l'intérieur. Il entend la respiration lourde d'un fauve, tout près, devine deux pupilles jaunes dans l'obscurité d'une autre cage. Il est certain que les bêtes sont capables de sentir sa peur, l'odeur acide de la transpiration qui commence à envahir son dos.

« Je vais rejoindre l'arène et te donner le nom du fauve à faire sortir. Tu ouvriras la grille de la cage en question, en te plaçant derrière, de façon à être protégé. Tu prendras la fourche, là. Si jamais l'un ou l'autre essaie de passer une patte à travers les barreaux pour t'amocher, tu le repousses avec la fourche. Compris ? »

Tony tente de déglutir. En vain.

« Le fauve va s'engager dans le tunnel. Tu attends qu'il ait atteint l'arène et que j'aie refermé la grille. Tu ne sors pas de ton abri avant, compris ? Il peut toujours arriver qu'un fauve change d'avis, ait peur d'un bruit, d'une odeur, et reparte en arrière. Et là tu risques de te retrouver coincé dans le sas avec lui. Ce serait fatal. OK ? Donc tu attends que j'aie verrouillé l'accès au tunnel. »

Tony acquiesce. Les mots restent bloqués dans sa gorge.

« Bien. En cas de problème : la fourche. N'hésite pas, ils y sont habitués. Et tu attends que j'intervienne. OK ?

– OK. »

Sa voix n'a pas l'assurance qu'il aurait aimé afficher. Il est envahi d'une drôle de fièvre. Son cœur cogne dans sa poitrine.

Chavo l'abandonne. Tony se retrouve seul. Seul, à quelques centimètres des bêtes qui l'observent, il en est certain. Il risque un coup d'œil dans une cage et se fige. Face à lui : deux yeux d'un vert vif, plantés dans les siens. Un tigre trapu, d'au moins deux cents kilos, campé sur ses quatre pattes. Un pelage fauve strié de noir, des babines épaisses. Une respiration lourde, menaçante, qui génère des décharges électriques dans sa colonne vertébrale. Il aimerait rappeler Chavo, lui dire, péniblement, qu'il a changé d'avis, qu'il n'a pas la carrure. Mais il est incapable d'ouvrir la bouche, incapable aussi de détourner son regard de celui du fauve. Dans sa peur il y a autre

chose, un enivrement, une exaltation. Comme quand André retroussait ses manches, quand les cris montaient dans le bar, quand il sentait que ça allait dérapier. C'était la même tension, faite de trouille et d'excitation.

Dehors, Chavo a atteint l'arène en passant par une porte destinée au dresseur. Il récupère un fouet et un tabouret en bois, qu'il brandit les pieds devant lui, en guise de bouclier. Puis il tourne la tête vers Tony, immobile dans le minuscule sas de la voiture-cage, et il ordonne : « Envoie-moi Thor et Kalif ! »

Tony déglutit. Ses yeux nerveux parcourent les différentes plaques placées au-dessus des cages : Saskia, Jaipur, Thor et Kalif. Il s'approche de la cage en question, retenant son souffle. Il a du mal à avaler sa salive, du mal à trouver le double loquet qui retient les fauves enfermés. Ses doigts tremblent. Dans la cage, deux lions l'observent avec une certaine indolence. Le plus proche de la grille est un énorme mâle à la crinière noire, au poitrail large. Derrière lui, un autre mâle moins imposant, à la crinière plus claire, ocre. Deux paires d'yeux jaune-brun. Deux souffles rauques. Les mains de Tony, maladroites, peinent à activer les loquets. Les écrous tournent. Il recule, cherche la fourche à tâtons, la serre fort dans sa main droite.

« Alors ? » s'impatiente Chavo.

Doucement, sans brusquer le moindre geste, Tony ouvre la grille. Puis il fait un pas en arrière, la fourche dans sa paume moite. Le premier mâle, le plus épais, sort avec paresse. Démarche lourde, chaloupée. Il sait ce qu'il a à faire. Il ne tourne pas la tête vers Tony, il se dirige vers le tunnel, qu'il emprunte en descendant la rampe d'accès. Le second mâle ne bouge pas. Depuis son arène, Chavo s'impatiente : « *Go, go, go, Kalif !* »

Il fait claquer son fouet dans les airs. Kalif entrouvre la gueule, bâille, donne à voir des canines aiguisées. Meurtrières. Puis il sort à son tour de la cage, lentement, et se dirige docilement vers le tunnel de sortie. Sa queue s'agite derrière lui. Tony compte ses pas avec frénésie : un, deux, trois, quatre, cinq, six. Kalif entre enfin dans l'arène, où Thor l'attend, et Chavo ferme la grille d'accès au tunnel. Tony sort de son abri, referme la cage des deux mâles. Trop vite. Trop fort. Un rugissement s'élève d'une des cages. Un son qui liquéfie Tony sur place. Il en fait tomber sa fourche. Chavo crie : « Qu'est-ce qui se passe là-bas ? »

Tony récupère la fourche.

« Tout va bien ? »

Il recule tout au fond du sas, le dos inondé de sueur. Ses épaules rencontrent la paroi rassurante de la voiture-cage. Il inspire, réussit à lever le pouce dans la direction de Chavo.

« Alors envoie-moi Saskia maintenant. »

Saskia. Il cherche la plaque, la trouve. Saskia : une lionne. Plus petite au garrot, plus fine, plus vive aussi, Tony le pressent. Un pelage couleur fauve, des yeux jaunes cerclés de noir. Elle semble plus inoffensive que ses congénères masculins mais Tony sait qu'il n'en est rien. C'est elle qui a poussé le rugissement terrifiant. Elle se tient à la porte de sa cage, prête à jaillir, à bondir au-dehors. Il faudra qu'il soit vif et précis. Ouvrir la grille et se terrer derrière. Ne pas lui laisser la moindre occasion d'un contact.

Tony s'y reprend à trois fois pour faire tourner les verrous. Quand la porte pivote, il recule de deux pas pour être certain de rester hors d'atteinte. D'un bond souple, Saskia s'élance hors de la cage, se rue vers le tunnel de sortie, mais elle marque un temps d'arrêt au beau milieu de la rampe de descente. Chavo, qui s'impatiente, scande : « *Go, go, go, Saskia !* »

C'est à cet instant que la lionne fait volte-face, avec une souplesse et une rapidité stupéfiantes. Puis elle remonte le sas à pas lents, le corps aplati au sol. Tony sait ce que cela signifie. C'est une posture d'attaque. Saskia dévoile ses dents : un avertissement. Tony recule encore. Un pas après l'autre. Lentement. Il évalue la solidité de la grille. Son maigre rempart. Il suffirait d'un coup de patte bien placé pour que celle-ci se rabatte et qu'il se retrouve sans défense. À sa merci.

Saskia avance encore. Elle gronde, menace, montre les dents. Mais il n'y a rien que Tony puisse faire. Rien d'autre qu'appeler à l'aide. Mais même cela il n'y parvient pas. Et c'est à cet instant que Saskia se jette d'un élan foudroyant contre la grille, qui chancelle. Ses pattes passent à travers les barreaux et tentent d'agripper le jeune homme, qui ne bouge plus. Pétrifié. La fourche dans sa main : oubliée. Plus rien. Plus rien qu'une peur atavique, viscérale. Saskia fait trembler les barreaux métalliques. Sa gueule ouverte, son haleine nauséabonde tout près de Tony. Trop près. Au loin, il entend Chavo crier : « Matelo, espèce de bon à rien, viens aider ce crétin ! »

Saskia intensifie son assaut. Dans ses yeux Tony lit une mort certaine, douloureuse. Une des pattes accroche son tee-shirt, tire. Il résiste, s'arc-boute. Si elle parvient à l'attirer contre la grille, il est fichu, elle le lacérera avec férocité. Mais un bruit sourd résonne soudain. La paroi derrière lui se

lève. Le jour pénètre dans son dos. Le vide. Tony manque de tomber à la renverse mais il est retenu par deux bras. Une voix qu'il ne connaît pas ordonne : « Donne-moi cette fourche ! »

Un jeune homme, le visage abîmé par une acné mal cicatrisée, le pousse sans ménagement, prend les choses en main. Tony se retrouve dehors, de l'herbe molle sous les pieds, un vent frais sur le crâne et le visage de Sabrina face à lui, éberlué : « Tu veux mourir ou quoi ? »

Il a froid, soudain. Ses vêtements sont trempés de sueur. Les grognements de Saskia se sont tus. Le jeune homme a fait rentrer la lionne dans sa cage. Elle donne des coups de patte, enragée d'avoir été enfermée de nouveau.

« Qu'est-ce que tu fichais là-dedans ? reprend Sabrina en colère.

– Je... »

Il a du mal à aligner deux mots. Matelo intervient : « J'étais en retard.

– Comme d'habitude, réplique Sabrina avec dureté. C'est Chavo qui l'a envoyé là-dedans ? »

Personne n'a le temps de répondre. Depuis l'arène, Chavo ordonne : « Allez, renvoie-moi Saskia ! »

Et Matelo, sans se le faire répéter deux fois, ouvre la grille de la cage et libère la lionne, qui bondit plus vivement encore et s'élance dans le tunnel.

« Viens. Viens t'asseoir », lance Sabrina à Tony.

Il ne se fait pas prier.

Ils se laissent tomber dans l'herbe, plus loin, face à l'arène. Tony peine à se calmer. Son cœur bat toujours trop vite, trop fort. Au soulagement d'en être sorti vivant se mêle bientôt un sentiment de honte. Il a échoué. Il a fait une erreur de débutant, s'est ridiculisé.

Devant eux, dans l'arène, les fauves s'agitent. Saskia, lancée dans une course, saute brusquement sur le dos de Thor. Celui-ci réagit prestement, lui envoie un coup de patte, grogne. La femelle bondit sur le côté, mais Thor ne compte pas la laisser s'en sortir à si bon compte. Il la poursuit. Elle se jette contre les parois de l'arène. Le grillage tremble.

« Ils jouent, lâche Sabrina. Chavo les laisse se défouler un peu avant l'entraînement. »

Kalif se mêle à la bousculade. Chavo les observe, marchant de long en large, son fouet à la main. Il a abandonné son tabouret, qui traîne plus loin.

« Ça va ? Tu n'es pas blessé ? » s'enquiert Sabrina.

Tony secoue la tête. Elle le fixe avec une inquiétude sincère, lorgne son tee-shirt en lambeaux.

« Pourquoi Chavo t'a envoyé là-dedans ? »

Tony n'a pas le temps de répondre. Depuis l'arène, Chavo interpelle sa femme sans quitter ses fauves des yeux : « Sabrina, ôte-moi d'un doute... Ce sont les vêtements de Mano qu'il porte ? »

Sabrina se tourne vers Tony, puis vers Chavo.

« Oui. »

Une tension a envahi sa voix. Une irritation.

« Il les a volés ou c'est toi qui les lui as donnés ? »

Sabrina répond froidement : « Je les lui ai donnés.

– Bon... »

Chavo laisse planer un silence pesant. Les lions tournent autour de lui. Sabrina se met à chuchoter, pour n'être pas entendue de son mari : « Il n'autorise jamais personne à entrer dans le sas à moins d'être connu des fauves. Il savait que ça tournerait mal. Il a voulu te donner une leçon.

– Quoi ? À cause des vêtements ? Il croit que je les ai volés ?

– Non. Il sait pertinemment que non.

– Alors ?

– Il sait que tu es venu à la roulotte et il n'aime pas ça. Chavo est aussi territorial que ses fauves. Je suis sa femelle, vois-tu.

– Je... »

Tony n'a pas le temps de poursuivre. La voix de Chavo, passablement agacée, les coupe : « Sabrina, tu n'as pas autre chose à faire ? »

Elle se rembrunit, laisse tomber un juron qui n'échappe pas à Chavo.

« J'espère que tu n'as pas utilisé tes mains ! » gronde-t-il en faisant claquer son fouet.

Elle tourne les talons sans répondre, laissant derrière elle une traînée de nicotine qui se mélange à quelques notes d'encens.

« OK, OK, good ! Good boys ! »

Dans l'arène, Chavo poursuit son entraînement comme s'il n'avait jamais été interrompu. Les trois fauves, déjà lassés ou épuisés, se sont allongés, laissant leur queue balayer le sol lentement.

« OK, OK, répète Chavo en avançant. Up ! Saskia, up ! Thor, up ! Kalif, up ! »

Il fait claquer son fouet dans les airs en répétant : « Up ! Stand up ! »

Et les trois fauves, avec des mouvements alanguis et paresseux, se mettent debout sans se presser.

« C'est toi qui as failli te faire bouffer ? »

Tony sursaute en entendant la voix d'Alessio derrière lui.

« Tu m'as fait peur ! »

Alessio se laisse tomber dans l'herbe à côté de lui, attrape le lambeau qui pend de son tee-shirt.

« Comment tu t'es retrouvé en face d'un fauve ? »

– Je sais pas. Il semblerait que j'aie provoqué la colère de Chavo. À cause de toi...

– À cause de moi ?

– Tu m'as envoyé trouver Sabrina à sa roulotte l'autre soir et il l'a compris. Alors, ce matin, quand je lui ai demandé s'il avait besoin d'un coup de main, il a sauté sur l'occasion. Il m'a demandé d'ouvrir les grilles des fauves. Saskia... »

Alessio éclate de rire sans attendre la fin.

« Ne me dis rien. Je vois parfaitement la scène. »

Le fouet de Chavo claque dans les airs, suivi d'une réprimande : « Hé, ça ne vous dit pas de la fermer là-bas ? J'ai besoin de concentration ! Si vous voulez participer, venez, il n'y a pas de problème, je vous laisse le fouet.

– Désolé, Padre ! » réplique aussitôt Alessio.

Puis il adresse un sourire amusé à Tony et chuchote : « Regarde ça. C'est un des meilleurs dompteurs du pays. Tu n'en verras pas beaucoup, des spectacles comme ça. »

Dans l'arène, Chavo ordonne : « *Up, up, up !* »

Il tient le fouet haut au-dessus de leur tête et les fauves se dressent sur leurs pattes arrière. Chavo s'assure qu'ils tiennent la pose puis, satisfait, tapote du bout de son fouet les différents tabourets placés au centre de la cage et disposés en pyramide. Sans leur laisser la moindre seconde de répit, il reprend ses ordres hachés : « *Kalif, here ! Kalif, go !* »

Kalif saute d'un bond sur son tabouret, s'assied avec docilité. Chavo poursuit : « *Thor, here. Go, go, Thor. Jump here !* »

Mais Thor se montre moins coopératif. Ouvrant sa gueule dans un bâillement, il s'assied sur son arrière-train, refusant de répondre aux ordres. Chavo ne se décourage pas, reprend sa litanie en désignant les tabourets de

la pointe de son fouet : « *Go Thor ! Go ! Saskia, jump ! Jump here Saskia, go !* »

Saskia recule, le dos rond, opiniâtre. Tony se tourne vers Alessio, qui observe le spectacle avec un plaisir évident.

« Pourquoi il leur parle en anglais ? demande-t-il.

– Le français est trop doux. L’anglais est plus autoritaire. Plus sec. »

Dans l’arène, Chavo ne cesse de parler, comme s’il fallait ne laisser s’installer aucune pause, aucun répit, il poursuit à un rythme rapide : « *Saskia, jump ! Saskia, here !* »

Il fait claquer le fouet tout près de la lionne, à quelques centimètres de son poitrail. Elle se rebelle, donne un coup de patte furieux, mais le second coup de fouet, qui n’a plus rien d’un avertissement, l’atteint sur le museau. Elle grogne féroce.

« *Jump !* » crie Chavo.

Kalif, profitant de cette rebuffade de Saskia, tente lui aussi de se rebeller. Il tend une patte en dehors de son tabouret, mais Chavo n’en perd rien et réagit au quart de tour.

« *Kalif, don’t move !* aboie-t-il. *Saskia, jump ! Saskia, go, jump, jump !* »

Le débit, de plus en plus rapide, a raison de l’obstination de la lionne. D’un bond souple, elle se perche sur son tabouret. Kalif, voyant la femelle céder, renonce à sa faible tentative d’insurrection. Ne reste que Thor, qui résiste plus par paresse que par esprit de contradiction. Chavo s’approche du lion à la crinière noire.

« *Come on, Thor.* »

Pas de fouet levé. Pas d’ordre sec. Chavo avance vers Thor en lui présentant une main inoffensive et le lion baisse la tête, comme une invitation à se faire caresser. Chavo passe une main entre ses oreilles, caresse son crâne, lui gratte la crinière. Tony, ébahi, se tourne vers Alessio qui chuchote : « Et tu n’as encore rien vu... »

Dans l’arène, Chavo reprend : « *Jump here, Thor !* »

Et le lion au regard doré cligne des paupières, hésite quelques secondes supplémentaires, puis il cède, rejoignant son perchoir.

« *Good boy !* » s’exclame Chavo.

L’image qui se dessine alors devant les yeux de Tony est impressionnante : un homme armé d’un simple fouet surplombé par trois fauves. Trois lions qui, s’ils le décidaient, si l’ordre de Chavo les

contrariait, pourraient, d'un bond leste, sauter au sol et lui ouvrir la gorge. À quoi cela tient-il ? Une intonation de voix ? la peur du fouet ? l'habitude de la soumission ?

« *Don't move !* »

Chavo regagne le fond de l'arène à reculons, les défiant du regard, le fouet levé. Il recule puis se campe sur ses jambes et attend.

« Chavo va demander à Matelo de faire entrer les tigres », murmure Alessio.

« Matelo ! ordonne Chavo en écho. Envoie-moi les tigres ! »

Les deux portes s'ouvrent dans un fracas métallique. Deux fauves s'engouffrent dans le tunnel, vifs, souples. Des tueurs, pense Tony avec une pointe d'excitation en les voyant s'élancer dans l'arène. Chavo ne cille pas, son fouet à la main. Les lions non plus. Ils observent depuis leur piédestal. Seule Saskia s'agite, montrant des signes d'agacement ou d'impatience. Elle fait mine de descendre de son tabouret mais Chavo, qui a l'œil partout, s'écrie : « *Saskia, don't move !* »

Les deux tigres investissent l'arène, se pavanent, rôdent, se frottent aux barreaux, encerclent un Chavo impassible.

« *Come on, Amara !* »

Chavo invite la tigresse, légèrement plus petite, à s'asseoir devant lui en tapotant le sol de la pointe de son fouet.

« *Sit down ! Amara, sit !* »

Elle obéit tandis que l'autre tigre continue d'aller et venir, méfiant, légèrement nerveux.

« *Jaipur, come...* »

Il n'a pas le temps de terminer sa phrase. D'un bond souple, sans prévenir, Saskia saute de son tabouret et atterrit aux pieds de Chavo. Il lève le fouet. Trop tard : Jaipur feule. La lionne ouvre la gueule, montre ses canines acérées, menace.

« Eh merde », grommelle Alessio entre ses dents serrées.

Tony aimerait l'interroger du regard mais il ne peut quitter le spectacle des yeux : la folle inconscience de Chavo, qui recule au fond de l'arène, attrape le tabouret et fonce au milieu de l'affrontement, les quatre pieds dressés devant lui.

« *Step back ! Jaipur ! Saskia ! Step back !* »

Il avance sans hésiter entre les deux fauves qui grondent avec de plus en plus d'ardeur. Thor et Kalif, en hauteur, commencent à s'agiter à leur tour.

« Il faut à tout prix éviter la bagarre, marmonne Alessio, lèvres pincées. Ce serait un vrai carnage. Quand un lion se bat, les autres s'en mêlent. C'est leur instinct grégaire : ils vivent en meute, ils tuent et mangent en meute. Il faut que Chavo les calme tout de suite. S'ils s'accrochent, ce sera une véritable ruine. On sera obligés d'annuler les représentations. Et je ne te parle pas des frais vétérinaires. »

Chavo lève son fouet. Saskia recule. Le coup reçu sur le museau quelques minutes plus tôt est encore frais dans sa mémoire.

« Le lion est plus franc dans ses attaques, plus prévisible, souffle Alessio. Le tigre est fourbe. Il attaque par-derrière, toujours, et se laisse moins bluffer que le lion par l'assurance du dompteur. »

Dans l'arène, ne laissant aucun répit s'installer, Chavo reprend : « *Jaipur, Jaipur, jump here !* »

Le tabouret attitré de Jaipur est le plus haut. Pour l'atteindre, ce dernier doit sauter sur le perchoir de Thor. Manœuvre risquée, Tony le pressent. Mais Jaipur semble revenu à de meilleures dispositions. Après quelques secondes d'insistance, Chavo finit par le faire obéir. Le tigre saute d'un bond souple sur le tabouret de Thor, puis atteint le sien. Chavo inspire, gonfle sa poitrine, visiblement soulagé, puis il se tourne vers la tigresse Amara qui, imperturbable, attend toujours, assise.

« *Amara, good, good girl !* » murmure-t-il avec douceur.

Il l'approche, caresse sa tête. La tigresse ferme les yeux de plaisir, en redemande. Chavo n'a pas besoin de lui préciser quoi que ce soit. Il esquisse un signe de menton. Amara se lève et rejoint la place qui est la sienne, sur le dernier tabouret. Le tableau est finalisé. Chavo fait quelques pas en arrière pour le contempler, satisfait.

Tony observe les fauves et se demande ce qui retient ces cinq tueurs en puissance d'attaquer leur dresseur. De l'éventrer. Le traîner au sol. Qu'est-ce qui entrave leur instinct ? Il ne peut s'agir seulement de la crainte du fouet ni du morceau de viande qui les attend en récompense à la fin de l'entraînement. Qu'est-ce que les fauves lisent dans le regard de Chavo ? Qu'est-ce qu'ils perçoivent dans sa voix ? Ils pourraient le mettre à mort mais ils ne le font pas. Chavo les conserve sous son emprise. Cet homme

soumet les fauves à sa volonté et, en le faisant, c'est comme s'il leur volait leur puissance.

« Bon, lâche Alessio à côté de lui. Il faut qu'on se mette au travail. On doit sortir les autres chevaux et on ira les faire courir. »

Tony acquiesce, attrape la main qu'Alessio lui tend pour l'aider à se relever. Dans l'arène, Chavo fait descendre les cinq fauves de leurs tabourets. Il les aligne un à un face à lui.

Alessio donne une tape dans le dos de Tony.

« Allez ! »

Tony se détourne de l'arène à contrecœur, emboîte le pas à Alessio.

Les coups de marteau résonnent à l'intérieur du chapiteau. On monte les derniers gradins, mais Tony est dispensé de ce travail harassant puisque Alessio a visiblement décidé de faire de lui son assistant écuyer.

« Jason a des cours tous les matins. C'est plus simple si tu es là pour m'aider. »

Ils attachent les chevaux aux arbres, les pansent en passant l'étrille, le bouchon, la brosse dure sur leur robe... Ensuite Alessio lui montre comment placer le tapis sur leur dos, au niveau du garrot, puis la selle.

« Ensuite tu fais passer la sangle sous le ventre des bêtes. »

Tony reproduit les gestes d'Alessio. Il a fini d'installer la selle de Hazel, le contourne, quand l'incident se produit. Un hennissement brutal, une ruade, suivie d'un violent coup de sabot dans l'estomac, qui l'envoie à terre. Il en a le souffle coupé, peine à réaliser ce qui s'est passé. Il se relève, plié de douleur.

« Sauté de bestiole ! »

Le cheval s'agite, paniqué, tire sur sa longe, commence à affoler ses congénères.

« Satanée bestiole ! » répète encore Tony.

Il a mal. Fichtrement mal, et une brusque envie de donner un coup de pied rageur dans le flanc de la sale bête. D'abord Saskia, maintenant Hazel. C'est trop d'émotions fortes pour une seule matinée. À quelques pas, Alessio le fixe.

« Tu as commis l'erreur la plus stupide que l'on puisse commettre ! Tu ne peux t'en prendre qu'à toi ! »

Tony se défoule en envoyant promener un caillou. Deux erreurs stupides en quelques heures. Décidément...

« On ne passe jamais derrière un cheval ! Jamais ! Il ne voit pas ce qui se passe derrière lui et il peut être surpris !

– Je n’ai jamais fait ça de ma vie, d’accord ? Comment tu veux que je le sache ? »

Alessio ne répond pas, finit de fixer la selle de Diamant. Tony ravale sa colère et sa fierté, il contourne Hazel par l’avant, récupère l’étrille et reprend son travail de pansage auprès de Dark.

« Si tu es trop nerveux pour t’occuper des chevaux, tu peux retourner bosser sous le chapiteau », lance Alessio avec dureté.

Tony sent la colère revenir, brutale. Pour qui il se prend, ce gamin ? Pour son chef ? Ils ont pratiquement le même âge.

« Je suis pas un froussard ! réplique-t-il, piqué au vif.

– J’ai pas parlé de peur mais de ta colère à la con. Si t’es pas capable de te contrôler, il vaut mieux que tu te tiennes éloigné des animaux. Ils sentent tout.

– Je sais me contrôler. »

Alessio hausse les épaules, peu convaincu. Un silence tendu s’installe. Tony ralentit ses mouvements, brosse Dark avec plus de douceur. Il n’est pas comme André, qui court-circuite à la moindre contrariété, se laisse dominer par ses coups de sang. Non, lui, il est différent. Il sait contrôler ses nerfs. Il encaisse mieux.

Il évite de regarder son attelle, sa phalange cassée qui prouve exactement le contraire.

« Elle a emmené l’autre, va ! Elle a emmené la tarlouze mais pas toi. »

Un souvenir émerge. Un souvenir oublié depuis longtemps qui s’accompagne instantanément d’un mal de ventre aigu. Bon sang, il l’a oublié, ce mal de ventre qu’il a traîné pendant des années, chaque fois qu’il repensait à elle, *cette salope*, chaque fois qu’il rentrait de l’école et qu’elle n’était toujours pas revenue. Absente. Ailleurs.

Quel âge avait-il ? Cinq ans ? Six tout au plus. Il n’avait pas le droit de rentrer de l’école seul. Il fallait que John l’accompagne. John qui marchait devant, le cartable remonté sur le haut du dos, ses chaussettes blanches immaculées dépassant de ses baskets, son pull noué autour de la taille. Tony

derrière, baskets crottées, pull traînant par terre, cartable hissé sur une épaule. John donnait l'ordre de traverser ou d'attendre. Il regardait à droite et à gauche, ne se précipitait pas, même quand le bonhomme vert menaçait de passer au rouge. Danie faisait confiance à John, pas à Tony.

Mais ce soir-là, John n'était pas à la sortie de l'école. Tony avait attendu dans la cour de récréation jusqu'à ce que la directrice vienne le chercher et le prenne par la main. C'était inhabituel. Étrange.

« Ton père est là. »

André ne venait jamais. C'était Danie qui débarquait dans sa R5 blanche quand il pleuvait trop. Jamais André. Il était pourtant là. Il avait oublié de rentrer son tee-shirt dans son jean et il avait un lacet défait. Il avait remercié la directrice et posé une lourde main sur l'épaule de son fils.

« Viens, on rentre. »

Il sentait la Suze. L'odeur âpre de la gentiane. Le sucré écœurant de l'orange. Tony connaissait, il avait trempé ses lèvres dans le verre plusieurs fois. André avait ouvert la porte de la vieille Alfa Romeo vert bouteille et Tony avait grimpé devant. Il n'osait pas demander : Où est John ? Où est Danie ? Depuis quelque temps, il valait mieux éviter de l'appeler « maman », il l'avait senti. André se crispait dès qu'il prononçait le mot « maman », le reprenait : « Danie ? » Et Tony avait intégré cela : c'était devenu « Danie ». André conduisait en silence et Tony lui jetait de brefs coups d'œil. Cela faisait plusieurs semaines déjà qu'André et Danie les envoyaient se coucher sans leur dire de se laver les dents. Plusieurs semaines qu'ils criaient de plus en plus fort dans la cuisine, que les portes claquaient, que les verres se brisaient, que Danie menaçait d'appeler la police et qu'André répliquait : « Vas-y, je me ferai une joie de leur raconter quel genre de mère tu es ! » Et cela devait produire son effet car Danie se taisait. Pourtant elle était une mère comme les autres. Réellement. Mais André était comme ça : il savait trouver la faille chez l'autre, et chez Danie la faille était dans ses deux abandons de domicile. Pas grand-chose. Deux nuits passées dehors, on ne savait où. Une au début de l'hiver et une autre trois semaines plus tard. Deux retours au matin, le visage plein de larmes, à serrer John et Tony contre elle en s'excusant et promettant que c'était la dernière fois, disant qu'elle avait juste eu besoin de souffler. Les deux fois, André avait emmené les garçons au commissariat. Il leur avait demandé de la boucler pendant qu'il déposait sa main courante. Tony fixait son père et

ne comprenait pas ce qu'il faisait. John, lui, comprenait tout et tâchait d'expliquer : « Il leur raconte que maman est partie. »

André parlait, parlait et parlait encore dans un bureau aux cloisons vitrées, il montrait ses fils, ses deux pauvres gamins en pyjama qui somnolaient sur les chaises en plastique. Quand ils quittaient le commissariat, au beau milieu de la nuit, André avait la démarche conquérante, son duplicata de main courante – qu'il rangerait précieusement dans son coffre-fort – serré contre lui.

Ce soir-là, donc, à la sortie de l'école, Tony n'avait pas demandé où était Danie. Il pensait que peut-être elle avait refait le coup, qu'il faudrait retourner au commissariat cette nuit, tard, pas avant trois heures, parce que c'était ainsi : il fallait que ça ait du panache.

André avait tiré le frein à main très fort en se garant devant la maison. Puis il s'était tourné vers Tony et avait déclaré : « Elle a emmené l'autre, va ! Elle a emmené la tarlouze mais pas toi. »

Et Tony avait songé : Bon, je serai tout seul sur les chaises en plastique du commissariat cette nuit. Il n'aimait pas vraiment cette idée. Il se demandait pourquoi cette fois Danie avait pris John avec elle. Sans doute parce que John était une lavette, une vraie taffiole qui pleurait tout le temps, et qu'elle s'était doutée que si elle le laissait, cela énerverait encore davantage André. Bon. Ils étaient descendus de voiture et c'est dans l'entrée que quelque chose avait fait tilt. Le portemanteau. Vide. Il n'y avait plus son imperméable rouge, plus son sac à main, plus son parapluie, plus non plus le gilet noir qui traînait là depuis de longues années sans que Tony l'ait jamais vu porté. Plus non plus le lot d'écharpes tricotées main, ni le chapeau en feutrine porté deux fois. Plus rien, plus un seul carré de tissu appartenant à Danie. Plus ses chaussons fourrés ni ses bottines à côté du paillason. Et plus non plus les mules de John. Ce dernier détail lui avait semblé plus grave encore. Où est-ce qu'ils avaient pu aller pour que John ait besoin de ses mules ? Combien de nuits comptaient-ils passer ailleurs ? Dans la cuisine et le salon, rien n'avait changé, mais là-haut, dans la chambre des garçons, cela ressemblait à un champ de bataille. L'armoire avait été dévalisée. Il manquait la moitié des vêtements de John, et ses cahiers d'école, ses livres adorés s'étaient envolés. La voix d'André lui était parvenue depuis le bas de la maison : « Elle est allée chercher John au beau

milieu de l'après-midi. En pleine classe. Elle dit qu'elle va le scolariser ailleurs. »

Le coup l'avait atteint en plein milieu de l'estomac, lui coupant le souffle. C'étaient les prémices de cette douleur qui ne le quitterait plus pendant des mois. Le pas lourd d'André résonnait dans l'escalier. Il grimpait. Sa voix poursuivait : « Elle a dit que c'était fini, qu'elle partait pour de bon, que je lui ferais plus de chantage avec mes mains courantes, qu'elle s'en fichait maintenant. »

André était apparu sur le seuil de la porte, la pupille rendue brillante par l'ivresse.

« Mais je lui ai répondu qu'elle rêvait, que ces mains courantes elles étaient là, et qu'elle pourrait jamais les effacer. Qu'elles montraient qu'elle était : une feignasse sans boulot qui découchait et abandonnait ses gosses. Qu'avec ça, personne la laisserait jamais s'occuper de vous. Mais... »

Le regard de son père se faisait lointain, troublé, presque étonné : « Mais cette fois, elle a tenu bon. Elle a dit qu'elle demanderait rien, ni argent, ni jugement, ni même sa part de la foutue maison. *Je te laisse Tony*, qu'elle a dit. *Je te laisse Tony et je prends John. On sera quittes.* »

André avait laissé planer un long silence, les yeux totalement absents. Puis il avait sursauté, comme s'il revenait brusquement à lui : « J'ai accepté. Elle a qu'à se tirer, la salope, faire sa vie avec un autre. Je m'en fous maintenant. On est quittes. »

Sa grosse main s'était posée sur le crâne de Tony avec affection.

« Pas vrai ? »

Il avait fallu ravalé ses larmes ce soir-là. Elles se pressaient au coin de ses yeux, elles lui brûlaient la gorge, mais André avait prévenu : « Chiale pas ! Surtout pas pour elle, elle le mérite pas ! Viens. Viens te défouler plutôt. »

Il l'avait entraîné dans la chambre conjugale. Au sol gisait un petit tas informe de vêtements. Un peignoir usé, une nuisette qui n'avait plus été portée depuis les débuts de leur vie commune, un tee-shirt de grossesse, un jean élimé.

« Elle a oublié ça. Je leur ai fait leur compte ! »

Il s'était accroupi.

« Viens voir, gamin ! »

Tony s'était assis à côté de lui. Il avait vu les entailles, les déchirures dans le tissu, les coups de ciseaux rageurs, les boutons arrachés.

« Allez, fais-toi plaisir ! Je vais t'en trouver d'autres ! »

Les ciseaux étaient par terre, à portée de main. André avait rapporté de la salle de bains une serviette-éponge brodée au prénom de Danièle et un pantalon oublié derrière la porte.

« Vas-y ! »

Tony ne bougeait pas. Il contemplait les tissus lacérés, des lambeaux misérables de Danie. Il trouvait ça triste, infiniment triste. Quelques larmes avaient roulé malgré lui. Il pensait : *Fais pas ta tapette !*

« Tu réagis pas ? s'était agacé André. Ça te fait pas bouillir qu'elle nous ait laissés ?

– Si. »

Sa voix ne portait pas assez.

« Quoi ? avait crié André.

– Si !

– Alors montre-moi ! Règle-lui son compte à la salope ! »

Tony avait envie de pleurer. Juste envie de pleurer, de se rouler en boule et de vomir la bête qui avait pris place dans son estomac. Mais André, avec ses ciseaux, sa colère et ses insultes, lui montrait une autre voie. Une autre façon de combattre la bête. Alors Tony s'était relevé, fébrile, avait posé un pied timide sur les vêtements avec sa chaussure crottée. Il ne voulait pas le faire et pourtant il l'avait fait : il s'était essuyé les pieds sur les vêtements. Il les avait salis, imprégnés de traces de terre et d'herbe et de rage.

« Voilà ! criait André avec jubilation. Crache, maintenant ! »

Il se souvient très bien de la scène : son double minuscule, cinq ans et demi, le plus grand des chagrins dans le bide, en train de cracher sur les lambeaux de vêtements de sa mère en scandant : « Salope ! Danie la salope ! »

Plus la douleur le submergeait, plus il criait fort.

C'est à ce moment-là que ça s'était produit, à cet instant précis qu'il avait troqué la tristesse contre la colère. Car il a beau le contredire, il sait qu'Alessio a raison : il est comme son père, il a la rage au corps. Lui aussi il court-circuite souvent.

On toque à la porte, on s'impatiente. Il n'y a que deux cabines de douche dans les vestiaires de la salle communale. Deux cabines pour une centaine de circassiens.

« Ça va, ça va, deux secondes ! » grogne Tony.

C'est sa première douche depuis qu'il a sauté dans le camion de la compagnie Pulko. Plusieurs jours qu'il trime sans se ménager, dort dans la paille, dans ce semi-remorque aux odeurs de crottin et de cuir. Il commençait à sentir l'animal lui aussi, alors, le dîner à peine avalé, il a pris sous son bras des vêtements de rechange, une serviette de toilette et un pain de savon, direction les douches. Il a retiré les bandes adhésives de son attelle sous l'eau chaude. Dans la lumière blafarde du néon, il observe son doigt. Le noir de sa peau vire tout doucement au bleu. Dans deux semaines, il n'y paraîtra plus. Ce coup de poing malheureux ne sera qu'un lointain souvenir, si André consent à l'oublier lui aussi... Les os doivent déjà être en train de se souder. Ces choses-là vont vite. Ils seront de guingois, peu importe, tant qu'il peut se servir de sa main. Pour l'instant c'est peine perdue. La douleur que Sabrina avait réussi à atténuer est revenue à l'assaut. Il dort mal, crispé jusqu'à la nuque.

« Oh, tu fous quoi là-dedans ? Tu te pignoles ou quoi ? »

Tony s'apprête à répondre avec un soupçon d'agressivité mais il réalise qu'il s'agit de la voix de Jason, le petit frère d'Alessio.

« Oui. Ça vient. Continue de me parler, oui, continue, je sens que c'est bon. »

L'autre donne des coups de pied dans la porte en se marrant. Tony se sèche en vitesse, enfille les vieux vêtements de l'oncle de Sabrina : un jean noir et une chemise de travail doublée en polaire. Il a oublié une paire de chaussettes propres. Tant pis. Il remet les anciennes et glisse ses pieds dans les chaussures de sécurité.

« C'est bon. À toi la pignole ! » lance-t-il à Jason en sortant.

Plusieurs groupes d'hommes discutent encore sous le barnum, fumant des cigarettes. Les femmes sont peu nombreuses. La plupart sont parties coucher les enfants. Tony s'apprête à regagner son camion quand Alessio l'interpelle.

« Tony, viens voir ! Chavo a sorti la liqueur de mirabelle ! »

Il avance à contrecœur, saisit la bouteille qu'Alessio lui tend, mais la douleur lui fait lâcher prise. Alessio jure.

« Désolé... C'est ma mauvaise main.

– Va voir Sabrina ! grogne Alessio tout bas.

– Non, ça va.

– Tu ne peux pas travailler un jour de plus comme ça.

– Peut-être que si.

– Chavo est occupé avec mon père. La voie est libre.

– Je ne veux pas prendre le risque. Je te rappelle qu'il m'a envoyé Saskia... »

Alessio baisse encore la voix : « Chavo ne quitte jamais le barnum avant minuit. Il a les affaires communes du camp à régler. Des plaintes, des revendications, des désaccords. T'as le champ libre. Fais-moi confiance. »

Tony hésite. C'est prendre un gros risque que de retourner trouver Sabrina, mais dans son état actuel, il peut à peine panser les chevaux...

« Je couvre tes arrières », l'encourage Alessio.

La roulotte est allumée. Les rideaux sont tirés. Tony rôde quelques instants, hésitant à frapper à la porte, guettant un mouvement, une silhouette qui passerait devant une lampe, dessinerait une ombre, mais tout est immobile à l'intérieur. Est-ce qu'elle dort ? Est-ce qu'il ne devrait pas revenir demain ? Pourtant, il finit par toquer, tout doucement, et la voix de Sabrina répond, vive et claire : « Entre.

– Je... C'est Tony...

– Entre, j'ai dit. »

Tony jette un coup d'œil en arrière. Un dernier. Personne, aucun témoin de sa visite. Cela ne l'empêche pas de sentir une poussée d'adrénaline quand il ouvre la porte.

« Ferme derrière toi, il caille ! » ordonne Sabrina.

Tony s'exécute, toussote. L'atmosphère est chargée, étouffante, ici. Une odeur boisée d'encens se mêle aux effluves lourds et chimiques de

l'acétone. Un bâtonnet brûle devant Sabrina. Un halo de fumée masque à demi sa silhouette. Elle se lève et Tony la découvre cheveux lâchés, dans une nuisette en satin violet. Le tissu chatoyant, fluide, un peu trop ample, dévoile la naissance de sa poitrine. Tony ne veut pas regarder mais voit pourtant l'os fin d'une clavicule, le grain de beauté sous la bretelle, les jambes longues, cuivrées, lisses. La petite ecchymose sur la cuisse droite. Le rouge sur les ongles des orteils. Frais. Luisant.

« Je viens pour... mon doigt.

– Assieds-toi. »

Il trébuche en voulant atteindre le petit tabouret qui fait face à la table, s'y laisse tomber et se perd dans la contemplation de la roulotte pour éviter de regarder Sabrina. Le mobilier et la décoration sont clinquants, exubérants : épais rideaux pourpres, banquettes violines, revêtement en bois foncé, lampes à franges rouges, vaisselier à dorures.

« Je peux repasser si tu es occupée, dit Tony.

– Pour quoi faire ? Non. J'ai fini la pause. T'as de la chance, j'ai pas commencé les mains. Tu veux boire quelque chose ?

– Non. »

Elle hausse les épaules, s'approche du minuscule plan de travail, laissant dans son sillage une odeur de tabac froid et d'acétone. Elle ouvre un placard.

« Tu ne veux pas goûter la liqueur de mirabelle de Chavo ? Il la fabrique lui-même. Elle est parfaitement imbuvable, mais ça n'empêche pas les hommes de se saouler avec. »

Il secoue la tête. Sabrina pose sur le plan de travail une bouteille de spiritueux de forme rectangulaire, retire le bouchon et s'en verse une rasade au fond d'une tasse. Elle avale une gorgée, grimace.

« Imbuvable. Mais ça réchauffe. »

Tony ne répond rien, les mots sont coincés dans sa gorge. Il aimerait qu'ils en finissent au plus vite. Il a chaud. La tenue de Sabrina n'arrange pas sa nervosité. Elle parle mais il n'entend pas. Il remarque ses cheveux qui se coincent entre ses lèvres et qu'elle ne semble pas sentir. Ses jambes interminables se sont enroulées l'une autour de l'autre tandis qu'elle est adossée au plan de travail. Tony jette des coups d'œil par la fenêtre, ne voit que de l'obscurité. C'est un mouvement soudain de Sabrina qui le ramène à l'intérieur de la roulotte. Elle s'est accroupie, a tendu une main devant elle.

« Viens là, ma belle. »

Tony suit son regard, posé sur les épais rideaux qui séparent l'espace de nuit du reste de la roulotte. Derrière les tentures agitées, un miaulement retentit, et bientôt une patte dépasse.

« Viens, ma mignonne. On a de la visite, viens dire bonjour. »

Une truffe apparaît, puis l'animal tout entier se glisse sous le tissu. Il s'agit d'un chat de bonne corpulence au pelage ambre délicat et aux yeux dorés. Les motifs noirs qui parsèment son corps sont d'une finesse et d'un esthétisme rares.

« Viens là, Asia, viens dire bonjour à Tony. »

L'animal, qu'il a d'abord pris pour un chat, s'approche en miaulant de plus belle. Mais Tony doit bien se rendre à l'évidence, il n'a jamais vu un chat pareil. Serait-ce un léopard ? Les dessins sur sa robe évoquent les rosettes caractéristiques de cette espèce, mais ne sont pas identiques. Quelques bandes noires courent au coin de ses yeux et le long de son cou. L'animal a des pattes courtes et épaisses qui lui donnent un air pataud et font paraître sa queue gigantesque. Il ressemble à une énorme peluche.

« Qu'est-ce que c'est ? finit par demander Tony.

– Une jeune panthère nébuleuse. Elle a six mois. »

La panthère se frotte contre les jambes nues de Sabrina, joue un instant avec le tissu satiné de sa nuisette. Sabrina la laisse faire en souriant. La fascination que Tony éprouve pour l'animal à cet instant précis efface sa nervosité et sa crainte de voir revenir Chavo. Il tend la main timidement. Ses doigts rencontrent la fourrure soyeuse.

« N'aie pas peur, l'encourage Sabrina. Elle n'est pas dangereuse. Pas encore. C'est un bébé. »

D'un geste vif, elle soulève la panthère entre ses bras et l'emprisonne contre sa poitrine. Asia se défend, donne des coups de griffe que Sabrina esquive en riant.

« Vilaine, vilaine, va ! »

Sabrina la dépose plus loin.

« Laisse-nous. Laisse-nous tranquilles. »

Mais la panthère revient à l'assaut, curieuse, joueuse.

« Tu es sûr que tu ne veux rien ? demande Sabrina en se tournant vers Tony. Une tisane ? Un verre d'eau ? »

Il secoue la tête une fois encore. Il semble se rappeler ce qu'il fait là et sa volonté d'en finir au plus vite, mais Asia se met à ronronner en se frottant contre son pantalon et il perd de nouveau le fil. Il s'accroupit, la caresse, tout en interrogeant : « Elle vit avec vous ? »

– Pour l'instant oui.

– Et ensuite ? »

Sabrina reprend place sur sa chaise, devant la table. Elle croise ses longues jambes, repousse en arrière ses cheveux épais.

« Ensuite ? C'est une très bonne question ! »

Elle joue un instant à briser du bout de ses doigts la fine colonne de fumée formée par l'encens. Puis elle se redresse.

« Chavo a agi sur un coup de tête. Tu sais combien il l'a achetée ? »

– Non.

– Donne un prix.

– Je ne sais pas... Cinq mille ? »

Sabrina secoue la tête, cherche sur la table un paquet de cigarettes et son briquet. La voilà qui s'en allume une, enfumant encore davantage l'atmosphère chargée de la roulotte. Tony se demande comment la jeune panthère, avec son odorat si développé, peut en supporter autant.

« Plus.

– Dix mille ?

– Encore plus.

– Vingt ? Trente ? »

Elle lui fait signe d'augmenter la somme.

« Quarante ?

– Quarante-cinq mille francs !

– Quarante-cinq mille, répète Tony, éberlué.

– C'est une espèce menacée qui se vend au prix fort. Chavo voulait une lionne pour son numéro mixte parce que Saskia commence vraiment à lui donner du fil à retordre. Alors il est allé à la foire de Francfort. Le genre de lieu où se réunissent les forains, où chacun exhibe ses bêtes et fait monter les enchères. Asia avait deux mois, elle était à peine sevrée. Elle appartenait à un braconnier qui voulait l'élever pour sa fourrure mais était prêt à la céder si l'offre lui convenait. Les banquistes détestent les braconniers : les premiers aiment leurs animaux, quoi qu'on en dise ; les seconds les utilisent comme marchandise. Chavo n'a pas su se raisonner. C'est son problème :

dès qu'il s'agit de bêtes, il est incapable de réfléchir froidement. Il a surenchéri et, au lieu de repartir avec une lionne déjà dressée, il est reparti avec un bébé panthère qui valait le double et dont on ne sait que faire... »

Sabrina s'interrompt pour aspirer une longue bouffée de tabac.

« Pourquoi il ne l'intègre pas à la ménagerie, avec les autres fauves ? demande Tony tout en continuant de caresser Asia.

– Il faudrait des mois de travail acharné avec elle pour essayer de lui apprendre les rudiments du dressage. Et quand bien même Chavo trouverait ce temps, déciderait de négliger ses autres fauves, on n'a aucune garantie sur le résultat. Il n'y a que très peu de panthères nébuleuses en captivité. Les rares spécimens se trouvent dans des zoos, et on n'a jamais essayé d'en faire quoi que ce soit. On ne sait pas si elle serait capable d'exécuter le moindre numéro. C'est un investissement à perte, crois-moi. »

Une des bretelles de la nuisette de Sabrina dévale le long de son épaule. Elle ne la remonte pas. Tony perd un instant le fil de la discussion, y revient en entendant la jeune femme s'animer : « Tu n'imagines pas le coût que les fauves représentent, en viande fraîche, en médicaments, en soins ! Il faut être absolument stupide pour s'entêter dans un métier pareil ! Ou fou amoureux des bêtes... Il se trouve que Chavo est un peu des deux. »

Asia miaule, fixe Tony de ses yeux jaune-brun. Elle sent qu'elle n'a plus son attention. Tony reprend ses caresses, confus, hypnotisé tour à tour par la femme et par la panthère. Une même beauté sauvage. Dangereuse.

« Chavo dit que ça ne fait rien quarante-cinq mille francs, qu'on la revendra au prix fort quand on ne pourra plus la garder avec nous, qu'au moins j'aurai senti ce que ça fait d'être mère, puisque je suis incapable de lui donner un fils. »

Une expression amère traverse le visage de Sabrina.

« Et le pire c'est qu'il n'a pas tort. Je l'ai nourrie au biberon nuit et jour les premiers temps. Dans la nature, les panthères nébuleuses vivent avec leur mère jusqu'à leurs dix mois. Alors je suis un peu devenue sa mère. Elle dort contre moi, me lèche le visage et s'allonge contre ma poitrine pour sentir mon cœur. »

Asia ronronne sous la paume de Tony, qui ne bouge plus, respire à peine. Et Sabrina poursuit, enveloppée dans la fumée blanche de sa cigarette.

« Matelo rêverait de pouvoir s'en occuper, apprendre les rudiments du dressage avec elle. Mais Chavo a besoin de Matelo pour des tas d'autres

choses.

– Matelo ? »

Tony revoit le jeune homme au visage marqué par l'acné. Le jeune homme qui l'a sauvé des griffes de Saskia.

« L'élève de Chavo. Pour l'instant il est garçon de cage : il nourrit les fauves, les soigne, assure les arrières de Chavo pendant les représentations. Il est amené à devenir dresseur, mais son penchant pour l'alcool risque de le perdre. Matelo préfère bien souvent cuver que travailler... Et Chavo arrive au bout de sa patience. »

Asia s'allonge aux pieds de Tony, s'étend sur un flanc et ronronne de plus belle.

« Elle va partir où ? demande-t-il.

– Dans un zoo, probablement... Là où on nous proposera le meilleur prix. Pas chez un braconnier, ça c'est certain, Chavo ne le supporterait pas. »

Le regard de Sabrina se perd dans le vide. Auréolée de sa douleur, elle apparaît à Tony plus âgée que d'habitude.

« Tu as quel âge ? »

La question lui a échappé. Sabrina l'observe étrangement. Quelque chose s'allume puis s'éteint aussitôt dans son regard.

« Vingt-neuf ans. Et toi ? »

Il rougit sans trop savoir pourquoi.

« Dix-huit. »

Sabrina se lève avec un soupir las, replace la bretelle sur son épaule.

« Mes dix-huit ans... C'était hier... Chavo en avait trente-quatre et il était encore garçon de cage... C'était hier... C'était un autre monde. »

Elle se dirige vers l'espace de nuit, disparaît entre les rideaux. Tony attend, se demandant si elle va réapparaître ou si elle est partie se coucher... Si elle l'attend de l'autre côté. Son cœur se met à battre plus fort. Douloureusement. Asia se relève, guette elle aussi sa maîtresse.

« Sabrina ? »

Elle réapparaît, avec un flacon d'onguent.

« Je vais m'occuper de ta main. »

Comme la dernière fois, elle s'installe tout près de lui, ses genoux nus touchant le pantalon de Tony. Elle masse avec vigueur sa main tout entière, s'acharne sur son doigt blessé. Elle est efficace, vive, sans pitié. Mais elle

n'est pas là. Pas vraiment. Elle semble perdue dans ses pensées, un peu triste. Tony retient son souffle pour ne pas sentir les notes alcoolisées, sucrées, qui émanent de la respiration de Sabrina. Cela le trouble, peut-être autant que sa bretelle qui ne cesse de tomber.

« Ça devrait aller mieux maintenant. »

Il faut quelques secondes à Tony pour recouvrer ses esprits, réaliser que la session a pris fin, que Sabrina cherche de nouveau son briquet.

« Tu as moins mal ? » demande-t-elle en faisant jaillir une flamme.

Il ne sait pas, hoche pourtant la tête.

« Merci. Je n'ai plus de clopes.

– Pardon ?

– Pour te payer.

– Ah... »

Sabrina aspire une bouffée, s'en emplit, retient son souffle.

« Ce n'est pas grave. Tu n'as qu'à revenir me voir, lâche-t-elle en libérant la fumée. Oui, tu n'as qu'à revenir me voir quand tu voudras. Me tenir compagnie. Chavo est occupé en permanence. »

Elle se lève. Son visage est rendu flou par la fumée. Tony se demande s'il s'agit d'un sous-entendu. D'une invitation. Il aimerait voir ses yeux pour en avoir le cœur net mais est effrayé à l'idée de les croiser. Il se dirige vers la porte, manque de trébucher sur Asia.

« Pardon. »

Il la gratifie d'une caresse, évite de regarder Sabrina quand il pose une main sur la poignée.

« Merci encore, souffle-t-il.

– Je t'en prie. »

Dehors, le vent frais lui remet les idées en place, efface les notes d'encens, de tabac, d'alcool et de camphre. Il entend la serrure tourner dans son dos. Il avance en titubant. Il n'a rien bu mais il a un étrange sentiment d'ivresse.

Il regagne son semi-remorque et son couchage sommaire. Il a envie d'une cigarette mais son paquet est vide. À l'intérieur du camion, les chevaux semblent tous endormis sauf Tornade. Tony se dirige vers la jument, pose le front contre son encolure, attend que les battements de son cœur ralentissent. Il pense à Sabrina et à ses jambes nues. À Asia et ses motifs noirs en forme de nuages. À André. André, buté et colérique, qui va

finir par s'inquiéter sérieusement. Et les gars du chantier... Il ne veut même pas y penser. Non, pas ce soir. Ce soir, il s'endormira avec l'image de Sabrina, les reflets violets de sa nuisette, la couleur caramel de ses jambes et le rouge brillant de ses orteils.

Il a fini par prendre goût à sa nouvelle attribution d'assistant écuyer. Désormais Alessio le laisse panser les chevaux tout seul pendant qu'il enfile sa tenue, ses bottes de cavalier, s'échauffe. Il n'intervient que pour curer les sabots.

« Bientôt je t'apprendrai. »

L'entraînement démarre alors, Alessio lance les chevaux au trot, puis au bout de quelques tours de piste, au galop. Il étire ses membres, se prépare, et, concentré, jambes fléchies, il s'élance : sans même freiner la bête, il s'agrippe à son flanc et grimpe. Alors Tony s'installe sur un seau renversé, étend ses jambes, rêve de se griller une cigarette. C'est un des moments qu'il préfère. Il observe le galop effréné des chevaux, ce tourbillon qui l'hypnotise, l'apaise, l'emporte ailleurs. Alessio se redresse sur le dos du cheval, en équilibre précaire. Une fois qu'il tient la posture, l'exercice se corse encore : il passe d'un cheval à l'autre, bras tendus vers le ciel. C'est un numéro millimétré, d'une précision incroyable. Si l'une des bêtes ralentissait, perdait le rythme, ce serait la chute assurée et Alessio finirait piétiné par leurs sabots. Mais il ne semble pas y penser, pas plus que Chavo face à ses fauves l'autre jour.

Ce matin, Tony n'a pas le loisir d'assister à la répétition. Paulo vient le chercher dès son gobelet de café avalé.

« On a besoin d'aide. »

Ce soir a lieu la première représentation d'une série de trois et une certaine effervescence a gagné le campement. Un fourgon de la police municipale est là. Les agents parlementent avec Chavo. Ils délimitent sur le terrain vague un espace réservé au stationnement du public.

« Il faut faire des marquages au sol, indique Paulo. Et j'ai besoin d'une équipe pour l'affichage dans le village et ses alentours. »

En groupe bruyant, les femmes s'entassent dans des voitures. Elles vont tracter. Pépé Loyal s'installe au volant d'un van coloré équipé de haut-

parleurs et sur lequel sont dessinés un clown, un trapéziste et un lion. Une musique de parade s'élève bientôt, envahissant tout le campement.

« Tiens, enfile un gilet fluorescent. Tu vas partir avec les colleurs d'affiches. »

La journée se déroule bien différemment des précédentes. En réalité, aucune journée ne se ressemble, au cirque, Tony l'a compris. Il s'agit de changer de costume plusieurs fois par jour. Monteur de chapiteau, assistant écuyer, garçon de cage intérimaire, afficheur ambulancier maintenant. Il passe la matinée à sillonner les routes des alentours, accrochant des pancartes sur les lampadaires, les abribus, les arbres, sous une pluie fine. L'après-midi, on lui demande de faire le tour du campement, de le nettoyer.

« Ramasse le moindre débris. Ne laisse rien traîner. »

Sous le chapiteau, on fait des tests de son et lumière. La musique résonne. Le soleil amorce son déclin. Dans une heure, le public sera là, commençant à envahir les pelouses. Tony sera chargé de placer les voitures, avec une équipe de quatre monteuses de chapiteau. Mais en attendant, le calme retombe sur le campement. Les circassiens sont allés se changer dans leurs roulottes, passent au maquillage, grignotent un en-cas pour tenir jusqu'au dîner, qui n'aura lieu qu'après la représentation. Alessio a disparu. Il a demandé à Tony d'inspecter une dernière fois les chevaux, ce qu'il fait, minutieusement. Les robes sont propres et brillantes, les crinières peignées et tressées, la sellerie est impeccable. Il tapote l'encolure de chacun.

« Bon, les gars, vous êtes parfaits, beaux comme des sous neufs. Je vous laisse vous reposer, d'accord ? »

Sans vraiment réfléchir, il se dirige vers l'arrière du chapiteau, là où la voiture-cage des fauves est stationnée. Les panneaux de bois sont relevés, le camion est ouvert, dévoilant les cages dans lesquelles patientent les bêtes. Tony jette un coup d'œil autour de lui. Ni Chavo ni Matelo ne sont là. Tant mieux. Après sa mésaventure stupide l'autre matin, il n'a pas très envie de se trouver face à eux. Il approche, et l'odeur des fauves s'insinue dans ses narines : une odeur poivrée, piquante, qui se mêle aux effluves de sciure de bois de leur litière. Un parfum qui ravive le souvenir de son face-à-face avec Saskia et suffit à accélérer les battements de son cœur. En une fraction de seconde, il ressent de nouveau l'effroi, l'impuissance, comme si ces

émotions s'étaient gravées dans son corps, n'attendant qu'un signe pour renaître. Il étouffe tout cela et grimpe dans la voiture-cage, dans le sas qui lui est normalement défendu. Il vérifie d'un coup d'œil : les portes des cages sont solidement fermées. Il fait un pas, puis un deuxième, dans le minuscule couloir, guettant un grognement, un mouvement, mais tout est calme. *Voilà, tu vois que tu en es capable. Tu as paniqué bêtement l'autre jour. Tu ne risquais rien. Tu avais une fourche dans les mains. Pourquoi tu ne t'en es pas servi, petit con ?* Sa voix intérieure ressemble étrangement à celle d'André. Il ne peut s'empêcher de sourire. C'est vrai, il a été idiot, une véritable lavette. On ne l'y reprendra pas. Il va leur montrer, à ces fauves, qui il est. À Saskia. Puisque c'est elle qu'il est venu voir, elle et elle seule.

À droite se trouve la cage de Jaipur, le tigre, qui montre des signes d'ennui. Il arpente sa cellule de long en large, balayant l'air de sa queue rayée. En face, dans sa cage, Amara est allongée, la tête relevée. Elle l'observe sans animosité particulière. Tony avance vers le fond. Cage de gauche : Thor et Kalif, étendus, somnolents, dans la décontraction la plus totale. Ni l'un ni l'autre ne réagissent à sa présence. Ils l'observent de leurs pupilles vitreuses, puis referment leurs paupières, peu intéressés. Saskia se trouve dans le dernier compartiment. Saskia. Étendue mais sur le qui-vive. Museau relevé, oreilles dressées. On dirait presque qu'elle l'attendait car elle se campe aussitôt sur ses quatre pattes. Tony se campe solidement sur ses jambes. Pas de mouvement de recul. Plus d'aveu de faiblesse. Il a déjà montré suffisamment de lâcheté face à la lionne. Il tient à rétablir la vérité. À lui faire comprendre qu'elle a eu l'avantage en le prenant par surprise mais qu'il n'a pas dit son dernier mot.

Saskia s'approche de la grille, tête basse, dos rond. Posture d'attaque ? Va-t-elle bondir ? Tony la fixe, sans ciller, retrousse les lèvres, dévoile ses dents. Pourquoi ? Que cherche-t-il ? Si Chavo apparaissait maintenant, sûr qu'il exploserait de colère, qu'il le bousculerait, le sommerait de lui expliquer ce qu'il fabrique. Et Tony serait incapable de répondre à cette question.

« Alors, tu n'en mènes pas large, hein ? »

Les oreilles de la lionne s'inclinent. Son museau frémit. Le dos s'arrondit encore.

« J'ai été à bonne école, va. *Frappe toujours le premier*, disait mon père. Ouais. *Cogne, n'attends pas que le coup t'atteigne !* »

Un souvenir surgit. *Frappe, vas-y, frappe le premier ! Montre-moi !*

André le poussant dans la salle bondée du Désœuvré. La pupille dilatée, l'œil vitreux, l'haleine chargée, l'air mauvais. Un petit coup dans l'épaule, provocateur.

Montre-moi ! Alors ?

Un autre coup qui l'avait fait trébucher. Il s'était rattrapé à une table, sous les rires de quelques gars du chantier, hilares.

– Lâche-moi ! T'es complètement bourré.

– Et toi t'es une merde. Une putain de tarlouze comme l'autre. C'est lui que j'aurais dû choisir, tu crois pas ?

– Tais-toi !

Un troisième coup à l'épaule, un quatrième. Plus fort à chaque fois. Plus vicieux. Plus mauvais. André était porté par les rires autour de lui. Et Tony, lui, avait du mal à tenir debout, à ne pas flancher.

T'as quoi dans le froc au juste ?

Épaule gauche, épaule droite. Des petits coups saccadés, de plus en plus rapprochés. Tony avait heurté un type qui l'avait repoussé sans ménagement. Puis une chaise. Et le mur, soudain, dans son dos. Le mur contre ses épaules. Le mur. Plus d'échappatoire. Acculé.

– Arrête ! Tu sais pas ce que tu fais.

– Montre-moi, gamin. Montre-moi que j'ai élevé un homme.

Tony parcourt le couloir des yeux, trouve la fourche, posée contre le mur du fond. Il l'empoigne sans trop savoir pourquoi, la brandit devant lui. Il ne quitte pas la lionne des yeux. Il lui lance un avertissement muet qui semble dire : *Ou tu recules ou je te frappe*. Il ne tremble pas. Ou si peu. La lionne grogne, doucement. Un grondement de tonnerre qui fait vibrer chacune de ses cordes vocales enfler dans sa poitrine.

« Recule. Recule, j'te dis ! »

Il donne un coup. La fourche heurte les barreaux. Saskia bat en retraite, par crainte de l'arme qu'elle connaît trop bien. Elle regagne le fond de sa cage, s'allonge dans la sciure.

« Voilà. T'as compris. T'as compris à qui tu avais affaire. »

La sueur a envahi le front de Tony. Il se sent en colère sans trop savoir pourquoi ni d'où cela vient.

Dans la cage d'en face, Thor et Kalif se sont levés. Ils le fixent, dans une attitude d'attaque, prêts à défendre leur femelle.

« Laissez tomber. »

Il repose la fourche bruyamment, saute hors du camion. Il a la gorge serrée et douloureuse, de la bile dans la bouche. Il crache dans l'herbe fraîche. Crache une colère qu'il ne soupçonnait pas. *Tu pensais faire de moi un bonhomme, hein, eh bien t'as réussi ton coup !*

La nuit tombe. Le vent du nord se lève. Il pense au coup de poing qui a mis son père au sol. Il songe : *J'espère que je l'ai amoché. Histoire qu'il s'en souviennne.*

Il est en colère et il ne sait pas très bien pourquoi.

Le défilé des voitures a commencé. De la petite route de campagne surgissent des véhicules chargés d'enfants surexcités. Dans son gilet fluorescent, sous le crachin, Tony gesticule, donne des indications : « Continuez jusqu'au fond, garez-vous à droite, à côté de l'Espace gris. »

Le chapiteau est éclairé. La petite roulotte de la billetterie brille de mille feux, décorée de lampions jaunes et bleus. Derrière le comptoir, Sabrina, les cheveux noués au sommet de son crâne, laqués et recouverts d'une brume de paillettes dorées. Ses yeux sont fardés de bleu, sa bouche est écarlate. Elle porte une robe bleu nuit et un boa rose autour du cou. Dans cet accoutrement, elle ressemble à ces femmes que Tony croisait le long du bras de mer, perchées sur des talons de douze centimètres. Des putes. Il ne peut s'empêcher de la regarder tout en craignant qu'elle ne le surprenne. Mais Sabrina ne l'a pas repéré. Assistée de la petite Shana, elle compte les billets, rend la monnaie, tend les tickets, souhaite un « bon spectacle ». Le public se presse à l'entrée du chapiteau, massé sous une marée de parapluies. Une musique de parade résonne. Une odeur de pop-corn s'élève dans la nuit, se mêlant à celle, diffuse mais tenace, de la ménagerie. Des jeunes filles passent entre les gradins avec un panier rempli d'épis de maïs grillés. Tony les aperçoit quand le vent se lève et qu'un pan du chapiteau se soulève.

Il souffle sur ses doigts gelés. La pluie s'infiltré dans son cou. Enfin, le ballet des voitures se calme. Les derniers arrivants rejoignent la billetterie en courant, de peur de rater le début du spectacle. Sous le chapiteau, la musique s'est tue. Un silence excité est en train d'envahir les gradins. La dernière portière claque. Tony se dirige vers le chapiteau, se glisse à

l'intérieur avant que les ouvreuses ne ferment l'accès. Jason lui adresse un signe de la main. Il est assis sur un strapontin au premier rang.

« Viens ! »

Il se décale, laissant à Tony l'espace pour s'installer. Au même moment, les lumières tournoient, les cuivres et les percussions se mettent en marche. Arrivant au petit trot, Pépé Loyal fait un tour de piste, les bras levés, et les applaudissements étouffent la musique.

« Tu ne participes pas au spectacle ? demande Tony à Jason.

– Je n'ai pas le niveau d'Alessio. Alessio est l'écuyer star. Je suis son assistant. Je ne suis pas indispensable. »

Cela semble l'attrister un instant mais son enthousiasme juvénile reprend le dessus.

« Tic et Tac sont toujours les premiers à commencer.

– Tic et Tac ?

– Les frères jongleurs. Ensuite ce sera au tour des clowns, puis des trapézistes et des fildeféristes juste avant l'entracte. Pendant la pause, on installe l'arène des fauves. C'est le numéro que le public attend le plus. Et on termine par le cracheur de feu, le lanceur de couteaux et les chevaux d'Alessio, pour respecter une certaine logique.

– Quelle logique ?

– La logique de l'émotion. Elle doit aller crescendo. Le rire d'abord, la peur ensuite et l'émerveillement enfin. »

Les deux frères jongleurs ont investi la piste. Sous les applaudissements d'un public captif, ils réceptionnent les cerceaux que Pépé Loyal leur tend et se les envoient, de plus en plus haut, de plus en plus vite, tout en réclamant les encouragements du public.

« Tout doit aller crescendo, y compris au sein d'un même numéro. La difficulté augmente pour faire monter la tension. Quand un artiste rate son coup, il est tenu de recommencer. C'est une des règles du cirque. Et tu verras bien vite que certains font exprès de rater pour créer une tension plus grande encore. »

Sur la piste, les deux frères, vêtus de justaucorps rouges moulants, ont laissé tomber les cerceaux. Ce sont bientôt des quilles qu'ils lancent, puis des torches, que Pépé Loyal enflamme avec un geste théâtral. Les couteaux sont gardés pour la fin, sortis d'une malle en bois, sous les cris étouffés du public.

« C'est beau le cirque, hein ! » s'extasie Jason qu'on sent dans son élément.

Les numéros se succèdent. Après les frères jongleurs, ce sont deux clowns et un auguste qui investissent la piste. Ils sont poudrés de blanc, maquillés à outrance. Leurs cheveux disparaissent sous des perruques vives, si bien que Tony est incapable de reconnaître les circassiens qui se cachent sous le costume.

« Le plus jeune est mon cousin Diego, lui apprend Jason. Il a tout juste douze ans mais il performe. L'auguste c'est mon oncle, Gigi.

– Vous êtes vraiment tous de la même famille ?

– Oui, confirme Jason. On en est actuellement à la quatrième génération de Pulko, avec Chavo comme chef de clan. À l'origine, il n'y avait pas tout ça, tu sais. Pas de clowns, de jongleurs... C'était uniquement de la voltige équestre. Pulko, mon arrière-arrière-grand-père, était jockey. C'est lui qui a monté le premier spectacle, acheté les premiers chevaux et les premières roulottes. Il a épousé sa cousine, qui était foraine. Ils ont eu quatre enfants, parmi eux, Paco, mon arrière-grand-père, qu'il a formé et qui est devenu jockey à sa suite. C'est à ce moment-là que le cirque s'est ouvert à d'autres disciplines. Paco a eu cinq enfants, dont deux ont décidé de proposer des numéros de clown et de jonglage. Sara, la seule fille de la fratrie, a été fortement encouragée à épouser un homme d'une autre grande famille du cirque. C'était purement stratégique. Cette autre compagnie possédait une ménagerie avec deux fauves. C'était assez sensationnel à l'époque. Sara a donc épousé Mario, ce qui a permis à la compagnie Pulko de se doter d'une ménagerie. Puis, Sara et Mario, qui sont mes grands-parents, ont eu trois fils. Tu suis ? »

Tony fait signe que oui, plus ou moins.

« Chavo, l'aîné, puis mon père, Joseph, qui est devenu cracheur de feu, et Mano, le dernier.

– Attends, Mano, c'est...

– Il était clown. Il est mort. En plein numéro.

– Oui. Sabrina m'a dit. Elle a dit que... c'était son oncle.

– Oui, approuve Jason.

– Alors Chavo est aussi son oncle ?

– Non, réplique Jason en riant. Mano est l'oncle de Sabrina par alliance. L'époux de sa tante. Techniquement, Chavo et Sabrina n'ont pas de lien de

parenté direct. Mais ici ce n'est pas rare, tu sais, de voir un jeune homme épouser sa cousine. Alessio par exemple risque de se marier avec Fidji, sa cousine au second degré.

– Fidji ? »

Ce nom ne lui dit rien.

« Elle ne traîne pas beaucoup sur le campement. Elle se préserve.

– Elle se préserve ?

– Elle préserve son honneur. Ce n'est pas très bien vu pour une fille, chez nous, de traîner avec des hommes tant qu'elle n'est pas mariée. »

Sur la piste, le plus jeune des clowns, le cousin d'Alessio et de Jason, poursuit l'auguste avec un canon à eau. Le public rit. Jason crie pour se faire entendre par-dessus le brouhaha : « Alessio aura dix-huit ans cet été. Il est temps pour lui de se marier. Il dit qu'il aime bien Fidji. Qu'elle fera une bonne épouse.

– Ah.

– Il est certain qu'elle lui fera des fils aussi. Il dit qu'il le sent.

– Pourquoi tout le monde ici est tellement obsédé à l'idée d'avoir des fils ? »

Il pense à Chavo et à Sabrina.

« Pour reprendre le flambeau.

– Quelqu'un d'autre peut toujours reprendre le flambeau, non ? Regarde, Chavo a pris Matelo pour élève.

– Oui, bien sûr, on peut prendre pour élève n'importe qui du clan, mais...

– Mais ?

– C'est un problème d'honneur.

– C'est-à-dire ?

– Un homme a besoin de faire perdurer sa lignée pour asseoir son autorité. Chavo a la chance d'avoir un charisme et une prestance qui font qu'on le respecte, même sans enfants. Mais les mauvaises langues assassinent Sabrina. »

Tony l'interroge du regard.

« On dit qu'elle n'était probablement pas pure quand elle s'est mariée. Qu'elle a été souillée et que c'est ce qui a causé sa stérilité.

– C'est vrai ce qu'on raconte ?

– Je ne sais pas... Sabrina n'a pas toujours le comportement qu'on attend d'une femme tzigane. Elle n'est pas assez soumise. Elle tient parfois tête à

Chavo et...

– Et ? »

Jason secoue la tête. Il semble vouloir effacer ce dernier mot.

« Rien. C'est juste des conneries... Des rumeurs.

– Dis-moi.

– Elle aurait eu des liaisons.

– Des liaisons ?

– Ne va surtout pas raconter ça ailleurs ! le prévient Jason avec gravité. Ce ne sont que des ragots ! Des ragots de bonne femme ! Il ne faut surtout pas que ça arrive aux oreilles de Chavo ! Il pourrait la tuer.

– Je la bouclerai. Promis. »

Jason se mord les lèvres. Il a l'air de regretter d'avoir trop parlé, mais Tony, lui, désire en savoir plus.

« Elle aurait eu des liaisons avec qui ?

– Des hommes de passage. Des monteurs. Mais j'y crois pas une seconde.

– Pourquoi ?

– Il faudrait être sacrément cinglée pour prendre le risque de tromper Chavo. C'est un coup à finir dans la cage aux lions. Sabrina n'est pas si bête. »

Tony ne répond rien. Il pense aux mots lancés comme une invitation l'autre jour. *Tu n'as qu'à revenir me voir quand tu voudras. Me tenir compagnie. Chavo est occupé en permanence.* Il revoit la bretelle de la nuisette violette qui tombait constamment, dévoilant une épaule, cette nudité que Sabrina ne cherchait pas à cacher.

« Ça y est ! Ça va être le tour des trapézistes ! » s'exclame Jason, qui a déjà oublié cette discussion.

Les clowns quittent la piste sous les applaudissements du public. L'auguste est trempé, son maquillage coule. Le plus âgé des deux clowns a de la crème fouettée étalée sur le visage. Les cuivres résonnent. La lumière s'assombrit. Déjà, des poulies descendent les trapèzes du sommet du chapiteau. Tony, lui, n'est pas vraiment au spectacle. Il est dans ses souvenirs, dans la roulotte enfumée de Chavo.

« Viens ! lui lance Jason quand les lumières s'éteignent après le numéro des fildeféristes. Ils ont besoin d'aide là-bas. »

Tony ne sait pas qui Jason évoque par ce « ils », mais il le suit dehors avant que la foule ne se presse à son tour. C'est l'entracte. Ils contournent le chapiteau, passent sans s'arrêter devant les loges, se dirigent vers la voiture-cage des fauves. Chavo et Matelo sont là, entourés d'une nuée de jeunes hommes. Ça s'agite. On déroule le tunnel de sortie des fauves. On décharge de larges grilles métalliques qu'on transporte à l'intérieur du chapiteau pour sécuriser la piste. Chavo donne les ordres. Matelo supervise. Jason entraîne Tony derrière lui.

« Prends une grille ou deux. On ira plus vite. »

Les yeux de Matelo, petits, noirs, se lèvent sur eux. Il sourit à Jason puis semble reconnaître Tony. Il lui adresse un petit signe du menton. Le souvenir du sauvetage misérable est encore présent entre eux.

Bientôt, Tony est à l'intérieur du chapiteau. Joseph et Freddy balaient et ratissent la piste tandis qu'une armée d'hommes, parmi lesquels il se trouve, monte les murailles de protection qui serviront à séparer le public des fauves. En quelques minutes d'une agitation intense, l'arène est prête, les tabourets des fauves installés, le tunnel solidement arrimé.

« On évacue ! » crie Matelo.

Tout le monde ressort. L'essaim s'éparpille. Tony a perdu Jason dans l'agitation. Il est seul dans la nuit, à quelques pas de la voiture-cage. Matelo boit une longue gorgée d'une mignonnette, sans doute pour se donner du courage. Plus loin, Chavo, tête baissée, les doigts crispés autour d'un pendentif, semble prier ou se recueillir avant d'entrer dans l'arène. Tony l'observe quelques secondes, puis réalise qu'une silhouette se tient en face de Chavo. Une silhouette féminine nimbée de fumée : Sabrina, dont le boa dessine une ombre autour des épaules. Elle parle tout en fumant. Chavo écoute mais ne bouge pas. Il paraît concentré, ailleurs. Tony recule. Dans son dos, il entend le brouhaha des spectateurs qui regagnent le chapiteau, montent dans les gradins. Matelo a disparu dans la voiture-cage. Tony est seul ici. Seul à pouvoir les observer. La fumée chargée de nicotine monte au ciel. La cigarette se consume mais Sabrina continue de parler et Chavo de se recueillir. Il y a quelque chose de solennel dans leur posture.

« Qu'est-ce que tu fous là ? »

C'est la voix de Matelo, hachée, peu avenante, qui le ramène à lui. Tony ouvre la bouche mais Matelo l'ignore, s'adressant à Chavo : « Padre, on va devoir y aller. »

Sabrina recule, jette son mégot au sol. Elle replace son boa. Chavo se redresse, glisse le médaillon sous son costume. Avant qu'il ne disparaisse, elle pose une main sur son épaule et l'étreint. Il ne lui jette aucun regard.

Tony contourne le chapiteau pour regagner l'entrée officielle, quand elle l'interpelle : « Où tu files comme ça ? »

Il se retourne. Elle se trouve à plusieurs pas derrière lui, arrive sans se presser, avec une certaine nonchalance.

« Je vais regarder le numéro des fauves, sur les strapontins du premier rang.

– Profite du spectacle ! »

Elle n'ajoute rien, s'éloigne vers le campement.

« Et toi ? lance-t-il dans son dos. Tu n'y assistes pas ?

– Non.

– Non ? fait-il, surpris.

– Jamais. »

Elle s'est arrêtée. Lui aussi. Il distingue mal son visage dans la nuit. Il se demande quelle expression elle arbore.

« Je suis superstitieuse.

– C'est-à-dire ?

– Les femmes comme moi doivent se tenir éloignées de ce qui est fragile, de ce qui menace de mal tourner. Par principe de précaution.

– Les femmes comme toi... c'est-à-dire ?

– Les rebouteuses, les voyantes, les cartomanciennes. Les sorcières, diraient certains... On peut attirer le mauvais œil.

– Vraiment ? »

Elle hausse les épaules. Il est incapable de savoir si elle y croit ou si elle récite un discours maintes fois entendu.

« Où tu vas ? lance-t-il comme elle s'apprête à repartir.

– Je rentre. Je vais à ma roulotte. »

Il semble à Tony discerner une étincelle dans ses yeux.

« Comment va ta main ? Tu n'es pas revenu me voir.

– Ça va. Le matin mieux que le soir. »

Dans le chapiteau, la voix de Pépé Loyal s'élève : « Mesdames, messieurs, le moment est venu de trembler... d'admirer l'immense talent de notre grand dresseur... »

« Tu devrais y aller, reprend Sabrina. Tu vas rater l'entrée en scène de Chavo. Il paraît que le numéro est sensationnel... »

Derrière, Pépé Loyal poursuit : « Maître Chavo accompagné de ses trois lions d'Afrique et de ses deux magnifiques tigres indo-malais ! »

« Vous faisiez quoi là-bas ? » demande Tony.

Sabrina fronce les sourcils. Les applaudissements retentissent derrière eux.

« Là-bas ?

– Dans le noir. Juste avant que Matelo appelle Chavo.

– Tu nous espionnais ?

– Non. Je vous ai vus, c'est tout.

– Chavo prie saint Michel.

– Saint Michel ?

– L'archange... protecteur des hommes. Il le prie et il réclame ma présence. Il refuse que je me serve de mes mains au quotidien, mais avant ses numéros, il me veut près de lui. Il est persuadé que mon don est une bénédiction. Une protection que je peux lui apporter.

– Tu le crois aussi ? »

Elle hausse les épaules. Une musique s'élève. Sabrina semble ressentir une légère pointe d'inquiétude.

« Il faut que je file. »

Tony ouvre la bouche, cherche quelque chose à dire pour la retenir quelques secondes de plus, mais elle disparaît dans l'obscurité du campement.

Il se glisse au premier rang, où il retrouve Jason.

« Où t'étais passé ?

– Dehors. »

Chavo est campé au centre de l'arène, son fouet en main, un tabouret de bois placé à proximité, au cas où il devrait foncer au milieu des bêtes pour les séparer. Matelo est positionné au fond de l'arène, à côté du tunnel d'entrée des fauves, une main sur la grille d'ouverture, l'autre tenant fermement une fourche. Il est l'assurance-vie de Chavo. Son œil. Derrière les grilles, invisible pour des yeux novices, se tient Pépé Loyal, armé d'un tuyau d'arrosage qu'il dégainera en cas de danger, mais dans l'arène, Chavo et Matelo sont seuls, ne peuvent compter que sur eux-mêmes.

Dans le silence qui précède le numéro, Chavo adresse un signe de tête à Matelo, qui s'exécute : provoquant un bruit de ferraille, il actionne le levier. La grille s'ouvre. En dix secondes, les cinq fauves, surgis de l'ombre, ont envahi la piste, rôdent, tournent en balançant la queue. Chavo agite son fouet dans les airs.

« *Down ! lance-t-il. Down, down, down !* »

Sa voix est posée. Assurée, mais sans excès d'autorité. Tour à tour, les fauves s'allongent face à leur dresseur, la tête entre les pattes avant. Chavo s'approche, s'accroupit, tend la main vers chacun d'eux. Amara, la tigresse, ferme les yeux, tend le museau. Des exclamations étonnées montent du public en la voyant se frotter à la paume de Chavo, en redemander. Dans un mouvement de jalousie, Thor grogne, tend la patte vers son dresseur, qui le récompense d'une caresse. Un nouveau murmure ébahi monte des gradins. Porté par cet élan, Chavo passe de l'un à l'autre, distribuant des caresses, posant son front contre la crinière de Kalif, entourant Jaipur de ses bras, allant jusqu'à déposer un baiser sur le front de Saskia, qui ne bouge pas et accepte le contact. Des applaudissements résonnent quand Chavo se relève et recule. Les fauves ne cillent pas.

« Tu vas voir, murmure Jason, surexcité. Tu vas voir... Le meilleur arrive... »

Abandonnant son fouet au sol, Chavo s'allonge alors sur la piste, devant les cinq fauves alignés, à la merci de leurs gueules, de leurs griffes. La tête tournée vers le public, il ne leur jette pas un regard, comme s'il avait une entière confiance en ses bêtes, comme s'il ne risquait pas sa vie. Il fixe les gradins, imperturbable, tandis qu'en arrière-plan Matelo crispe ses doigts autour de la fourche, suant à grosses gouttes, prêt à bondir au moindre tressaillement.

Les applaudissements emplissent le chapiteau et Chavo bondit sur ses pieds. En une fraction de seconde, il récupère son fouet et sa posture de dresseur. Le rythme de la musique s'accélère. Chavo trotte d'un fauve à l'autre, faisant pleuvoir les ordres : « *Up ! Thor, up ! Kalif, up ! Saskia, up !* »

Pendant vingt minutes, sans faiblir, Chavo poursuit ses prouesses : il fait grimper les cinq fauves sur les tabourets qui leur sont attribués, puis les fait descendre l'un après l'autre pour effectuer un tour de piste, sauter dans un cerceau. Saskia se prête relativement bien au jeu, donne quelques coups de

patte réticents mais exécute ses numéros. Tony remarque que Chavo la fait toujours passer en dernier, la laissant volontairement s'ennuyer. Quand son tour vient, elle est heureuse d'imiter les autres et de se dégourdir enfin.

Le clou du spectacle est un numéro exécuté avec Amara. Chavo la fait se dresser sur ses pattes arrière, effectuer quelques pas, puis il l'entraîne dans un slow maladroit, les antérieurs de la tigresse posés sur ses épaules, avant d'ordonner : « *Kiss ! Amara, kiss !* »

La tigresse, sans une once d'hésitation, tend son museau qu'elle frotte contre le nez de Chavo.

Jason applaudit à tout rompre avec le public, comme s'il découvrait ce numéro pour la première fois. Tony reste figé sur son strapontin, saisi par la prise de risque de Chavo, ébahi par son assurance. *Ça, c'est quelque chose*, pense-t-il. *Ça, c'est un homme, un dur à cuire*. Un homme qu'André ne provoquerait pas, regarderait avec admiration, et déférence, même. Un homme qui dompte le sauvage, défie les lois de la nature, tient en respect les instincts les plus redoutables.

Je veux le faire, moi aussi. Cette pensée s'installe dans son esprit, folle, inconsciente. *Je veux entrer dans l'arène des fauves. Je veux leur faire face*. Devant lui, le tableau final prend forme : les cinq fauves, encouragés par leur dresseur et les appels du fouet, se placent sur leurs perchoirs respectifs, les tabourets dressés en pyramide. Chavo grimpe à son tour, se positionne tout en haut, aux côtés de Jaipur. Le public applaudit à tout rompre. Mais Tony ne voit rien, n'entend rien. Il n'a qu'une chose en tête, une pensée, un défi, une folle certitude : il entrera lui aussi dans la cage des fauves. Il écrira son histoire au cirque Pulko, aux côtés de cet homme. La musique s'emballe. Matelo ouvre la grille. Chavo redescend, renvoie ses fauves dans le tunnel, un par un, après leur avoir tapoté la tête. Les lumières tournoient. Chavo salue une dernière fois, quitte l'arène sous les ovations, puis le noir se fait.

Une quarantaine d'hommes braillent dans les rues de ce village peu fréquenté. Une quarantaine d'hommes qui se massent dans le seul bar des environs, donnant du coude, s'interpellant, l'haleine déjà bien chargée de la fameuse liqueur de mirabelle qu'ils se sont fait passer avant de quitter le campement. Alessio a entraîné Tony avec eux. Les chevaux étaient rentrés pour la nuit, le foin et l'avoine distribués. Il lui a dit : « Viens ! T'as bien

bossé. Les chevaux étaient propres et calmes. T'es un assistant écuyer efficace ! »

Sous le barnum, l'alcool coulait à flots pour célébrer la représentation du soir. Les femmes buvaient aussi, tout en servant un repas tardif. Elles avaient les joues rouges. Et les enfants, qu'on n'avait pas réussi à coucher, couraient partout. Un groupe d'hommes, les plus jeunes, se préparait à partir, à s'entasser dans quelques voitures pour gagner le village.

Dans le bar, Tony se fraie un chemin vers le comptoir en compagnie d'Alessio et Jason. La clientèle habituelle de l'établissement les observe avec réticence. Des gens du voyage. Des circassiens. Des manouches. Des hommes aux costumes pailletés, maquillés pour certains. Mais leur nombre important et leurs regards noirs empêchent quiconque de les défier.

« Je vous sers quoi ? » demande le barman.

Jason commande une bière, Alessio et Tony un whisky-coca. Plus loin, Joseph est en pleine discussion avec Chavo. Il ne prête pas vraiment attention à ses fils, qui descendent leur verre d'alcool avec une rapidité déconcertante. Tony n'est pas en reste. Lui aussi a commencé à fréquenter les bars très tôt. Danie travaillait les samedis entiers et André s'ennuyait à la maison. Il les emmenait souvent, John et lui. Il retrouvait les gars du chantier au Désœuvré. John faisait tourner les glaçons dans son verre de grenadine, s'ennuyait. Il finissait par sortir un bouquin de sa besace pour passer le temps. Ses jambes s'agitaient sous la table. Il ne réagissait pas quand les amis de son père s'adressaient à lui, et André devait lui envoyer une grande tape derrière la tête pour qu'il daigne ouvrir la bouche et répondre à leurs questions. Tony, lui, était dans son élément. Il jactait, le regard fier de son père posé sur lui. Un jour, André et les gars parlaient entre eux, sans lui prêter la moindre attention – il était question de « gonzesses » –, et Tony, voulant tromper l'ennui, avait plongé ses lèvres dans la chope de son père. Il en avait bu la moitié quand André s'en était aperçu. Un éclat de rire avait saisi la tablée, les gars du chantier clamant : « Ça c'est bien ton fils, Dédé ! »

Il avait été malade toute la nuit, avait vomi dans ses draps, et Danie avait crié sur André, lui reprochant d'être complètement inconscient. André, passablement saoul et agacé, avait fini par la traîner dehors, la tirant par le bras sans ménagement. En chemise de nuit, sur la terrasse, dans ses pantoufles fourrées, Danie avait appelé, supplié qu'on lui ouvre. Puis les

voisins étaient venus et elle avait assuré que tout allait bien, qu'elle prenait juste l'air : « Oui, oui, certaine. Je suis désolée de vous avoir réveillés. » Quand ils étaient partis, elle avait pleuré tout doucement. Et Tony était descendu pour lui ouvrir. Il lui avait demandé pardon et elle avait pleuré encore plus fort.

Dans le bar, il commande un autre whisky-coca. L'ivresse le saisit tout doucement. Tout près, Matelo parle fort, pose un coude assuré sur le comptoir, hèle la femme du barman, une dame d'une cinquantaine d'années qui essaie de se faire oublier.

« Hé, ma poule ! »

Quelques hommes rient. Chavo non. Chavo pose une main lourde sur son épaule, le tire en arrière.

« Calme-toi tout de suite.

– Ça va, Padre.

– Non. Va prendre l'air, file ! »

Matelo semble hésiter à rester, mais le regard des autres Gitans, pesant, lui intime de la boucler et de disparaître. Ce qu'il fait, à regret.

La température a grimpé dans le bar. Alessio raconte à Tony quelques anecdotes de la vie au cirque, ses premiers pas avec les chevaux, les accidents de Joseph, et notamment la fois où il s'est cramé les deux sourcils en crachant du feu. Tony est ivre, gentiment ivre, avec un sourire flou. Il hèle la femme du barman à son tour, comme Matelo plus tôt mais plus poliment : « Madame ? Madame, s'il vous plaît ? »

Elle a un fin duvet sur le menton. Elle lui sourit : « Oui, mon bonhomme ? »

Il n'aime pas vraiment qu'elle l'appelle comme ça. Ça lui donne l'impression d'être un gosse.

« Je peux utiliser votre téléphone ? Vous avez un téléphone ? »

Elle hésite un instant mais hoche la tête.

« Suis-moi. »

Et Alessio, réalisant qu'il a perdu son auditoire, grommelle : « Dis-le si je t'emmerde ! »

Le téléphone se trouve dans l'arrière-boutique, entre un pot de fleurs séchées et une photographie de famille. Tony connaît le numéro de chez lui

par cœur. C'est Danie qui l'avait obligé à le mémoriser. Elle faisait peu confiance à son mari pour prendre soin des enfants. « S'il y a quoi que ce soit, si tu te perds, si papa t'oublie quelque part, tu demandes à un adulte un téléphone et tu appelles à ce numéro. D'accord ? »

Il avait aussi mémorisé celui du supermarché où elle travaillait. Et celui du Désœuvré, qui était la seconde maison d'André. Tony compose donc le numéro de la maison. L'alcool le rend un peu mièvre. Sentimental. Il ne dira pas « André », non. Il dira « papa », et peut-être que ce mot affectueux aura raison de la colère d'André, qu'il effacera définitivement le coup de poing. Il lui dira qu'il est désolé de l'avoir frappé, désolé d'être parti, de n'avoir pas appelé plus tôt, mais que c'était pour la bonne cause, oui. C'était forcément écrit, car il a trouvé sa place ici, chez les manouches. Il veut devenir dompteur. Dompteur de fauves. Parer les attaques, dominer les bêtes, se faire respecter. André s'offusquera. *Et le chantier ?* Mais il se fera à l'idée. Il approuvera même. Dompteur, c'est un métier d'homme. Aucun doute là-dessus.

Les sonneries se succèdent. Bientôt cinq. Puis six. Le répondeur se met en route mais Tony raccroche, recompose le numéro. Il faut être patient. Il est tard, une heure, André dort probablement. S'il a bu, son sommeil doit être lourd. Il faut lui laisser le temps d'émerger et de sortir du lit. De nouveau six sonneries et le répondeur. Alors Tony recommence. Sans succès. Décide de changer son fusil d'épaule : si André n'est pas à la maison, c'est qu'il est au Désœuvré. Il a cessé d'y aller, progressivement, quand sa blessure à l'épaule l'a privé de son travail et que la morosité l'a enveloppé. Mais le départ de son fils l'aura obligé à reprendre contact avec le monde.

Au Désœuvré, quelqu'un répond au bout de deux sonneries. Le patron. Ça braille derrière, presque aussi fort qu'ici.

« Ouais, j'écoute ! »

Tony s'éclaircit la voix.

« Yvan, c'est Tony.

– Hein ?

– C'est Tony. Tony Morel. »

Un silence lui répond, meublé par le vacarme du bar.

« Tony, qu'est-ce que tu fiches ? Tout le monde essaie de te joindre. Où t'es fourré ?

– Je... André est là ?

– Tu es où ?

– Loin. André est là ? Tu peux me le passer ? »

Nouveau blanc, qui commence à dissiper le voile de l'ivresse.

« Yvan ?

– Il faut que tu rappelles Danie.

– *Quoi ?* »

Sa voix s'est étranglée. Danie ? C'est quoi cette histoire ? Cela fait douze ans qu'il n'a plus entendu parler d'elle. Ou presque, si l'on compte l'unique fois où cette salope a essayé de l'approcher.

« Pourquoi Danie ? Qu'est-ce qui se passe ?

– Gamin, c'est pas à moi de te l'annoncer. »

Tony déglutit. Le vacarme se dissipe. Il ne l'entend plus. Son cœur s'est serré.

« Yvan, déconne pas ! Qu'est-ce qui se passe ? »

Un silence. Le dernier. Ensuite les mots tombent et ne s'arrêtent plus de pleuvoir, hachés, désolés : « Il a fait une connerie. Il a dû se saouler. Se saouler pas qu'un peu car il est tombé. L'arrière du crâne a tapé contre le carrelage, c'est ce qu'a dit la police. Un sérieux hématome. Un genre d'œdème, tu vois, qu'a comprimé le cerveau. Il était froid depuis la veille, voire l'avant-veille, quand les gars du chantier l'ont trouvé. Ils venaient pour toi. Paraît que tu allais plus au travail, que personne avait de nouvelles. Ils étaient inquiets. Ils sont allés chez vous. Et ils ont trouvé la porte ouverte. C'était étrange, alors ils sont entrés. Ils ont découvert ton père. Froid. »

Tony tangué légèrement. Il fixe la photo de famille dans le cadre doré, un peu poussiéreux. Le barman et sa femme, vingt ans et presque autant de kilos en moins, avec deux bambins.

« T'es où, gamin ? Tout le monde te cherche, ici. Et Danie aussi, maintenant qu'elle a été prévenue. Elle était là hier. Je l'aurais pas reconnue. Elle était déjà jolie, mais elle s'est bonifiée... Une sacrée femme. Ils vont l'autopsier pour être sûrs... ton père, je veux dire. Je sais que c'est rude de l'apprendre comme ça. J'aurais préféré que ce soit elle qui te l'annonce. Mais t'es où ? Tu m'as toujours pas dit. »

La communication se coupe. Dans son bar, Yvan continue quelques instants à parler, sans s'apercevoir que la tonalité résonne.

« Tony ? Tony ? »

Mais Tony a raccroché. Dans l'arrière-boutique d'un bar, à six cents kilomètres de celui d'Yvan, il a la sensation de faire une crise cardiaque. Une douleur aiguë lui vrille la poitrine. Ses jambes ont du mal à le soutenir. Il fixe sa main droite. Les doigts bleuis, verdâtres. Ce qu'ils cachent d'inavouable. *L'arrière du crâne a tapé contre le carrelage.* Le bruit sourd du crâne contre le carrelage. Terrifiant. André par terre, André pâle, balbutiant : « Si je t'attrape... » C'était plutôt : « Si... je... t-t-t-t'a-t'attra... » Il peinait à parler. Le bruit de la chaise raclant le sol. André étourdi, assommé, ne parvenant plus à se redresser. Le sang inondant lentement son cerveau, minute après minute. *Ils vont l'autopsier pour être sûrs.*

Tony recule sans même s'en apercevoir. Se retrouve bientôt de nouveau dans le bar bondé, bruyant, enfumé. Il bouscule un homme, un type du coin, renverse le verre que celui-ci tient à la main. L'autre le repousse. Tony heurte le comptoir. Une étincelle. Comme un sursaut de rage.

« T'en voulais à mon portefeuille ou quoi ? » lance l'inconnu, sans voir la pupille de Tony dilatée, la blancheur de son visage, la contraction de sa mâchoire.

Tony fonce sans réfléchir, les deux poings serrés, des éclairs dans les yeux. Il fonce, les épaules en avant, le goût du sang dans la bouche. Il envoie sa tête de toutes ses forces contre le nez de l'homme, entend les os craquer sous le choc. Pourtant il recommence, recommence encore, jusqu'à ce que le sang ait éclaboussé son tee-shirt, jusqu'à ce que des bras le saisissent, le fassent basculer au sol, l'immobilisent. Un poing heurte son arcade sourcilière. Un coup de pied violent lui écrase l'estomac, lui coupe le souffle. Il vomit. Autour, ça beugle. Ça se bouscule. Il sent le sang couler sur son visage. C'est doux, chaud. Il n'a pas mal. Il est au sol mais il se défend. Il donne des coups à l'aveugle, comme un enragé. Il se bat comme André le lui a montré, avec fureur et désespoir. Il jette ses dernières forces dans ce combat inégal, qu'il est sûr de perdre, car ils sont quatre sur lui. Mais André n'a jamais faibli, même quand il savait le combat perdu. Il entend Chavo hurler, tout près, leur ordonner d'arrêter, car les Gitans s'en sont mêlés, Jason en tête. Un nouveau coup de poing l'atteint en pleine face. Puis c'est le trou noir. Il chute au fond d'un gouffre. Il est presque heureux d'en finir ainsi. Lamentablement.

C'est la douleur qui le réveille des heures plus tard. Une douleur diffuse, dans tout le corps, comme s'il était passé sous un train. Il reprend connaissance lentement. La lumière est douce. Il est enfoncé dans la paille, sous une couverture râpeuse. Quelqu'un a posé un gant sur son front et épongé son sang. Il se redresse en grimaçant. Il doit avoir des côtes fêlées et l'arcade ouverte. Les images de la veille ont du mal à revenir. Les fauves dans l'arène, les applaudissements du public. Le bar, les whisky-coca, l'arrière-boutique, la photo de famille. Le type bousculé. Le coup de boule et tous les suivants. Le trou noir.

Il y a du bruit tout près. Un martèlement doux. Tony plisse les paupières, aperçoit une ombre près de Tornade, qui caresse la jument.

« Alessio ? »

La silhouette se retourne. Les yeux de Tony ont du mal à faire la mise au point. Il lui faut plusieurs secondes pour reconnaître Jason.

« Bon sang, t'es réveillé ! J'ai cru que t'allais y passer ! »

Avant que Tony ait pu réagir, Jason se précipite hors du camion. Il crie : « Alessio ! Alessio, ramène-toi ! Il est revenu à lui ! »

Dans son box, la jument hennit doucement comme pour le saluer. Tony ferme les yeux, épuisé. Une migraine lancinante l'assaille. *Manquerait plus que j'aie un traumatisme crânien*, songe-t-il. *Je peux toujours crever, les Gitans me laisseront dans ma paille*. Des pas approchent : Jason qui revient, accompagné d'Alessio. Leurs ombres se dessinent en contre-plongée devant Tony. Mais ils ne sont pas seuls. Sabrina les accompagne. Sabrina en peignoir, décoiffée, les poings sur les hanches. Pas de bonjour, pas de sourire. C'est elle qui prend la parole, ne laissant aucune chance à ses neveux de prononcer le moindre mot : « Si tu es encore auprès de nous ce matin, c'est grâce à Alessio et à Jason ! Chavo voulait te laisser à demi mort sur le trottoir... »

Pas de colère bouillante mais une certaine froideur. Tony ne cherche pas à se défendre, il n'en a pas la force. Il a laissé toute son énergie dans la

bagarre du bar.

« Tu as déclenché une baston générale qui a failli virer à la catastrophe. Si le propriétaire du bar avait prévenu la police, on aurait dû plier le campement illico presto et annuler les trois prochaines représentations. »

Elle croise les bras sur sa poitrine, laisse s'installer un silence. Tony se tourne vers Alessio et Jason, légèrement en retrait.

« Qu'est-ce qui s'est passé ?

– C'est à toi de nous le dire, réplique Alessio, qui semble agacé.

– Non, je veux dire, après... Après que je me suis retrouvé par terre... »

Alessio hausse les épaules. C'est Jason qui prend la parole. Lui ne semble pas lui en vouloir le moins du monde.

« Quelques-uns se sont jetés dans la mêlée.

– Dont toi, espèce d'abruti ! assène Alessio en lui envoyant une claque derrière la nuque. Jason était bien trop excité de pouvoir participer à sa première bagarre !

– Il fallait laver notre honneur...

– Abruti ! répète son grand frère. Tu as entendu Chavo : pas d'honneur à laver, il n'est pas des nôtres.

– C'est grosso modo ce que le padre a dit hier, poursuit Jason. Il a réussi à arrêter le massacre et à retenir les hommes du camp. Ils t'ont sorti du bar et allongé sur le trottoir. Le plan, c'était de te laisser là, de laisser les propriétaires du bar se débrouiller avec toi, mais...

– Mais on a sauvé ta peau, intervient Alessio. On a plaidé ta cause auprès de Chavo. Parce que t'es pas une si mauvaise recrue et que tu t'en sors pas mal avec les chevaux. Parce qu'on est trop cons, peut-être. »

Sabrina sourit malgré elle.

« Chavo a accepté que tu restes là jusqu'à ce que tu puisses te lever. Ensuite, il a été formel : tu pars. »

Tony déglutit. Il a la sensation que tout s'effondre soudain autour de lui. *André froid*. C'est comme ça qu'Yvan a dit : « Il était froid depuis la veille. » Et maintenant, la compagnie Pulko sur le point de le virer, de le laisser sur le bord d'une route. Il sent un étau enserrer sa gorge. Il ouvre la bouche mais rien ne vient, rien d'autre que ces quelques mots inutiles : « Je suis désolé. »

Sans prévenir, Alessio lui lance dans le ventre la longe en cuir qu'il tenait dans la main. La douleur le submerge. Il se courbe en deux.

« Putain...

– Tu as joué avec notre réputation, espèce d'idiot ! Tu comprends ce que ça veut dire ?

– Je ne voulais pas...

– Va panser les chevaux. Je les ai fait courir deux heures. Il faut qu'ils soient éblouissants pour ce soir. »

Tony le fixe sans comprendre.

« Je croyais que j'étais foutu. Fini. Viré. Une nuit de répit dans la paille et ciao.

– Et alors ? Crois pas que tu vas pouvoir te tourner les pouces ! Tu as mal ? À la bonne heure ! Personne ne t'a obligé à jouer les caïds ! Dépêche-toi, Hazel s'impatiente, et quand il s'impatiente il est nerveux. »

Alessio se tourne, attrape un baquet d'eau, une éponge, différentes brosses, les jette aux pieds de Tony, qui reste un instant interdit, assis dans la paille. Jason lui tend la main pour l'aider à se lever.

« Je viens avec toi. D'accord ? Ça ira plus vite à deux. »

Alessio semble vouloir protester mais il ravale ses paroles. Il quitte le semi-remorque sans un mot. Sabrina murmure : « J'ai fait ce que j'ai pu pour tes côtes, mais vu ton état... ça ne fera pas de miracle. »

Il veut la remercier mais rien ne franchit ses lèvres. Ou pas assez vite, elle a déjà disparu.

Il se lève avec lenteur, récupère le matériel pour panser les chevaux en grimaçant. Jason lui murmure sur un ton entendu : « Mon frère a pas l'air, comme ça, mais il t'aide à récupérer ta place. Tu ferais bien de faire tout ce qu'il te demande.

– Entendu.

– Il y a peu de chances que ça marche, mais... il faut bien essayer. »

André est mort. Tony tient à peine debout. Son corps est moulu. Il est saisi de vertige chaque fois qu'il se baisse pour plonger son éponge dans le bac d'eau, il voit des points blancs danser devant ses yeux. À côté, Jason jacasse, commente la bagarre de la veille.

« Je l'ai accroché par le col et tiré en arrière mais il continuait de te frapper, la vermine ! »

André est mort. Il se répète cette phrase en boucle, peine à lui donner une réalité. Mort. Mort comme Mamie Jo, la mère d'André, chez qui il allait le

mercredi après le départ de Danie. Mamie Jo l'obligeait à prendre un bain, frottait son cuir chevelu à le lui brûler. « Il te lave pas le Dédé ? » À vrai dire, André avait d'autres chats à fouetter que l'hygiène de son gamin : sa haine à dissoudre dans l'alcool au Désœuvré, son travail au chantier et les gars à encadrer, et surtout, apprendre à cuisiner pour deux... C'était pâtes aux lardons un jour sur deux. « T'as des croûtes partout. Bon sang, il le voit pas, le Dédé ? Et tes chicots ! T'as vu l'état de tes chicots ? T'as deux caries qu'ont tout rongé jusqu'au nerf ! »

Il n'aimait pas spécialement Mamie Jo. Il y allait parce qu'il y était forcé. À peine le seuil passé, elle le faisait déshabiller, poussait des soupirs et des grognements, emportait ses vêtements en bas dans la buanderie, les lavait, les faisait sécher dans le jardin et les reprisait une bonne partie de la journée. Quand il a eu huit ans, André a décidé, à son grand soulagement, qu'il pouvait se garder tout seul, et il n'a plus revu Mamie Jo en dehors des quelques réunions familiales obligatoires. L'infirmière scolaire a pris le relais pour son hygiène. En juin, elle a laissé un message vocal à André pour lui demander un rendez-vous. Tony ne sait pas ce qu'ils se sont raconté mais André est sorti de là-bas furieux. La gifle est tombée à peine la portière de la voiture fermée. « Qu'est-ce que t'es allé raconter ? Qu'on est des crados, des vermines, des cafards ? Ouvre ta bouche ! Où elles sont tes caries ? » Il lui a attrapé le menton et ouvert la bouche de force en tirant sur la mâchoire inférieure. « Trois caries elle dit, trois ! T'es con ou quoi ? Tu sais pas te laver les chicots ? » Quelques mois plus tard, André lui a annoncé : « Mamie Jo est morte. » Comme ça, sans ambages. « Dans son sommeil », a-t-il précisé. Et Tony n'a pas eu de réaction particulière. Il se souvient juste qu'il avait fallu acheter une nouvelle tenue pour l'enterrement et que ça avait exaspéré André. La messe avait été interminable. Il avait fait rouler des petits cailloux au fond de ses poches. Le cercueil était en bois sombre, verni. Il n'avait pas ressenti d'émotion. Autour de lui, il devait bien se rendre à l'évidence, les gens semblaient peinés : certains pleuraient, d'autres avaient les traits tendus ou courbaient les épaules sous un poids invisible. Chacun paraissait ressentir quelque chose, même la plus infime tristesse. André lui-même serrait les poings et déglutissait sans cesse. Alors Tony s'était figuré qu'il était insensible. Anormal. Une anomalie dans le cerveau, sans doute. Ça l'avait longuement perturbé. Souvent, le soir, il se forçait à penser très fort à Mamie Jo,

convoquant quelques souvenirs de moments partagés, une partie de petits chevaux, un ballon flambant neuf offert, un shampoing appliqué avec un peu de délicatesse. Il essayait de faire venir les larmes, retenait son souffle, mais tout était sec chez lui. Sec et inhumain. Comment ? Pourquoi ? À une époque il pleurait. À une époque, quand Danie était partie, il pleurait beaucoup, et André avait déclaré : « Ça suffit. Elle ne reviendra pas. Tu peux l'oublier, fais comme si elle était morte ! » Il avait fait semblant. Il avait imaginé le cercueil qu'André aurait choisi pour enterrer Danie – blanc, il le voyait bien en blanc avec des bouquets de lys disposés sur le couvercle. Il aurait porté son costume bon marché, celui-là même que Danie leur avait acheté pour le baptême d'un lointain cousin. Un costume en synthétique beige. John avait le même. Ils auraient aussi porté leurs deux nœuds papillons identiques. Dans la douleur et la solitude, ils auraient été deux. Le prêtre aurait fait un discours, évoquant les qualités de Danie. Il n'aurait pas dit qu'elle était une salope mais une mère aimante. Il aurait dit : « Elle laisse derrière elle deux fils, John et Tony. » Alors que dans sa fuite, elle n'en avait eu qu'un.

Oui, à une époque, il avait beaucoup pleuré Danie. Avec honte et culpabilité. Il avait le sentiment de trahir son père en la pleurant. Et puis, l'hiver était passé. Au printemps il la détestait. Plus de larmes mais une colère qui couvait en permanence dans sa poitrine, qui ne lui laisse jamais de répit, encore aujourd'hui.

S'il devait assister à l'enterrement d'André, demain, après-demain, dans quelques jours, quel genre d'émotions serait-il capable de ressentir ? Verserait-il une larme ? Non, il le sait, c'est terminé. Il a oublié le goût salé qu'elles laissent sur la langue et le léger picotement sur les joues. La colère, sans doute. Hier soir, il en était empli. Ce matin, non. Il est juste hébété, n'écoute pas Jason, panse les chevaux sans même leur parler. Il est secoué. Il a tué André.

« Tiens ! »

Il n'a pas vu arriver Alessio, ne comprend pas pourquoi ce dernier lui tend la main. Pourtant Alessio persiste, ses yeux se posent avec insistance sur sa paume, l'air de dire : *Tu comprends ou pas ?* Alors Tony voit le petit comprimé rouge.

« Avale ça ! Ça devrait te remettre d'aplomb. »

Alessio disparaît sans un mot de plus.

« Je vais chercher de l'eau », annonce Tony à Jason.

Le brouillard commence à l'envelopper tandis qu'ils rentrent les chevaux dans leurs box. Tony s'allonge dans la paille avec une grimace.

« Tu ne vas pas manger ? demande Jason.

– Plus tard. »

Sa conscience s'éteint. La douleur se fait plus diffuse. Il ne sait pas ce qu'Alessio lui a donné, mais ça lui file des vertiges et l'impression de flotter dans du coton. Pour un peu, il se sentirait presque euphorique. Il ressort du camion, interpelle le jeune homme : « Hé, Jason ! »

Mais c'est Chavo qui se trouve en face de lui. Chavo dont les traits sont tirés et les yeux plus gris que verts. Le regard qu'il pose sur Tony est sans équivoque : il n'est plus le bienvenu ici. Tony ne voit plus très net, comme si Alessio l'avait drogué. Il n'ose pas ouvrir la bouche, a peur de buter sur les mots, d'aggraver son cas.

« C'est donc vrai : tu es de nouveau sur pied. Il paraît même que tu as astiqué les chevaux. Tu m'en vois ravi. Tu vas pouvoir boucler ton sac, nous rendre les vêtements de Mano et déguerpir.

– Je...

– Il me semblait avoir été clair dès le premier soir, quand tu as débarqué avec ta gueule cassée. Tu te souviens ? Pas de bagarreurs ici. On est dans une entreprise familiale.

– Je sais... Je suis désolé. »

Son débit de parole est lent. Chavo se rend-il compte qu'il est défoncé, qu'il peine à aligner deux mots ? Probablement pas. Il fouille dans la poche arrière de son pantalon, en sort une liasse de billets.

« Prends ton argent et tire-toi ! »

Tony regarde les billets, ne réalise pas.

« Prends ta paie, insiste Chavo.

– J'en... j'en veux pas.

– Ah non ?

– Non. Gardez-la. »

Il aimerait se confondre en excuses, assurer à Chavo qu'il n'a jamais voulu ça, qu'il avait les nerfs à vif à cause de la nouvelle qu'il venait d'apprendre. Promettre qu'il travaillera encore plus dur. Qu'il ne fera plus d'histoires. Plus de bagarres, rien. Qu'il veut rester ici, au cirque Pulko,

travailler avec les fauves lui aussi. Mais Chavo range déjà les coupures dans son portefeuille avec une indifférente cruauté.

« Gardez mon salaire et le suivant, parvient à bredouiller Tony. Je... Je vous les dois. Je travaillerai plus dur encore.

– Des monteurs de chapiteau, on en trouve dans chaque ville.

– Je... je me débrouille pas si mal avec les chevaux. Alessio vous le dira.

– Je te laisse une nuit de plus ici... En reconnaissance de tes services. Demain à la première heure, tu déguerpis. »

Tony tente de répliquer mais Chavo ne lui en laisse pas l'occasion. Il a déjà tourné les talons.

Tony se laisse tomber dans la paille, s'abandonne à l'état comateux dans lequel le comprimé l'a plongé. Le décor tourne légèrement autour de lui. Des voix s'élèvent. Des flashes de lumière. Des souvenirs remontent, se mélangent sans logique. André dans la cuisine, l'œil vitreux, la paupière qui tressaute : « Elle l'a mérité ! Il fallait bien la faire taire, cette petite salope ! Tu sais ce qu'elle racontait ? »

Danie dans sa vieille R5 blanche, à la sortie de l'école, enroulant une mèche de cheveux autour de son doigt. Une mimique soucieuse sur le visage.

« Maman, c'est vieux vingt-trois ans ? »

Son rire amusé.

« Non, ce n'est pas vieux. Pourquoi ? »

– Tu ne vas pas mourir ?

– Bon Dieu, Tony, non ! Pas tout de suite ! T'en as de ces questions ! J'ai eu John tôt, à dix-sept ans, alors je te préviens, vous allez me supporter encore longtemps tous les deux !

– Et papa ?

– Papa, il pourrait bien mourir avant moi. Ouais, après tout, il a seize ans de plus que moi. Ce serait logique. Mais ne pense pas à ça, compris ? »

Le terrain vague à l'arrière de la maison familiale se dessine. Danie serre John en larmes contre elle. Il est tombé, a taché son jean, écorché son coude. Elle s'énerve : « André, arrête de lui hurler dessus ! Pourquoi tu t'en prends toujours à lui ? Il a le droit de pleurer, il s'est fait mal !

– Est-ce que t'as entendu Tony chialer quand il s'est cassé le bras ?

– Arrête de toujours les comparer tous les deux ! Ils n'ont rien à voir, c'est tout !

– Y en a un qui est de moi, c'est sûr. Mais l'autre... L'autre j'aurai toujours le doute.

– Va te faire voir ! »

La gifle est partie. Danie se tient la joue. Elle a les yeux brillants. John sanglote de plus belle.

« Tu l'as pas volée celle-là ! Et John, que ça te serve de leçon ! Voilà ce que récoltent les faibles : des coups. À toi de choisir ton camp : celui des femmes et des tarlouzes ou celui des hommes ! »

Quand Tony s'éveille, il fait nuit noire. Le semi-remorque est silencieux, les box ouverts et vides. Tony se lève et fait quelques pas en dehors du camion. Au loin le chapiteau est illuminé. La musique et les applaudissements résonnent. La camionnette de la billetterie est fermée, ce qui signifie que le spectacle a commencé depuis un certain temps. Tony fixe la toile bleu et jaune, se demande quel numéro est en train de se jouer. Les fauves ?

Il n'a pas froid, pas faim. La drogue fournie par Alessio fait encore son effet, anesthésie la douleur, le maintient dans un état de détente malgré la situation, malgré ce qui l'attend demain : boucler son sac, quitter le campement, s'asseoir près d'un fossé, attendre. Faire du stop ou se cacher ? Fuir. L'autopsie parlera. Le coup à la tempe. Sa disparition. Hier encore, tout était envisageable : il faisait partie du clan Pulko, il se rêvait garçon de cage puis dompteur. Il enchaînait les whisky-coca sans se soucier du lendemain. *Putain de colère. Putain d'André mort.* Il agite son paquet de cigarettes vide avec le fol espoir d'en faire tomber une, tordue, cachée, coincée au fond. Mais rien ne tombe. Alors il le range et contemple le campement désert. Personne, pas un chat, pas l'ombre d'un homme. Rien que ce rougeoiement là-bas... Un rougeoiement dans la nuit, devant la roulotte de Chavo. Il plisse les paupières. Ses yeux s'habituent doucement à la pénombre, deviennent une silhouette dans un fauteuil en osier. Une silhouette aux jambes croisées qui fume en regardant droit devant. Il a le sentiment que Sabrina le voit, qu'elle le fixe. Il reste figé dans la nuit jusqu'à ce qu'elle se lève, ouvre la porte de sa roulotte. Un rectangle orangé se découpe dans le noir. Sa voix claire résonne : « Tu viens ou pas ? »

Il y va. Il avance tout droit, sans se poser plus de questions. Il ne devrait pas mais il n'a plus rien à perdre, Chavo l'a viré. Il veut fumer une dernière clope et admirer les jambes nues de Sabrina. Se jeter dans la gueule du loup. Plus rien à perdre, non. Bientôt recherché par la police. En cavale. Plus de cirque, plus de rêves stupides de fauves. Rien.

La porte est restée ouverte. Sabrina attend à l'intérieur. Elle ressemble à une pute, comme la veille. Elle porte une robe noir corbeau, en velours, son boa rose autour du cou. Ses yeux sont fardés de bleu et son rouge à lèvres est presque noir. Deux verres sont posés sur la table, à côté d'une bouteille de liqueur qu'elle débouche.

« Puisque c'est ton dernier soir, tu vas goûter l'alcool de mirabelle des Pulko. »

Tony se laisse tomber sur une chaise en face d'elle. Au mur, une pendule égrène les secondes, indique vingt-deux heures. La deuxième partie du spectacle vient de démarrer. Chavo se trouve face aux fauves. Sabrina surprend son regard.

« On a une heure devant nous. Peut-être un peu plus. Ils ont pris du retard... Ensuite il y aura la fête sous le barnum, Chavo n'est jamais rentré avant une heure. »

Elle remplit deux verres à ras bord, en fait glisser un vers Tony.

« À ton court séjour chez nous... »

Elle boit le sien cul sec sans l'attendre puis elle retire ses chaussures à talons, qu'elle envoie promener plus loin. Asia apparaît d'une démarche nonchalante, bâille, s'étire.

« Viens ma fille, viens ! » l'appelle Sabrina en tapotant ses genoux.

La panthère nébuleuse ne se fait pas prier. Elle saute d'un bond léger sur les genoux de Sabrina. Tony goûte la liqueur, retient une grimace. C'est fort. Plus proche de l'alcool à 90° que d'une boisson à base de mirabelle. Les clameurs du chapiteau leur parviennent, mais si étouffées qu'elles paraissent irréelles.

« Je peux te prendre une cigarette ? demande-t-il.

– Vas-y. »

Elle sort son paquet de son soutien-gorge. Tony croit apercevoir l'ombre de son sein. Il détourne les yeux, les pose sur le miroir disposé sur le mur d'en face. Il rencontre son reflet, a du mal à le reconnaître : son visage pâle, plus émacié que d'ordinaire, son arcade boursouflée, rouge, le sang séché. La lèvre qu'André lui a fendue plusieurs jours auparavant pas totalement cicatrisée. Il fait peur, oui, mais il fait plus vieux ainsi. Plus homme qu'il ne l'a jamais été. Il se contemple à la dérobée, tout en allumant la cigarette que Sabrina lui tend. Comme la fois précédente, elle se perd dans ses pensées,

silencieuse. Elle a l'air un peu triste. Elle caresse Asia machinalement et Tony boit sa liqueur à petites gorgées.

« Où tu vas aller ? demande-t-elle soudain.

– Je ne sais pas.

– C'est bête cette bagarre.

– Je sais.

– Vous ne savez pas vous contrôler, vous les hommes.

– Oui... Peut-être. »

Il pense à André et à ses coups d'éclat. À Danie qui terminait souvent sur la terrasse, même en pleine nuit, l'hiver. Est-ce qu'il est en train de devenir comme lui ?

Un début d'ivresse le saisit déjà. À cause de la fatigue, du médicament qu'Alessio lui a fait prendre.

« Je crois que j'aurais aimé travailler auprès des fauves, lance-t-il sans réfléchir.

– Allons bon », fait Sabrina en s'enfonçant sur sa chaise.

Asia frotte le bout de son museau contre son menton, donne quelques coups de langue affectueux au coin des lèvres de Sabrina, qui ne recule pas.

« Tu crois que ça aurait arrangé ton cas ? poursuit-elle entre deux baisers d'Asia.

– Quoi ? »

Il a perdu le fil de leur discussion. Voir Asia lécher les lèvres de Sabrina a fait naître en lui une pointe d'excitation.

« Travailler auprès des fauves. Tu crois que ça aurait arrangé ton cas ? »

Il hausse les épaules. Elle sourit.

« Contraindre des bêtes. Asseoir ton autorité. Ta *virilité*. »

Elle insiste sur ce mot avec une touche d'ironie.

« Chavo aime ses bêtes, non ? » dit Tony.

Asia enfouit maintenant son museau dans le cou de Sabrina, la lèche au creux de l'oreille. De plus en plus troublé, Tony est à présent incapable de détourner le regard.

« Chavo aime les bêtes et les femmes à condition qu'elles fassent exactement ce qu'il souhaite... »

Nouveau sourire un peu flou. Sabrina repousse Asia, se penche par-dessus la table.

« Tu ne finis pas ton verre. Tu n'aimes pas ?

– Si. »

Pour le lui prouver, il le termine d'une traite.

« Bien », sourit-elle.

Elle lui sert aussitôt une nouvelle rasade.

« On finit par aimer. Au bout de trois ou quatre verres.

– Ah. »

Elle lui arrache des mains sa cigarette et la coince entre ses lèvres. Elle tire dessus puis la lui rend. Elle se débarrasse de son boa, qu'elle pose au centre de la table. Elle a chaud. Ses joues sont roses et ses yeux brillent. Il a chaud lui aussi. Il trouve l'atmosphère lourde. Enfumée. Alcoolisée. Et érotique. Asia grimpe sur la table et se met à jouer avec le boa abandonné. Elle donne des coups de patte, le fait tomber. Tony laisse sa cigarette se consumer, termine son dernier verre plus rapidement. Sabrina a raison, c'est déjà moins amer.

« Tu veux qu'on aille s'allonger ? »

Sa vision est floue. Il lui semble avoir eu une courte absence car une nouvelle cigarette brûle au bout de ses doigts, et Asia a sauté sur ses genoux à lui, ronronne contre son ventre.

« Quoi ? »

Il jette un coup d'œil à la fenêtre, n'aperçoit que la nuit noire. *Si Chavo rentre...* Mais son cerveau est incapable de formuler la suite. Sabrina se lève dans un soupir et se dirige vers le coin de nuit, pieds nus, enjambant ses chaussures à talons.

« Viens. »

Tony sent son cœur battre plus fort. Il ne bouge pas, en est incapable. Il pense à Justine, à leurs caresses, au vertige qui le saisissait chaque fois.

Il boit encore. Un verre ou deux. Il laisse ses mains se perdre dans le pelage d'Asia pour calmer sa fébrilité. Sabrina ne réapparaît pas.

« Tu dors ? »

Pas un bruit. Rien. L'horloge au mur continue de tourner. L'aiguille a fait un tour complet. Le spectacle va prendre fin. *Si Chavo arrive...* Asia saute de la chaise, l'abandonne, rejoint sa maîtresse là-bas, derrière l'épais rideau. Sa chaise racle quand il se lève. Il titube, se rattrape à la table.

« Je vais y aller », lance-t-il.

Pourtant il ne se dirige pas vers la porte. Il tangué vers le rideau épais. Il l'écarte d'une main hésitante. Là, sur un large lit qui occupe tout l'espace,

sur des draps rouges satinés, froissés, qui évoquent à Tony ceux d'un bordel, se trouve Sabrina. Elle est allongée sur le dos, les bras en croix, les yeux clos. Elle pourrait être morte s'il n'y avait pas les mouvements amples de sa poitrine. Tony approche. Asia, dans une tentative pour protéger sa maîtresse ou pour se l'accaparer, grimpe sur son ventre, s'installe sur sa poitrine. Elle se met à lui lécher le menton, puis les lèvres, le nez, les yeux. Sabrina ne réagit toujours pas. Ivre morte ? Tony se laisse tomber sur un côté du lit. Les ressorts grincent.

« Tu en as mis du temps », lâche-t-elle d'une voix pâteuse.

Elle a dû commencer à boire bien avant qu'il arrive. Elle tapote le drap à côté d'elle.

« Fais comme chez toi, va. »

Il ne sait pas ce qu'elle sous-entend, si sous-entendu il y a. Les baisers d'Asia font couler son maquillage, barbouillent sa peau. Elle est sale, vulgaire, dépravée. Et Tony sent l'excitation revenir. La sueur perle sur son front. Il pose une main sur le genou de Sabrina. Si Chavo entre maintenant, il le tuera, cela ne fait pas de doute. Quelle mise à mort l'attend ? Être jeté dans la cage de Saskia ? De Thor et de Kalif, qui se feront un plaisir de partager ce gibier ? Il fantasme la violence de l'attaque, la déchirure quand les crocs s'enfonceront dans les chairs, son étourdissement. Sa main remonte le long de la cuisse de Sabrina, retrousse sa robe de velours noir, révèle un bas en dentelle. Elle ne bouge pas, ne fait rien pour l'arrêter. Il s'interrompt et il observe ses jambes. Le haut de ses cuisses. La brûlure d'une cigarette a laissé la peau noire et dure à cet endroit, près de l'aîne.

« J'ai tué mon père. »

Un silence opaque lui répond. Sabrina continue de respirer lentement. Somnolente.

« J'ai tué mon père », répète-t-il plus fort, presque avec colère.

Sabrina soupire, repousse Asia plus loin sur le lit. Elle se redresse sur un coude.

« Je croyais que les confidences venaient après. Sur l'oreiller. »

Elle a les cheveux froissés. Des coulures noires et bleues sous les yeux, sur les joues. Elle a l'air d'une pute qui se serait fait frapper au visage.

« C'est tout ce que tu réponds ? lance Tony, agressif.

– Ouais. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Bien fait pour sa gueule. Il l'a mérité, non ?

– Je... »

Il se lève comme pour s'éloigner d'elle, mais se retourne et réplique, acerbe : « Qu'est-ce que t'en sais ?

– Je le sais. C'est tout. Qu'est-ce que tu crois ? »

Il n'aime pas qu'on critique André. Alors encore moins depuis qu'il est mort, froid, tout seul dans le tiroir d'une chambre funéraire sans personne pour le pleurer. C'est plus fort que lui. Mais Sabrina s'en moque.

« Le bien, le mal, tout ça, c'est des foutaises. Ça prend pas sur moi. On sauve sa peau, rien de plus. Tiens, tu sais pourquoi je gère la trésorerie du cirque ?

– J'm'en fous !

– Je tape dans la caisse. Je prends cent balles chaque soir de spectacle. Parfois plus. Je cache tout dans une paire de bas. Tu n'imagines pas combien j'ai. »

Elle descend du lit, tâtonne dessous, tire une caisse en bois remplie de lingerie.

« Donne un chiffre.

– J'm'en fous, j'ai dit. »

À genoux, elle fouille parmi les tissus de dentelle, les balance à droite à gauche. Tony regarde voler les soutiens-gorge, les porte-jarretelles, les culottes en broderie fine, les bas. Puis elle pousse un cri satisfait, agite au-dessus d'elle une paire de bas qui présente un renflement étrange.

« Donne un chiffre, insiste-t-elle.

– Je sais pas. Mille.

– Plus.

– Deux mille ? »

Elle déplie les bas, révèle une liasse de billets soigneusement et finement roulée.

« Y en a pour trois mille deux cent trente francs exactement. J'ai volé trois mille deux cent trente francs à ma propre famille. À mon mari, mes oncles, mes cousins... Je volerai demain, et après-demain encore. Tous les jours tant qu'il le faudra.

– Pourquoi tu fais ça ?

– Parce que c'est mon dû. Nous, les Romnis, on ne nous verse pas de salaire. On cuisine chaque jour, on sert les hommes, on lave leur linge, on les écoute se plaindre, on écarte les jambes quand il le faut, on porte leurs

gosses, on les élève, on fait tourner le cirque dans l'ombre, loin des projecteurs et des paillettes. Et quand on veut s'acheter un paquet de cigarettes ou un rouge à lèvres, il faut qu'on mendie auprès de nos maris. Cet argent que tu vois là, c'est mon dû ! »

Elle a les yeux qui brillent. Tony sent que ces révélations, elle ne peut les faire qu'à lui, parce qu'il s'est fait jeter, parce qu'il partira demain et ne reviendra jamais.

« Le jour où je l'aurai décidé... je pourrai me tirer sans demander mon reste. Alors tu vois, le bien, le mal, j'en fais mon affaire. Et pour ton père, c'est pareil, j'imagine bien que ce salaud le méritait ! »

Tony se ferme. Retient une réplique acide : *Ferme-la.*

« Bien..., reprend-elle en souriant. Maintenant que nous avons commencé par les confidences, où en sommes-nous ? »

Elle le fixe, provocante, assise par terre avec ses cheveux ébouriffés, sa robe retroussée, ses jambes ouvertes et les billets insolents dans sa main. Et Tony reste planté là, les bras ballants. Tout à l'heure, il avait la main posée sur sa cuisse, il la désirait, il avait envie de s'allonger sur elle. Il aurait pu. Elle attendait cela, du moins le croyait-il. Mais elle a parlé d'André. *Il l'a mérité, non ?* Et au fond, elle a sans doute raison... N'empêche, le moment est passé. Il veut juste quitter la roulotte, regagner sa paille, laisser l'ivresse l'emporter loin.

« Je vais y aller. »

Elle ne montre rien, hausse les épaules et se met à rouler ses billets. Elle s'applique, mais la raideur sur son visage ne trompe pas. Elle est blessée.

« Vaut mieux pas que Chavo me trouve ici, dit-il sur un ton d'excuse.

– Vaut mieux pas. »

Il pousse le rideau opaque, regagne la pièce principale de la roulotte, où l'odeur d'alcool et de nicotine est entêtante. Il termine la liqueur de mirabelle qui reste au fond de son verre, prend une cigarette dans le paquet qu'elle a laissé traîner, la glisse dans sa poche.

« Ciao ! Et bon vent là où tu iras ! crie-t-elle, un peu amère.

– Ouais. »

La fraîcheur de la nuit lui fait du bien. Il marche à grandes enjambées dans l'herbe humide, pressé de s'éloigner, un peu déçu en même temps. Sous le chapiteau, la musique du grand final démarre. Pépé Loyal, la voix amplifiée par les haut-parleurs, rappelle les artistes. Dernier tour de piste. Il

hésite à s'approcher, contourner le chapiteau, rôder près de la voiture-cage, jeter un dernier regard aux fauves, mais la fatigue l'en empêche. Une immense lassitude l'étreint dès qu'il monte dans le semi-remorque et se laisse tomber dans la paille.

Il ferme les yeux, tente de laisser le sommeil l'envahir, mais rien ne vient. Quelque chose bouillonne en lui. De la colère. Du désir inassouvi. Il pense à Justine, à son uniforme du fast-food : sa jupe noire, ses chaussures à talons compensés, le polo rouge avec son prénom inscrit sur le sein gauche. Les chaussures, elle s'en débarrassait à peine arrivée, les jetait dans l'herbe. Elle grimpait à califourchon sur lui, retroussait la jupe, qui craquait un peu au niveau des hanches car elle s'obstinait à prendre une taille S alors qu'elle aurait dû mettre du M. Elle était joliment faite, juste ce qu'il fallait, avec des hanches et des seins pleins, des fesses qui débordaient de ses culottes, tout en courbes. Il revoit le terrain vague sur lequel ils se donnaient rendez-vous : un recoin entre deux containers, sur la rive. Quelques mètres d'herbe et de chardons, à deux pas de l'eau, où ils pouvaient se peloter tranquillement sans risquer d'être embêtés. Ils s'y retrouvaient après son service, quand le jour baissait. Ils regardaient les engins s'allumer sur le chantier naval. Puis les néons blafards déchirer la nuit. Les gyrophares sur les nacelles, ça faisait comme des étoiles ou des lucioles. Ils trouvaient cela presque romantique. Pour ne pas entendre les bips et le fracas métallique, Tony apportait sa radio portative, qu'il branchait sur une station qui diffusait R.E.M., U2 et The Smiths. Dans la poche de son blouson en jean, il y avait une cigarette qu'il avait piquée à André et qu'ils se partageraient ensuite. Justine apportait toujours une couverture en laine pour qu'ils puissent s'allonger dans les herbes sans se faire piquer. Tony aimait se moquer de sa couverture à fleurs de grand-mère et adorait sentir les petits poings de Justine, faussement fâchée, qui frappaient sa poitrine. Ils s'embrassaient des heures durant. Il prenait ses fesses dans ses mains, parfois ses seins. Il était excité à en avoir mal dans le caleçon. Quand ils faisaient une pause pour fumer, Tony songeait, en regardant le bras de mer, qu'avoir dix-sept ans, c'était incroyable. André l'attendait, probablement en buvant, mais quand il était avec Justine, il s'en moquait pas mal. Il oubliait.

« Tu es sûr de vouloir aller jusqu'au bout ? » avait-elle demandé un jour alors qu'ils étaient à demi nus.

La rive était déserte. Impossible d'être vus, de toute façon, avec ces hautes herbes et l'obscurité qui engloutissait tout. Il avait coupé la radio. Le moment était grave. Presque solennel. Justine avait déjà couché. Elle avait eu plusieurs mecs plus âgés. Lui, personne, même s'il s'obstinait à dire le contraire. Il était puceau et maladroit. Il la désirait tellement qu'il se consumait rien qu'en croisant son regard. Il avait senti son érection s'évanouir, avait tenté en vain de la ranimer à coups de poignet, mais c'était trop tard. La déception avait envahi le visage de Justine et sa confiance en lui s'était évaporée.

« Merde ! »

Il était en colère mais il ne pouvait pas se le permettre, car Justine roulait sur le côté, replaçait ses mèches derrière ses oreilles, et il y avait des reproches dans chacun de ses gestes.

« Je suis désolé. »

Elle n'avait rien dit. Elle regardait le chantier.

« Une autre fois », avait-il conclu, la gorge sèche.

Mais la fois suivante, le même drame s'était produit, si bien que Tony en était venu à penser : Et si je n'y arrivais jamais ?

Elle l'avait quitté une première fois. La rupture avait duré deux semaines. Elle avait besoin de réfléchir, ne savait plus si c'était une bonne idée, leur relation. Elle allait peut-être reprendre ses études en septembre et abandonner le fast-food. Il venait la voir tous les jours au travail, passait commande au comptoir, serrait les poings très fort dans ses poches, la saluait d'un geste du menton même si elle s'obstinait à l'ignorer et à laisser ses collègues le servir. Un soir, il avait emprunté la voiture d'André, qui dormait sur le canapé. Il n'avait pas le permis mais il avait appris sur les chemins de terre. Contre toute attente, le voir garé au volant de l'Alfa verte avait produit son petit effet sur Justine. Elle s'était approchée en soupirant, avait tapoté à la vitre. Il avait déverrouillé la portière et elle était montée à côté de lui.

« Tu peux pas me suivre comme ça... »

Elle regardait droit devant elle. Elle était maquillée, plus que d'ordinaire, et elle portait des anneaux en argent que Tony ne lui avait jamais vus.

« J'ai un nouveau copain.

– Ah.

– Armand. Il a trente-deux ans. S’il te voit ici, il te cassera la gueule. »

Il avait encaissé l’uppercut en pleine face, avait ricané : « Ça m’étonnerait.

– Tony, toi et moi ça n’ira pas... T’es trop jeune... c’est tout. »

Et ce qu’il entendait c’était autre chose : *T’es puceau. Un putain de puceau impuissant, incapable de me baiser. Tu bandes mou.* Il avait passé la première, démarré sur les chapeaux de roues. Elle avait crié, s’accrochant à la portière.

« Putain, Tony, tu fais quoi ? »

Il conduisait n’importe comment, avait grillé un feu rouge, puis un stop.

« Ferme-la ! Ferme-la, tu veux ? »

Elle était livide, cramponnée à sa poignée. Il s’était garé sur le parking désert d’un bowling fermé depuis des années. Il était en sueur, haletant, et sans qu’il s’y attende, elle s’était jetée sur lui pour l’embrasser. Elle avait besoin d’un homme, un vrai. Il avait sauvé les meubles en jouant les cow-boys du volant, en l’enlevant. Mais ça ne durerait pas.

Les narines saturées d’odeurs de crottin et de sciure, allongé dans le foin, Tony se masturbe. Les images de Justine et de Sabrina se mélangent. Les cuisses de Sabrina découvertes, habillées de ses bas, les anneaux de Justine qui cliquetaient contre sa braguette tandis qu’elle le suçait sur le parking du bowling. Son plaisir libérateur avait gonflé son ego un temps, mais Justine attendait plus. Et Tony était un raté.

Il a dû s’assoupir, détendu d’avoir évacué son désir. Il se réveille en entendant des voix qui approchent. Il reconnaît le timbre d’Alessio et celui de Jason, ainsi que le bruit des sabots des chevaux. Tony se redresse. Les portes s’ouvrent avec fracas.

« Où il est encore ? » maugrée Alessio.

Puis, découvrant Tony encore groggy, dans la paille : « T’es là, fainéant ! T’es pas censé rentrer les chevaux ?

– Te fatigue pas ! réplique Tony avec mauvaise humeur.

– Je t’avais prévenu ! Si tu veux garder ta place ici...

– Te fatigue pas, je suis viré. »

Jason dit quelque chose à son frère, mais Tony ne l’entend pas. Il est trop saoul, ailleurs. Il sort dans la nuit noire, marche au hasard. Il a le cœur qui

cogne très fort, les idées floues, qui tourbillonnent dans tous les sens. Il se dirige vers le chapiteau éteint et silencieux. Le spectacle est fini, le parking est vide. Seul le barnum est éclairé. Des marmites fument. Des rires lui parviennent. Au loin, la roulotte de Sabrina est plongée dans l'obscurité. Elle a dû s'assoupir. Une idée soudaine, un peu folle, a germé dans son esprit. Une idée inconcevable, qui lui file une légère nausée, mais il n'a pas le choix. C'est le dernier coup à tenter. Un coup de poker pour garder sa place. Une pluie fine se met à tomber. Tony accélère le pas, contourne le chapiteau. Derrière il y a la voiture-cage et Chavo, du moins il l'espère. Mais il ne trouve que Matelo, occupé à nourrir les fauves, à leur offrir d'énormes morceaux de viande en récompense de leur prestation. Matelo et ses mains qui tremblent. *L'alcoolique*, songe Tony avec dégoût. *Il va se faire bouffer par un tigre, un jour.*

« T'as vu Chavo ? » lance Tony sans préambule.

Matelo se retourne, n'a pas le temps de répondre, car la voix de Chavo résonne dans le dos de Tony : « Qu'est-ce que tu me veux ? »

Tony fait volte-face, la gorge sèche, le cœur pris de palpitations.

« Je peux vous parler ? »

Chavo, enveloppé dans son costume de scène, son fouet encore à la main, secoue la tête.

« Non. J'ai rien de plus à entendre.

– J'ai un truc à vous proposer.

– Allons bon ! »

Il fait claquer son fouet, comme ça, pour le plaisir, ou peut-être pour avertir Tony, qu'il tourne les talons, qu'il déguerpisse avant que ce ne soit trop tard.

« On peut se parler ? Juste une seconde... »

Matelo renifle. Chavo ignore Tony, entre dans le sas, dépose son fouet, attrape un morceau de viande qu'il jette à Thor. Pendant de longues et interminables minutes, le dresseur continue de nourrir ses fauves aux côtés de Matelo. Le silence n'est ponctué que par le claquement des mâchoires, les bruits de mastication. Mais Tony ne bouge pas. Il reste planté là. Il n'a pas le choix de toute façon.

« Pour Amara, pas de viande, hein ! indique Chavo à Matelo. Juste du lait. On la purge. Pour éviter les vers.

– Ouais, Padre. Je sais.

– Bien. »

Chavo lui donne une tape sur l'épaule.

« Je te laisse finir. »

En le voyant se retourner, esquisser un vague signe du menton, Tony comprend qu'il a réussi. Il a obtenu une courte entrevue.

Ils s'éloignent sous les arbres. La pluie qui tombe de plus en plus dru parvient à s'infiltrer entre les feuilles. Elle ruisselle sur leurs visages, dans leurs nuques.

« Qu'est-ce que tu veux ? » attaque Chavo avec froideur.

Il va falloir être précis, concis. Chavo ne lui donnera pas droit au moindre bégaiement. Il décampera.

« Je peux vous apprendre des choses. Des choses qui vous concernent.

– Sois direct.

– Des choses à propos de votre femme. »

Chavo lève les yeux au ciel comme s'il avait l'habitude de ce genre de révélations. Est-il au courant des bruits qui courent à propos des mœurs légères de Sabrina ?

« Je méprise tous ceux qui colportent des ragots. Ce ne sont que des vipères tout juste bonnes à finir écrasées sous mon talon.

– Fouillez dans les bas de votre femme.

– Pardon ?

– Fouillez dans les bas de votre femme et voyez ce que vous trouverez.

– De quoi tu parles ? »

Chavo s'est approché, menaçant, tout près, si près que Tony sent les relents de sueur imprégnant son costume et l'odeur épicée de fauve qu'il transporte partout. Sa main droite se crispe autour d'un fouet invisible et Tony déglutit pour se donner le courage de poursuivre. Il a inventé la suite en quelques secondes, pendant qu'il parcourait le campement à pied, n'est pas certain qu'il sera convaincant.

« Vous vous souvenez quand elle m'a donné les habits de son oncle ? »

Chavo ne répond rien, mais à l'éclat dans ses yeux verts, Tony voit qu'il se souvient parfaitement.

« Elle a rempli un sac plastique avec plein d'effets personnels, et plus tard dans la soirée elle est venue me voir, paniquée. Elle voulait que je vide le sac.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas. Elle disait qu'elle y avait peut-être mis quelque chose par erreur. Quelque chose d'important qu'elle devait récupérer. Je... Je n'y voyais pas d'inconvénient, alors je l'ai laissée renverser le sac et fouiller. Tout était par terre et elle s'agitait, elle était nerveuse. Elle ne semblait pas trouver ce qu'elle cherchait, alors je lui ai demandé... je lui ai demandé ce que c'était, cette chose si importante... si je pouvais l'aider...

– Et ? »

La voix de Chavo est tranchante comme une lame.

« Elle a parlé d'une paire de bas. Une paire de bas noirs. Elle était blême. Elle a dit que je ne comprenais pas, qu'il y avait quelque chose d'important dedans. »

Chavo déglutit. Tony voit sa pomme d'Adam monter et descendre. Il le tient. Il sent qu'il n'est pas loin de réussir son coup.

« Ça m'a un peu tourneboulé, cette histoire. C'en est resté là, elle est repartie sans sa paire de bas, on n'en a pas reparlé, mais j'y ai souvent repensé. Je me suis dit qu'elle cachait peut-être une arme ou quelque chose dans ce goût-là. »

Les mâchoires de Chavo se crispent.

« C'est tout ? lance-t-il avec un détachement qui pourrait sonner vrai si Tony n'avait pas décrypté chacune des émotions qui passaient sur son visage.

– Vérifiez... ça ne coûte rien.

– Et ? Qu'est-ce que tu attends ? Tu as dit que tu avais quelque chose à me proposer. »

Tony perd un peu contenance, mais se jette, en apnée : « J'aimerais rester ici, dans la compagnie Pulko. Si vous trouvez quelque chose dans ses bas, en remerciement j'aimerais que vous me rendiez ma place.

– Je te l'ai déjà dit : les monteurs de chapiteau courent les rues.

– Mais pas les garçons de cage.

– De quoi tu parles, gadjo¹ ?

– Matelo n'est pas rigoureux et il boit trop. Tout le monde le sait. Tôt ou tard il finira par se faire accrocher. Je suis peut-être bagarreux mais je ne suis pas un fainéant. Laissez-moi faire un essai en tant que garçon de cage.

– Tu plaisantes, j'espère ?

– Non. »

Les yeux verts luisent méchamment.

« Ton face-à-face avec Saskia ne t'a pas suffi ?

– Je me suis laissé déconcentrer. Je veux recommencer. Je veux y retourner. »

Chavo s'approche encore. Ils sont si proches désormais que leurs poitrines se touchent. Tony aimerait reculer mais il ne le faut pas. Ce serait un aveu de faiblesse.

« J'espère pour toi que je trouverai quelque chose dans les bas de ma femme. Quelque chose qui vaille le coup. Sinon... »

Il passe le pouce sur son cou.

« Maintenant, déguerpis ! »

Il le repousse d'un coup d'épaule. Tony trébuche en arrière, lance sans plus y croire : « Vous... Vous acceptez ce marché ?

– Dégage ! »

Chavo referme la veste de son costume d'un geste ample et tourne les talons. Il disparaît sans un mot de plus.

Tony dort mal. Il se réveille au milieu de la nuit, agité, glacé. Et s'il avait fait une énorme connerie ? Et si Chavo, peu importe ce qu'il trouvera dans les bas de sa femme, décidait de le foutre dehors ? Alors Tony aura trahi Sabrina pour rien. Car c'est ce qu'il a fait, sans aucune pitié : il l'a sacrifiée pour une place chez Pulko. Il essaie de chasser ces considérations de son esprit. Pas son problème. Non, pas ses affaires. Chacun son fardeau. La vie n'est-elle pas ainsi, une histoire de trahisons ? Danie l'a bien abandonné lui, pour pouvoir décamper avec John. Et Justine... elle s'est servie de lui sans l'ombre d'un remords.

Le fracas des portes qui s'ouvrent le tire du sommeil quelques heures plus tard. Il fait encore nuit. Un bras l'agrippe par le col de son anorak, l'oblige à se mettre debout.

« Dehors ! »

C'est Chavo. Un Chavo brusque, brutal même. Tony tente de reprendre ses esprits. Les souvenirs de la soirée lui reviennent difficilement. Sabrina. Les bas. La trahison.

« Attendez...

– Dehors ! »

Il a raté son coup, s'est fait prendre à son propre jeu. Sabrina a-t-elle parlé ? A-t-elle raconté qu'il est venu dans sa roulotte, a bu et fumé avec elle, s'est assis sur le lit conjugal près d'elle, a posé les mains sur sa peau et retroussé sa robe ? Non. Quel intérêt aurait-elle à faire ça ? Ce serait un coup à se faire tuer ! Alors... Alors peut-être qu'elle a raconté qu'il avait tué son père... Oui, ça doit être ça, et Chavo ne veut pas d'emmerdes avec lui. Il va le virer comme c'était convenu.

Tony se fait jeter du camion. L'aube commence juste à griser le ciel. Il atterrit sur l'herbe, se réceptionnant tant bien que mal, et se relève, hébété.

« Au boulot ! ordonne Chavo en sautant du semi-remorque à son tour.

– Quoi ?

– Tu savais ce que j'allais trouver ?

– Je... Quoi ?

– Ce qui se trouvait dans les bas de Sabrina. Tu savais ce que c'était ? »

Il secoue la tête tout en replaçant son anorak que Chavo a bien failli déchirer.

« Bon. Mets-toi au boulot. On démonte le chapiteau. On met le cap vers l'est, du côté de la frontière belge. Bouge-toi. Rejoins l'équipe des monteurs. Tâche de ne plus te faire remarquer ici. C'est compris ? »

Tony acquiesce. Son cœur a du mal à reprendre un rythme normal. Le garçon a cru que c'en était fini. Réellement fini. Plus loin, sur le

campement, les premiers gilets fluorescents s'agitent. Le chariot télescopique allume ses phares. Chavo le laisse là sans un mot de plus. Tony aimerait savoir s'il a considéré sa demande, à savoir un essai en tant que garçon de cage. Mais il ne veut pas abuser. Il a réchappé au pire, chaque chose en son temps...

Il faut travailler dur malgré la pluie. Tout le monde participe, les Tziganes et les gadjos. On ne fait pas de chichis. Même les femmes et les gosses s'y mettent, s'occupent de plier le barnum et les tentes les plus petites.

« Alors t'es encore là ? constate Jason avec un sourire en se plantant à côté de lui.

– Ouais. »

Il songe qu'il a eu de la chance, probablement une bonne étoile au-dessus de sa tête. Peut-être André, qui sait ? André qui lui aurait déjà pardonné le coup de poing. *Impossible, je l'ai tué*. Dans sa tête, ces mots-là résonnent comme un coup de feu. Ça lui donne la migraine. Depuis deux jours qu'il se les répète, ça n'est toujours pas plus réel. C'est abstrait. Une foutue blague. Peut-être bien qu'André est juste tombé à la renverse, à cause de l'alcool, comme l'a dit Yvan. Ça non plus il n'y croit pas.

« Allez, on active ! Le vent tourne mal. Faut terminer avant que ça vire à la tempête ! »

Ils s'arrêtent à peine pour déjeuner. Des morceaux de pain et de jambon picorés à la hâte. Pas de marmite qui bout. Le ciel devient noir.

« Qu'est-ce que tu cherches ? demande Alessio en donnant un coup dans l'épaule de Tony.

– Hein ? Rien... »

Il termine son pain et son gobelet de café. Il a mal partout : au poignet tout autant qu'aux côtes. À la tête. Et puis il ne la voit pas. Il a beau regarder dans toutes les directions, elle n'est pas parmi les femmes qui rangent les piquets dans les housses, pas parmi celles qui servent le café, pas non plus parmi celles qui rassemblent les enfants. Elle n'est pas là. Absente. Disparue. Si Chavo l'avait tuée, ce ne serait pas différent.

Cette idée tourne en boucle tout au long de la journée : *Sabrina a été tuée. Étranglée*. Encore une mort causée par lui, Tony, le raté.

Le démontage est plus rapide que le montage, ils terminent sur le coup de seize heures.

« On est bon ? » hurle Chavo par-dessus les bourrasques.

Rien sur son visage n'indique ce qu'il a fait de sa femme, si elle est vivante dans la roulotte, ou si son corps est enroulé dans un tapis à franges ou dans les draps en satin rouge de leur lit.

« Allez, grimpe ! » lui lance Freddy, le chauffeur du semi-remorque qui les transporte, les chevaux et lui.

Les portes se referment, le noir se fait. Les chevaux hennissent. Ils sont nerveux. Tony fait le tour des box, se retient aux barrières métalliques pour ne pas tomber. Il passe d'une bête à l'autre, flatte leur encolure, caresse leurs nasaux, rassure.

« Ça va aller les gars, d'accord ? »

Ils roulent de longues heures. Des heures qui éloignent encore Tony de Chauvant, de son chantier naval, d'André, de la maison familiale, du drame qui s'y est joué. Il n'est pas triste, non. Il est soulagé de mettre les voiles et de la distance.

Quand le convoi s'arrête, le vent souffle moins fort, mais la pluie, cette foutue pluie, tambourine toujours contre la tôle. Tony ouvre les portes arrière. Dehors, sous le rideau de flotte, les roulottes et les autres véhicules se garent en file indienne sur une imposante place, située au cœur d'un centre-ville pittoresque, entourée de bâtiments à colombages aux toits pentus en tuiles d'argile. Quelques hommes en ciré crient pour se faire entendre, parmi eux, Chavo, qui agite une lampe torche puissante.

« C'est bon, coupez les moteurs. C'est fini pour cette nuit. On se voit demain ! »

Les hommes regagnent les roulottes. Les phares s'éteignent. Tony reste quelques instants à regarder la pluie tomber en torrents. Pas de repas ce soir. Les familles cassent probablement la croûte dans leurs caravanes. Lui, il n'a qu'une cigarette pour calmer sa faim. Une cigarette qu'il a volée à Sabrina, enfoiré qu'il est. Il ne l'allume pas. Il serait incapable de la fumer.

Il s'éloigne sous la pluie, ses pieds plongeant dans les flaques d'eau. Il est trempé en moins de deux, ruisselant, mais trouve ce qu'il cherche dans le centre-ville : une cabine téléphonique qui brille d'une lumière blafarde

dans le noir. Il doit être minuit, une heure. Les boutiques autour sont toutes fermées. Même le pub du coin de la rue. À moins qu'on ne soit dimanche. Dans ce cas, ça ne répondra pas... Il entre dans la cabine, ébouriffe ses cheveux trempés, fouille dans la poche de son pantalon à la recherche de pièces de monnaie, qu'il insère dans le réceptacle. Le cœur battant, la gorge sèche, plus de salive, il pianote sur le clavier le même numéro que l'autre soir : Yvan, au Désœuvré. Un, deux, trois, quatre sonneries. Le patron décroche.

« Oui ? »

Pas un bruit derrière, un silence de mort. On entend presque le tic-tac de la vieille pendule en inox. Le bar est fermé, on est donc dimanche. Pourquoi Yvan a-t-il décroché ? Il ne dort pourtant pas près du téléphone dans l'arrière-boutique... Un mauvais pressentiment coule dans les veines de Tony. Et si les flics avaient mis Yvan sur écoute en apprenant que Tony l'avait appelé ? Il éloigne le combiné de son oreille. Dans sa tête, il voit défiler des scènes : les menottes à ses poignets, un uniforme de taulard gris, la silhouette d'une juge, son regard sévère. La barre devant lui. Ses mains qui s'y cramponnent. *Tony Morel, pourquoi avez-vous tué votre père ? Quel est votre mobile ?*

Son regard tremblant se lèverait sur Justine, assise dans l'assistance. Justine qui garderait la tête baissée.

« Allô ? répète Yvan. Allô, allô, il y a quelqu'un ? »

Tony ne bouge toujours pas, le combiné loin de son oreille.

« Tony, c'est toi ? »

Et à cet instant précis, il est sûr d'être pris. Yvan est sur écoute. Les flics vont localiser la cabine téléphonique où il se trouve. Il est foutu.

« Merde, Tony, si c'est toi, dis quelque chose ! Je me fais un sang d'encre. T'as raccroché bien vite l'autre soir. Danie est revenue me voir... Elle est sûre que je sais où tu te caches, sûre que je la mène en bateau.

– Qu'est-ce qu'elle veut, celle-là ? »

Voilà, les mots sont sortis, un peu étranglés, un peu agressifs.

« Tony, dis-moi que tu vas bien ! Où t'es, bon sang ?

– Ça va.

– T'es mineur. Faut pas déconner, tu peux pas rester dans la nature comme ça. Les flics te cherchent.

– Tu as les résultats de l'autopsie ? »

Il est certain que la culpabilité s'entend dans sa voix.

« Non. Pas encore.

– On les aura quand ?

– Tu m'en poses des questions !

– Et Danie, qu'est-ce qu'elle veut ?

– Elle aimerait que tu l'appelles. J'ai son numéro. Tu as de quoi noter ?

– Non.

– Elle a besoin de toi pour gérer la suite. Pour organiser la cérémonie et l'enterrement.

– Elle a qu'à se démerder ! Après tout, ils ont jamais divorcé. Elle est toujours sa putain de femme !

– C'est pas juste ça... Elle semblait sacrément perturbée avec sa voix toute faiblarde et ses yeux pleins de larmes. Elle voulait entendre ta voix, c'est ce qu'elle a dit. »

Tony crache par terre, sur le plancher métallique de la cabine.

« Elle a toujours bien joué la comédie, va !

– T'as pas d'ennuis au moins ?

– Te bile pas pour moi. Je rappellerai plus tard.

– Quand ?

– Je sais pas, Yvan.

– Attends... »

Il raccroche et reste un moment à l'intérieur, adossé à la vitre fraîche, tandis que la pluie inonde les ruelles. Satanée Danie. Pourquoi est-ce qu'elle réapparaît maintenant ?

Il déteste penser à elle, ça lui file la nausée. Pourtant, enfermé dans cette cabine sur les parois de laquelle se forme une buée opaque, un souvenir lui revient en pleine face. Comme un foutu boomerang.

Une sortie d'école. Deux silhouettes postées à part de la foule des parents. Il ne les connaît pas. Une femme en jupe crayon et veste grise, les cheveux châtons ramenés en queue-de-cheval. Elle tient par la main un garçon d'une dizaine d'années et des taches de rousseur sur le visage. Il porte un pantalon à pinces et une veste en tweed. Ils ont l'air très chics. Un homme les attend plus loin, au volant d'une voiture noire, longue et fine. Ils détonnent. Tony traîne ses baskets en direction du stade du coin de la rue. André le récupérera là en sortant du travail. Il ne veut plus payer la garderie. Inutile. Scandaleux même, de demander de l'argent pour regarder

des mêmes zoner dans une cour d'école. La foule se dissipe devant l'établissement, et la femme et le garçon le suivent à bonne distance. Il se demande ce qu'ils lui veulent, ces bourgeois.

« Tony ? »

La voix de la femme résonne dans son dos et le glace. Il se fige sur le trottoir. Son cœur s'affole. Les escarpins battent le pavé. Elle avance à petits pas, tirant par le bras le garçon, plus âgé que Tony. Elle est essoufflée. Rouge.

« Tony, c'est toi ? »

Il ne peut pas croire que ce soit elle. Il n'a plus de souvenirs précis. Seulement des bribes de scènes, de répliques. Des odeurs. Mais les visages, les traits, les particularités se sont effacés. Dans sa mémoire, elle avait les cheveux blonds mais elle les décolorait à l'eau oxygénée. Elle demandait à John de l'aider. Et elle ne portait que des jeans ainsi que des chemises larges qu'elle rentrait dans la ceinture. Pourtant la voix ne trompe pas. Ce timbre-là. Cette façon de prononcer son prénom en insistant sur le *o*. *Tôny*. Elle le dévisage, lit le trouble dans ses yeux, l'hésitation.

« Tu me... tu me reconnais ? »

Maintenant Tony scrute le garçon. Il se rappelle les cheveux ras et les paupières rongées d'eczéma. Mais le garçon qui lui fait face a les cheveux plus longs, séparés par une raie. Il est grand et élancé. Rien à voir avec le gosse aux épaules courbées de son souvenir. Ça ne peut pas être eux. La femme attend. Elle a les cheveux lisses et sages, elle qui passait son temps à essayer de les faire boucler avec des bigoudis roses. Le regard de Tony va de l'un à l'autre, puis à la voiture noire, derrière. Au volant, un type à moustache lui lance un sourire timide.

« Ne t'en fais pas, c'est mon ami. Pascal. »

Il se sent rétrécir, à cause de leurs cheveux brillants, de leurs jolies tenues, de leur voiture chère, de leur attitude calme, lui qui est agité de tics nerveux. La paupière gauche et les lèvres. Des spasmes. Des TOC, a dit l'infirmière scolaire. Elle lui a prescrit du magnésium. Ça ne suffit pas. Il a cassé la gueule à Stéphane qui se moquait l'autre jour.

« Tony ? » répète la femme.

Sa voix faiblit, son assurance vacille. Et Tony, bien que traînant un cartable troué et un jean usé appartenant à André, en tire-bouchon sur les chevilles, se sent reprendre du poil de la bête. Il secoue la tête.

« Non ? Tu ne nous reconnais pas ? murmure la femme, visiblement chamboulée.

– Non. »

Elle semble être sur le point de défaillir en entendant enfin sa voix. Elle se raccroche à John, qui serre sa main très fort. Les voilà bien ridicules, songe Tony. Main dans la main, avec leurs tronches d’enterrement. Il a envie de cracher par terre, se contient. La femme reprend ses esprits, se racle la gorge : « C’est Danie. Tu te souviens ? »

Elle aimerait ajouter : « Ta maman », Tony le devine. Mais elle n’ose pas. Elle n’en a plus le droit. Tony redresse les épaules, dans une attitude de défi.

« Non. Pis je dois aller jouer au basket.

– Attends ! »

Elle le crie dans un souffle, tend une main pour retenir Tony, mais il se libère avec un mouvement vif, presque agressif.

« Lâchez-moi ! »

Il la vouvoie, exprès. Elle encaisse, s’appuie sur John.

« C’est ton frère, Tony. C’est John. Tu le reconnais lui, hein ? »

Elle tente de sourire. Tony secoue la tête, de nouveau.

« J’ai pas de frère. J’ai pas de mère. »

Il remonte son cartable sur son épaule. Il veut fuir au plus vite. Si André arrivait maintenant, s’il terminait plus tôt – ce qui arrive parfois –, que penserait-il en le trouvant en face des deux fantômes ? Il pourrait s’imaginer que Tony les voit en cachette, qu’ils complotent contre lui...

« Je n’ai jamais pu t’expliquer, Tony, hein ? Tu... tu étais à l’école... Tony ? »

Il fuit. Elle se met à trotter derrière lui. Les escarpins tambourinent.

« J’étais obligée de te laisser avec lui. J’aurais jamais pu partir sans ça. J’avais essayé des dizaines de fois, crois-moi. Il voulait pas l’entendre. Il avait ces papiers, ces mains courantes. Il promettait de les utiliser contre moi. De me prendre mes fils. Il n’était pas tendre, Tony, tu sais... »

Elle perd son souffle. Il a accéléré. Sa paupière gauche tressaute plus vivement que jamais.

« J’étais jeune, Tony, si jeune, si peu armée face à lui. J’avais peur de ses colères. Tu te souviens quand il m’enfermait dehors, sur la terrasse ? Tony, dis-moi que tu te souviens ! »

Son ton se fait suppliant. Tony avance plus vite encore, contractant les mâchoires.

« Et c'était rien, ça... C'était rien comparé au reste. Il fallait toujours qu'il sache où j'étais. Tu te souviens de ces visites surprises au supermarché pour vérifier que j'étais bien là, au travail ? J'avais pas une once de liberté, Tony. Pas droit au moindre répit. Un jour, il a volé ma carte bancaire. Il l'a gardée pendant un mois. Un mois entier. Je devais justifier chaque achat, supplier pour qu'il me donne des billets au compte-goutte. Il buvait beaucoup aussi, tu te souviens ? »

Il secoue la tête. Elle s'accroche, le poursuit, bien que le garçon, John, ait abandonné et soit resté derrière.

« Tu... Tu étais si indépendant, si fort déjà... Je savais que tu t'en sortirais. Il t'adorait. Mais John... John était son souffre-douleur. Il fallait que je le sorte de là. »

Tony arrive face à un passage piéton. Les voitures passent à toute allure. Il ne peut pas traverser, est obligé de s'arrêter. Elle poursuit, à bout de souffle : « J'ai d'abord pensé à sauver ma peau et celle de John. J'ai fui, loin, à l'autre bout du pays. J'ai plus donné signe de vie. Il le fallait. J'étais persuadée que si je pointais le bout de mon nez, il me forcerait à revenir à la maison. Alors j'ai laissé passer un mois, puis deux, trois... John et moi, on avait du mal à vivre convenablement. Je cumulais deux boulots. Je continuais de payer le crédit de la maison, que j'avais pourtant laissée à ton père. Je ne voulais rien lui devoir. Rien. Surtout pas provoquer sa colère. Alors j'ai serré les dents. J'ai tenté de refaire surface. Six mois ont passé et... »

Le feu piéton est vert. Tony s'élance. Elle ne réagit pas immédiatement, perd quelques précieuses secondes qui l'obligent à courir derrière lui.

« J'ai rencontré Pascal. Il... Il a été touché par notre situation. Il nous tendait la main. Alors j'ai... J'ai rien dit. J'ai emménagé chez lui et je n'ai pas pu lui dire... Je ne me sentais pas prête à lui avouer que j'avais un autre fils, que je l'avais laissé derrière moi. »

Le terrain de basket est à une cinquantaine de mètres. Elle peine à tenir le rythme, chaussée de ses escarpins. Elle va finir par abandonner, Tony en est persuadé. Mais elle s'accroche, respirant par petites saccades entre chaque phrase.

« J'ai fini par lui dire. Et Pascal ne m'a pas jugée, non. Il a compris et... Et il a dit qu'il n'était pas trop tard... Que je pouvais prendre un avocat... Demander une garde alternée... Il a dit qu'il m'aiderait... Tony, on peut se retrouver tous les trois... John... toi... et moi... Comme avant... Dis-moi que tu... que tu pourras me pardonner un jour, Tony. »

Une voiture roule au pas quelques mètres derrière eux, les suit. Probablement Pascal dans sa voiture de riche. Tony n'y prête pas attention. Il aperçoit les copains sur le terrain. Ils ont déjà sorti le ballon. Dans une poignée de secondes il sera auprès d'eux. La voiture klaxonne. Il sursaute mais ne se retourne pas. L'avertisseur sonore retentit encore, plus insistant cette fois, et une voix qu'il reconnaîtrait entre mille crie : « Ho gamin ! T'es con ou quoi ? Tu montes ? »

André est là dans son Alfa verte, sourire aux lèvres. Tony n'entend plus rien. Il sent arriver un drame. Quand André comprendra... Quand il la reconnaîtra... Il tirera le frein à main, descendra de voiture, attrapera cette salope de Danie par le col.

« Tu grimpes ou quoi ? »

Derrière André, maintenant à l'arrêt, les voitures bouchonnent. Mais Tony ne bouge pas. À côté de lui, Danie s'est figée. Elle est pâle. Il lit la peur dans ses yeux. Une peur qui ne l'a jamais quittée.

Sur la chaussée, les conducteurs commencent à s'agacer. Un klaxon résonne. André s'agite, lui fait signe de se dépêcher. Il ne reconnaît pas Danie. Pas avec ses cheveux lisses et châains, avec cette tenue de bourge. Tony comprend qu'il faut filer avant qu'il ne puisse faire le lien. Il remonte son cartable sur son épaule. À la femme, il lance ces quelques mots sans même se retourner pour la regarder : « Je suis désolé, madame, mais vous devez faire erreur. Je n'ai pas de mère. Elle est morte quand j'étais petit. »

Il ouvre la portière côté passager sous un concert de klaxons, s'engouffre à l'intérieur, la referme en claquant trop fort.

« Ça va pas la tête ? » beugle André.

Il démarre. Tony n'ose pas se retourner vers le trottoir. Le cœur battant à tout rompre, il fixe le rétroviseur, essaie de capturer sa silhouette. La femme à la jupe crayon ne bouge pas. Elle reste immobile, pétrifiée. Puis elle rétrécit jusqu'à disparaître.

« À qui tu parlais ? demande André en montant le volume de la radio.

– À une dame qui cherchait son chien. »

Il ne sait pas d'où sa réplique lui est venue. Il ajoute, pour être certain de dissiper tout soupçon : « Un caniche. Il a dû se faire écraser. »

Il n'a jamais revu Danie. Elle n'a plus osé venir à la sortie de l'école. Un jour, André a reçu un courrier qui l'a mis dans une colère noire. Il a décroché le téléphone fixe, composé un numéro, a aboyé : « Si je te retrouve, je t'égorge ! C'est compris ? »

Tony est resté pétrifié de longues secondes, sonné par la violence de ce mot. Égorger. André a ajouté : « Tony m'appartient. »

Avant de raccrocher brutalement.

La pluie a cessé quand Tony se réveille le lendemain. Les chevaux sont tous là, à l'observer, piaffant d'impatience.

« Ça va, les gars, ça va... Laissez-moi le temps de me rafraîchir. »

Il retire le bouchon de la bouteille qu'il garde toujours près de lui, fait couler un peu d'eau dans sa paume puis s'asperge le visage. Il fait la même chose pour les aisselles en frottant bien fort. C'est rudimentaire mais ça fera l'affaire, faute de mieux. Puis il ouvre les portes, installe la rampe d'accès des chevaux. Le campement se réveille doucement. La cheminée de la boulangerie qui borde la place fume déjà. Un fleuriste dispose son étal. Le ciel est bleu et il semble à Tony que c'est un bon présage. Il sort les bêtes une par une, même s'il n'y a pas d'herbe pour les faire brouter, aucun pré pour qu'elles puissent se dégourdir. Il leur fait faire quelques pas et les attache à la boule d'attelage de la caravane des deux frères. Puis il se dirige sous le barnum, que les premiers levés ont déjà installé. Les tréteaux ont été montés. Les réchauds à gaz sont allumés et l'eau du café bout. Il s'insère dans la file des hommes qui attendent leur boisson pour démarrer la journée. Il plie et déplie ses doigts, même le doigt blessé, qui est moins douloureux chaque jour. L'hématome verdit. L'articulation est grippée mais fonctionne de nouveau. En revanche, la pulpe au bout est devenue insensible, comme si le sang ne circulait plus jusque-là, comme si les nerfs étaient morts.

Il la reconnaît au dernier moment, alors qu'il se trouve devant elle, son gobelet tendu. S'il l'avait repérée plus tôt, il aurait changé de file, mais il est face à elle maintenant et il ne peut plus faire marche arrière. Elle est maquillée comme à l'ordinaire : du fard à paupières bleu, du mascara en

couche épaisse, un fond de teint trop foncé et du rouge à lèvres vif, mais aucun de ces artifices ne suffit à masquer l'ombre noire qui se déploie sous sa paupière gauche. Elle le fixe droit dans les yeux, le menton relevé, presque provocante. Elle sait qu'il détournera le regard, et c'est ce qu'il fait. Elle lui remplit son gobelet, fait déborder un peu de café sur le bord, exprès, et le lui tend sans un mot. Il voudrait dire quelque chose. *Désolé. Pardon.* Des mots inutiles. Il aimerait au moins être capable de la regarder mais il n'y parvient pas. Ce nénuphar noir sur le visage de Sabrina lui rappelle d'autres fleurs terribles, en grappe, éclaboussées sur une autre pommette. Il s'éloigne avec son café qui lui brûle la paume et une boule au fond de la gorge.

L'œil au beurre noir n'est que la partie visible. Sabrina s'est pris une raclée. Et c'est à cause de lui.

Une semaine qu'ils sont installés dans cette ville de l'Est. Une semaine et trois représentations déjà. Il en reste deux. Une semaine qu'il aide Alessio avec ses chevaux, nettoie les box, remplit les gamelles d'avoine, d'eau, panse les bêtes, entretient le campement, vide les poubelles, placarde des affiches sur les vitrines du centre-ville. L'autre jour, il a même parcouru la rue principale sous la pluie pour glisser des tracts sous les essuie-glaces. Une semaine, et la fleur de lotus sur le visage de Sabrina est passée du noir au violet. Il la regarde quand elle ne s'en rend pas compte et il s'imagine passer un doigt dessus, délicatement, en la frôlant à peine. Quand elle est forcée de le servir, elle ne lui parle pas, pas même un bonjour, et elle crache souvent un nuage de nicotine dans sa direction, avec mépris. L'autre jour, Chavo s'est agacé en la voyant faire. Il l'a reprise d'un ton sec : « Arrête ça, c'est dégueulasse ! »

Elle l'a ignoré lui aussi. Elle a continué à fumer et Chavo l'a fusillée du regard.

Tony fait profil bas. Il se montre plus rigoureux que jamais, décline les verres d'alcool que les hommes lui font passer parfois le soir, après les représentations, ne fait plus parler de lui. Chavo a tenu sa promesse de le réintégrer dans la compagnie mais semble avoir oublié l'autre partie du contrat : lui offrir un essai en tant que garçon de cage. Tony a joué. Il n'a pas tout à fait perdu. Il s'en contente.

« On va prendre un verre ? » propose Alessio ce soir-là.

Tony termine son dîner aux côtés des deux frères. Leur mère, Carmen, est toujours aussi mutique et peu amène. Leur petite sœur, Shana, n'en fait qu'à sa tête, refuse d'avaler quoi que ce soit. Jason se lève, comme monté sur ressort.

« Un peu, oui ! »

Sa mère lui lance un regard noir.

« Tu n'as pas l'âge pour aller dans les bars. »

Alessio pose une main sur son épaule.

« Je veillerai sur lui.

– Tu as vu ce que ça a donné la dernière fois ? »

Elle jette un regard plein d'animosité à Tony. Le souvenir de la bagarre est encore cuisant. Il ouvre la bouche pour se défendre mais n'en a pas le temps : Alessio l'entraîne d'une poigne ferme.

« Jason a école demain », ajoute Carmen sans conviction.

Mais ils sont déjà partis.

Ils traversent la place où le campement est installé. Étonnamment calme. C'est lundi soir : jour de relâche pour les artistes. Les représentations ne reprendront pas avant mercredi. Trois soirs intenses, et samedi on pliera le chapiteau. On reprendra la route. Tony aime ce mouvement permanent, lui qui a passé chaque jour de sa vie à Chauvant, à se délayer les yeux en contemplant le même bras de mer. Quand il était petit, Danie faisait des pieds et des mains pour qu'ils partent en vacances. Ils étaient partis une fois, donc : dans une maison en pierres, mangée par le lierre, au milieu de nulle part. Danie voulait leur montrer les chevaux, les poules, les lapins, les champs de tournesols et les tracteurs. Mais André avait repéré le PMU du coin et s'était mis en tête de remporter un tiercé. Il avait embarqué Tony avec lui, et le garçon avait passé sa semaine de vacances à regarder courir des chevaux sur un poste de télévision alors que de vrais canassons broutaient dans le champ d'en face. André avait perdu trois cents francs, John attrapé une gastro. Danie, épuisée par les réveils nocturnes et les machines pleines de linge sale, n'avait plus jamais proposé de partir en vacances.

Ils sont au bout du campement, plantés devant un passage piéton, quand une voix les interpelle : « Vous allez prendre un verre ? »

Matelo est là, en train d'écraser une cigarette. Alessio confirme d'un hochement de tête.

« Attendez-moi, j'arrive ! »

Il les rejoint dans son jean de travail souillé, avec sa chemise débraillée. Il doit avoir vingt ans mais son visage est déjà rongé par la couperose et ses tempes commencent à se dégarnir. Le stress du métier de garçon de cage, probablement...

« Vous allez où ? Sur l'avenue Montaigne ? »

– On ne sait pas trop, répond Alessio. On n’a pas vraiment eu l’occasion de découvrir le centre-ville.

– J’ai une bonne adresse. »

Il les invite à le suivre d’un geste du menton. Son sourire en coin et sa démarche légèrement claudicante accentuent l’impression qu’il a des heures de vol.

« L’œuvre de Saskia, lance-t-il à Tony en surprenant le regard posé sur son tibia.

– Ah.

– Elle m’a attrapé à travers les barreaux de la cage, cette bougresse, alors que je sortais les bacs de viande. Ça fait quatre jours et ça suinte encore jaune. Je devrais peut-être aller voir un médecin.

– Tu devrais, confirme Alessio.

– Ouais, mais tu sais ce que c’est, avec Raquel qui ne peut plus bouger en ce moment...

– La naissance est prévue pour quand ? demande Jason qui, malgré son excitation à sortir boire un verre, suit la conversation.

– Dans un mois, mais elle est déjà alitée. Paraît que la petite appuie trop fort en bas. Bon sang, elle tourne en rond, je l’ai jamais vue comme ça ! Elle parle, elle parle, elle a besoin de compagnie et elle ne dort pas de la nuit. Elle fait des insomnies et là encore il faut parler ! Et que penses-tu de ce prénom ? Et si on lui perçait les oreilles ? Et quelle sera la couleur de ses yeux ? Bon sang, elle m’empêche de me reposer ! Vivement que ce bébé sorte ! »

Tout en parlant, Matelo les entraîne dans une petite ruelle perpendiculaire à l’avenue principale. Un passage sombre, sans lampadaires, du genre coupe-gorge.

« C’est là », indique Matelo avec un sourire amusé.

Il désigne une devanture en verre teinté, sans néon. D’une écriture blanche, en lettres gothiques, s’étale le nom de l’établissement : *Chez mademoiselle Suzie*. Une silhouette de femme a été dessinée au feutre blanc : de longues jambes, des talons aiguilles, des reins cambrés, une chevelure fournie.

« T’es sûr que Jason pourra entrer là-dedans ? demande Alessio.

– T’inquiète », réplique Matelo en poussant déjà la porte.

Jason a les yeux brillants, un sourire incrédule. Alessio lui donne une tape sur la nuque.

« T'avise pas de raconter à maman que je t'ai amené ici. OK ? »

À l'intérieur, le décor est celui d'un bar tout à fait classique : un comptoir en bois brut, des tireuses à bière, un écran de télévision, des fauteuils en skaï fatigués et un barman aux cheveux grisonnants. La seule différence est une estrade recouverte de velours rouge, placée au fond de la salle, éclairée par un projecteur. Un tabouret haut y est installé, sur lequel une femme en lingerie noire semble se reposer entre deux danses. Elle boit un verre d'eau, fait gonfler ses cheveux roux flamboyants, retouche le rouge sur ses lèvres.

La salle est à demi vide, essentiellement occupée par des hommes de plus de cinquante ans. Personne ne tique en les voyant entrer, pas même le patron derrière le bar. Pourtant Jason fait à peine ses quatorze ans.

« On s'installe là ? » suggère Matelo en désignant la table la plus proche de la scène.

Ce n'est pas vraiment une question. Il est déjà assis, croisant une jambe par-dessus l'autre, hélant le barman : « Quatre pintes ! »

Ce dernier hoche la tête sans s'embarrasser de plus de manières que Matelo. Alessio semble à son aise ici, même si son regard évite soigneusement l'estrade et la danseuse, comme si cela le gênait. Tony adopte un peu la même attitude. Il joue les habitués, l'indifférence presque. Pourtant la danseuse le perturbe, lui aussi. Sa lingerie en dentelle, les talons aiguilles, le roux flamboyant de ses cheveux crêpés, le maquillage outrancier qui agrandit son regard. Elle doit avoir quarante ans. La peau de son ventre est distendue. Elle a dû avoir des enfants. Combien ? Où sont-ils maintenant ? Elle est sûre d'elle, provocante. Elle lui rappelle Sabrina.

Jason ne tient pas en place sur sa chaise, jette des regards partout comme pour s'assurer qu'il est vraiment là, qu'il ne rêve pas.

« Détends-toi, p'tit puceau ! » le taquine Matelo en lui adressant un clin d'œil.

Jason rougit. Alessio pianote sur la table en formica, faussement décontracté. Le barman arrive avec les bières en équilibre précaire sur un plateau. Matelo tend un billet sans même attendre que les boissons soient posées. La musique se relance dans le bar. La danseuse se lève avec un soupir résigné qui semble signifier : *Quand il faut y aller...* Elle rejette ses cheveux en arrière, fait un demi-tour sensuel.

« Alors ? lance soudain Matelo à Alessio.

– Alors quoi ?

– Tu prépares ta fuite avec Fidji ? »

Le regard de Tony va de l'un à l'autre. Sa fuite ? Alessio avait pourtant laissé entendre qu'il comptait vivre sa vie ici, au sein de la compagnie Pulko.

« D'ici au printemps peut-être, répond Alessio. Oui... Le printemps c'est bien. C'est une belle saison pour un mariage. »

Tony les observe sans comprendre. Jason ne lui est d'aucun secours, il ne quitte pas du regard la danseuse qui balance ses hanches à droite et à gauche sur le tube « Fever » de Peggy Lee.

« Explique au gadjo », lance Alessio à Matelo en constatant l'incompréhension de Tony.

Ce que fait Matelo : « La fuite, c'est une coutume de chez nous. Un rite obligatoire quand deux jeunes veulent se marier. Le garçon et la fille disparaissent quelques jours. C'est comme un pré-voyage de noces. Les proches se dépêchent alors d'organiser le mariage, qui aura lieu dès leur retour. »

Tony hoche la tête. Matelo donne une tape sur l'épaule d'Alessio.

« Où tu vas l'emmenner ?

– Voir la mer, je crois. »

Tony approuve. Cela lui semble être une bonne idée. Il se souvient que Justine aussi voulait toujours voir la mer. La vraie. Pas celle bordée par les ports industriels. Les plages de sable fin avec des rochers rosés. *Je t'emmènerai un jour, promis.* Il n'a pas eu le temps. Justine avait la bougeotte.

« Où tu avais emmené Raquel, toi ? » demande Alessio à Matelo.

Tony n'écoute plus. Sur l'estrade, la danseuse joue avec le tissu de sa nuisette qu'elle soulève, centimètre par centimètre. Jason n'en perd rien, oubliant de boire sa bière. Ça doit l'émoustiller. C'est certain, c'est la première nana qu'il voit aussi dénudée, aussi sexy. Tony, lui, pense à Sabrina et à son invitation, l'autre jour dans la roulotte. *Tu veux venir t'allonger ?* À son corps abandonné dans le lit, derrière les rideaux, sur le drap rouge. À ses paupières closes. Sa voix comme un souffle : *Tu en as mis du temps...* Sa main à lui, chaude, hésitante, glissant sur le tissu du bas, remontant le long de sa cuisse. Mais l'excitation est de courte durée car

l'image du nénuphar s'impose et vient tout gâcher. La voix d'André siffle : *Elle aurait mérité que je lui casse l'autre pommette, cette sale petite pute, crois-moi !*

Tony repousse sa bière sans même s'en apercevoir. Il a trop chaud ici. N'aime pas cette musique trop forte. Il n'entend pas la question que lui pose Matelo mais il sent l'intérêt qu'elle suscite chez les deux frères.

« Alors comme ça tu veux ma place de garçon de cage ? » répète Matelo.

Tony voit l'étincelle de rivalité dans son œil. Le reproche perceptible. Amusé.

« Qui t'a dit ça ?

– Qui m'a dit ça ? réplique Matelo de plus en plus amusé. Chavo. Chavo lui-même. »

Matelo sourit. Alessio fixe Tony avec insistance. Jason, lui, hésite à prendre cela à la rigolade. Tony n'a pas le choix. S'il ne veut pas perdre la face, il faut qu'il avoue, le menton haut, avec fierté. Sans quoi il passera pour un crétin.

« Peut-être bien », dit-il en se calant au fond de sa chaise.

Alessio s'esclaffe.

« Quoi ? attaque Tony.

– Tu n'as pas failli te faire arranger par Saskia ?

– Et alors ? J'ai été pris par surprise. Ça ne compte pas.

– Alors c'est vrai... », soupire Matelo comme s'il avait douté de la véracité des propos de Chavo.

Tony plonge dans sa chope pour se donner une contenance.

« J'ai cru que le padre disait ça pour me faire marcher. Pour me mettre la pression. *Matelo, espèce de fainéant, fais gaffe à toi, ta place est prise. Loin d'être acquise. Y a un gadjo qui attend que ça, que je lui confie le fouet.* »

Tony sent une chaleur envahir sa poitrine. Chavo a-t-il réellement affirmé cela ? A-t-il emprunté un ton moqueur, un peu dédaigneux, ou tout à fait sérieux ? Matelo se penche au-dessus de la table, prenant Tony entre quatre yeux. Il s'adresse à lui comme à un petit frère, avec une certaine condescendance : « Tous les gosses ici ont rêvé un jour de devenir garçon de cage puis dompteur. C'est un boulot qui fait fantasmer, qui fait palpiter le cœur, mais ce n'est pas donné à tout le monde, crois-moi. »

Il termine sa chope d'une traite, ménageant son effet. Puis il hèle le barman – « Une autre, merci ! » – avant de reprendre : « Dompteur ça ne s'improvise pas. Il faut avoir le feu sacré. Le feu sacré, mon gars... Qui peut prétendre l'avoir ? Pas grand monde...

– Qu'est-ce que c'est, le feu sacré ? demande Jason, qui suit la conversation sans rien rater du show sur l'estrade.

– Le feu sacré c'est la vocation. Le sixième sens qui te permet de deviner ce qui se passe dans la tête des fauves avant qu'eux-mêmes le sachent. »

Il se penche plus encore au-dessus de la table jusqu'à manquer de renverser la bière de Tony. Il a la pupille brillante, dilatée.

« Il s'agit pas juste de donner des coups de fouet et de balancer des ordres. Dompter c'est plus subtil. Il faut entrer à l'intérieur des fauves. Plonger dans leurs yeux, violer leur esprit et déjouer leurs plans. Tu saisis ?

– C'est un peu comme du mentalisme, non ? lance Jason.

– Ouais. Un peu, approuve Matelo. Faut être un genre de mentaliste et avoir une sacrée paire de couilles. »

Tony suppose que cette dernière réplique est une attaque personnelle, en rapport avec sa piètre prestation face à Saskia la dernière fois. Mais il encaisse, sans rien montrer. Il a ressenti une certitude en voyant Chavo travailler avec ses fauves. Une étincelle, une intuition, un désir grisant de l'imiter. L'instinct que sa place était là. N'est-ce pas cela aussi, la vocation ?

À côté de lui, Jason abandonne tout à fait la conversation, de nouveau subjugué par la danseuse. Il suit ses mouvements chaloupés tandis qu'elle se caresse le ventre en murmurant : « *What a lovely way to burn...* » Elle lui adresse un clin d'œil, plus attendri que séducteur, et Alessio et Matelo s'esclaffent en lui donnant des tapes dans le dos.

« Alors, puceau, tu lui fais perdre la tête ?

– Fermez-la, ouais ! »

Ils se laissent distraire quelques instants par la danseuse en train de terminer son numéro. La musique se fond dans les applaudissements des quelques clients présents. Un nouveau tube démarre déjà : « The Wind Cries Mary », de Jimi Hendrix. Alessio se détourne de l'estrade, s'adresse à Tony : « Garçon de cage, c'est pas un métier pour un gadjo.

– Pourquoi ?

– Aucun gadjo ne présente des numéros. C'est quelque chose qui est réservé à la famille. C'est comme ça. »

Tony hausse les épaules. *On verra, songe-t-il. On verra et on en reparlera.* Il a sauvé sa place ici alors que tous le pensaient perdu. Il est admis à la table des Tziganes pour dîner, contrairement aux autres monteurs, et Alessio lui confie chaque jour un peu plus de responsabilités avec les chevaux. Il n'est pas un gadjo comme un autre.

« Il y a assez de travail avec les chevaux de toute façon. Qu'est-ce que tu veux aller faire avec les fauves ? lance Alessio avec une pointe d'amertume.

– Ce n'est pas la même chose.

– Je croyais que tu aimais les chevaux.

– J'aime les chevaux. Ce n'est pas le problème.

– Alors qu'est-ce qui t'intéresse tant chez les fauves ? »

Matelo le fixe, intéressé lui aussi par sa réponse, et un instant, Tony a l'impression qu'il lit en lui, qu'il entend les répliques qui se bousculent dans sa tête : *Ce sont des bêtes sanguinaires, des tueurs-nés, des chasseurs à l'instinct infailible. Je veux jouer avec le feu, trembler, sentir la morsure de la mort chaque fois que j'entre dans l'arène, chaque fois que l'un d'eux esquisse un mouvement, passe près de moi. Je veux sentir la peur jusque dans mes os, reprendre mon souffle comme si c'était le dernier. Défier les instincts les plus brutaux, les plus sauvages, et les dépasser. Régner. Dominer. Triompher.* Il a le sentiment que ce ne sont pas les bons mots. Peut-être pas les bonnes raisons non plus.

« J'aime leur imprévisibilité », répond-il simplement.

Alessio hausse les épaules. Matelo descend sa nouvelle chope à une vitesse étonnante, s'essuie la bouche du revers de la main.

« Je te montrerai quelque chose ce soir, d'accord ? lance-t-il à Tony.

– Quoi ?

– Tu verras... »

Il croise les mains derrière sa nuque, allonge ses jambes sous la table.

« En attendant, je veux profiter du spectacle. Fais de même ! »

Tony imite les trois autres, se tourne vers l'estrade. Mais chaque fois que la danseuse se tourne vers eux, croise leur regard, c'est Sabrina qu'il voit, et il n'aime pas ça.

Une heure plus tard, ils quittent le bar sous une pluie fine. Matelo tangué. Il a descendu quatre pintes, n'a pas pu s'empêcher de siffler la danseuse, de l'appeler « ma biche ». Il parle fort, saisit Alessio par l'épaule, sans cesse.

Jason est silencieux, encore à moitié là-bas, face à l'estrade. Tony marche quelques pas derrière, les mains dans les poches. Il pense à la phrase lancée par Matelo, il pense à Sabrina aussi.

« Bonne nuit, les frangins ! » lance Matelo, trop fort, en arrivant sur le campement.

Au loin, quelqu'un crie, agacé : « Ferme-la ! »

Mais Matelo ne semble même pas l'entendre. Ils ne sont plus qu'eux deux maintenant, les frères ont regagné leur caravane. Matelo se tourne vers Tony : « T'es prêt, mon gars ? »

Il n'a aucune idée de ce que sous-entend ce propos mais il relève le menton et affirme sans l'ombre d'une hésitation : « Prêt. »

Il songe que Matelo va tenter de l'effrayer pour lui faire comprendre que le métier de garçon de cage n'est pas fait pour lui. Il est certain qu'il va lui montrer sa blessure à la jambe : la plaie rouge, boursouflée, le pus qui s'en échappe. Mais Matelo lui ordonne : « Suis-moi ! » et l'entraîne en direction de la voiture-cage. Elle stationne à l'écart des autres véhicules, loin des tentes et du chapiteau, dans un espace éloigné de l'agitation et à l'abri des passants. *Il va me faire entrer dedans*, songe Tony avec appréhension. *Il va me faire entrer dans le couloir. Et ensuite ?* D'ici, personne ne les voit. Pas même Chavo, dont la roulotte se trouve à une vingtaine de mètres, masquée par le van publicitaire de Pépé Loyal. Si les choses devaient mal tourner, personne n'interviendrait.

Matelo s'agenouille devant la voiture-cage, fouille un instant dans l'enjoliveur d'une des roues avant de se relever, victorieux, tenant dans la main une longue tige métallique terminée en crochet, et une clé plus petite.

« Qu'est-ce que c'est ? demande Tony, s'obligeant à conserver un air détaché.

– Tu vas voir, mon gars, tu vas voir. »

Ça l'agace d'entendre Matelo l'appeler ainsi, mais il n'en montre rien. Il le regarde qui tâtonne, palpe le panneau de bois de la voiture-cage jusqu'à trouver une minuscule serrure. Là, il lui faut plusieurs tentatives pour insérer la clé dans la fente, tant sa main tremble, tant il est ivre. Enfin il y parvient et un déclic se fait entendre.

« Bon, aide-moi. J'ai plus toutes mes capacités à cette heure-là, avec les chopes que je me suis enfilées. »

Il tend à Tony la longue tige, lui montre la boucle, en haut du panneau de bois, où il doit la crocheter.

« Maintenant tire, tire de toutes tes forces. »

Tony s'exécute. Le panneau bascule avec un grincement sec, révélant les cages des fauves qui, d'un bond, se sont tous redressés, aux aguets.

« Salut, les gars ! lance joyeusement Matelo. Je suis navré de vous déranger mais vous allez aimer... J'ai une petite surprise pour vous ! »

Il grimpe dans le couloir central. Tony reste en arrière, hésitant.

« Tu viens ou tu fais dans ton froc ? »

Ni une ni deux, Tony grimpe à son tour. Il n'a jamais résisté à la provocation, ça ne va pas commencer aujourd'hui. Pas face à un ivrogne.

Dans leurs cages, les lions retournent se coucher, peu intéressés par la présence de Matelo et Tony. Thor et Kalif s'allongent l'un contre l'autre tels deux pachas, Saskia leur tourne ostensiblement le dos et pose la tête sur ses pattes. Les tigres, eux, restent debout devant les barreaux de leur cage. Leurs yeux verts luisant dans l'obscurité font courir un frisson sur l'échine de Tony.

« Enlève ta chemise, ordonne Matelo.

– Quoi ?

– Enlève ta chemise », répète-t-il avec une pointe de jubilation dans la voix.

Tony obéit, déboutonne la chemise que Sabrina lui a donnée le premier soir. Une chemise en flanelle grise, épaisse, rêche. Matelo va au bout du couloir, récupère la fourche qui se trouve là et accroche la chemise à son extrémité.

« On va s'amuser un peu, tu vas voir. »

Derrière leurs barreaux, les tigres semblent s'impatienter. Ils vont et viennent, leur queue balayant la sciure.

« Les lions dorment la nuit. Ils dorment tout le temps en fait... Ce sont de vrais paresseux. Mais les tigres, mon gars, les tigres sont très hardis la nuit. Leur instinct reprend le dessus. »

Comme pour le lui prouver, il passe la fourche entre les barreaux, dans la cage d'Amara. La tigresse bondit aussitôt, avec un feulement agressif, cherchant à attraper le morceau de tissu que Matelo maintient volontairement très haut.

« On va la titiller un peu. »

Amara, la douce, la tendre tigresse que Chavo prend plaisir à câliner, n'a plus rien d'angélique ce soir. Elle gronde, crache, bondit d'un coin à l'autre de la cage, pour s'emparer de la chemise de Tony. Et Jaipur, gagné par cette fureur, va et vient, de plus en plus agressif.

« Regarde. Regarde comme je l'excite ! »

Amara bondit tant, et si haut, que Tony craint qu'elle ne se blesse, qu'elle ne finisse par rugir et réveiller Chavo. Il n'est pas certain que le dresseur appréciera de les trouver là, à énerver sa tigresse.

« Ça va, c'est bon, j'ai vu, dit Tony que cela n'amuse pas vraiment.

– Tu flippes ?

– Non. »

C'est vrai, ce n'est pas que l'agressivité d'Amara l'effraie. Il est agacé par le comportement de Matelo, irrité de le voir jouer avec les nerfs de la tigresse, utiliser sa chemise, son odeur, pour provoquer sa fureur.

« Allez ma belle, montre-nous c'que t'as dans le bide ! » martèle Matelo, surexcité.

Avec son haleine de poivrot et sa mauvaise élocution, il rappelle à Tony son père et ses manœuvres quand il était saoul, ses provocations stupides : « Frappe, vas-y, frappe le premier, montre-moi que j'ai élevé un homme ! » Ses petits coups traîtres pour le faire trébucher, le déstabiliser. Comme Matelo en ce moment même, excitant Amara au point qu'elle cogne dans les barreaux, fonce dans les murs, glisse dans la sciure.

« Allez, laisse, ça va, j'ai vu... »

Tony n'a pas le temps de terminer sa phrase : un rugissement bestial retentit soudain tandis que l'ombre noire d'Amara s'abat contre les barreaux de sa cage. Matelo bondit en arrière. Tony ferme les yeux, cesse de respirer. Les barreaux et le plancher tremblent sous la violence du choc. La respiration d'Amara, rauque, rapide, exaltée, emplît tout l'espace. Lentement, Tony ouvre les yeux. Malgré la pénombre, il discerne les lambeaux de tissu gris qui volent, s'éparpillent dans la sciure tandis qu'Amara s'acharne sur un fragment de chemise. Matelo pose une main sur son épaule, le faisant sursauter.

« Voilà, clame-t-il, victorieux, la voix vibrant d'émotion.

– Voilà ? répète Tony, car il ne sait que dire avec son cœur qui bat si fort.

– Ça n'a duré qu'une seconde, pas vrai ? Une seule putain de seconde et il ne reste plus rien de ta chemise, regarde ! »

Matelo jubile. Tony déglutit. Les crocs d'Amara claquent tandis qu'elle va et vient avec nervosité.

« Imagine si un humain s'était trouvé face à elle. Un homme qui n'aurait pas vu venir le coup, qui ne l'aurait pas anticipé. »

Tony a compris le message. En a assez vu. Ne veut pas offrir davantage à l'autre ivrogne.

« Je vais aller me coucher. »

Il se sent con en marcel, sans sa chemise. Il se sent en colère aussi. Il a les poings qui le démangent, mais il ne faut pas. Il va juste regagner son semi-remorque et s'allonger dans la paille, à côté des chevaux.

« C'était marrant, hein ? insiste Matelo dans son dos.

– Ouais... C'était marrant... »

Il s'éloigne dans la nuit avec de la bile acide au fond de la gorge. *Enfoiré d'ivrogne.*

« Et encore, c'était Amara... la plus douce... Imagine avec Jaipur ! »

Tony le laisse se débrouiller tout seul : récupérer la fourche bloquée entre deux barreaux, utiliser le manche pour faire glisser vers lui les lambeaux de tissu avant que Chavo ne tombe dessus, refermer la voiture-cage.

Derrière lui, Matelo rit tout seul comme un vieux fou.

Le nénuphar a pris une délicate teinte jaunâtre sous l'œil de Sabrina. Bientôt il disparaîtra. Tony en sait quelque chose, il a ramassé assez de beignes pour s'en souvenir, quand André jouait les caïds et qu'il fallait le défendre. L'arc-en-ciel sur les joues de Sabrina, c'est un indicateur du temps qui passe et de sa culpabilité qui ne s'estompe pas.

Cela fait quelques jours qu'il guette une occasion de lui parler. Il y avait toujours quelqu'un près d'elle, toujours quelqu'un pour demander un coup de main.

Dans le centre-ville, Tony a repéré un tatoueur. André avait un symbole gravé sur la peau, un tatouage qu'il avait fait inscrire sur son épaule droite, au niveau de l'omoplate, après le départ de Danie. Un cœur transpercé par trois épées. Le symbole d'une carte de tarot.

À qui voulait l'entendre, il expliquait la symbolique de cette image, le message caché : souffrir, pourfendre, croître. Ce n'était pas le souvenir d'une douleur qu'il avait voulu graver mais le rappel que la rage est un puissant moteur. Il l'arborait avec fierté, « pour ne pas oublier de quoi les femmes sont capables ».

Tony traîne les pieds devant le salon de tatouage. Il a dit à Alessio qu'il allait à la pharmacie pour acheter un antidouleur.

« C'est encore ton poignet ?

– Ouais, mais ça va mieux. M'attends pas pour rentrer les chevaux. »

Il a une heure devant lui. Cela devrait suffire. Il jette un regard sur la ruelle avant de pousser la porte. Un carillon retentit et l'odeur de désinfectant le prend au nez. Dans une pièce voisine, une radio crache un morceau d'ACDC. Quelqu'un fume. La fumée est opaque, étouffante.

« C'est pour quoi ? lance l'homme d'une quarantaine d'années qui apparaît, le crâne rasé et entièrement tatoué.

– Un tatouage.

– T'es majeur ? »

L'homme le détaille des pieds à la tête. Tony acquiesce, dépose sur le comptoir sa liasse de billets. Sa paie de la semaine.

« Tu sais déjà ce que tu veux ? »

– Ouais.

– Attends que j'aie terminé avec mon client. OK ?

– OK. »

Tony ne s'assied pas dans le fauteuil club mis à disposition. Il reste debout. Il va, il vient le long de la vitrine, faisant craquer les jointures de ses mains.

« C'est bon. Viens, installe-toi. »

Le client est parti. Un motard à la veste en cuir. Tony entre dans la minuscule pièce enfumée, dans laquelle se trouve un lit semblable à ces tables d'auscultation chez les médecins et un tabouret au cuir noir. Sur un chariot métallique, le dermatographe, un kit d'aiguilles, des feuilles de transfert, les encres et un flacon d'alcool à 90°.

« Installe-toi gamin. Je te fais ça où ? »

Tony ouvre son anorak, retire son pull, désigne son omoplate droite, l'endroit exact où André avait gravé son symbole.

« Bien. »

L'homme s'assied, le cuir de son tabouret grince. Il enfle des gants en latex qu'il fait claquer.

« Qu'est-ce que je te dessine ? »

Pas question d'arborer le symbole des trois épées d'André. Il est dans une autre démarche : se souvenir de quoi il est capable, lui. Pour ne plus recommencer. Jamais.

« Un nénuphar. »

L'homme esquisse un sourire légèrement moqueur.

« Un nénuphar ? Vraiment, gamin ? »

– Un nénuphar noir. Entièrement noir. »

L'autre ravale son sourire, acquiesce.

« C'est parti alors. »

Quelques secondes plus tard, la machine se met en route et l'aiguille pénètre dans la peau de Tony.

Ce soir, c'est la dernière représentation sur la grand-place. Demain il faudra démonter le campement et reprendre la route. Le chapiteau est comble, les jeunes Tziganes vendeuses de pop-corn ne savent plus où donner de la tête. La billetterie clignote encore, bien qu'aucun ticket supplémentaire ne puisse être délivré. C'est Carmen, la mère d'Alessio et Jason, qui tient le guichet. Sabrina a définitivement perdu son poste de trésorière. D'ailleurs elle n'a même pas pointé le bout de son nez. Elle reste de plus en plus souvent enfermée dans sa roulotte les soirs de spectacle, ne sortant qu'au moment de l'entracte. Malgré leur différend, elle est toujours auprès de Chavo avant son numéro. Elle se tient droite, face à lui, pendant sa prière à saint Michel. Elle lui offre sa présence et sa bénédiction. Ensuite elle disparaît.

Sous la tente des chevaux, Tony vérifie une dernière fois le sanglage des selles, la longueur des étriers, puis il tapote l'encolure de chacun d'entre eux. Il a tressé leurs crinières, a glissé des rubans bleus et jaunes dans leur crin, les couleurs de la compagnie Pulko. Les bêtes sont prêtes, plutôt calmes, ce qui augure un beau numéro sans faux pas. Parfait pour Jason, qui sera sur la piste aux côtés d'Alessio ce soir et se laisse encore beaucoup gagner par le stress.

« Tout est bon ? » interroge Alessio en faisant tourner sa cravache entre ses mains.

Il porte son costume d'écuyer : un pantalon de cuir, des bottes de cavalier et une longue veste rouge aux boutons dorés. Ses cheveux sont plaqués en arrière. Il a de l'allure ainsi. Derrière lui, Jason a un peu moins de prestance. Sa veste est trop grande et ses bottes, trop serrées, le font claudiquer. Son père, Joseph, lui a promis qu'il recevrait un costume de jockey flamboyant neuf quand il terminerait sa scolarité et assurerait son propre numéro.

« Tout est bon », confirme Tony.

Alessio lui donne une tape sur l'épaule.

« Merci. Va te reposer.

– Bonne chance, minus ! » lance Tony à Jason.

Puis il sort de la tente sans se presser, s'allume une cigarette. Le ciel est beau ce soir, dégagé, mais Tony évite de lever les yeux vers la voûte céleste. Il n'aime plus tellement ça, regarder les étoiles, depuis qu'il sait qu'André

peut être là-haut, en train de l'observer. Il préfère garder la tête baissée sur sa culpabilité.

Les cuivres et les percussions résonnent. La voix amplifiée de Pépé Loyal s'élève par-dessus les salves d'applaudissements. Tony frissonne, jette un regard vers la roulotte de Chavo, par habitude. Les fenêtres sont toujours fermées depuis l'incident, les rideaux tirés. Mais pas ce soir. Ce soir, la pointe d'une cigarette rougeoie dans l'obscurité. L'un des fauteuils en osier est occupé et Tony sent son cœur bondir dans sa poitrine. Il passe une main dans sa poche. La liasse est là, entourée d'un ruban bleu, celui-là même qu'il utilise pour tresser les crinières des chevaux. Trente billets de vingt francs tout chauds à force d'être trimballés de poche en poche, toujours sur lui, contre sa cuisse, au cas où il aurait une occasion de lui parler. Six cents francs. Une bonne partie des économies qu'il a pu sauver en quittant la maison d'André. Le début de sa réparation.

Il avance d'un pas vif pour se donner l'illusion qu'il sait ce qu'il fait. Elle a beau ne plus tenir la billetterie ni jouer les ouvreuses, elle porte encore une de ses tenues de fête : une robe rouge satinée, un boa noir autour du cou et une cascade de fausses perles aux oreilles. Sa bouche est peinte en rouge cerise et ses yeux sont charbonneux. Dans la pénombre, le nénuphar est invisible mais Tony le devine, le verra toujours.

« Salut. »

Elle fixe le campement, droit devant. Elle ne tressaille pas. Ne cille pas. Ne répond pas. Il pourrait être invisible aux yeux de Sabrina, si ce n'était ce léger tremblement au coin des lèvres qui la trahit.

« J'ai... Je... »

Il fouille dans sa poche, en sort la liasse de billets, qu'il lui tend. Elle ne bouge pas. Ne le regarde toujours pas.

« C'est un début. Je te rendrai tout, jusqu'au dernier centime. »

Elle cesse enfin de jouer les statues, jette un coup d'œil aux billets, souffle avec un peu de mépris la fumée de sa cigarette.

« À quoi ça rime tout ça ? Me les faire confisquer pour me les rendre ? »

Il cherche son paquet de clopes dans son autre poche, a besoin de s'occuper les mains, de se donner une contenance.

« J'ai trouvé que ça pour sauver ma peau : te dénoncer... C'était idiot. Mais prends-les. Ils sont pour toi. Allez, prends-les ! »

Il les lui tend, avec insistance, un peu d'agressivité aussi. Il n'y peut rien. Il est comme ça quand il est mal à l'aise. Il voit bien qu'elle s'apprête à refuser, à l'envoyer promener avec mépris, lui et son foutu fric, mais elle se ravise, lui arrache l'argent des mains d'un geste sec. Elle fourre les billets dans son soutien-gorge, sous le boa. Puis elle recommence à fumer sans rien dire, sans le regarder. Tony fait claquer son briquet. La flamme jaillit, embrase sa cigarette. Il fait quelques pas, maladroitement, avant de se planter dans le second fauteuil. Elle ne le chasse pas. Il lui semble que c'est un signe encourageant. Alors il poursuit d'une voix rauque : « Je suis désolé pour le coup de poing. Pour ton œil... Je ne pensais pas qu'il te frapperait... »

Un rire sans joie franchit les lèvres de Sabrina.

« À quoi tu t'attendais, au juste ? »

– Je ne sais pas...

– T'as grandi chez les cassos, pourtant. Tu devrais savoir ! »

Il a l'impression de prendre une droite dans l'estomac. Il encaisse sans rien montrer.

« Il tapait pas ta mère, peut-être ? poursuit Sabrina, qui semble avoir besoin de cracher sa bile.

– Non.

– Arrête.

– Pas comme ça. Pas si fort. Elle avait pas... jamais de marques comme ça...

– Oh, il visait pas le visage alors. C'était une brute sournoise. »

Elle se lève brusquement, comme si elle ne supportait plus soudain de se trouver assise près de lui.

« Qu'est-ce que tu en sais d'abord ? réplique Tony, qui sent revenir quelques forces.

– Tu le portes sur toi. Sur ta gueule de petit minable agressif. On voit que t'as été élevé à coups de savate. »

Il se lève à son tour, piqué au vif, mais elle ne le laisse pas en placer une : « T'es qu'un gosse, Tony. Un gosse qui veut jouer aux adultes mais qui ne sait pas ce qu'il fait. Chavo m'a tabassée, ouais. Il aurait pu me tabasser plus fort que ça, même. M'envoyer à l'hosto. Et tu sais quoi ? Je m'en fous ! Les coups, c'est rien. C'est pas ça qui fait mal. »

Il ne trouve rien à répondre. N'en a pas le temps, car elle fait volte-face, plante ses prunelles bleu électrique dans les siennes.

« Les coups, c'est rien qu'une mise en bouche. Sa punition, c'est Asia. Ma fille. Il va me la prendre. Il va me la retirer. Et tu feras quoi ? Tu crois que tes billets minables y changeront quelque chose ? »

Dans sa voix, Tony entend soudain une fêlure. Sabrina pince les lèvres, jette sa cigarette avec colère. Le bleu de ses yeux est noyé de larmes mais elle cligne des paupières, détourne la tête avec fierté.

« Asia ? bredouille Tony, qui a du mal à comprendre.

– Il va me la prendre. Il sait qu'il ne peut pas me blesser plus qu'en me la prenant.

– Mais... il va en faire quoi ? »

Sabrina secoue la tête, écœurée, amère.

« Je ne sais pas. »

Tony laisse sa cigarette se consumer au bout de ses doigts sans réagir, muet. Il pense au nénuphar noir sur son omoplate, au ridicule de son geste. Sabrina resserre son boa autour de son cou. Elle va filer, Tony le craint.

« Je n'ai pas voulu ça, je te jure... »

Elle hausse les épaules, comme si elle voulait dire : *Et alors ?*

« Je suis désolé, Sabrina. Pour l'œil au beurre noir. Pour Asia. Pour... »

Elle pose une main sur son bras. Une main qui le désarçonne.

« Tais-toi. »

Et dans cette phrase, il n'y a pas de colère, pas de révolte, juste une immense tristesse.

« Sabrina... »

Elle serre son bras.

« T'es qu'un gosse, Tony. »

Puis elle retire sa main et c'est presque comme une caresse.

La porte de la roulotte claque derrière elle. Le verrou tourne. Il ne reste plus rien à observer. Plus rien à entendre. Juste une immense tristesse.

Le convoi se met en route aux premières lueurs de l'aube. On a démonté le chapiteau une bonne partie de la nuit. Allongé dans la paille, Tony se laisse bercer par les soubresauts du camion. On va passer la frontière, c'est Alessio qui l'a dit. Là-bas, ce sera une langue différente, des gens et des regards différents.

« Là où on va, ils s'en fichent pas mal qu'on s'installe dans leur commune. Du moment qu'on fait notre travail sans histoires... Ils nous regardent à peine. Bonjour, merci. Ils paient bien. Ils ont du fric. »

Jason a laissé entendre que le prix du ticket d'entrée serait légèrement plus élevé et le salaire avec. Tony a songé qu'il parviendrait peut-être à rembourser Sabrina plus vite que prévu.

Passer la frontière, il n'a jamais vécu ça. Cela lui fait drôle. Comme un soulagement. Il pourra croiser des flics sans avoir peur. Ce sera un autre monde, une autre vie. André ne sera ni mort ni enterré, sur cette nouvelle terre. Il sera juste un souvenir. Un foutu souvenir. Ce sera bien.

Ils roulent une bonne partie de la journée. Quand le convoi s'arrête, Tony ouvre grand les portes, saute au-dehors. Il a hâte de se dégourdir les jambes et de respirer autre chose que l'air vicié des box. Le paysage est baigné d'un brouillard blanc et opaque. Le ciel est de nacre. En plissant les yeux, il parvient à apercevoir un lac à l'eau givrée sur lequel dérivent quelques canards. Le terrain semble être une aire de camping. Tony repère quelques tables et bancs de bois, des poubelles en béton et un petit bâtiment qui doit abriter des sanitaires. Des allées de gravillon sillonnent l'herbe. Il souffle sur ses mains pour les réchauffer. L'air est froid, glacial même. Gorgé d'humidité à cause du lac. Mais le campement sera bien ici : l'endroit est immense. On pourra espacer les tentes, le chapiteau, les caravanes et les roulottes. Retrouver un semblant d'intimité. Et puis les chevaux auront de quoi brouter et bouger, songe Tony. Le précédent séjour sur la grand-place de centre-ville n'a pas été facile pour eux. Dark, le pur-sang, le plus

nerveux, devenait carrément agressif. Il fallait s'y mettre à deux pour le rentrer dans son box après l'entraînement.

Tony remonte dans le semi-remorque, ouvre le box de Diamant, la caresse tout en passant la longe dans le mors, puis tire doucement sur la corde pour la faire sortir. Chaque geste est déjà devenu une habitude. Il ne réfléchit plus et ça lui plaît.

« C'est plutôt chouette dehors. Vous allez être bien ici... »

Il sort Diamant, puis Hazel et Dark. Il les attache sous un chêne. Lorsque Alessio le rejoint pour s'occuper de Toy et de Tornade, il part avec Jason pour trouver un point d'eau et remplir les bacs.

« Tony ? »

La voix de Chavo le surprend tandis qu'il charge un sac d'avoine sur son épaule. Il s'arrête net, tous les sens en alerte. Chavo ne s'est plus jamais adressé à lui depuis ce matin où il l'a tiré du lit et jeté hors du camion. Le pacte était implicite entre eux : Tony pouvait rester à la compagnie Pulko mais devait travailler sans faire d'histoires. Tout ce temps qui a suivi, Chavo s'est contenté de le tolérer en l'ignorant. Mais voilà que ce matin, il s'adresse à lui. Tony laisse tomber son sac d'avoine au sol.

« Oui ? »

Il est bien conscient que la bienséance l'obligerait à ajouter « Padre », mais il n'y arrive pas. Il ne se sent pas encore tout à fait appartenir à la grande famille Pulko.

« On a besoin de bras pour sortir les braseros et les radiants à gaz. »

Chavo lui désigne un groupe d'hommes, plus loin, qui se pressent aux portes d'un camion bleu nuit arborant le nom de la compagnie et décoré d'étoiles jaunes.

« D'accord. »

Chavo disparaît et Tony reste pantois. C'est idiot mais il y a songé... Il a espéré... L'espace d'un instant, il a eu la folie de croire que Chavo s'était souvenu de leur marché, qu'il s'appêtait à lui proposer un essai en tant que garçon de cage...

Tony se joint au groupe d'hommes qui prend d'assaut l'énorme camion bleu nuit. À l'intérieur, c'est un véritable grenier, une caverne d'Ali Baba. On y trouve des décors de scène, des luminaires, du mobilier, des caisses

d'outils, des costumes suspendus à des portants, des barbecues à charbon, des bâches, des tables, et de vieux radiants et leurs bonbonnes de gaz que Paulo ordonne à Tony de sortir.

« Je vais t'aider ! » déclare Matelo en lui donnant une grande tape dans le dos, juste sur son tatouage encore sensible.

Tony serre les dents, le salue d'un geste du menton. Ils poussent les caisses, déplacent les cartons, accèdent aux chauffages d'appoint, qu'ils portent dehors en soufflant fort. Leurs bouches renvoient une buée opaque. L'haleine de Matelo est chargée de vin. De bon matin.

« Il va cailler, dit-il. Moins deux cette nuit. Moins cinq la suivante. Pas question de sortir les fauves ce matin. Ils supporteraient pas l'air vif. On va attendre que les températures remontent un peu cet après-midi. Chavo a fait augmenter les rations de viande parce que les bêtes brûlent beaucoup de calories à essayer de se réchauffer. »

Tony ne sait pas vraiment pourquoi Matelo lui raconte tout cela, même s'il en a une vague idée : Matelo a son orgueil, il aime avoir son petit auditoire, et avec Tony, qui rêve de son poste de garçon de cage, il est sûr d'avoir une oreille attentive, et même de susciter de l'envie.

Au loin, sous le barnum, on allume des braseros à gaz et les femmes se massent autour en se frottant les mains, soufflant sur leurs doigts. Raquel, une brune aux cheveux si longs qu'ils atteignent ses reins, a une place de choix près des flammes avec son ventre proéminent. Une vieille dame lui frictionne le dos. Fidji, la cousine et promise d'Alessio, une jeune fille maigre aux cheveux acajou, porte la petite Shana dans ses bras. Carmen fait bouillir les casseroles d'eau pour le café des hommes. Sabrina, elle, n'est pas là.

Le café brûlant qu'on lui sert quelques minutes plus tard réchauffe un peu Tony. Il rejoint Alessio et Jason sous le chêne, où ils discutent à côté des chevaux qui broutent.

« C'est polaire ici. On reste combien de temps dans cette ville ?

– Deux semaines.

– Deux ?

– Y a du fric à faire. J'te l'ai dit. On fera trois soirs de représentation, deux de relâche, et ainsi de suite pendant quinze jours. »

Durant quelques instants, ils boivent leurs cafés en silence. Dark hennit doucement. Le froid ne semble pas déranger les chevaux, qui piétinent avec bonheur cette herbe qu'ils prennent plaisir à retrouver, même givrée. La voix d'Alessio résonne soudain avec une gravité qui surprend Tony : « Il faut qu'on te parle. »

À l'inverse de son frère, Jason a un sourire impatient sur le visage, ce qui ne rassure qu'à moitié Tony.

« Voilà, reprend Alessio. On a tenu conseil, Jason et moi. Ça fait un mois que tu es avec nous maintenant.

– Un mois déjà..., fait Tony pour masquer sa nervosité.

– Ouais. Pour un gadjo, tu ne bosses pas si mal. On peut même compter sur toi.

– Merci... »

Le regard de Tony passe de l'un à l'autre, de plus en plus perplexe.

« Il fait froid, déclare Jason.

– Ouais, approuve Alessio. Il fait un putain de froid de canard.

– Vous accouchez oui ou merde ? » grommelle Tony.

Alessio l'arrête d'un geste de la main. Sa gravité se mue petit à petit en amusement.

« On sait que la paille est un bon isolant et que la chaleur dégagée par les chevaux est plutôt efficace, n'empêche qu'un bon lit avec un radiant à gaz, c'est pas mal non plus... »

Jason approuve, prend la suite : « Voilà, le conseil a décidé à l'unanimité de... (il mime un roulement de tambour) te faire une place dans notre caravane. »

Tony ne s'attendait absolument pas à ça. Il reste un peu con avec son gobelet de café à la main et un sourire hésitant sur les lèvres.

« Mais on te prévient, poursuit Alessio. Si tu ronfles, si tu es somnambule ou si tu grinces des dents, tu regagnes ta paille. C'est compris ? »

Pour une surprise, c'est une surprise. Tony acquiesce : « C'est compris.

– Et on te demandera cinquante francs par mois.

– Pour ?

– Pour la couchette. C'est non négociable.

– Bon... D'accord. »

Alessio lui tend une main. Tony conclut leur accord d'une poignée solennelle. Jason lui tape dans le dos.

« Allez, venez, dit-il, on va vite piquer un radiant à gaz avant qu'il n'en reste plus ! »

Il n'a que son sac à dos et celui rempli des affaires de Mano, n'empêche que c'est déjà trop pour l'espace exigü qu'il va partager avec les deux frères. La caravane est meublée d'une table et d'une banquette au tissu orange à fleurs, encombrées d'effets personnels ; au milieu, quelques placards muraux déjà remplis, et au fond, deux lits superposés à la structure métallique rouillée dont les couvertures tombent jusqu'au sol. Ça ne sent pas le frais ici : un subtil mélange de transpiration, d'humidité et de sellerie, dont Alessio et Jason ramènent l'odeur sur leur peau, leurs bottes et leurs vêtements, chaque soir.

« Je... Je suis censé m'installer où ? demande Tony en laissant tomber à ses pieds le grand sac en plastique.

– Là, répond Alessio en lui montrant le lit du bas.

– Là ? répète Tony, car le lit est encombré d'un jean, d'une couverture jaunie posée en vrac et d'un magazine.

– C'est mon lit, lui apprend Jason. Alessio occupait celui du haut. Le droit d'aînesse. Mais maintenant on va tout changer.

– Ouais, approuve Alessio. Je vais prendre le lit double.

– Quel lit double ? demande Tony, qui ne voit vraiment pas où il y aurait l'espace d'installer un lit double.

– La banquette devant la table se déplie. Ça donne un couchage double. Je vais m'installer là, ce sera mon nouveau privilège. Toi tu prendras le lit de Jason, en bas, et lui ira sur le lit du haut. »

Jason semble excité par cette idée, sans que Tony comprenne très bien ce que cela change, au fond.

« On sera un peu à l'étroit mais c'est temporaire, ajoute Alessio. Dès que j'aurai épousé Fidji, je m'installerai avec elle dans une nouvelle caravane que nos parents nous offriront. En attendant, je suis le patriarche ici, et vous avez intérêt à filer droit ! »

Jason se moque en le singeant. Déjà, les deux frères s'activent à défaire leurs lits, ils rassemblent les couvertures, jettent les oreillers, envoient promener les vêtements qui se trouvent sur leur passage. Tony se laisse tomber sur le matelas nu du lit du bas. Le sommier grince. Il lui semble qu'il manque quelques lattes car le matelas s'enfonce en son centre. Il

commence à sortir ses maigres effets personnels : la vieille couverture en laine rêche que Sabrina lui a donnée, un pull délavé qui, une fois roulé en boule, lui servira d'oreiller. Il plie maladroitement ses vêtements, les glisse sous le sommier métallique. Puis il prend soin de cacher dans une paire de chaussettes son cutter et le reste de ses économies.

Alessio, qui a fini de déplier la banquette, s'allonge, bras écartés, savourant l'espace dont il dispose. Jason lui envoie une paire de chaussettes sales au visage. Ça crie, ça se bagarre dans l'espace exigü. Jason, voulant échapper à la clé de bras d'Alessio, s'agrippe à la porte du placard mural qui manque de se dégonder. Tony les regarde en souriant.

La nuit tombe sur le campement. Le chapiteau est monté. Demain, on s'attaquera à la structure intérieure. Tony rentre les chevaux dans le semi-remorque, mais, pour la première fois, il referme les portes et leur souhaite bonne nuit de l'extérieur. C'est stupide, mais il a l'impression que ça lui manquera, tout ça : le contact avec la paille qui gratte, le bruit de leurs sabots qui piétinent dans les box, les doux hennissements dans leur sommeil, même l'odeur forte de crottin. Il s'y est habitué, c'est devenu quelque chose de rassurant.

Il fait un détour avant de rejoindre la caravane des deux frères, passe tout près de la roulotte de Sabrina. Il espère la trouver là en train de fumer mais elle n'y est pas. Elle est sous le barnum, avec Chavo. Il reconnaît son anorak et son chignon haut. Son visage est entouré de fumée. Elle semble absente aux conversations mais elle se tient aux côtés de son mari malgré tout.

Dans la caravane, le radiant à gaz produit une chaleur presque étouffante. Alessio feuillette un magazine, allongé en travers de son grand lit.

« Les chevaux sont au chaud ? demande-t-il en entendant la porte se refermer.

– Oui », confirme Tony.

Jason, torse nu, frictionne ses cheveux pour les sécher. Les douches du bloc sanitaire ne sont pas tout à fait chaudes, Tony n'a pas eu le courage de se déshabiller avec ce froid vif. Il se lavera demain. Il gagne sa couchette tout habillé, s'enroule dans la vieille couverture qui sent encore le foin. Il ferme les yeux, s'endort, bercé par le ronron du radiant.

Il est réveillé quelques heures plus tard. La caravane est plongée dans le noir. Un léger ronflement s'échappe de la couchette d'Alessio. Le lit de Tony tremblote. Il se redresse, troublé. Les tressautements sont légers mais réguliers, de plus en plus rapides. Il perçoit une respiration saccadée au-dessus de lui. Comprend aussitôt.

« Putain, Jason, c'est pas vrai ! »

Tony donne un coup de latte dans le sommier au-dessus de sa tête.

« Hé ! proteste Jason.

– C'est quoi ce bordel ? grommelle Alessio d'une voix pâteuse.

– Dis au moins d'arrêter de se pignoler ! »

Alessio lance un juron : « Et tu me réveilles pour ça ? »

Jason, là-haut, fait semblant de dormir et Tony tape de plus belle.

« Espèce de dégueulasse, fais ça ailleurs, sous la douche comme tout le monde ! Alessio ? Ho ! T'es le patriarche ici ! Tu dis rien ? »

Alessio grommelle une nouvelle fois.

« C'est le problème de la couchette du bas, que veux-tu... »

Il se tourne dans son lit, indifférent au débat.

« Jason, je te préviens, si tu recommences... »

Le lit cesse de frémir. Tony reste aux aguets de longues minutes. Le sommeil est en train de l'envelopper de nouveau. Il s'abandonne enfin à la torpeur quand les soubresauts reprennent.

« Bordel ! »

Il saute du lit, attrape son anorak à l'aveugle, ouvre la porte sur le froid glacial.

« Hé ! C'est quoi ce bazar ? » grogne Alessio.

Tony claque la porte derrière lui et cherche rageusement son paquet de cigarettes dans sa poche.

Il fume en marchant d'un pas rapide autour du lac. Un brouillard épais plane au-dessus de l'eau. La lune peine à percer ce rideau blanc, elle est pleine et ronde, pourtant presque invisible. Le campement est endormi. Quelques roulottes sont encore allumées, mais plus personne ne se risque dehors. Au loin, la voiture-cage semble éclairée d'une lueur argentée. Irréelle. Tony ne veut pas y penser mais il y pense quand même. C'est plus fort que lui, depuis qu'il a vu Matelo extraire la clé et le crochet de l'une

des roues. Il balaie d'un nouveau regard le campement. Deux roulottes sont éclairées. Celle de Matelo et Raquel : cela n'a rien de surprenant, Matelo a révélé que sa femme faisait des insomnies en cette fin de grossesse. Matelo risque-t-il de sortir pour s'aérer ? Avec ce froid, c'est peu probable, il s'enfilera une mignonnette à l'intérieur avant de sombrer. L'autre roulotte est celle de Pépé Loyal, qui vit avec sa fille, Inès, une grosse Gitane d'une cinquantaine d'années. Le vieux ne mettra pas un pied dehors, c'est certain. Quant à la fille, pourquoi sortirait-elle ? Elle fait sans doute des mots fléchés en fumant une sans filtre sur la petite banquette.

Tony écrase sa cigarette, se dirige à pas de loup vers la voiture-cage. Il se retourne plusieurs fois, persuadé qu'une ombre va surgir, mais tout est immobile, comme si le froid avait figé le temps sur le campement.

Arrivé devant le véhicule, il s'agenouille. L'herbe gelée crisse sous ses rotules, imbibe le tissu de son pantalon. La clé et le crochet sont là, glissés dans la jante de la roue arrière, comme l'autre nuit. Par orgueil, Matelo a divulgué un secret qu'il devait être le seul à connaître. Si Chavo savait... Tony se relève. Il agit au ralenti, à l'affût du moindre bruit. Il manque défaillir quand un canard pousse un cri avant de s'envoler à la surface du lac. Le cœur battant, ses yeux scrutent les alentours : la roulotte de Pépé Loyal s'est éteinte. Celle de Matelo et Raquel continue de luire dans la nuit.

La clé tourne dans la serrure. Tony insère le crochet dans l'anneau et doucement fait basculer le panneau de bois. Il ne l'ouvre pas tout à fait. Il libère juste l'espace suffisant pour se glisser à l'intérieur. Puis il fait claquer son briquet. Une flamme timide éclaire le couloir. Deux yeux verts émergent des ténèbres : ceux de Jaipur, qui retrousse ses babines, montre ses dents en grondant doucement.

« Ça va, ça va, je recule », murmure Tony.

Il a le cœur au niveau de la gorge, tous les poils de son corps dressés. Ayant vaguement conscience de l'espace, il fait un pas en arrière mais pas plus, au risque de se faire attraper le mollet par les lions, qu'il entend s'agiter avec nervosité. Quelque part, un feulement répond au grondement de Jaipur.

« Vous allez pas réveiller tout le campement, hein ? Je viens juste m'asseoir un moment. »

Il déplace la flamme de son briquet : à droite, à gauche, tourne sur lui-même. Partout, des paires d'yeux derrière des barreaux, qui le fixent avec

méfiance. Il est un intrus ici et leur accueil n'est pas aussi détendu que celui qu'ils ont réservé à Matelo, l'autre soir. Les grondements vont crescendo. Les pattes piétinent la sciure. Les queues tapent contre les murs. Tony recule tout au fond du couloir jusqu'à ce que son dos cogne contre le panneau de bois. Alors il éteint sa flamme. Le noir tout autour. Plus rien. Plus de fauves. Pourtant ils sont là. Leur odeur poivrée, musquée, piquante envahit tout l'espace. Les rauquements grossissent, se font de plus en plus menaçants. Tony se laisse glisser le long du mur. Recroquevillé là, au fond du couloir de la voiture-cage, il tente de ralentir sa respiration.

« Je viens juste m'asseoir. »

Une patte fouille entre les barreaux, s'agace. Un souffle profond, rocailleux, résonne à sa gauche. Thor ou Kalif ? Les fauves lui font comprendre qu'il n'est pas le bienvenu ici, qu'il doit déguerpir, et vite. Mais il tient bon. Comment pourrait-il prétendre vouloir devenir garçon de cage s'il n'est pas capable d'imposer sa présence ?

Tony rallume son briquet, brusquement. Thor recule. Jaipur feule. Il l'éteint. Le noir de nouveau les engloutit. Il inspire, avale sa salive. *Ils sont enfermés.* Son cœur cogne. Lumière : les yeux vert vif de Jaipur. Noir : disparus. Lumière : les crocs de Kalif, ses babines retroussées. Noir : il n'existe plus. Lumière : les rayures d'Amara ondulant le long des barreaux. Noir : *Vous n'êtes qu'une illusion.*

Tony use son briquet, fait apparaître et disparaître les fauves à sa guise. Chaque fois que le noir l'enveloppe, il sent un frisson le parcourir. *Et s'ils parvenaient à sortir de leurs cages, et si je les découvrais face à moi, dans le couloir, en rallumant ?* Mais rien de ce genre ne se produit. Tony finit par laisser l'obscurité s'installer. Les fauves le voient-ils ? Probablement. Perçoivent-ils sa peur, l'odeur de la sueur qui perle au-dessus de sa lèvre ? Si oui, cela excite-t-il leurs instincts ?

Il se met à fredonner à mi-voix : « J'ai la vie qui m'pique les yeux »... Une chanson de Renaud que son père écoutait en boucle. Il fredonne pour chasser définitivement la peur. L'envoyer crever. Il chante parce que ça fait ralentir son cœur. Et les fauves, dans le noir, écoutent. Il lui semble qu'Amara s'est mise à souffler fort, en rafales courtes, comme bercée par sa voix...

Il referme doucement le panneau de bois, replace la clé et le crochet dans la jante. Combien de temps est-il resté là-dedans ? Une éternité. Une heure. Il a rallumé la flamme de son briquet quand il a senti ses muscles se relâcher, sa respiration s'apaiser, sa sueur sécher. Seule Amara était encore là, à l'observer, debout contre les barreaux, y frottant son museau. Kalif et Thor dormaient l'un contre l'autre. Saskia somnolait, bien qu'elle ait ouvert un œil interrogateur en le voyant se lever. Jaipur faisait un brin de toilette au fond de sa cage. Tony s'est éclipsé comme il était venu : discrètement, à la flamme de son briquet. Satisfait d'avoir imposé sa présence.

Cette fois, le campement entier est plongé dans le noir, la lumière s'est éteinte chez Matelo et Raquel. Le brouillard est encore plus dense, plus bas. Tony est sur le point de reprendre le chemin de la caravane quand une lueur minuscule le distrait. Un point rougeoyant, là-bas, devant la roulotte de Chavo. Son sang se glace. Si Chavo vient de le surprendre en train de quitter la voiture-cage, il est bon pour prendre la porte... Il se fige. Le point rouge reste lui aussi immobile. Est-il visible de si loin ? Repérable ? Il bouge lentement, comme une proie qui essaierait de se fondre dans le décor. Le rougeoiement bouge à son tour. Tony longe le lac, là où le brouillard est le plus opaque. Il approche de la roulotte tout en restant à couvert. La silhouette se précise. Fine et élancée. Un rideau de cheveux enveloppe les épaules. Ce n'est pas Chavo. C'est Sabrina. Alors il se dirige vers elle sans y réfléchir. Il avance, de plus en plus vite, pressé maintenant de lui faire face sans savoir pourquoi. Il ne cesse de la chercher sur le campement, ne la trouve que rarement. Jamais seule en tout cas. Cette nuit, elle est là. Mais alors qu'il est à une dizaine de mètres d'elle, alors qu'elle ne peut ignorer qui vient, Sabrina fait brusquement volte-face. Tony arrive devant la roulotte, troublé, incertain. L'endroit est vide. La roulotte est plongée dans l'obscurité, absolument silencieuse. Aucun rideau ne frémit. Il se demande s'il n'a pas rêvé cette présence. Mais le mégot est là, rougeoyant, qui se meurt dans l'herbe glacée.

« Hé, Tony ! Hé ! »

Matelo agite les bras. Tony le rejoint dans la file pour recevoir son café. Il a mal dormi. Depuis qu'il a emménagé dans la caravane des deux frères, ses nuits sont chaotiques. Jason a le sommeil agité, ne cesse de se retourner dans son lit, faisant tanguer celui de Tony. Sans parler des hormones du garçon, qui le prennent n'importe quand, même à l'aube.

« Ça va ? » demande Matelo.

Il a l'œil brillant, semble ne pas tenir en place. Tony cherche sa femme du regard : peut-être a-t-elle accouché cette nuit ? Mais Raquel est là, sur une chaise, enveloppée d'un plaid, son ventre encore plus rond que la veille.

« Ça va », répond Tony laconiquement.

Matelo se penche vers lui, baissant la voix : « Tu devineras jamais !

– Dis-moi...

– Tu as déjà approché la panthère de Chavo ?

– Asia ? demande Tony.

– Ouais. Asia. Une magnifique panthère nébuleuse. »

Tony secoue la tête. Matelo ne sait pas tenir sa langue, et Chavo se montrerait suspicieux s'il apprenait que Tony a déjà vu sa panthère si bien gardée.

« Crois-moi, il n'existe aucune créature aussi belle que cette princesse d'Asia ! À côté d'elle, Amara n'a qu'à bien se tenir ! Eh bien tu ne devineras jamais... »

Ils sont maintenant arrivés devant Fidji, qui remplit leurs gobelets de café. Tony tend le sien. Matelo l'imité avec un temps de retard.

« Chavo va me la confier ! jubile Matelo quand ils s'éloignent avec leur breuvage.

– Vraiment ?

– Il dit qu'il est temps de démarrer le dressage. Il veut que je la prenne avec moi.

– Avec toi ? répète Tony, de plus en plus hébété.

– Elle va quitter la roulotte de Chavo et Sabrina. Il paraît qu’elle est trop attachée à Sabrina, qu’elle la prend pour sa mère, et c’est pas bon. Alors elle va vivre avec moi.

– Dans ta caravane ? »

Matelo se renfrogne légèrement.

« Non... Raquel me tuerait si je ramenaï une panthère nébuleuse à côté du bébé... Asia dormira dehors. Dans une cage. Comme les autres fauves. Mais tout près de notre caravane. Et je la ferai travailler tous les matins. Chavo pense que dans un premier temps, on aura du mal à l’entraîner avec les autres fauves. Alors faut que je lui invente un numéro en solo. J’ai carte blanche. C’est dingue, non ?

– Ouais. »

C’est dingue, c’est vrai. Une chance en or. Confier une responsabilité pareille à un garçon de cage, ça ne doit pas se rencontrer tous les jours. Il ne peut s’empêcher de penser à Sabrina. À sa colère. Son chagrin. À l’incompréhension d’Asia, aussi, qui se verra brutalement chassée de la chaleur de sa roulotte, des draps satinés, privée des caresses de sa maîtresse...

« Tu sais ce que ça veut dire ! enchaîne Matelo dont le timbre baisse encore.

– Non...

– Réfléchis ! Vas-y ! »

Matelo le saisit par les épaules, colle son front contre le sien, le prenant entre quatre yeux. Tony a envie de se dégager mais la phrase tombe : « Je vais avoir besoin d’un assistant garçon de cage !

– Quoi ?

– Ben oui, mon gars ! Je vais plus pouvoir nettoyer les box des cinq fauves, les nourrir, les soigner, assister Chavo pendant son travail et commencer mon entraînement avec Asia.

– Tu...

– C’est cool, non ?

– Tu en as parlé à Chavo ?

– Ouais.

– Et ?

– Et il a dit que c’était moi qui jugeais. Mais qu’il voyait pas d’inconvénient à te confier le nettoyage des box et la distribution de

barbaque. »

Tony déglutit. Il a du mal à y croire.

« T'es sûr ?

– Ouais, mon gars. »

Matelo le repousse, donne un coup dans son épaule.

« J'ai bien vu comme tu t'es chié dessus quand on jouait avec Amara !

Mais j'ai rien dit à Chavo, promis ! »

Tony tente d'esquisser un rictus.

« OK », dit-il.

Ce sont les seuls mots qu'il parvient à prononcer.

« OK ! » répète Matelo en lui envoyant un clin d'œil.

Tony cherche Sabrina du regard, ne la trouve pas. Elle est de plus en plus souvent absente sur le campement, passe de longues heures enfermée dans sa roulotte.

« On se retrouve dans une demi-heure à la voiture-cage ? » lui glisse Matelo avant de s'éloigner. Tony songe à l'ironie de tout cela. Au foutu sens de la vie. Ce sont les salauds dans son genre qui s'en sortent le mieux. Toujours.

« Tu vas pas laisser tomber mes chevaux pour des charognards, hein ? »

Alessio ne semble pas vraiment ravi de la nouvelle. *Allons bon*, songe Tony. *Et si je perdais ma place dans la caravane ?* Il est prêt à prendre ce risque. Il pensait ne plus jamais revoir passer cette opportunité de devenir garçon de cage. Il ne peut pas la laisser filer.

« Je m'occuperai de tes chevaux l'après-midi.

– C'est le matin que j'ai besoin de toi, rétorque Alessio avec dureté.

– Alors je me lèverai plus tôt. Tes chevaux seront prêts quand tu te réveilleras. »

Jason n'affiche pas la raideur d'Alessio. Ça semble lui être égal. D'ailleurs, il y voit une occasion.

« Je peux le faire, moi...

– Tu es censé assister à tes cours tous les matins, toi !

– J'en ai ma claque de cette foutue école qui ne sert à rien. Tu sais comme moi que je présenterai mon numéro dans un an, quoi qu'il arrive.

– Ouais, mais en attendant, tu sais à peine lire. Ça te rend fier d'être un foutu illettré ? »

Jason hausse les épaules, pas vraiment vexé. Alessio frotte plus fort encore le cuir de Dark, renfrogné.

« Tu me trahis, gadjo. Tu me trahis juste quand je pensais que je pouvais te faire confiance.

– Je cumulerai les deux boulots. Je sais que je peux le faire. »

Un silence lui répond. Alessio jette l'éponge dans le baquet d'eau qui déborde, éclabousse leurs chaussures.

« Te fais pas de film ! lâche-t-il avec humeur. Tu vas juste nettoyer la merde des fauves. Rien de plus. »

Tony croise le regard de Jason qui se mord la lèvre, amusé par la susceptibilité de son frère. Ils se sourient tous les deux.

« J'ai bien commencé en nettoyant la merde de tes chevaux... », fait remarquer Tony.

Au regard noir qu'Alessio lui lance, Tony n'insiste pas. Il déguerpit sans demander son reste.

Les fauves tournoient dans l'arène sous l'œil attentif de Chavo et ses claquements de fouet. Dans les cages désormais vides, Matelo et Tony donnent de grands coups de balai pour débarrasser la sciure jonchée de déjections. L'odeur est infecte. Bien moins supportable que celle des excréments de chevaux. Elle pique le nez, colle à la peau. Agenouillé, en apnée, Tony réceptionne la saleté dans une large pelle qu'il déverse dans un sac-poubelle. Matelo rit en le voyant étouffer.

« Il faut passer par ça pour savoir si on a la vocation, mon gars ! »

Ils terminent avec la cage de Jaipur, quand Matelo se redresse, siffle avec ses deux doigts coincés dans la bouche.

« Voilà ma princesse ! »

Tony lève la tête, interrogateur.

« Regarde ! s'exclame Matelo. C'est elle, Asia ! Regarde ! »

Tony sort dans le couloir à la suite de Matelo. Dehors, à quelques pas, nimbées d'un brouillard blanc mystérieux, avancent Sabrina et Asia. Sabrina est enveloppée d'un manteau de fourrure noire qui descend jusqu'à ses pieds. Ses cheveux sont retenus en un chignon impeccable, sa bouche peinturlurée d'un rouge presque noir. Dans sa main, elle tient la laisse d'Asia, une jolie longe en cuir ornée de boucles dorées. La panthère se meut d'une démarche gracieuse, lente, tout en ondulations, et les motifs de sa

fourrure chatoient. Bien qu'elle n'ait pu rater le sifflement et les cris de Matelo, Sabrina les ignore. Elle passe devant eux, le menton haut.

« Elle me fait la gueule », constate Matelo.

Tony se retient d'ajouter : *À moi aussi...* Matelo soupire, un peu contrarié.

« N'empêche, je ne sais pas ce qu'elle croyait... Elle n'allait pas la garder auprès d'elle toute sa vie...

– Où elle l'emmène comme ça, à ton avis ?

– J'imagine qu'elle l'habitue doucement à l'extérieur. »

Les deux silhouettes s'éloignent dans la brume, aussi majestueuses l'une que l'autre.

Une fois les cages nettoyées, Tony et Matelo sont réchauffés. Ils retirent moufles et bonnets.

« Viens, on va chercher la viande. Il sera bientôt l'heure de nourrir les fauves. »

Ils traversent une partie du campement jusqu'au semi-remorque frigorifique. Matelo ouvre les portes arrière. Tony découvre d'énormes bacs à roulettes qui exhalent des odeurs de chair crue.

« Aide-moi à en descendre un. »

Matelo grimpe, installe la rampe. Tony le rejoint. Ils ne sont pas trop de deux pour pousser le chargement.

« Combien il y a de barbaque là-dedans ?

– Quinze kilos par mâle. Six à huit par femelle. »

Tony émet un sifflement. Matelo referme les portes de la chambre froide.

« On va voir ce que t'as dans le ventre maintenant. »

Cela semble l'amuser.

Ils montent le bac de viande dans le couloir des fauves. Les bêtes, qui ont regagné leurs cages, sentent la chair fraîche, s'agitent, grondent, tentent de passer leurs pattes entre les barreaux.

« C'est le moment le plus délicat, confie Matelo. Ils ne reculeront devant rien pour obtenir leur morceau de viande. Ils n'hésiteront pas à te saigner. Il faudra être méfiant. Toujours. Tu vas te servir de ta fourche pour les nourrir. Jamais tu n'approches tes mains des cages, compris ?

– Compris.

– Tu plantes le morceau de viande au bout de la fourche et tu la passes entre les barreaux. Regarde. »

Matelo montre l'exemple en tendant la fourche dans la cage de Jaipur. Tout se passe en une fraction de seconde : le tigre se jette sur la viande, qu'il arrache féroce­ment et déchire à coups de crocs. Les mâchoires claquent. Le souffle rauque est haletant. Dans leur dos, Saskia pousse un rugissement, faisant naître au creux de la poitrine de Tony un frisson glacé. S'habitue­ra-t-il jamais à ce son ?

« Son instinct de chasseuse refait surface en permanence, commente Matelo. Chavo l'a achetée sans savoir que c'était une tueuse de clan. C'est pas de chance. Elles sont plus dangereuses, blessent plus souvent et plus gravement que les autres.

– Les tueuses de clan, c'est-à-dire ?

– Les lions s'organisent en clans, et ce sont les lionnes qui chassent. C'est toujours la même lionne qui dépiste et qui abat : la tueuse du clan. Ensuite, elle invite les autres membres à venir manger. Les lionnes peuvent sembler plus douces et dociles que les lions, plus faciles à faire travailler, mais si tu tombes sur une lionne avec un tempérament de chasseuse, tu n'es pas au bout de tes peines ! Faire travailler Saskia, c'est parfois jouer avec la mort. Chavo en est conscient. Il aimerait s'en débarrasser, mais il ne peut pas s'y résoudre. Il a un lien particulier avec cette lionne. Et tu sais ce qu'on dit dans le métier ? C'est toujours la bête dont tu ne te méfies pas qui finit par t'accrocher ! Alors qui sait ? C'est peut-être Amara qui finira par le blesser. Cette bonne pâte d'Amara. Remarque, il vaudrait mieux que ce soit un tigre plutôt qu'un lion. Rapport à leur instinct grégaire : si un lion t'attaque, tu peux être sûr que tous les autres rappliqueront pour se partager la viande. Alors qu'un tigre... S'il t'attaque... les autres ne bougeront pas. Ne viendront jamais à sa rescousse. Ou alors ils finiront par attaquer l'assaillant, histoire de pouvoir lui voler son bifteck. »

Matelo enfourche un nouveau morceau de viande.

« Tu sais ce qui se passerait si on plaçait Amara et Jaipur dans une même cage et qu'on leur tendait un morceau de viande ?

– Non.

– Ils s'entr'égorgeraient et l'un d'eux finirait par mourir dans une mare de sang... Pour un morceau de barbaque ! »

Joignant le geste à la parole, Matelo mime un tigre à l'agonie, s'étouffant dans son sang.

« Tiens, tu sais ce que tu vas faire ? Retrousses tes manches et prends un morceau de chair entre tes mains. Garde-le un moment. Malaxe-le. Il doit s'imprégner de ton odeur.

– Pourquoi ? demande Tony, méfiant.

– Créer un lien avec les fauves est la seule condition pour qu'ils tolèrent ta présence. En gardant la nourriture longtemps dans tes mains, tu vas permettre à la viande de s'imprégner de tes émanations. Ainsi les fauves commenceront à s'habituer à ton odeur.

– Vraiment ? »

Matelo confirme d'un hochement de tête. Tony plonge ses bras jusqu'aux coudes dans la chair crue, réprimant un sentiment de dégoût, et Saskia, de nouveau, rugit dans son dos. Les cages ont beau être verrouillées, il ne fait pas le malin, entouré de fauves, les deux mains dans leur déjeuner.

« Pour le reste il n'y a pas de secret : plus tu passeras de temps avec eux, plus ils s'habitueront à ta voix, à ton pas, à ton odeur, à tes vêtements, à tout ton être, et plus ils seront enclins à travailler avec toi. »

Peu après, ils rapportent les bacs vides dans le camion frigorifique.

« Nourrir les fauves, c'est du flan ! déclare Matelo. Ouvrir et fermer les cages, c'est autre chose. Et être dans l'arène, je t'en parle pas ! Tout le monde n'est pas fait pour ça. »

Si Matelo a beaucoup agacé Tony au début avec sa suffisance, celui-ci doit reconnaître qu'il en connaît un sacré rayon sur les fauves, et puis, Tony lui doit cette occasion de devenir son assistant...

« Tu n'as jamais peur ? demande-t-il sans détour.

– Peur ?

– Face aux fauves... Dans l'arène. »

Matelo s'arrête. Il semble réfléchir en toute franchise à la question.

« Peur... Je ne crois pas... Entrer dans l'arène ça me fait un truc puissant. Un truc qui me propulse tout là-haut. Un shot d'adrénaline. Un putain de feu d'artifice dans les veines. C'est une drogue dont tu ne peux plus te passer. »

Tony croit comprendre. Mais quelque chose le taraude.

« Tu crois que... qu'il est possible de devenir garçon de cage quand on a ce truc-là, ce fameux shot d'adrénaline, mais qu'on a peur aussi, une saleté de peur qui colle à la peau ? »

De nouveau, Matelo semble réfléchir intensément à la question.

« Honnêtement, j'en suis pas sûr, mon gars... »

Une clameur commence à monter dans le campement en fin de journée. C'est soir de relâche, il n'y a aucune raison pour qu'un brouhaha se répande de la sorte. Tony est en train de rentrer les chevaux avec Jason.

« On va voir ? » suggère-t-il.

Sous le barnum, Joseph et Freddy alignent des bouteilles d'alcool et des verres à liqueur. Les femmes ont interrompu la préparation du dîner. Elles semblent gagnées par une grande agitation. Au fond des marmites d'eau bouillante, elles plongent des langes et des serviettes, qu'elles récupèrent ensuite à l'aide de pinces et disposent dans des cuvettes. Les enfants courent et crient, gagnés par une ferveur commune. Au milieu de cet essaim bourdonnant, Chavo converse avec deux hommes, imperturbable.

« Qu'est-ce qui se passe ? » lance Jason à Alessio, qui arrive aux côtés de Fidji.

La porte d'une caravane s'ouvre soudain et Matelo en sort, pâle, titubant. Tous les regards convergent vers lui. Les conversations s'interrompent.

« Alors ? » demande durement Chavo.

Matelo s'approche, comme un marin cherchant à se maintenir debout sur le pont de son navire. Est-il ivre à ce point ? Sa voix est blanche quand il déclare : « La poche est rompue. »

Ni Jason ni Tony n'y comprennent grand-chose, mais aussitôt l'essaim se remet à bourdonner. Les femmes s'agitent. Les cuvettes passent de main en main. On plonge d'autres serviettes dans les marmites. La fille de Pépé Loyal prend la direction des opérations, envoie Carmen et Fidji dans la caravane, en première ligne, tandis qu'elle ordonne à un groupe de femmes : « Stérilisez une paire de ciseaux et des aiguilles. »

Shana, la jeune sœur d'Alessio et de Jason, essaie de suivre sa mère. Celle-ci la repousse sans ménagement : « Ce n'est pas ta place ! Va voir ton père ! »

Joseph intervient, un peu mollement. Les hommes semblent sonnés. Les femmes, fébriles mais efficaces, gardent la tête froide.

« Raquel est en train d'accoucher, explique Alessio en rejoignant Tony et Jason.

– Là ? s'exclame Tony. Dans la caravane ?

– Dans la caravane, confirme Alessio. Les anciennes savent faire. Les femmes se relaieront auprès d'elle toute la nuit s'il le faut. Ce n'est pas un problème. »

Matelo a rejoint la longue table principale. Il se laisse tomber sur un banc, attrape un verre et le lève, réclamant son remontant. Personne ne cherche à le raisonner. On le lui remplit. Il le descend d'une traite. Il est livide, presque choqué. Il répète à qui veut bien l'entendre : « Il y en avait partout... Une vraie mare... »

Les températures sont basses mais plus personne ne ressent le froid. Les verres circulent de main en main. Les femmes vont et viennent entre le barnum et la caravane, allant s'informer de l'état de Raquel, réclamant davantage de langes, un peu d'alcool pour l'aider à tenir le coup. Freddy et l'un des jongleurs ont improvisé un semblant de barbecue au-dessus des braseros. Les morceaux de viande grillée s'empilent dans une grande assiette et on vient piocher à sa guise.

Ce qui s'apparente à une veillée se transforme au fil des heures en fête. L'enfant n'est pas né qu'on célèbre déjà son arrivée à coups de vin et de chants. Pépé Loyal a sorti un accordéon. Il joue, et les hommes s'époumonent dans leur langue maternelle :

*Djelem, djelem
Đelem, đelem lungone dromeja
Maladilem šukare Romeja
Đelem, đelem lungone dromeja
Maladilem šukare Romeja*

On boit encore et on tape des mains. Les pupilles sont brillantes, les joues rouges, la diction difficile. On reprend le refrain en français :

*J'ai voyagé, j'ai voyagé
J'ai voyagé, beaucoup voyagé
J'ai rencontré des Tziganes heureux*

Tony est saoul. Il se sent porté par cette ferveur commune, se joint aux autres voix.

*Oh, Tziganes, chers amis
Oh, Tziganes, d'où que vous veniez
Vous plantez vos tentes le long des chemins riants*

Matelo étreint tout le monde, avec une émotion presque mièvre. À ceux qui lui demandent s'il veut aller voir comment s'en sort son épouse, il réplique en se cachant les yeux : « Surtout pas ! C'est une affaire de femmes ! »

Tony et Jason le soupçonnent d'être mort de trouille.

« S'il y va, il tourne de l'œil, pas vrai ? »

Même Chavo, d'ordinaire si raide, rigoureux, presque impérieux, se laisse aller à cette fièvre. Il est rieur, détendu. Tony ne l'a jamais vu si simplement humain que ce soir.

De temps en temps, les femmes rapportent des langes imbibés de sang, qu'elles plongent dans l'eau bouillante. Leurs visages sont roses, luisants. Elles travaillent avec une concentration infaillible pour soutenir Raquel.

Tony se lève pour aller pisser sous un arbre. Le décor tangué autour. Il fait quelques pas au bord du lac pour se dégourdir les jambes loin de la fête. Il s'allume une cigarette et inspire avec bonheur en fermant les yeux. Quand il les rouvre, il ne voit pas grand-chose. Le brouillard est dense près de l'eau. Mais il distingue un rougeoiement dans l'obscurité. Sabrina. Absente de la fête. Il n'y a pas pensé, n'a pas fait attention, mais Sabrina n'a pas mis un pied sous le barnum. Elle est l'unique femme du campement à ne pas être mobilisée par l'accouchement. À l'écart du groupe, elle fume, assise dans son fauteuil en osier. Elle fume en caressant Asia avec des gestes lents, presque langoureux.

Il approche doucement, comme un prédateur, enveloppé dans le brouillard. Il veut la surprendre, l'empêcher de fuir.

« Tu m'apportes à boire ? » lance-t-elle en jetant son mégot.

Dans sa posture ridicule, légèrement penché en avant, il fait un bien piètre prédateur... Il se redresse et secoue la tête.

« Non. »

Elle soupire.

« Dommage... »

Il reste planté quelques secondes devant elle, ne sachant s'il peut s'inviter, s'installer dans l'autre fauteuil.

« Tiens, va nous chercher l'eau-de-vie. Placard au-dessus de l'évier. Une bouteille en forme de femme nue. »

Il pousse la porte de la roulotte, entre. Il fait chaud, un radiant diffuse une chaleur étouffante, sèche. Ça sent l'encens à plein nez, jusqu'à l'écœurement. Il fouille dans le placard, met la main sur la bouteille, attrape deux verres sur l'égouttoir, encore humides.

« Raquel accouche, lance-t-il en se laissant choir dans le second fauteuil.

– J'ai cru comprendre. Ça s'agite là-bas. Ils lui donnent quoi ?

– À Raquel ?

– Oui. Ils lui donnent quoi à boire ?

– De l'alcool, je crois... Pour tenir le choc.

– Il faut lui faire une décoction de fleurs de framboisier. Pour rendre ses contractions régulières.

– Pourquoi tu n'y vas pas ? Pourquoi tu ne les aides pas ? »

Elle hausse les épaules avec un peu de lassitude, de dépit peut-être. Ne répond pas.

« Par superstition ? »

Elle lui sourit étrangement, comme s'il l'avait percée à jour.

« Sers-nous à boire », dit-elle.

Ce qu'il fait. Sur les genoux de sa maîtresse, Asia bâille à se décrocher la mâchoire. Tony approche une main de l'animal.

« Je peux ?

– Vas-y. »

Il plonge ses doigts dans le pelage chatoyant de la panthère, qui se met aussitôt à ronronner.

« Ils te font le même effet qu'à Chavo, ces fauves, hein ? Je t'ai vu sortir de la voiture-cage en pleine nuit.

– Il me semblait bien... Mais tu as disparu quand j'ai voulu t'approcher... »

Elle sourit de nouveau, sans prendre la peine de lui donner une justification.

« Qu'est-ce que tu fichais avec eux ?

– Rien de spécial.

– Tu leur confiais tes peines ? lance-t-elle avec une pointe de moquerie.

– Non. Je... je chantais. »

Et en le disant, il se sent rougir.

« Allons bon ! » dit-elle, sarcastique.

Un silence s'installe entre eux. Tony peine à détacher son regard d'Asia. La panthère au pelage magnétique. Une œuvre d'art à elle seule.

« Matelo va s'en occuper alors..., lance Tony à brûle-pourpoint.

– Il paraît.

– Elle partira quand ?

– C'est une question de jours, si j'ai bien compris. »

Elle s'enfile la fin de son verre comme pour faire passer le dégoût.

« Qu'est-ce que tu leur chantes à tes fauves ?

– Rien de spécial.

– Tu veux pas me dire ? »

Elle le fixe de ses yeux bleu électrique, froids comme de l'acier. Il abandonne Asia, attrape son verre, qu'il boit pour se donner une contenance. C'est âpre. À peine buvable. Mais ça le réchauffe. Ça le brûle de l'intérieur.

« Tu leur chantes des berceuses ?

– Non. Je leur chante Renaud. Mon père l'aimait beaucoup.

– Chante.

– Quoi ?

– Montre-moi c'que tu leur chantes. Vas-y ! »

Il secoue la tête. Il lui semble qu'elle prend un malin plaisir à le mettre mal à l'aise.

« Remets-moi un verre ! » ordonne-t-elle avec un peu d'amertume, comme si elle avait compris qu'il ne céderait pas.

Au loin, avec tout ce brouillard, le barnum n'est plus qu'un carré blanc qui brille dans la nuit. De temps en temps, la clameur d'un chant parvient jusqu'à eux. Sabrina a recommencé à caresser Asia. Tony déglutit. Il lui faut du courage pour prononcer ces quelques mots : « Je... J'ai bien une idée de la souffrance que c'est pour toi de perdre Asia... Enfin je crois... Si je peux faire quoi que ce soit pour...

– Pour ?

– Pour réparer ce que j'ai fait. »

Elle secoue la tête, le regard sombre. De nouveau le silence, jusqu'à ce que Sabrina chasse Asia de ses genoux, sans prévenir.

« Allez, file ! »

La panthère hésite une seconde, se tourne vers Sabrina, puis regagne l'intérieur de la roulotte que Tony a laissée entrouverte.

« Elle est stupide, hein ? persifle Sabrina.

– Pourquoi ?

– Je lui ai dit de filer. Elle aurait pu choisir la liberté. Partir dans la nuit. S'évaporer. Au lieu de quoi... »

Tony leur remplit les verres. Il est déjà bien assez saoul mais la chaleur qui l'enveloppe lui fait du bien.

« Chavo l'aurait retrouvée. Ou un de ses hommes. Ou la police.

– Peut-être... Ou peut-être qu'elle aurait vécu libre et heureuse au bord de ce lac, cachée au milieu de la végétation. »

Tony n'y croit pas une seconde, mais il ne veut pas la contredire. Sabrina sort un briquet et des cigarettes de son long manteau de fourrure. Elle a l'air d'une reine ténébreuse là-dedans. Elle s'allume une clope, qu'elle coince au coin de ses lèvres. Puis elle observe Tony, la tête penchée. Il agite son pied, gêné. C'est plus fort que lui.

« Tu veux vraiment savoir ce que ça me fait à l'intérieur ? lance-t-elle brusquement.

– Quoi ?

– De me faire arracher Asia. Tu veux sentir ce que ça fait ?

– Je... »

Il faudrait répondre non, mais il se sent hocher la tête. Elle sourit, satisfaite.

« Avance tes mains. »

Il n'a jamais ployé devant aucun défi, a toujours relevé chacune des provocations qu'on lui a lancées. Ce n'est pas aujourd'hui qu'il va faiblir.

« Tends tes paumes. Voilà. »

Il n'aime pas vraiment la lueur vicieuse dans ses yeux, pas plus que de la voir retirer sa cigarette de sa bouche et la promener juste au-dessus de ses paumes, avec la cendre rougeoyante près de tomber. Son instinct lui crie de reculer. Il suffirait de partir en la traitant de cinglée. Lui dire d'aller se faire voir. Après tout, il ne lui doit rien. Absolument rien.

« T'as peur, Tony... », constate-t-elle avec un sourire.

Il a les mains qui hésitent, c'est vrai. Sabrina joue, approche le bout incandescent de sa cigarette de sa peau, la frôle.

« J'ai pas peur, décrète-t-il en relevant le menton.

– Parfait alors. »

Sabrina écrase brutalement la braise dans la paume gauche, l'enfonce de toutes ses forces. Tony a la sensation qu'un couteau le transperce. Il ouvre la bouche pour crier mais la main de Sabrina se plaque sur ses lèvres, l'étouffant à moitié.

« Tais-toi ! ordonne-t-elle. Tu as voulu sentir, sens ! »

Il gémit derrière le bâillon. Rugit. Des points noirs dansent devant ses yeux tandis que Sabrina appuie, appuie encore. Bientôt les larmes lui brouillent la vue et Sabrina le relâche. Il replie sa main contre son torse, grogne entre ses dents serrées. Le feu continue de se répandre sous son épiderme, il attaque les tissus, les chairs.

Tony grogne comme un animal blessé, à genoux dans l'herbe. Il est tombé. Quand ? Il ne se souvient pas. Assise dans son fauteuil, Sabrina semble plus sombre encore qu'avant, comme si ce qu'elle venait de lui infliger la faisait souffrir, elle aussi.

« Il te manque une marque sur l'autre paume pour que ta rédemption soit totale.

– Tu es complètement cinglée, ma parole !

– Tu voulais savoir ce que ça me fait de me faire arracher Asia. Tu approches de la vérité. Mais il te faudra rouvrir la blessure chaque soir, encore et encore, l'empêcher de cicatriser, et tu auras une vague idée de la souffrance que j'endure en perdant ma fille. »

Tony est sidéré, aucun mot ne lui vient. La douleur, l'ivresse, tout se mélange. Il est pris de vertige et peine à se relever. Une fois sur ses jambes, il tangué jusqu'au fauteuil et s'y laisse tomber. Au loin, un long cri de détresse s'élève. Raquel. En proie à une autre souffrance.

Sabrina lui tend un verre d'eau-de-vie.

« Bois ça. Ça va t'anesthésier. »

Il boit sans réfléchir. Il pense à la peau de Sabrina, brûlée près de l'aîne par une cigarette semblable, probablement une punition de Chavo. À cette souffrance qu'elle ne connaît que trop et qu'elle vient de lui infliger. *Sorcière*, songe-t-il. *Sorcière maléfique !*

Il met de longues secondes à réaliser que Sabrina a posé une main sur sa cuisse.

« Arrête ! »

Il la repousse mais elle revient à la charge, presse son genou.

« Viens, je vais te soigner. »

Elle l'aide à se mettre debout. Il vacille. Elle le soutient. Il se retrouve à l'intérieur sans comprendre comment, assis sur un tabouret en bois. Sabrina prend sa paume entre ses mains. Enduit la peau d'une huile à l'odeur de lavande qui vient saturer ses narines. Elle ferme à demi les yeux, frictionne, marmonne.

« Je vais couper le feu, d'accord ? »

Il n'est pas certain que tout ce qui se déroule alors soit bien réel : les fourmillements qui l'envahissent de la tête aux pieds, la vague de chaleur qui les accompagne, le fait transpirer à grosses gouttes, la douleur qui s'atténue, se fait diffuse, de plus en plus lointaine, jusqu'à disparaître, puis la main de Sabrina qui frotte le tissu de son pantalon, entre ses jambes. Sa raideur à lui, à cet endroit. Son souffle court.

« Ça va mieux, hein ? »

Les yeux bleus de Sabrina pleins de douceur. Ses lèvres qui s'entrouvrent, murmurent, comme pour l'envoûter. Sa main déterminée. Il ne sait plus où il est. Le décor de la roulotte vacille. Celui de sa petite chambre d'adolescent se dessine : son lit aux draps noirs à l'effigie d'ACDC. Son bureau croulant sous les vêtements sales. Le lustre en papier mâché, recouvert de poussière. Il marmonne : « Non. On ne peut pas aller chez moi... »

Il sait que c'est une mauvaise idée mais c'est Justine qui insiste.

« Quoi ? demande Sabrina, dont le visage peine à s'imposer, au milieu du souvenir.

– Pas chez moi... Il y a mon père. »

Il doit être fiévreux. Asia entre dans son champ de vision. Elle saute sur les genoux de Sabrina, qui la repousse doucement.

« Tsst... Je m'occupe de Tony... »

Il est à l'étroit dans son jean, a l'impression d'étouffer dans cette roulotte aux odeurs écœurantes d'encens et de lavande. Sabrina entrouvre les lèvres, il voit sa langue, devine l'excitation qui l'envahit, à le contempler au comble du plaisir. Un hurlement retentit sur le campement, déchire la nuit.

Raquel en pleine délivrance. Tony perd le souffle, se répand en gémissements, s'écroule à demi sur la table en bois. Il sent le souffle de Sabrina contre son oreille. Sa main sur sa tête. Elle murmure : « Voilà. C'est fini. Chut, chut... C'est fini... »

Puis elle dépose un baiser dans ses cheveux.

Il est resté quelques instants la tête contre la table en bois. Quand il sort de la roulotte en titubant, Sabrina est assise, en train de fumer, comme si rien ne venait de se passer. Il n'a pas rêvé pourtant. Son entrejambe humide et chaud en témoigne. Il est ivre mort. Il chancelle. Elle lui lance : « Tu devrais longer le lac pour que Chavo ne te voie pas sortir d'ici... »

Il ne répond rien. Il part vers le lac tel une saleté d'ivrogne.

Quelques heures plus tard, Jason et Alessio le réveillent en entrant dans la caravane. Il dormait d'un sommeil de plomb.

« Où t'étais passé ? »

– Trop bu... », marmonne-t-il d'une voix pâteuse.

Alessio rit, réplique quelque chose à propos des gadjos et de leur fragilité. Les lits grincent. La lumière s'éteint. Tony retombe dans son coma.

Quand il se réveille, un mal de crâne commence déjà à l'assaillir. Par la minuscule fenêtre qui se trouve à côté de sa tête, il voit le ciel qui blanchit. L'aube se lève avec ses rayons obliques et le brouillard se dissipe. Le souvenir de la nuit lui revient en tête. Flou. Éthéré. À peine réel. Justine était là, si présente entre Sabrina et lui.

« T'es puceau, c'est ça ? »

Tout avait dérapé à cause de cette remarque de Justine. Il avait senti quelque chose lui enserrer la gorge.

« N'importe quoi ! J'suis plus puceau depuis la sixième ! »

Il mentait mal. Il y mettait tant de véhémence qu'il se trahissait.

« Alors quoi ? Chaque fois c'est pareil ! »

Elle était agacée, replaçait ses mèches blondes derrière ses oreilles avec irritation.

« Lâche-moi avec ça ! Je peux pas ici... C'est... Y a du passage... Ça me perturbe, d'accord ? »

Du passage, il n'y en avait pas tellement sur leur coin d'herbe entre deux containers. Mais Tony était aux aguets, pas vraiment détendu ici.

« On n'a qu'à aller chez toi alors, avait-elle décrété.

– Chez moi je peux pas. Y a mon vieux.

– À cette heure-là il ne dort pas ?

– Il est tout le temps là à m'attendre ! Il ne travaille plus et je suis son seul lien avec le reste du monde. Donc il me lâche rarement. »

Justine, elle, vivait en HLM. C'était encore moins envisageable. Sa mère avait refait sa vie et avait eu trois autres enfants avec son nouveau compagnon. Justine partageait sa chambre avec le plus jeune, âgé d'un an.

« On fait quoi alors ? »

Elle y tenait, à cet acte qui viendrait concrétiser leur relation, la transformer en véritable histoire d'amour et non plus en idylle adolescente. Elle n'était pas là pour perdre son temps avec un gamin. « Chez toi, tu as une chambre, non ? »

Et Tony, bêtement amoureux, avait capitulé.

« OK... On peut essayer d'aller chez moi. »

Chez lui, il avait tenté une entrée discrète, indiquant à Justine sa chambre à l'étage. « File, vas-y, je te rejoins. » Mais André avait coupé le son de la télévision en entendant la porte d'entrée se refermer. Il était déjà debout.

« T'es là ? »

Tony avait fait de grands gestes à Justine pour qu'elle grimpe ce foutu escalier. Mais elle s'obstinait à rester là, légèrement vexée d'être traitée ainsi.

« Ho gamin, t'es sourd ? C'est toi ? »

Il arrivait. Ses claquettes frottaient contre le lino. Tony avait lancé à Justine un regard d'excuse, marmonné entre ses dents : « Mon père est chiant... Et sûrement ivre. »

Justine avait haussé les épaules. Elle en avait vu d'autres. En revanche, jouer les gamines et entrer en catimini, très peu pour elle.

« Qu'est-ce que t'as foutu ? Une connerie ? C'est pour ça que tu réponds pas ? »

André était apparu dans un jogging sale, les cheveux hirsutes. Son visage revêché s'était cependant transformé alors qu'il découvrait Justine. Un semblant de sourire l'avait éclairé, presque incrédule.

« Pourquoi tu l'as pas dit, Tony, que tu voulais ramener ta bonne amie ? J'aurais rangé le salon ! »

Tony avait marmonné quelque chose d'inintelligible. Justine avait laissé échapper un petit rire à mi-chemin entre le gloussement et le malaise. André n'avait pas vraiment fière allure. Elle devait regretter d'être venue.

« À qui j'ai affaire ? »

Elle avait mis quelques secondes à réagir.

« Pardon... à Justine !

– Enchanté, Justine. »

Il lui avait serré la main puis il avait remonté son jogging qui glissait sur ses hanches.

« Vous voulez des bières, les jeunes ? »

Tony avait ouvert la bouche pour refuser. Il n'avait qu'une idée en tête : mettre fin à l'entrevue et monter, mais Justine semblait penser que les bières, c'était une bonne idée. Elle avait acquiescé.

« Bougez pas ! » avait lancé André, souriant, en faisant demi-tour, direction la cuisine.

Alors ils s'étaient retrouvés tous les trois sur la terrasse mangée de mauvaises herbes, regardant voler les papillons de nuit sous le luminaire qu'André avait fait installer au début de l'été. Une lueur jaunâtre se réverbérait sur les jambes de Justine, tendues devant elle. Elle portait une robe en jean. Les bières étaient tièdes et les moustiques agressifs. Tony avait une légère nausée et une seule obsession : monter dans sa chambre, loin d'André, reprendre avec Justine le cours de leurs baisers. Mais pourrait-il l'embrasser en sachant André tout près, juste en bas, très amusé par la situation ?

André racontait sa blessure à l'épaule : le plateau de la nacelle de chargement qui s'était détaché, sa chute de quatre mètres. Et Justine, que cela aurait dû profondément ennuyer, écoutait avec attention, ouvrant grand les yeux. André, d'ordinaire si irascible, se montrait prévenant et bavard. La compagnie lui manquait. La solitude de son arrêt maladie le tuait à petit feu. C'était d'ailleurs ce qu'il était en train de raconter à une Justine pleine d'empathie.

« Tu reveux une bière ? lui avait-il demandé.

– Avec plaisir. »

Il l'avait décapsulée avec les dents.

« Voilà, ma jolie. »

Tony avait tiqué. Elle, non. Elle semblait flattée de se voir appeler ainsi. Traitée en femme. Tony, lui, se souvenait que « ma jolie », c'était le surnom qu'André donnait à Danie quand ils ne se détestaient pas trop. Il s'était levé, sentant une colère irrationnelle monter en lui.

« Qu'est-ce que tu fiches, gamin ? » s'était étonné André.

Tony n'avait pas aimé ce « gamin » qui le ridiculisait devant Justine. Il avait répondu avec plus de hargne que nécessaire : « Je vais me coucher. J'ai le droit, non ? »

André avait levé les mains, l'air de dire : *Houlà, le prends pas comme ça !* Et Justine avait ri.

« Je te rejoins ! » avait-elle lancé avec légèreté.

Mais elle ne s'était pas levée tout de suite. Elle voulait terminer sa bière et sa conversation. À l'étage, à la fenêtre de sa chambre, Tony observait chaque détail de cette scène qui se jouait en bas. Justine buvait à petites gorgées, sans se presser. Fréquemment, elle grattait ses jambes, que les moustiques dévoraient. André agitait les mains, pris par son récit. Et les papillons de nuit tournoyaient toujours autour de l'ampoule. Tony avait alors manœuvré avec précaution l'ouverture de la fenêtre, sans faire aucun bruit, pour pouvoir suivre leur conversation. Les grillons chantaient trop fort, étouffant leurs paroles. Il avait réussi à voler quelques bribes. Justine évoquait son HLM. Son beau-père, ce sale con.

« Pardon, monsieur ! » s'était-elle récriée en plaquant une main sur sa bouche.

André avait ri. Elle aussi. Leurs deux rires mêlés, ça faisait aux oreilles de Tony une mélodie discordante. Il lui avait semblé qu'ensuite Justine s'était mise à parler de ses petits frères et sœurs. Elle se plaignait, visiblement, car André hochait la tête avec compassion.

Elle avait terminé sa bière mais ne se levait toujours pas. Elle jouait à décoller l'étiquette tout en laissant échapper d'autres confidences dans la nuit.

« Parfois j'ai l'impression de vivre au bain. »

André avait marmonné quelque chose et Justine continuait de s'épancher. Et la rage, à l'intérieur de Tony, grignotait tout sur son passage. Un silence avait fini par s'installer. Se prolonger. Justine s'était levée. Tony avait vu sa

chevelure blonde étinceler sous les fragments de lumière artificielle. Il avait refermé la fenêtre en vitesse, tiré les rideaux.

André ne respirait pas l'élégance dans sa tenue négligée, mais il lui restait un certain charme, Tony ne pouvait le nier. Le côté baroudeur, les cheveux encore fournis, son attitude décontractée... Les escaliers avaient grincé sous le pas sautillant de Justine. Elle était apparue, souriante, légère, avait refermé la porte de la chambre de Tony derrière elle.

« Qu'est-ce que tu me racontais ? Il est super sympa ton père ! »

Elle s'était laissée tomber sur le lit aux draps ACDC, s'était allongée de tout son long, révélant la peau de ses cuisses sous sa robe.

« Il a dit que je pouvais venir ici autant que je voulais. »

Elle lui avait lancé un sourire enjôleur.

« Je me le suis mis dans la poche, on dirait. »

Elle avait saisi son poignet, l'avait attiré à elle. Il s'était laissé embrasser. Il n'y était pas. Pas du tout. Il était grognon, encore bouillonnant de colère à cause du petit manège d'André. Qu'est-ce qui lui prenait de s'immiscer entre Justine et lui, de jouer les confidents ? Justine avait déboutonné son jean, tenté de donner vigueur à son sexe, mais elle avait échoué. Tony était encore en bas, en train de tournoyer de rage autour du luminaire, avec les bestioles de nuit.

C'est ainsi que ça avait commencé : les allées et venues incessantes de Justine à la maison, les dîners à trois, sous l'ampoule nue de la cuisine, et les bières sur la terrasse, les caresses dans la petite chambre du haut, sans cesse interrompues par les piqûres de moustiques ou la télévision trop forte d'André, la déception de Justine, de plus en plus mordante. « On va arrêter là. T'es pédé. C'est sûrement ça le problème. »

Il avait éclaté la télécommande de sa chaîne hi-fi contre le mur ce soir-là. Elle l'avait quitté pour la deuxième fois mais elle était revenue malgré tout. Pourquoi ? Pour lui, un peu, mais pas entièrement. Elle revenait pour André et pour la liberté qu'il lui offrait en l'accueillant sans poser de questions chaque fois que son beau-père se mettait en rogne, chaque fois qu'elle voulait échapper à son HLM. Elle allait et venait à sa guise, trouvait toujours la porte ouverte et une pizza surgelée au four. Elle mangeait, prenait une longue douche et allait bavarder avec André dehors, en descendant des packs de bières. Elle se couchait aux côtés de Tony,

l'embrassait sur le front, mais bientôt elle n'avait plus cherché à le faire bander et Tony avait cessé de se justifier à tout va.

Elle aurait pu arrêter de venir, tout simplement. Mais elle ne l'avait pas fait. Et d'une certaine façon, elle avait provoqué tout le reste. Le coup de poing fatal. La mort d'André. Elle avait tout foutu en l'air. C'est cela qui lui donne la nausée, en ce petit matin de gueule de bois.

Il se lève, faisant grincer son lit et vaciller celui de Jason. Il récupère des vêtements au hasard, les enfle. Il va vite, pour ne pas laisser les pensées s'immiscer et diffuser leur venin dans son corps. C'en est terminé de cette histoire. De Justine. D'André. De leurs manigances. Il va devenir garçon de cage. Il enfle son anorak, le boutonne. Sa paume brûlée le fait souffrir, mais ce n'est rien comparé à ce qu'il a enduré cette nuit. Sabrina, il ne sait pas comment elle a fait, a atténué le mal.

Il est arrivé sur le pas de la porte. Il se baisse, attrape ses bottes, qu'il chausse, puis ses gants, suspendus à un clou. Il ouvre. Dehors, le soleil commence à inonder le campement de rayons chauds, rouge vif. Ils transpercent le brouillard, se déclinent en mille fragments sur le lac. C'est beau. Il relève la tête, chasse une bonne fois pour toutes Justine et André de son esprit. Il avance vers la voiture-cage. Sans faiblir, d'un pas de conquérant. Au diable tous ces cons, André et Justine, Danie et son satané John, Chauvant et son hideux chantier naval qui défigure le bras de mer. Au diable Yvan et son Désœuvré, tous ces souvenirs dont il ne sait plus vraiment s'ils sont bons ou juste tristes. Il ne veut plus en entendre parler. Il avance en direction des cages, des fauves, de son destin. Oui. Le monde ne le sait pas encore mais il est en train d'écrire son histoire en parcourant ces quelques mètres dans l'herbe gelée. Il scelle son avenir. Il est en passe de devenir le prochain garçon de cage de la compagnie Pulko. Le monde n'a qu'à bien se tenir !

II

DOMINER

La naissance rocambolesque de la petite Lola est encore sur toutes les lèvres. Elle est née avec le cordon autour du cou et il paraît que les femmes qui l'ont sortie de l'entrejambe de Raquel ont eu la frayeur de leur vie. L'enfant était d'un bleu livide. Enveloppée dans de nombreuses couches de laine, la miraculée est portée de bras en bras par toutes les femmes du campement depuis une bonne semaine. On l'exhibe, on l'embrasse, on lui souhaite une belle et longue vie. Raquel apparaît peu, elle est trop faible. Matelo, lui, se pavane, fier comme un coq.

Et puis, un matin blanc de givre, alors qu'on s'apprête à replier le campement pour partir vers une autre ville, un événement vient prendre le pas sur cette naissance et susciter l'attention de tout le clan... On livre une cage noire, une cage à double entrée, montée sur roues. La cage d'Asia.

Si la famille Pulko et les monteurs connaissaient l'existence de la panthère nébuleuse, très peu avaient eu l'occasion de l'approcher et de l'admirer. Ce matin-là, le spectacle de Matelo et Chavo poussant de force Asia dans son nouvel abri suscite l'intérêt de tous. Pépé Loyal est au premier rang, ne tarissant pas d'éloges sur sa beauté.

« Elle va faire des ravages ! » s'extasie-t-il en croisant ses mains noueuses sur son ventre proéminent.

Les enfants s'approchent trop près. Chavo ordonne à tout le monde de reculer, de laisser de l'espace à Asia, qui devient de plus en plus nerveuse. Elle se débat, donne des coups de patte, tente de reculer, siffle et crache à la fois. C'est un triste spectacle, et Tony est heureux que Sabrina ne soit pas là pour y assister. Sa roulotte est fermée, rideaux tirés.

Une poussée de Chavo, un peu plus franche, a raison de la résistance d'Asia. Il referme la grille derrière elle, la verrouille. Le clan Pulko approche alors, émerveillé. Asia, elle, bondit d'un coin à l'autre de sa cage, crachant de plus belle. La tendre panthère nébuleuse qui passait des heures à frotter son museau contre le visage de Sabrina est devenue un animal enragé.

« On déguerpit ! Ouste ! crie Chavo, agacé. C'est pas la foire ici, retournez travailler ! »

Bientôt il ne reste que Chavo et Matelo autour de la cage, ainsi que Tony et Alessio.

« Il va déjà falloir qu'elle s'habitue à la cage, indique Chavo à son élève. On va la laisser dedans une petite heure. Pas plus. Ensuite elle pourra courir dans l'arène.

– D'accord, Padre. »

Chavo cherche son fouet, le voit contre la caravane de Matelo, le récupère.

« Tony ! » appelle-t-il.

Ce dernier réagit prestement, surpris : « Oui ?

– Matelo sera occupé ce matin. J'ai besoin de quelqu'un pour ouvrir les grilles. Tu te sens de le faire ? »

Dix jours qu'il a pris ses fonctions d'assistant garçon de cage. Dix jours qu'il nettoie les box, distribue les morceaux de viande, laissant ses émanations un peu partout. Les fauves commencent à le connaître. Il aspire à avoir plus de responsabilités, tout en étant conscient que cela prendra du temps.

« Bien sûr », répond-il sans l'ombre d'une hésitation.

Alessio lui donne un coup de coude agacé.

« Et mes chevaux alors ? »

Chavo se tourne vers lui. Ses yeux verts luisent.

« Trouve quelqu'un d'autre pour tes chevaux. »

Les épaules d'Alessio s'abaissent.

« Bien, Padre. »

Au seuil de sa caravane, Raquel, son enfant dans les bras, regarde d'un œil contrarié la cage d'Asia. Tony l'entend demander à Matelo : « Elle va vraiment rester là ? »

Et Matelo répond tout bas : « De quoi tu te mêles ? »

Tony suit Chavo en direction de la voiture-cage. Le padre avance d'un pas vif. Tony trotte derrière lui. Chavo parle tout en faisant claquer son fouet dans le vent.

« Les fauves te connaissent maintenant. Tu ouvres et tu restes derrière la grille, à un bon pas de distance pour éviter les éventuels coups de patte. Ta

fourche dans la main. La bonne main. Tu es droitier ?

– Oui.

– Main droite alors. Si l’un d’entre eux te taquine, tu le repousses de la fourche. Doucement. T’es pas là pour les blesser, compris ?

– Compris.

– Le fer les oblige à rompre le contact. C’est quasi instinctif. »

Ils arrivent devant la voiture-cage. La rampe d’accès est déjà installée, ainsi que le tunnel de sortie, relié à l’arène.

« Je n’ai qu’une heure devant moi. Ensuite, on laissera l’espace à Asia pour un premier contact. Je ne vais faire travailler que les deux lions. Envoie-moi Thor et Kalif. »

Les gestes de Tony sont plus sûrs que la dernière fois, les fauves moins nerveux en sa présence. Il déverrouille la cage des deux mâles, fait pivoter la porte, recule d’un pas, serre la fourche dans sa main. Thor avance en bâillant, sans se presser. Kalif le bouscule, lui saute sur le dos à la moitié du tunnel, et les deux lions s’élancent finalement sur la piste en une poursuite effrénée. Chavo les laisse se défouler. Il ne sourit pas – il sourit rarement – mais ses yeux verts sont emplis d’une lumière qui ressemble à un sourire.

« Tony, viens là ! lance-t-il sans quitter ses bêtes des yeux.

– Là ? »

Dans l’arène ? Déjà ?

« Déroule le tuyau d’eau du bloc sanitaire jusqu’ici, d’accord ? »

Il est presque soulagé. Il ne se sentait pas encore tout à fait prêt à entrer dans l’arène avec Chavo. Il déroule le tuyau d’eau à haute pression qui fera reculer les fauves en cas de besoin.

« Bien. Sois vigilant, je compte sur toi.

– Bien sûr, Padre. »

C’est la première fois que Tony prononce ce nom. Un silence suit. Cela semble marquer un tournant dans leur relation. Puis Chavo incline la tête lentement avant de faire claquer son fouet pour appeler les lions.

Pendant une heure, Chavo fait grimper les lions sur leurs tabourets, les en fait descendre, se dresser sur leurs pattes arrière, passer dans des cerceaux, d’abord un par un, puis il se place face aux fauves, les jambes écartées à la façon d’un cow-boy. Il étend ses bras de chaque côté de son corps, un cerceau dans chaque main.

« *Thor, Kalif, jump !* »

À cet instant, son fouet est par terre, ses mains occupées par les cerceaux. Il suffirait d'un rien pour que le numéro tourne au drame. Tony positionne un de ses doigts sur le pistolet du tuyau, au cas où... Mais les deux lions s'élancent, leur crinière volant autour d'eux, et bondissent à travers les cerceaux avant d'atterrir, exactement en même temps, dans un jet de gravillons. Tandis que Chavo les félicite et ébouriffe Kalif, Tony demande : « C'est un nouveau numéro ?

– Oui. J'ai besoin de me renouveler. Le public aime être surpris d'année en année. Quant aux fauves, rien ne les ennue plus que d'exécuter toujours les mêmes choses. »

Il tapote le crâne de Kalif, qui ferme les yeux de bonheur.

« Je vais les renvoyer dans leur cage. Tiens-toi prêt à ouvrir les grilles ! Ensuite je t'aiderai à les nourrir. »

Tony déchire les morceaux de chair à mains nues pour laisser un maximum de ses fluides corporels sur la viande. Saskia rugit d'impatience. Jaipur grogne. Kalif et Thor, eux, attendent patiemment leur récompense. Pendant ce temps, Chavo remplit une gamelle de lait. Une fois par semaine, explique-t-il à Tony, il faut cesser toute nourriture solide pour les bêtes afin de les purger et éviter les parasites intestinaux. Ce jour-là, c'est au tour de Jaipur de voir sa ration de viande remplacée par du lait. Mécontent, il envoie promener son auge. Chavo en remplit une nouvelle qu'il fait glisser entre les barreaux, impassible. Tony sent bien qu'il est distrait, plus préoccupé par ce qui se passe dehors que par ses fauves. Matelo a mis la cage d'Asia à l'intérieur de l'arène. Il a planté un morceau de bœuf au bout d'une fourche qu'il agite à l'entrée de la cage pour l'inciter à sortir. Mais Asia miaule comme un chaton apeuré, terrée au fond de sa boîte, et quand Matelo s'approche trop près, elle crache dans sa direction, toutes griffes dehors. Ce manège dure depuis plusieurs minutes. De temps en temps, Matelo s'éloigne, fait mine d'oublier la panthère. Il va et vient, laissant traîner son fouet sur le sol gelé, sifflote, et Asia continue de miauler de désespoir.

« Il faut être patient, commente Chavo. Ça peut prendre des jours, parfois, pour qu'un animal accepte d'entrer dans l'arène. »

Et Matelo ne semble pas doté d'une patience infinie. Il commence à donner des ordres, de plus en plus rapprochés, de plus en plus secs : « *Asia, come ! Come !* », en agitant sa fourche toujours plus près de la cage.

Asia s'est aplatie au sol, les oreilles en arrière. Elle gronde.

Bientôt le bac à viande est vide. Tony le rince à l'eau et à la javel, tout près du bloc sanitaire, sans perdre de vue la piètre tentative de dressage de Matelo. Si Sabrina était dans cette arène, songe-t-il, tout serait différent. Asia ronronnerait sur ses épaules. Tout à l'heure, Tony l'a vue, assise dans un des fauteuils en osier devant la roulotte. Elle fumait. Elle n'a rien dû rater de la scène. Doit certainement jubiler. Ou ravalier sa colère.

Pourtant, Asia finit par sortir. Matelo a changé son fusil d'épaule. Il a décidé de l'attirer par le jeu. Il a déniché une pelote de laine, qu'elle a fini par attraper en bondissant hors de sa cage. Elle est désormais juchée sur le plus haut des tabourets, dominant l'arène et feulant dès que Matelo veut l'approcher.

« Elle paraît minuscule là-dedans, hein ? »

Tony fait volte-face en entendant la voix de Sabrina. Elle sort du bloc sanitaire, dans son manteau de fourrure, ses cheveux bruns retenus en une longue tresse. Elle tient une bassine d'eau savonneuse entre les mains, dans laquelle trempent des vêtements de Chavo.

« Les lions et les tigres de Chavo pèsent près de deux cents kilos, Asia, même adulte, ne dépassera pas les vingt. Elle est et restera minuscule. »

Tony hoche la tête, ne sait que répondre. Il ne l'a pas revue depuis leur drôle d'entrevue dans la roulotte, ne sait pas trop comment se comporter.

« Il n'obtiendra rien d'elle », ajoute-t-elle avec rudesse.

Cela sonne comme une condamnation.

« Comment va ta brûlure ? » demande-t-elle en fixant les mains de Tony, qui rincent, frottent, désinfectent le bac à eau.

Il tend sa paume blessée. La croûte est entre le rouge et le noir.

« Ça démange.

– C'est normal. Ça finit par passer. Évite de te gratter si tu ne veux pas t'infecter.

– D'accord. »

Elle lui lance un regard qu'il a du mal à interpréter. Comme un peu de tristesse et d'attente. Puis elle s'éloigne avec sa bassine d'eau et sa tresse qui se balance derrière elle, telle la queue agitée d'un fauve.

Reportant son regard sur l'arène, Tony constate que Matelo a été rejoint par Chavo. Il abandonne son bac et les rejoint, restant derrière les grilles. Il a beau avoir gagné la confiance de Chavo, il n'est pas encore admis à l'intérieur.

« On a du mal à la classer. Elle est entre le fauve et le félin, explique Chavo à son élève. Regarde, elle étire sa queue derrière elle et garde les pattes antérieures à l'avant du corps lorsqu'elle se couche, ce qui est une posture de fauve. En revanche, son hyoïde est totalement ossifié et elle ne peut pas rugir, mais elle peut ronronner, ce qui est une caractéristique des petits félins. À vrai dire, c'est plutôt une espèce distincte de chat sauvage... Un chat arboricole.

– Arboricole ? interroge Matelo.

– Ils guettent leurs proies perchés sur une branche d'arbre et quand ils l'ont repérée, ils sont capables de dévaler le tronc la tête la première ou de bondir sur le dos de l'animal. Ils ont des crocs extrêmement longs, cinq centimètres, la même taille que ceux d'un tigre. Une simple morsure dans la nuque et ils tuent même la plus grosse des proies. Il paraît que les panthères nébuleuses peuvent aussi poursuivre des singes d'arbre en arbre pour les attraper. Regarde, à peine sortie de sa cage, Asia a cherché à se percher. Son instinct reprend le dessus. Tu sais ce que ça veut dire ?

– Que je dois me méfier quand elle est en hauteur ?

– Tu dois te méfier à chaque instant. Mais ce que je veux dire, c'est qu'il te faudra exploiter ses capacités naturelles pour préparer ton numéro. Contrairement aux lions, qu'il faut entraîner des semaines entières pour qu'ils daignent monter sur un petit tabouret parce que dans la nature ils chassent au sol, tapis dans la brousse, la panthère nébuleuse est grimpieuse, agile. Un numéro où elle traverserait l'arène en équilibre sur deux fils tendus, voilà ce qui ferait sensation ! »

Les yeux de Matelo brillent. Chavo lui donne une tape sur l'épaule.

« De la patience et beaucoup d'amour, c'est tout ce qu'il te faudra. »

Là-haut, Asia les observe, moins apeurée que tout à l'heure mais pas franchement décidée à descendre. Elle feule dès que Matelo fait un pas vers elle.

Tony ne peut se détacher longtemps de l'arène ce matin-là. Il donne un coup de main à Alessio pour les chevaux, aide les monteurs qui

commencent à défaire le chapiteau, mais il revient inlassablement à l'arène, soutenant Matelo dans ses vaines tentatives pour faire descendre Asia du perchoir.

« Chavo va avoir besoin de la piste pour ses fauves, il faut vraiment qu'elle m'obéisse...

– Essaie avec la pelote, suggère Tony. Tu veux que je te rejoigne ? »

Il en meurt d'envie. Fouler le sol de l'arène, ce serait une sorte de consécration, mais Matelo réplique : « Non, mon gars. C'est à moi de me débrouiller. C'est à moi que le padre a confié Asia. »

Il essaie de se donner de l'importance mais le cœur n'y est pas. La lassitude a gagné ses traits depuis un moment.

« Je n'ai jamais fait ça. J'ai aidé Chavo avec ses cinq fauves mais ils étaient déjà dressés. Partir de zéro, c'est autre chose. Elle est belle cette foutue panthère, ça oui, une beauté comme on n'en a jamais vu, mais elle n'en fait qu'à sa tête !

– Et si on appelait Sabrina ? » finit par proposer Tony.

La voix de Chavo réplique froidement dans son dos : « Laisse ma femme en dehors de ça ! »

Tony a l'impression de rétrécir sous son regard glacial.

« Je me disais juste que... qu'un visage familier pourrait rassurer Asia.

– Cette époque où Asia se cachait dans les jupons de Sabrina est révolue. Asia doit oublier Sabrina, effacer de sa mémoire sa voix, son odeur, son pas, sa silhouette. Dans un mois, nous planterons Asia face à elle et elle lui montrera les crocs. Alors nous saurons que nous avons gagné. »

Tony hoche la tête. Il ne veut pas contredire le padre, surtout pas, même s'il trouve sa façon de faire particulièrement cruelle.

« Ce n'est pas d'une poupée que nous avons besoin, d'un gentil chaton qui ronronne et se laisse caresser. Nous devons présenter au public un fauve terrifiant, somptueux, qu'il regardera avancer sur deux fils en tremblant. »

Chavo se tourne vers Matelo, qui est là les bras ballants, sa pelote au sol.

« Matelo, bon sang, ce n'est qu'un chaton, monte et attrape-la ! On ne va pas y passer la journée ! »

Le nom de Sabrina et la proposition de Tony semblent avoir provoqué chez Chavo une réaction de colère. Matelo retrousse ses manches et grimpe sur le premier tabouret. De là, il atteint le deuxième. Asia est sur le troisième, celui qui domine les autres.

« Allez, viens là, princesse, viens ! »

Il tend la main vers elle mais Asia recule en dévoilant ses crocs.

« Attrape-la ! » ordonne Chavo.

Matelo grimpe sur le dernier tabouret, s'empare de la panthère, qui se débat de toutes ses forces. Il redescend tant bien que mal, retenant une Asia paniquée qui s'échappe de ses bras sur la dernière marche et se précipite dans sa cage sans demander son reste. Alors que Chavo vient prêter main-forte à Matelo et refermer la cage, ce dernier laisse échapper un flot de jurons : « Bon sang de bon Dieu, elle m'a arrangé dès le premier jour ! Pas loin de l'œil en plus ! »

Une balafre court sur sa joue, du coin de la paupière jusqu'à la lèvre. Au loin, sur le campement, devant sa roulotte, Sabrina fume au-dessus de son baquet d'eau. Elle se fige quelques secondes, puis elle reprend sa tâche.

Le convoi est prêt à partir. Les camions, camionnettes, roulottes et caravanes se tiennent en file indienne, phares allumés. On attend un groupe de monteurs qui terminent de glisser des piquets dans une housse, accompagnés de Chavo. Tony guette la lueur rougeoyante de la cigarette, au bord du lac. Il sait qu'elle est partie à pied près de l'eau quelques minutes auparavant. Elle s'est enfoncée dans le brouillard opaque. *Elle est stupide, hein ? Elle aurait pu choisir la liberté. Partir dans la nuit. S'évaporer... Peut-être qu'elle aurait vécu libre et heureuse.* Sabrina a-t-elle décidé de s'évaporer ? De combien d'argent dispose-t-elle ? Tony fait le compte de ce qu'il lui a donné. Il a pioché dans ses économies. Elle doit avoir mille cinq cents francs maintenant. Est-ce assez pour se payer une nouvelle vie ? Non. Elle va revenir. Il sautille sur place pour se réchauffer. Là-bas, devant la caravane, Alessio et Jason l'attendent.

« Oh, Tony ! Ramène-toi ! »

La housse a été refermée. Un des monteurs la hisse sur son dos. Les deux autres saluent Chavo d'un signe de tête. Ils resteront là, leur mission est terminée. Chavo recompte les billets puis leur tend leur salaire de la semaine. Et Sabrina n'est toujours pas réapparue. Et si elle s'était jetée dans le lac glacé ? On lui a retiré Asia aujourd'hui, qu'on a enfermée dans une cage. Tony imagine son corps diaphane dans la brume, flottant à la surface de l'eau, tournoyant paisiblement. Son manteau de fourrure noire. Ses cheveux éparpillés en soleil autour de son visage maquillé comme pour un grand soir. Ses paupières pailletées closes. Le froid l'emporterait avec

douceur, son cœur battait moins vite, jusqu'à s'arrêter. Elle s'endormirait sans s'en apercevoir.

Un bruit le ramène à lui. Le premier camion du convoi allume son moteur. Chavo serre la main de ses monteurs, hèle Freddy, qui fume plus loin. Tony éteint son mégot dans l'herbe humide, rebrousse chemin, quand deux mains se plaquent sur ses yeux et l'entraînent en arrière. Il bascule, se récupère tant bien que mal et se retourne. Elle est là. Elle ne dit rien. Elle attrape sa main, celle qu'elle a blessée, celle qui porte sa marque à tout jamais. Elle appose son index là, sur la croûte qui peine à cicatriser. Tony frémit.

« J'ai vu ta cigarette dans le brouillard », déclare-t-elle.

Puis elle appuie du bout de son doigt, comme si elle cherchait à raviver la douleur. Il retire sa main froidement.

« Elle l'a blessé ?

– Qui ?

– Asia. Dis-moi qu'elle a amoché Matelo.

– Elle lui a lacéré la joue. »

Sabrina sourit. Un sourire bref, qui disparaît déjà.

« Ne la laisse pas seule avec eux.

– Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Je ne suis que l'assistant d'un assistant.

– Offre-lui un peu de douceur. C'est tout. »

Au loin, la voix d'Alessio résonne : « Ho, Tony, tu t'es perdu ou quoi ? »

« Promets-moi », insiste Sabrina.

Tony hoche la tête. Sabrina lui lance un regard qui semble l'autoriser à partir. Alors il regagne la caravane, la laissant derrière lui.

Alessio grommelle. Tony monte à l'avant de la voiture.

« Ça va, j'avais le temps de m'en griller une, non ? » lui lance-t-il.

Une fois installé, Tony sent la soufflerie brûlante du véhicule réchauffer ses genoux. Il risque un regard vers le lac. Alors il repère la silhouette de Chavo qui avance d'un pas vif dans la brume. La voix du padre s'élève dans le silence de cette nuit d'hiver.

« Qu'est-ce que tu fiches encore ici ? Tout le monde t'attend ! »

Il attrape Sabrina par le bras avec brusquerie. Elle résiste mollement, une clope coincée dans la bouche. Chavo la lui arrache et la jette dans l'herbe.

Puis il remonte le terrain en direction de sa roulotte. Elle suit à quelques mètres, avec une nonchalance qui ne trompe personne.

Tony a l'impression d'avaler une poignée de gravier. Jason allume l'autoradio. Quelques secondes plus tard, le convoi se met en branle.

Plus de lac, de brouillard ni d'humidité dans cette nouvelle ville. Plus de vols de canards au petit matin, battements d'ailes et nasillements. La compagnie Pulko s'est installée en pleine zone industrielle, sur un vaste terre-plein bétonné faisant face à d'autres terre-pleins bétonnés. Les voisins les plus proches sont un concessionnaire automobile et un quai de déchargement pour camions. L'eau est distribuée par une borne à incendie. Deux lampadaires éclairent l'espace à la façon de projecteurs. Quelques containers viennent colorer ce décor triste. Le principal avantage est le calme et l'absence de badauds. Le nouveau campement s'est monté en deux jours. La vie a repris son cours : Tony ouvre et ferme les grilles des fauves à la demande de Chavo, nettoie les cages, nourrit les bêtes, Alessio fait courir ses chevaux, Jason suit les cours dispensés par le professeur nomade, Sabrina fume et lave du linge en permanence devant sa roulotte, comme si elle trouvait une certaine forme de consolation à froter les vêtements de Chavo jusqu'à l'usure. Et Matelo tente de créer un lien avec Asia sans désespérer, même si sa consommation d'alcool semble augmenter dangereusement...

La nuit dispute encore quelques fragments de ciel à l'aube. Le campement est désert, les circassiens dorment, sauf Matelo et sa femme, réveillés par les cris de leur bébé, et Chavo, qui aime faire travailler ses bêtes au lever du jour. Tony avance, encore endormi. Il a gardé des chantiers l'habitude de se lever aux aurores. Il se plante derrière Matelo, qui est assis en tailleur devant la cage d'Asia, une mignonnette à la main.

« Tu t'en sors ? »

Matelo hausse les épaules, avale une gorgée de sa fiole. De l'intérieur de sa caravane proviennent les cris incessants de la petite Lola et l'écho des pas de Raquel, qui parcourt l'espace exigü de long en large en berçant l'enfant. Une certaine nervosité semble planer au-dessus de l'habitation.

« Elle me teste », soupire Matelo.

Tony approche ses doigts de la cage, appelle Asia en faisant claquer sa langue contre son palais. Du fond de sa prison, Asia l'observe sans ciller. Ses yeux noisette ne sont pas menaçants, pas terrorisés non plus. Elle semble juste assumer une position de rébellion.

« Elle a encore chié en dehors de sa litière. Chavo dit qu'elle ne faisait jamais ça dans la roulotte. »

Nouvelle rasade. Tony hésite à dire quelque chose. *Vas-y mollo sur la boisson*. Mais il n'en a pas le temps, une main se pose sur son épaule. Chavo. Il a la même façon qu'André de n'être jamais bien loin, toujours dans son sillage.

« On doit réceptionner la viande sur le parking nord-est, en face de la concession, dans vingt minutes. Tu t'en charges ?

– Oui, Padre. »

Chavo lui tend une liasse de billets.

« Pour le fournisseur. Normalement le compte est bon. »

Tony la fourre dans sa poche. Chavo s'approche de Matelo, lui arrache d'un geste brusque la mignonnnette des mains, qu'il envoie rouler plus loin.

« Quelle heure il est ? » gronde-t-il.

Matelo, yeux cernés et écarquillés, regarde Chavo avec confusion.

« Quelle heure il est ? reprend ce dernier, plus menaçant.

– Je... Six heures et demie...

– Est-ce qu'il est vraiment l'heure de s'envoyer du whisky au fond du gosier ?

– Non... Non, Padre... C'est que les nuits sont rudes...

– Lève-toi ! »

Matelo se relève péniblement. Tony s'éloigne. Il entend Chavo ordonner sèchement : « Dès que tu auras réussi à l'approcher, passe-lui le collier et la laisse.

– Pour... pourquoi ?

– Pour la faire marcher un peu. Et la mener dans l'arène. Plus elle s'habitue à être tenue en laisse, plus ça facilitera notre quotidien. »

Matelo répond quelque chose que Tony n'entend pas. Les clés cliquettent, accrochées à sa ceinture. Il dispose de celle de la voiture-cage désormais, et de celle du semi-remorque frigorifique.

Le parking nord-est est situé à une bonne centaine de mètres du terrain sur lequel le campement s'est établi. Tony allume une cigarette, qu'il savoure les yeux fermés. Il a perdu l'habitude d'être seul, a oublié le son du silence. Sur le campement, il n'y a pas de place pour la solitude, ni pour l'immobilité. Maintenant qu'il a emménagé dans la caravane des deux frères, chaque soir il joue aux cartes avec Jason. Alessio, lui, est plongé dans son hebdomadaire, *Le Jockey*. Il s'inspire des jockeys qui ont marqué l'histoire du cirque : Thomas Johnson, surnommé le Tartare irlandais, un des premiers, en 1758. Thomas Price, Old Sampson, Philip Astley... De temps en temps, il s'emballe, se met à raconter : Pierre Mayheu, un incroyable écuyer qui a pratiqué la jonglerie à cheval, Alessandro Guerra, qui joue du violon sur une bête lancée au galop. Tony et Jason écoutent distraitemment tout en comptant les atouts. La nuit, c'est encore Jason qui lui tient compagnie malgré lui, en s'agitant sur son matelas, faisant tanguer les deux lits dans un même mouvement.

Non, Tony n'est plus jamais seul, et dans ce vaste terrain vague à l'écart du campement, dans le silence qui l'enveloppe ce matin-là, il sent des picotements dans sa poitrine. Il a le sentiment que Sabrina pourrait apparaître là, dans ses bottes fourrées et son manteau, les lèvres déjà écarlates, au saut du lit, car elle aussi cherche la solitude. Mais personne n'apparaît. Les minutes défilent dans cette douce torpeur, puis un bruit de moteur vient rompre le charme.

Le camion est plein de carcasses à demi découpées. L'homme, un balèze à la barbe longue et fournie, pèse les bacs remplis de viande rouge, note des chiffres dans son calepin puis annonce la somme à Tony, qui fait glisser les billets dans sa paume. Il constate que Chavo s'est trompé de trois cents francs dans le compte.

« Je vous aide à les pousser jusque là-bas ? propose le livreur.

– Non, ça ira. »

Tony fait rouler les bacs un par un jusqu'au camion frigorifique. Il les range, puis il va saluer les fauves à la voiture-cage. C'est devenu une habitude, un leitmotiv de chaque jour : créer un lien, devenir une présence familière, progressivement tolérée puis recherchée. Amara se laisse désormais caresser par son gant, qu'il attache au bout d'une fourche. Bientôt, il espère pouvoir la caresser directement, sentir son pelage et sa chaleur à travers le cuir du gant. Saskia lui tend des pièges, elle essaie

régulièrement de lui attraper le mollet à travers la grille. C'est presque devenu un jeu entre eux. Tony rétorque avec des coups de fourche, qu'elle esquive en bondissant. Kalif et Thor réagissent déjà au son de ses pas, l'entendent arriver de loin et le guettent, se frottant contre les barreaux. Jaipur reste plus méfiant, plus difficile à appréhender. Les tigres sont plus imprévisibles, l'a prévenu Matelo.

Alors que Tony descend de la voiture-cage, il se retrouve face à Chavo, sa veste de scène virevoltant autour de lui.

« Ça a été ?

– Oui. J'ai tout réceptionné.

– La qualité était bonne ?

– On dirait.

– Parfait. Tu vas m'aider à monter le tunnel, viens ! »

Chavo l'entraîne derrière lui. Tony se souvient vaguement des trois cents francs qui attendent sagement dans la poche de son anorak. Il y a pensé, c'est vrai : ce serait une façon d'éponger plus vite sa dette auprès de Sabrina. Mais il a un étrange pressentiment. Chavo a été trompé une fois. Comme dit le proverbe : chat échaudé craint l'eau froide...

« Padre ? lance-t-il dans son dos.

– Oui ?

– Voici la différence. Il y avait un peu trop. »

Chavo récupère la somme, avec l'air de ne pas y accorder d'importance. Mais Tony surprend son regard sur les billets, un regard félin, vif et aiguisé, qui compte, vérifie. Le padre glisse les coupures dans la poche de sa veste, sans commentaire. À cet instant précis, Tony se demande si Chavo ne s'est pas volontairement trompé, afin d'éprouver sa confiance.

« Tu es prêt à entrer dans l'arène ? »

La question a surgi au milieu du fracas des grilles métalliques. Tony s'arrête, répète : « Dans l'arène ? »

Il lui semble voir frémir un muscle sur le visage de Chavo, pourtant aussi lisse et insondable que d'ordinaire.

« Matelo est ivre mort. Je refuse qu'il entre dans l'arène ce matin. »

Tony sent son cœur s'emballer. Si tôt... Il ne l'avait pas envisagé.

« D'accord », dit-il d'une voix rauque.

Chavo hoche la tête, satisfait. Pendant quelques instants, ils reprennent le montage du tunnel comme avant, avec cette fausse légèreté qu'ils

s'obstinent à afficher. Tony a les jambes qui flageolent, Chavo des gestes brusques.

« Matelo va avoir besoin de temps avec Asia, reprend-il d'un ton calme. Il ne pourra plus me seconder pendant les entraînements. Plus tous les matins.

– D'accord, acquiesce Tony gravement.

– Considère que c'est toi que j'entraîne ce matin. Pas les fauves.

– D'accord », répète-t-il.

Il est si distrait qu'il est près d'oublier d'abaisser un des leviers qui fixent le tunnel à l'arène. Il s'en aperçoit à la dernière seconde, tandis que Chavo revient vers lui armé de la fourche et d'un vieux tabouret de bois.

Ils entrent dans l'arène déserte. Les fauves sont encore dans leurs cages mais on sent leur présence partout. Tony a l'impression de les voir tourner autour d'eux, frôler les grilles, rôder.

« On va déjà voir s'ils tolèrent ta présence ici, dans la cage centrale. Tu vas me rejoindre au milieu.

– Au milieu ?

– Oui. Il faut toujours garder entre les grilles et soi une marge suffisante pour manœuvrer, avancer, tourner. Il ne faut jamais reculer, ou alors le moins possible. Compris ?

– Compris.

– La captivité leur pèse. L'inaction les rend nerveux. Les fauves que nous qualifions de brutes ne le sont que dans la mesure où nous n'avons pas su nous adapter à eux. Une attaque est souvent le résultat d'une erreur de notre part. Un geste malencontreux qui les a effrayés, une odeur à laquelle ils ne sont pas habitués, un bruit qui crée la panique. Si un des fauves a un comportement offensif, il faut y répondre avec bienveillance. D'abord le tenir à distance avec la fourche. Le contact du fer le fera reculer ou se coucher. Les lions sont rapides à l'attaque mais pas endurants du tout. Dans la nature, par exemple, s'ils ratent une antilope ou une girafe au premier assaut, ils abandonnent, car ils se fatiguent très vite. En cas d'agression, donc, il ne faut pas que tu essaies de briser net l'offensive, mais que tu temporises. Tu laisses l'animal se fatiguer sur la fourche ou sur les pieds du tabouret. Endiguer l'assaut pendant vingt secondes, c'est gagner la partie à coup sûr. Un coup de patte un peu plus mou que les autres est un signe de lassitude. Le fauve rompt l'attaque et bat en retraite. »

Tony enregistre ces informations tout en suivant Chavo, qui va et vient dans l'arène.

« Quand un fauve bat en retraite, c'est le moment de le punir pour l'inciter à ne pas récidiver. Un solide coup de fouet sur le museau fait l'affaire avec les lions. Les tigres ont une plus grande sensibilité nerveuse et une ouïe plus fine encore que les lions. Il faut éviter de crier trop fort ou de leur donner des ordres trop secs. Il faut leur parler doucement, poliment, sans arrêt. Il ne faut pas trop travailler au fouet avec eux. Ils ne tolèrent aucune injustice ni aucune brimade. Et surtout, ils sont plus résistants au combat. En cas d'attaque, il faut être prêt à se défendre bec et ongles. »

Chavo fait volte-face.

« J'oubliais ! Autre règle importante : dans la cage de travail et sur la piste, un fauve suit toujours le même parcours, un chemin invisible pour aller vers son tabouret. Il ne faut jamais te trouver sur son passage, sous peine d'être attaqué. Un fauve défend toujours l'accès de son repaire contre tous ceux qui menacent de le violer. Observe leurs chemins invisibles ce matin et mémorise-les. »

Pendant quelques minutes, Chavo continue d'asséner des conseils et des mises en garde tandis que Tony sent sa gorge s'assécher.

« Si, dans un groupe mixte, un animal agresse, ce sera toujours le lion qui attaque en premier. Observe. Observe attentivement pour jauger l'état d'esprit d'un fauve : la position de ses oreilles, les rides autour de sa gueule, les battements de sa queue, l'éclat dans ses yeux. Tu apprendras à décrypter tout cela au fil des semaines. »

Chavo cesse de s'agiter. Il marche plus lentement, laisse son fouet pendre contre sa jambe. Tony sent qu'on arrive au bout des explications, que le moment de vérité est bientôt venu. Il n'a pas tout enregistré, sent sa paume devenir moite autour du manche de la fourche.

« On va faire entrer seulement les lions ce matin, déclare Chavo. Si tout se passe bien, tu reviendras au centre demain et on ajoutera les tigres.

– Bien.

– Maintenant, envoie-moi Thor, Kalif et Saskia, puis rejoins-moi. »

Tony acquiesce encore. Il sort de l'arène, le cœur tambourinant. Il entend un bourdonnement dans ses tympans. Comme du gros vent et des nuages qui roulent. Comme une tempête en train de se préparer. Alors qu'il pose

une main mal assurée sur le loquet d'ouverture, Chavo l'interpelle :
« Tony ? »

Il se retourne, presque chancelant : « Oui ? »

Chavo se trouve dans l'arène, à une dizaine de mètres de lui, mais Tony discerne avec netteté ses yeux, la lueur qui y brille, sévère, en quête de vérité.

« Est-ce que tu as peur ? »

Tony hésite. Il pourrait secouer la tête, hausser les épaules, faussement désinvolte. Mais tout dans son attitude transpire la frayeur : sa démarche mal assurée, sa pâleur, le timbre de sa voix, trop bas.

« Oui.

– Oui ?

– J'ai... Je crois que je... j'ai peur. »

Étrangement, la réponse semble satisfaire Chavo, car il déclare : « Alors vas-y, envoie les lions ! »

À partir de cet instant, alors qu'il grimpe dans la voiture-cage, toutes ses perceptions changent et s'émoussent. Il perçoit de moins en moins bien ce qui l'entoure, comme s'il évoluait dans un rêve flou, imprécis. Son cœur de nouveau s'affole. Le bourdonnement s'amplifie dans ses oreilles, interrompu de temps en temps par le fracas des grilles qu'il ouvre et referme : Thor et Kalif d'abord. *Cling. Cling.* Puis Saskia. *Cling cling.* Métronome déréglé. Ses pas étouffés quand il contourne l'arène. Étranges frottements. Il essuie la sueur qui perle à son front. Renifle. Un vieux réflexe d'avant, quand il était angoissé. *Mouche-toi, bon sang !* pestait Mamie Jo. Voilà que les fantômes se mettent à lui parler... La porte de l'arène maintenant. *Cling.* Un pas en avant. *Le pas.* Celui qui le fait entrer dans le monde des garçons de cage. Il y est. Il foule le sol de l'arène. Il referme derrière lui sans tourner le dos. *Cling.* Le voilà enfermé. Ferré. La fourche glisse dans sa main moite. Les trois lions sont placés sur leurs tabourets. Chavo est dressé face à eux, son fouet tendu haut. Il leur parle. Tony avance sans plus penser à rien. Son cœur est devenu une batterie folle. Grosse caisse, caisse claire, cymbales, tous les sons se mélangent, dans un rythme de plus en plus effréné. C'est entêtant. Étourdissant. Tel un chef d'orchestre, Chavo l'interrompt d'un geste de la main, sans se retourner. Un geste qui signifie clairement qu'il doit arrêter d'avancer. Tony se fige. Dans

sa poitrine, la grosse caisse prend le dessus. Le son grave et puissant du maillet frappant la peau du tambour. Les fauves sont nerveux. Thor et Kalif sont en position d'attaque, ramassés sur leurs jarrets. Quant à Saskia, elle bat ses flancs de la queue, à coups saccadés, en montrant les crocs.

« Ne bouge pas », ordonne Chavo.

Un grondement s'élève de la gueule de Saskia, monte en puissance. Un simple grondement. Tant qu'elle ne rugit pas, ça va, songe Tony.

« Ne recule pas ! lance Chavo à Tony comme un avertissement. Un pas en arrière et elle se jette sur toi. »

Aucun son ne parvient à franchir ses lèvres. Il pense à ses accès de colère, à toutes ces bagarres qu'il a provoquées ou dans lesquelles il a foncé tête baissée, juste pour l'adrénaline, le frisson, le goût du sang. Des foutaises. Il n'a jamais approché la mort de si près. Chavo rassure ses fauves d'une voix douce, lente, continue.

« Doux, doux, Saskia. *Quiet. Don't move.* »

Il va de l'un à l'autre, répète les mêmes phrases avec cette assurance dont il ne se départit jamais.

Les yeux des fauves le suivent un instant mais reviennent se poser sur Tony. Ils le connaissent, le reconnaissent, oui, mais d'ordinaire il est derrière les barreaux. Leur peur atavique de l'homme leur dicte d'attaquer. Leur affection pour Chavo et leur obéissance temporisent leurs instincts. Le temps s'étire. Les grondements de Saskia s'apaisent, même si elle continue de battre ses flancs de la queue.

« Assieds-toi sur ton tabouret, demande soudain Chavo.

– Quoi ?

– Installe-toi tranquillement, sans mouvement brusque. On va jouer la montre. Tout est affaire de patience. Leur méfiance va se relâcher. »

Il n'aime pas vraiment cette idée, Tony, de s'asseoir sur la précieuse arme qu'est le tabouret, mais il faut bien écouter Chavo. Il s'oblige au calme, à la lenteur, tandis qu'il dépose le tabouret au sol, mais ce mouvement, même infime, est perçu par Saskia comme une menace. Tony n'est pas encore redressé qu'il entend le rugissement de la lionne puis le bruit d'une ruade. Il comprend aussitôt qu'il est perdu s'il court. Il n'échappera pas à trois fauves attaquant dans son dos. Parer l'assaut. Temporiser. Laisser les fauves se fatiguer sur la fourche. Il ne s'est passé qu'une seconde et Tony est déjà prêt, la fourche tendue. Il a une vision furtive de Saskia, devant lui, sur ses

pattes arrière, la gueule grande ouverte. Il sent son rugissement au plus profond de ses entrailles. Il avance l'arme contre son poitrail, s'entend hurler : « Recule ! »

Il ne reconnaît pas sa propre voix tant elle est sourde, profonde.

« Recule tout de suite ! »

Thor et Kalif vont arriver, Tony le sait. Leur instinct grégaire... Endiguer l'assaut pendant vingt secondes, c'est gagner la partie à coup sûr, a dit Chavo. Il maintient la fourche haute, ne ploie pas, repousse les pattes, les attaques de la gueule béante. Les mâchoires claquent dans le vide. Les griffes le frôlent. Jamais il ne s'est trouvé si près de Saskia. Il peut sentir son souffle brûlant et son haleine fétide. L'odeur de la mort. À combien de secondes est-il ? Il n'en a aucune idée. Le temps n'existe plus. Seul un instinct de survie l'anime, lui dicte ses mouvements. Deux cents kilos de muscles face à soixante-dix kilos de terreur. Deux pattes vives, précises, qui le taquent, tentent de le désarmer en faisant tomber sa fourche. Il faut s'y accrocher coûte que coûte et ne pas trébucher. S'il vacille, le poids de la lionne l'entraînera en arrière et il deviendra le gibier d'une tueuse de clan, un déjeuner à se partager à trois. Solidement campé sur ses deux jambes, genoux pliés pour avoir plus de stabilité, Tony résiste, le visage couvert de sueur. Derrière Saskia, en ombre chinoise, floue, Chavo s'agite. Thor et Kalif reculent au fond de l'arène, sous la menace du fouet. Quelques secondes encore. Quelques secondes à résister, le temps que Chavo replace les mâles et vienne le secourir. Les coups de patte de Saskia perdent de leur puissance. Elle est moins offensive, semble hésiter à battre en retraite. Tony met ses dernières forces dans un cri animal, puissant, perçant, un cri de rage et de désespoir.

La lionne recule alors, ventre à terre. Elle se replie. Qu'est-ce qui l'a fait reculer ? La fourche, le cri ? Tony n'ose y croire trop tôt. Il reste campé sur ses appuis, l'arme haut levée. Chavo hurle : « *Saskia ! Come here !* »

Il est soudain là, menaçant. Son fouet s'abaisse sur Saskia, l'atteint au museau. La lionne pousse un gémissement plaintif avant de détalier.

« *Saskia, jump ! Jump here !* »

Chavo ne lâche rien, l'oblige à remonter sur son perchoir. Saskia bondit et s'y place, la tête basse.

« Ça va ? »

Chavo pose sa main sur l'épaule de Tony qui reste muet, la fourche toujours tendue devant lui.

« C'est bon, tu peux l'abaisser. »

Les jambes coupées, livide, Tony regarde les trois fauves en position sur leurs tabourets, encore nerveux mais résignés. Les queues se balancent et les têtes se secouent avec moins de vivacité.

« C'est la première fois que Saskia te taquine, fait remarquer Chavo. Mais ce ne sera pas la dernière. »

Tony croit entendre un sourire dans sa voix et une pointe de satisfaction. Il s'en est bien tiré. Son cœur bat douloureusement. Son souffle est haletant, irrégulier. Son épaule gauche le fait atrocement souffrir. Il l'a probablement luxée en parant les coups de patte. Mais il est vivant. En un seul morceau. Pas même écorché.

La voix de Matelo résonne, légèrement affolée : « Besoin d'aide, Padre ? »

Il est de l'autre côté de l'arène, le tuyau d'arrosage dans la main, au cas où.

« Tout va bien, réplique Chavo. Tu arrives après la bataille... »

Matelo esquisse un sourire d'excuse. La laisse d'Asia pend au bout de son poignet, inutile. Jason et Alessio sont là, qui s'approchent en pyjama, pieds nus, réveillés par le bruit.

« Tout va bien, répète Chavo avec une certaine impatience. On va pouvoir démarrer l'entraînement. »

Tony entend Jason chuchoter avec excitation. Alessio le fait taire d'une tape sur le crâne. Plus loin sur le campement, une silhouette noire s'est figée, emmitouflée dans un long manteau. Dans la semi-clarté de cette aube, sa cigarette rougeoie. Matelo s'éloigne de son pas traînant. Le fouet de Chavo vient frôler le mollet de Tony.

« Alors, ce baptême du feu ? »

Aucun des deux ne quitte les fauves des yeux. Question de sécurité. Ils ne sont pas à l'abri d'un deuxième assaut. Tony déglutit.

« Ça a été. »

Allongé sur le bitume froid, à bout de forces, il s'allume une cigarette. Il aspire en fixant le ciel gris, presque neigeux. Il se sent vidé de toute énergie. Il est pâle, trempé de sueur. Ses vêtements lui collent à la peau et une odeur de transpiration acide s'en exhale. L'entraînement a duré une heure. Chavo

a répété l'exercice des cerceaux. Tony est resté près de lui, tous les sens en alerte, tentant de deviner les intentions des trois lions, de précéder leurs éventuelles attaques. Il a épuisé ses nerfs, n'a plus une once de vitalité, il pourrait s'endormir pour le reste de la journée.

Il le reconnaît à son pas avant même d'entendre ses paroles : « C'est un métier épuisant. »

Chavo s'accroupit près de lui. Sans son maquillage de scène, et de si près, Tony le découvre sous un autre jour : il lui semble plus marqué par le temps, plus fatigué aussi qu'il ne se l'était imaginé. Sa barbe, rasée de près, blanchit déjà. Des pattes-d'oie s'étirent de chaque côté de ses yeux. Ses lèvres sont sèches et craquelées, son teint grisâtre. Heureusement, ses yeux verts étincellent et renvoient une certaine intensité.

« Le métier de dompteur est un de ceux qui nécessitent le plus de ressources physiques. Chaque jour, la fatigue nerveuse atteint le maximum de ce qui est supportable. »

Tony veut se redresser mais Chavo lui fait signe de rester allongé.

« Récupère, va. »

Il sort de sa veste un étui à cigares et en extrait un qu'il cale entre ses lèvres. Ce n'est pas souvent que Tony le voit fumer. Chavo doit être d'humeur festive ce matin.

« Il va falloir veiller sur ton alimentation pour garder tes muscles souples. Et éviter les erreurs de Matelo. Le petit verre de schnaps avant d'entrer en piste, ça peut sembler une bonne idée pour contrer l'usure nerveuse ou l'appréhension, mais c'est un leurre. Ses réflexes sont émoussés. Je crains à chaque représentation qu'il ne soit plus capable d'intervenir si une bête venait à me sauter à la gorge... »

Chavo se relève, comme s'il prenait conscience du fait qu'il était allé trop loin dans ses confessions. Il recrache la fumée de son cigare.

« Vous voulez que je rentre les fauves, Padre ? demande Tony.

– Laisse-les jouer un peu dans l'arène, ça leur fait du bien. De toute façon, Matelo a renoncé à passer le collier et la longe à Asia. Il ne va pas avoir besoin de la cage d'entraînement tout de suite... »

Matelo a laissé la panthère dans sa cage. Il a regagné l'intérieur de sa caravane, a tiré les rideaux. Sa femme est dehors, en train de bercer le bébé qui s'époumone. Sentant les regards de Tony et de Chavo posés sur elle,

elle hausse les épaules en rougissant et les deux autres comprennent que Matelo est allé se coucher.

« Vous voulez que j'essaie de m'occuper d'Asia ? » lance Tony sans reprendre son souffle.

Il n'a pas oublié la promesse qu'il a faite à Sabrina. À vrai dire, il cesse rarement de penser à Sabrina. Sauf dans l'arène.

« Non », réplique Chavo avec une sécheresse qui prend Tony de court.

Un silence s'installe, que Chavo brise en soupirant : « Je te laisse les rentrer et les nourrir plus tard ? »

Tony hoche la tête. Chavo disparaît. Le jeune homme jette un coup d'œil au loin, constate qu'elle est là, une cigarette éteinte coincée entre les lèvres, occupée à recoudre un vieux jean. Elle n'a rien raté de leurs échanges, pourtant elle tourne la tête pour échapper à son regard.

C'est devenu une obsession : guetter la braise rouge dans la pénombre. Mais ici, plus de lac ou de brouillard pour se retrouver à l'abri des regards. Juste une succession de terrains bétonnés, éclairés par de puissants projecteurs. Impossible de faire un pas sans être vu par un circassien. Il ne peut même pas compter sur la représentation de ce soir, ce sera sa première en tant que garçon de cage. Il n'entrera pas dans l'arène, non. Matelo sera à l'intérieur, armé de sa fourche. Mais Chavo souhaite qu'il se tienne à l'extérieur, armé du tuyau à haute pression et d'une seconde fourche.

« Pourquoi ? a demandé Matelo, surpris.

– Double sécurité », a répliqué Chavo.

C'est Tony qui enverra les fauves dans le tunnel, qui les fera rentrer dans leurs cages à la fin du spectacle et leur donnera leur nourriture en guise de récompense. Ses espoirs de voir Sabrina s'amenuisent et cette frustration fait grandir son désir.

En attendant le numéro des fauves, il se grille des cigarettes à côté de la voiture-cage, en présence d'un Matelo euphorique. Cet après-midi, ce dernier a réussi à sortir Asia de sa cage et lui a fait faire quelques pas en laisse. Chavo a tenté d'éloigner les curieux mais ils étaient trop nombreux. Les enfants poussaient des cris surexcités, s'approchant de plus en plus près. Les mères temporisaient mais mouraient aussi d'envie d'observer la panthère de plus près.

« Je vais lui apprendre à marcher au pas, déclare Matelo. Pour l'instant elle rechigne encore, elle tire sur la laisse, mais elle va comprendre. »

Tony se fige en voyant arriver Sabrina, drapée dans sa fourrure noire. Deux coquelicots rouges ornent ses oreilles et se balancent au rythme de son pas. Ses bracelets cliquettent. Ses lèvres sont rouge brique ce soir et des effluves d'encens la précèdent. Elle ne leur jette pas un regard. Elle passe d'un pas pressé pour rejoindre Chavo, qui l'attend, concentré, les doigts crispés autour de son pendentif. C'est l'heure du rituel. La prière à saint Michel et sa présence protectrice. Tony tend l'oreille, essaie de voler quelques paroles, mais tout ce qu'il perçoit est la litanie rapide de Chavo : « Saint Michel Archange, défends-nous dans le combat. Sois notre secours contre la malice et les embûches du démon. »

Matelo continue de lui exposer ses plans mais Tony n'écoute plus. Tous ses sens sont tendus vers Sabrina et Chavo. Sabrina ne prononce pas un mot. Elle attend que Chavo daigne lever le regard vers elle.

« Touche-moi », exige-t-il.

Campée bien droite devant son mari, Sabrina pose une main sur son épaule. Chavo ferme les yeux, se recueille quelques instants, s'emplit de la bénédiction, puis il rouvre les paupières et sa froideur soudaine contraste avec la solennité de l'instant. Il la congédie d'un geste du menton. Sabrina recule, impassible. Elle s'éloigne. Tony voudrait la suivre mais il se contente de jeter son mégot tandis que Matelo lui demande : « Tu en penses quoi ?

– Bonne idée », approuve-t-il sans savoir de quoi il est question.

Tony plonge les mains dans la viande crue, attrape les morceaux glissants, les empale au bout de la fourche et les présente à chacun des fauves, à tour de rôle.

« Vous avez été parfaits, sages comme des images. Tiens, Saskia, tu as même droit à une double ration. Tu vois, je ne suis pas rancunier. »

La lionne a été particulièrement docile ce soir. Pas de frayeur. Kalif s'est montré paresseux mais Chavo a décidé de l'ignorer, de le laisser tranquille sur son tabouret et de poursuivre le numéro avec les autres. Matelo le surveillait du coin de l'œil et Tony se tenait attentif, prêt à intervenir en cas de besoin. Mais tout s'est déroulé sans accroc.

Tony se retourne en entendant un bruit de pas. Chavo grimpe dans le couloir de la voiture-cage vêtu de son costume de scène.

« Tu t'en sors ? »

– Oui.

– Viens prendre un verre quand tu auras fini.

– D'accord. »

Il pose une main sur son épaule.

« Tu as fait du bon boulot aujourd'hui. »

Tony reste immobile, un morceau de viande sanguinolent entre les mains.

« Merci. »

Chavo saute du camion puis disparaît d'un pas rapide. Au loin, Alessio rentre ses chevaux, accompagné de Jason. Dark résiste un peu. Diamant s'ébroue. Dans sa cage, Jaipur s'impatiente, donnant des coups de patte entre les barreaux, mais Tony a du mal à revenir à lui. *Tu as fait du bon boulot aujourd'hui*. La voix d'André résonne en filigrane dans sa tête : *Ça c'est mon gamin !*

Il s'essuie les mains sur son pull. Ses paumes laissent des traces de sang sur la laine. Avant de rejoindre les hommes sous le barnum pour dîner et boire un verre, il faut qu'il rapporte le bac vide dans le camion frigorifique. Arrivé devant le semi-remorque, il décroche le trousseau de clés de sa ceinture et ouvre les portes. Il entre, quand brusquement celles-ci se referment, le plongeant dans l'obscurité.

« Merde ! »

Un coup de vent, probablement. Il se retourne vers les battants, qu'il pousse, mais rien ne se produit. Il abaisse la poignée, plusieurs fois, en vain.

« Oh ! Y a quelqu'un ? »

Il se met à cogner. Si ce n'est pas le vent, alors les portes ont été fermées par erreur. Il fait froid à l'intérieur. Un froid mordant. Il faut qu'il sorte au plus vite. Il tape plus fort, se remet à crier de plus belle : « Y a quelqu'un oui ou merde ? »

Il ne s'attend pas à entendre la voix de Sabrina, une voix étouffée par la cloison mais mordante : « Ne pleure pas. Maman est là. »

Il envoie son épaule contre la porte.

« Ouvre ! »

Il n'a pas envie de s'amuser. Pas comme ça, dans le noir et le froid, entouré de carcasses.

« Alors ? lance Sabrina de l'autre côté.

– Alors quoi ?

– Tu es devenu le jeune poulain de Chavo ? Sa petite marionnette ?

– Ouvre !

– J'ai vu comme il te regardait. Comme il te félicitait. »

Tony commence à perdre patience, il tape plus violemment encore. Une des portes pivote soudain, faisant jaillir la lumière artificielle d'un projecteur. Avant qu'il ait pu faire un geste, Sabrina grimpe, charriant avec elle l'odeur du tabac froid. Elle a l'air amère, déçue et en colère, tout cela à la fois. Ses lèvres sont pincées, ses yeux sévères. Elle le pousse en arrière et envoie ses poings contre sa poitrine. Rien qui le déstabilise vraiment. Il recule et pare ses coups comme il a paré ceux de Saskia ce matin. Il pourrait immobiliser ses mains, la maîtriser, mais il ne le fait pas. Il la laisse se défouler et s'épuiser un peu. Elle lui assène une gifle sèche, qui claque et le laisse hébété.

« Quelle belle équipe d'enfoirés vous formez, hein ? »

Elle cesse de le malmenier. Comme si elle prenait conscience de l'endroit où elle se trouve, elle regarde tout autour d'elle : les carcasses qui pendent, les bacs remplis de chair, le sang sur le pull de Tony et sur ses mains. Elle secoue la tête.

« Pourquoi lui ? »

Il n'est pas sûr de bien comprendre le sens de sa question.

« Oui. Pourquoi lui ? reprend Sabrina. Tu pouvais travailler pour n'importe qui ici. Pour Paulo. Pour Alessio. Pourquoi travailler pour Chavo ?

– Parce qu'il m'apprend à dompter les fauves. »

Elle semble dépitée par sa réponse. Lui songe qu'il n'est pas prudent de rester ici, que si Chavo le cherche c'est ici qu'il viendra le trouver en constatant son absence à la voiture-cage.

« On ne devrait pas rester là. »

Mais Sabrina s'adosse au bac à viande vide, avec provocation. Elle sort de son manteau en fourrure une cigarette et son briquet. Elle fait jaillir une flamme.

« Non, pas ici, arrête ! »

Elle aspire puis recrache la fumée dans sa direction.

« Moi j'aime bien être ici. Au moins tout est clair, limpide. On ne fait plus semblant.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Elle désigne les carcasses autour d'eux, les lambeaux de chair et les filaments blancs des nerfs.

« Je parle de ta nature, Tony. De celle de Chavo. Vous êtes des charognards. Comme vos fauves.

– N'importe quoi. »

Il lui retire sa cigarette de la bouche. Il ne veut pas la voir fumer ici. La nicotine va imprégner la viande, qui deviendra immangeable pour les fauves.

« Rends-la-moi ! Tu ne peux pas tout me confisquer ! »

Il est bien conscient qu'elle le provoque, qu'elle ne cherche qu'un prétexte pour le pousser dans ses retranchements et le troubler. Il sort du camion avec sa cigarette encore fumante. Elle saute hors du semi-remorque, elle aussi, lui arrache la clope des mains.

« Sabrina ! lance-t-il, car elle s'éloigne. Sabrina, où tu vas ? »

Il ne peut pas crier trop fort. Si le camion réfrigéré est à l'écart des autres véhicules, une oreille affûtée pourrait tout de même les entendre.

« Sabrina ! »

Il court derrière elle, lui saisit le bras. Elle se dégage, agacée. La zone est fortement éclairée. Presque comme en plein jour. La faute aux projecteurs. Avisant le camion des chevaux, Tony la supplie : « Viens, suis-moi là-dedans. »

Les chevaux sont rentrés pour la nuit. Il n'y a aucune raison que Jason ou Alessio débarquent. Sabrina le suit, revêche. Il ouvre les portes, l'aide à grimper. Dans la pénombre, Diamant hennit doucement.

« C'est moi, ma jolie. C'est moi, du calme. »

Il referme les portes. L'obscurité les engloutit. Il ne distingue plus que la braise rougeoyante de la cigarette de Sabrina. Elle fait claquer son briquet et son visage se découpe, vacillant. Le bleu électrique de son regard. Tony lui arrache le briquet des mains. Elle proteste. Ils sont plongés de nouveau dans l'obscurité. Il entend son propre cœur qui bat comme dans l'arène. La grosse caisse. La caisse claire. Les cymbales.

« Tony ? Tu fous quoi, bordel ? »

Il fait jaillir une flamme : les lèvres rouge brique de Sabrina, entrouvertes. Noir : elle n'existe plus.

« Tony ?

– Chut. »

Il est guidé par un instinct, comme l'autre nuit avec les fauves. Lumière : les mèches de ses cheveux échappées de son chignon. Noir : elle n'est qu'une illusion. Lumière : elle est tout près – il entend son souffle, rapide –, les coquelicots comme deux taches de sang à ses oreilles. Noir. Elle le frôle du bout de ses doigts, dessine la forme de son épaule. Lumière : ses yeux, deux saphirs interrogateurs. Noir. Il recule. Derrière son talon, il y a le foin. Lumière : elle avance droit sur lui, sa cigarette se consumant au coin de sa bouche. Noir. Il fredonne, dans un souffle, des paroles précipitées.

*Dans ces yeux, y a tant d'soleil,
Que quand elle me r'garde, je bronze.*

Lumière : elle s'est figée, surprise. Il fixe ses sourcils fins qui l'interrogent. Plus de noir. Il veut voir son visage. Il murmure, et il n'est pas sûr que ses mots soient audibles : « Je ne chante que pour toi. Et pour les fauves. »

Noir. Il recule encore, mais derrière lui il y a le foin. Il bascule. Noir toujours, elle écrase ses épaules, l'empêche de se relever, grimpe à califourchon sur lui. La cendre de sa cigarette tombe sur son pull et dans son cou. Il a mal mais il aime ça. Il fouille sous son manteau, sous sa robe, rencontre le nylon de ses bas, sent sa respiration s'affoler. Lumière : c'est elle qui s'est emparée du briquet. Elle le surplombe. Elle a un air grave.

« Tu ne vas plus me trahir ? »

Il secoue la tête. Elle semble hésiter à le croire. Alors il tend une main fébrile vers sa bouche, saisit délicatement sa cigarette, qu'il écrase au milieu de sa paume droite. Pour que le sacrifice soit complet. Il compte : Un. Deux. Les larmes envahissent ses yeux. La flamme vacille. Trois. Le noir. Il lâche le mégot, mord son poing, étouffe un cri de douleur. Il halète dans le foin, les cuisses brûlantes de Sabrina serrées autour de sa taille, ses mains fraîches posées sur ses joues. Il perd la notion du temps et de la réalité. Revient à lui en entendant Sabrina murmurer tout bas :

*Feu du ciel, perds ton ardeur
comme Judas perdit ses couleurs
lorsqu'il trahit Notre Seigneur
au jardin des oliviers.*

Elle souffle trois fois dans l'obscurité comme si elle souhaitait éteindre un brasier, poursuit :

*Notre Père, qui es aux cieux,
que ton nom soit sanctifié,
que ton règne vienne.*

Les yeux de Tony se révulsent. Il plonge de nouveau, dérive, emporté par une souffrance sourde. Quand il émerge, elle termine sa prière :

*Mais délivre-nous du mal.
Amen.*

Elle embrasse sa paume à vif. Il se raidit mais ne ressent plus la douleur qui l'a transpercé quelques secondes auparavant. Juste les lèvres de Sabrina sur sa peau. Juste ses cuisses qui l'enserrent, et la fourrure de son manteau qui tombe, recouvre leurs corps sur la paille. Noir, toujours. Le rouge à lèvres de Sabrina sur sa langue, son goût de crayon de couleur. Noir. L'haleine de Sabrina aux notes de tabac froid et d'orange. Noir. Ses cheveux longs serrés dans son poing. Son bassin qui ondule. Leurs dents qui s'entrechoquent. Dark qui tape du sabot dans son box, à un rythme régulier. Noir. Leurs mains qui s'agacent, peinent à retirer les vêtements qui les gênent. Noir. Les doigts de Sabrina pénétrant au fond de sa bouche, au fond de sa gorge, fourrageant en lui comme il est en train de fourrager en elle. Noir. Son sexe tendu, dehors. Et soudain la chaleur humide quand il entre au-dedans d'elle.

Rouge. L'extase. La douleur. L'urgence. Tout cela à la fois.

Ce ne sont que deux bandes de sparadrap enroulées autour de ses paumes, sales et noircies par le travail, imprégnées de sueur et de sciure. Alessio en porte aussi pour protéger sa peau du contact quotidien avec la longe et les rênes. Personne n'y voit autre chose qu'un bandage, un outil de travail.

Mais les bandes de Tony renferment son plus grand secret. Sa trahison et sa rédemption. Il ne les retire que sous la douche, dans la minuscule cabine de la station-service située le long de la départementale, en bordure de la zone industrielle. Sous la lumière agressive et blafarde, Tony se déleste du tissu sale et il redécouvre ses brûlures. Deux ronds de chair carbonisée, deux morceaux de peau morte. L'un est en train de guérir, l'autre de s'infecter. Le prix de sa rédemption. Quand il observe ses blessures en laissant couler l'eau brûlante le long de sa nuque, alors il se souvient de la douleur et du reste : la lutte extatique dans le foin jusqu'à ce qu'il rende les armes. La liqueur de mirabelle brûlant sa gorge quelques instants plus tard, sous le barnum. Ses yeux absents. Ses yeux là-bas, en train de chanter dans l'obscurité. Le coquelicot rouge au fond de sa poche d'anorak. Arraché à Sabrina pendant la lutte. Jalousement gardé, un trésor, un trophée, il ne sait pas trop. Il replace toujours le bandage sale avant de sortir de la cabine de douche. Ces marques aussi il les garde jalousement.

Les représentations se succèdent. La dernière aura déjà lieu demain. Matelo continue à apprivoiser Asia, lui offrant des promenades en laisse de plus en plus longues sur le bitume. Il est toujours suivi par une procession de gamins surexcités. Tony gagne progressivement sa place dans l'arène. Chaque matin, il assiste Chavo pendant l'entraînement. Amara l'a accepté sans réticence. Jaipur a tenté une approche assez musclée mais s'est vite ravisé, stoppé net par le tabouret de Chavo. L'autre jour, au milieu de l'arène, il a même caressé le crâne d'Amara, encouragé par Chavo : « C'est une vraie tendre. Vas-y. »

La tigresse a fermé les yeux de bonheur et s'est mise à souffler très fort.

Les soirs de spectacle, Matelo tient toujours son rôle de premier garçon de cage, mais Tony sent qu'il est en train de prendre une place de plus en plus importante.

Quand il n'est pas occupé avec les fauves et qu'il ne sombre pas dans un sommeil lourd, épuisé par l'énergie mentale que son nouveau métier lui demande, Tony rêve de retrouver Sabrina dans le camion des chevaux, sur la paille, mais il doit se contenter de quelques images médiocres qu'il se passe sous la douche pour combler son désir.

Il s'est mis à neiger ce jour-là. Des flocons légers qui fondent en s'écrasant sur le bitume. Les braseros chauffent à plein régime. Le professeur n'arrive plus à retenir les enfants, qui s'échappent de la roulotte qui leur sert de salle de classe. Ils courent, les mains levées vers le ciel. Plus loin, Matelo a fait entrer Asia dans l'arène. La panthère a grimpé le long du grillage et reste perchée là-haut malgré ses supplications. Tony, occupé à nettoyer le couloir de la voiture-cage, lui jette des regards amusés.

« Il caille ! Viens prendre ta viande ! Si tu n'en veux pas, tu ne mangeras pas ce soir. Tu finiras par comprendre, espèce de tête de mule ! »

Le ton monte. Matelo perd patience, de plus en plus rapidement chaque jour. Il pensait que cela serait facile, qu'Asia, encore jeune, serait malléable. Chavo s'est pourtant montré rassurant avec lui la veille : « J'ai mis trois semaines pour que Saskia tolère ma présence dans l'arène. Et quatre mois pour qu'elle accepte de se placer sur un tabouret. Sois patient, je ne te le répéterai jamais assez. Laisse-la te faire confiance. Le lien doit s'établir.

– Elle est indomptable, cette panthère, Padre !

– Le temps nous le dira. »

Tony est persuadé qu'Asia est capable de travailler, de présenter un numéro, seulement Matelo ne s'y prend pas de la bonne façon. Il la considère comme un fauve, attend d'elle une communication et des réflexes de fauve. Or Chavo a précisé que la panthère nébuleuse s'apparentait davantage aux chats sauvages. Tony est vierge de tout enseignement. Il ne sait pas encore dialoguer avec les fauves, pas tout à fait. Avec Asia, il tâtonnerait, il avancerait doucement. Ils apprendraient ensemble. Tony est persuadé qu'il saurait tisser un lien.

Ce matin, Matelo semble excédé, plus encore que d'ordinaire. De dépit, persuadé que personne ne le regarde, il lance de toutes ses forces dans la

direction d'Asia le morceau de bœuf avec lequel il cherchait à l'appâter. La viande la percute en plein dos. Un miaulement terrifié retentit et la panthère dévale du grillage, tête en avant, avant de se réfugier dans sa cage. Elle crache quand Matelo s'approche pour refermer la grille. Celui-ci se redresse, jette un œil autour de lui pour s'assurer que personne n'a été témoin de ce spectacle. Quand il croise le regard de Tony, il lui lance un sourire de connivence et Tony ne sait qu'en faire. Il a le poing qui le démange tout à coup mais il recommence à balayer, heureux que Sabrina n'ait rien vu de cette scène.

La neige a fini par tenir. Une fine couche blanche recouvre le noir du bitume. Les sons sont étouffés. Tony dort d'un sommeil profond, quand trois coups résonnent contre la carrosserie de la caravane. Une voix venue de loin : « Les gars ? Ho, les gars ! Je vous en supplie... Ouvrez ! »

Alessio grommelle dans son sommeil sans bouger. Jason fait tanguer le lit de Tony en s'asseyant.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Et la voix de Matelo reprend, plus pressante, plus désespérée encore : « Les gars, déconnez pas, ouvrez ! Ça caille !

– Vas-y ! assène Jason.

– Toi vas-y, marmonne Tony.

– T'as la couchette du bas. C'est à toi de t'y coller. »

Les coups reprennent, plus vifs. Tony se lève brusquement : qu'on lui ouvre et qu'il la ferme ! Il déverrouille la porte. Matelo se tient devant lui, enveloppé d'une couverture rêche, l'air épuisé.

« Merci ! » souffle-t-il avant d'entrer à l'intérieur de la caravane.

Il n'y fait guère plus chaud que dehors. Le radiant à gaz s'épuise.

« Quelle heure il est, bordel ? grogne Alessio.

– Trois heures, et je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. C'est un enfer, je vous jure. Elle hurle depuis minuit, sans répit.

– Qui ? demande Jason au milieu d'un bâillement.

– Qui ? Qui ? Le bébé ! » s'agace Matelo.

Il se laisse tomber sur le lit d'Alessio, qui se redresse brusquement.

« Qu'est-ce que tu fais ?

– J'ai besoin de dormir.

– Tu plaisantes ? Tu vas pas dormir ici !

– Au moins cette nuit. Ça va faire trois semaines que je ne dors plus ! Je tiens sur les nerfs. Raquel est un zombie ! Aujourd’hui elle a laissé l’eau déborder d’une casserole, elle s’est ébouillantée et elle m’a fait une scène, comme si c’était ma faute ! Elle pleure en permanence, quand elle ne crie pas. Je ne peux plus vivre comme ça ! Je ne peux pas démarrer le travail avec Asia en passant des nuits blanches à les écouter geindre toutes les deux ! Je vous jure, je vais finir par péter un plomb ! »

Il termine sa tirade à bout de souffle. Alessio semble dépassé par tout cela. Il ne cherche même plus à protester, il se décale, laisse un peu d’espace dans son lit à Matelo.

« Merci mon gars, murmure Matelo, qui semble sur le point de défaillir. Tu n’imagines même pas le...

– Ferme-la et dors ! »

Jason rit au-dessus de Tony. Et le silence retombe. Bientôt, on perçoit le ronflement d’Alessio, puis, quelques minutes plus tard, la respiration légère de Jason. Il ne reste bientôt plus que Tony, les yeux grands ouverts sur l’obscurité, et Matelo, dont les jambes sont agitées de soubresauts nerveux.

« Je n’y arriverai jamais avec Asia... »

Tony ne bouge pas. Ne respire plus. Il se demande si ces mots lui sont adressés, si Matelo a senti qu’il était réveillé ou s’il a lancé ça à voix haute, au comble du désespoir, au milieu de la nuit.

« Elle n’a pas envie de travailler avec moi, je le sens. »

Tony reprend sa respiration, tout doucement pour ne pas se trahir. Les secondes s’égrènent, interminables, et les jambes de Matelo s’agitent. Les mots sortent finalement de la bouche de Tony sans qu’il les ait préparés, les mêmes mots que Sabrina lui a glissés un soir près du lac : « Offre-lui un peu de douceur. »

Matelo se fige. Ses jambes cessent de danser.

« Un peu de douceur ? lance-t-il, incrédule.

– C’est un bébé. On... On vient de l’arracher à Sabrina qu’elle considérerait comme sa mère...

– Et ?

– Et comporte-toi comme tu le ferais avec un bébé. »

Matelo laisse échapper un rire grinçant.

« Qu’est-ce que tu veux que je fasse de ça ? Je suis incapable de m’occuper de ma fille, mon gars. »

Il rit encore et Tony songe que ce n'est pas drôle. Le silence envahit de nouveau la caravane. Matelo semble plus calme.

« OK, OK, finit-il par lâcher. Je vais y réfléchir. »

Peu après, ses ronflements se joignent à ceux d'Alessio tandis que Tony fixe la fenêtre et le campement dehors, attendant de voir l'aube se lever.

C'est un retour à la civilisation qui s'opère alors que la compagnie Pulko installe son campement quelques jours plus tard dans une ville plus au sud. Roulottes, caravanes, camions, puis chapiteau s'établissent sur une place de marché aux pavés irréguliers. Les commerces et autres bâtiments qui entourent l'esplanade sont vieillots, fissurés, mais bruyants et animés. À toute heure du jour résonnent des voix aux accents rugueux. Les températures sont plus clémentes et les fauves plus enclins à travailler. Désormais, chaque séance de travail de Tony avec Chavo démarre par une série de caresses à Amara et à Thor, le géant à crinière noire n'étant pas en reste. Il donne la patte pour réclamer son dû et secoue la tête. Tony aime entrer dans l'arène. Il a la sensation d'enfiler un costume, de laisser derrière lui sa vieille peau et son passé. Et même Sabrina.

Ce soir-là, pour la première représentation à Stüt, Pépé Loyal a glissé une rose blanche dans la poche de son costume de scène. Carmen, qui tient la billetterie, porte une cape en fourrure rousse qui contraste avec le violet sur ses yeux. Pour la première fois depuis la trahison de Tony, Sabrina l'accompagne. Elle n'encaisse pas les billets mais elle déchire du talon les tickets, qu'elle tend en répétant sans entrain : « La compagnie Pulko vous souhaite un excellent spectacle. »

Tony ne sait pas si Chavo a voulu adoucir son quotidien en lui redonnant un peu d'activité ou lui signifier que sa colère est passée. Quoi qu'il en soit, elle est ce soir sous la surveillance étroite de Carmen. Elle porte une robe à franges blanche, ornée de perles, et son boa rose. Tony la regarde sans pouvoir l'approcher. Il a la sensation qu'il s'est écoulé une éternité depuis leur étreinte dans le camion des chevaux. Il a presque oublié la douleur et l'extase.

Le chapiteau est comble. Tony est à son poste, le tuyau d'eau dans une main, la fourche dans l'autre. Il a un drôle de pressentiment. Matelo lui paraît encore plus fatigué que d'ordinaire. Il se tient près de la grille au fond

de l'arène mais son regard est absent. Au moment où les fauves entrent, Matelo a un sursaut discret qui n'échappe pas à Chavo. Ses yeux verts le fusillent et semblent lui demander : *Où es-tu au juste ?* Matelo se reprend, se frotte les yeux. Le numéro se déroule en apparence avec la même fluidité que d'habitude. Les fauves se postent sur leurs tabourets, en descendent lorsque Chavo leur demande, effectuent un tour de piste, traversent le cerceau. Amara danse un slow avec Chavo, frotte son museau contre son nez. Saskia semble nerveuse mais Chavo l'a à l'œil, ne lui tourne jamais le dos. Le clou du spectacle – Chavo debout sur la plus haute marche de la pyramide, aux côtés de Jaipur – provoque des acclamations enthousiastes du public. Matelo s'éponge le front. À bien y regarder, Tony remarque qu'une fine couche de sueur a envahi son visage. Il resserre sa paume autour du tuyau. Il a appris à ne jamais relâcher la pression, même à la fin d'un numéro. Tant que les fauves n'ont pas regagné leur tunnel, rien n'est sûr. Et là encore, il peut arriver que l'un d'entre eux se montre agressif et qu'une bagarre éclate, ce qui serait une véritable catastrophe dans un espace aussi exigu. La fanfare retentit. Les applaudissements redoublent. Chavo renvoie ses fauves un par un. Les lions s'engouffrent dans le tunnel. Tony les suit de l'extérieur, armé de sa fourche. Il les encourage à avancer.

« *Go, go, go, Kalif ! Go, go, go, Thor ! Go, Saskia !* »

Il grimpe dans le couloir de la voiture-cage, verrouille les grilles en les félicitant. Dans l'arène, il reste encore les tigres. Amara, assise sur son tabouret, attend sagement l'appel de son nom. Jaipur a bondi au sol en reconnaissant le sien.

« *Go home !* » lui intime Chavo.

Le tigre s'offre un tour de piste supplémentaire, suscitant quelques rires. Cela arrive fréquemment. Chavo les punit rarement pour cela, il comprend leur besoin de se dépenser. Tony quitte la voiture-cage pour regagner son poste à l'extérieur de l'arène, près du tuyau d'eau, quand un cri de femme résonne sous le chapiteau. Matelo, planté près de la grille de sortie, a lâché sa fourche. Il titube, chancelle, tente de se retenir aux barreaux mais finit par s'affaisser telle une poupée de chiffon sous les exclamations paniquées du public. Il s'écroule sans bruit, dans une posture incongrue, les genoux cognant au sol, les bras mous, inutiles, le long de son corps, la tête heurtant violemment le sable. Jaipur, qui n'est qu'à quelques pas de lui, freine sa course. Il abaisse son arrière-train. Ses moustaches frémissent. Il fixe

Matelo, inanimé, à terre. Que se joue-t-il dans l'esprit du fauve en cette seconde d'indécision ? D'un côté, le tunnel qui mène à la cage, au repos bien mérité, à un repas copieux comme récompense de son travail. De l'autre, l'appel de la chasse, le goût de la chair et du sang, la fièvre. Cela se passe en un éclair, un battement de cils, un frémissement d'air à peine. Il suffit d'un seul bond au tigre pour se trouver sur Matelo, ses deux pattes plantées dans son dos, ses crocs dans sa cuisse. La panique submerge le chapiteau. La foule se lève, se bouscule, pousse des cris d'effroi. Tony court, se jette sur le tuyau d'eau à haute pression, ouvre les vannes au maximum. Une gerbe puissante arrose l'arène. Amara panique. Chavo la contient, jouant autant qu'il peut la douceur, l'apaisement.

« *Calm down, Amara. Calm down. Stay here.* »

Jaipur se cabre sous la pression de l'eau, rugit de fureur, mais ne déclare pas forfait. Il tire un Matelo inanimé dans le tunnel des fauves, hors de portée de l'eau. La pire option. Il est impossible d'intervenir là-dedans, de s'y glisser, d'avoir le moindre recul pour jouer de la fourche. Le brouhaha de panique est si puissant que Tony n'entend pas les instructions que Chavo lui lance. Il obéit à son instinct. Abandonnant le tuyau, il court, longe le corridor de fer, donne des coups de fourche dans les barreaux pour effrayer le fauve, hurle de toutes ses forces, de toute sa férocité : « *Jaipur, step back !* »

Il glisse sa fourche entre les barreaux, frappe le poitrail du fauve, tente de le faire reculer ou au moins de lui faire lâcher prise. Le sang de Matelo se répand au sol en une longue traînée qui s'étend au fur et à mesure que Jaipur progresse. Un silence assourdissant au fond des oreilles, loin, bien loin de la foule en délire, Tony frappe plus fort. Il n'a plus peur de blesser le tigre. Ce qui se joue à cet instant le dépasse. C'est une lutte acharnée entre le sauvage et le civilisé, entre le fauve et l'homme. Et l'homme ne peut pas périr. Chavo apparaît de l'autre côté de la galerie métallique. Il a abandonné l'arène et Amara. Il se démène lui aussi pour faire battre en retraite Jaipur, rendu fou par l'odeur du sang. Tous les deux agissent de concert, sans avoir besoin de se parler, jouant de la fourche, l'un pour obliger Jaipur à reculer, l'autre pour créer une barrière entre l'homme au sol et le fauve. Jaipur est vif, féroce, acharné, mais il ne fait pas le poids contre deux hommes, et le contact du fer lui déplaît. Bloqué dans sa progression, il rugit, se met à

reculer dans le tunnel étroit, revenant sur ses pas pour regagner l'arène. Il a du sang sur les babines, de la folie dans les yeux.

« Sors Matelo d'ici ! hurle Chavo. Je vais gérer les fauves ! »

Le chapiteau se vide sous les cris. Les mains tremblantes, maladroites, Tony entreprend de démanteler le tunnel des fauves afin de pouvoir attraper un bras, une jambe, n'importe quelle partie du corps de Matelo et le tirer vers lui. Chavo est entré dans l'arène avec le tuyau d'eau à haute pression. Amara et Jaipur, acculés, rugissent. Tony pousse le corps de Matelo sur le côté, comme un vulgaire paquet de chair. Pas le temps de s'en occuper dans l'immédiat. Il faut refixer en urgence le tunnel pour que Chavo puisse évacuer les fauves de l'arène. Dans la panique, ils pourraient se sauter à la gorge et s'entretuer.

Tony abaisse les différents leviers, vérifie la fixation de la structure, sa solidité, hurle en direction de l'arène : « C'est bon, Padre ! Envoyez-les-moi ! »

Malgré le vacarme qui résonne sous le chapiteau, Chavo l'entend. Il hoche la tête, abaisse le tuyau d'eau. De son fouet, il guide les deux tigres apeurés dans le tunnel. Trempé de sueur, Tony les réceptionne, les pousse dans leur cage à coups de fourche puis referme à double tour les portes derrière eux. Jaipur, dans un état second, se jette contre les murs. Amara feule, tourne sur elle-même. Les lions commencent eux aussi à grogner.

« Stop ! Ça suffit ! Tout va bien, on se calme ! » ordonne Tony, à bout de souffle, pris d'un léger vertige.

Il sort de la voiture-cage, revient sur ses pas, près du corps de Matelo. Un attroupement s'est formé. Quelqu'un a déchiré son pull pour faire un garrot en haut de sa cuisse. Un autre surélève ses jambes. Raquel hurle, au loin, dans les bras de Fidji qui la retient pour l'empêcher de foncer droit sur son mari.

« Reste avec les fauves ! » ordonne Chavo à Tony.

Il n'a jamais vu les bêtes aussi nerveuses, presque folles. Jaipur ne parvient pas à se calmer, il mord les barreaux de sa cage, secoue la tête avec fureur. Amara feule chaque fois que Tony approche. Les lions sont tendus eux aussi. Les rugissements qui se répondent de cage en cage prennent Tony aux tripes. Il les nourrit, les rassure, mais ça ne suffit pas. Alors il chantonne tandis qu'au loin la sirène des pompiers résonne. Les gyrophares

éclairaient le campement par intermittence. Bleu. Bleu. Noir. Bleu. Bleu. Noir. Les spectateurs ont dû commencer à refluer. Le brouhaha s'apaise dehors. Les fauves aussi. Seul Jaipur continue de tourner en rond, encore excité par l'odeur du sang sur ses babines.

« Tony... »

Il sursaute en entendant la voix de Sabrina dans son dos. Elle est là, apparition incongrue dans sa robe à perles d'un blanc immaculé, tandis que lui est couvert du sang de Matelo.

« Ils l'emmènent ? demande-t-il. Il va s'en sortir ? »

Elle hausse les épaules avec une indifférence désarmante. Le véhicule des secours s'éloigne. Le bruit du moteur décline. Les lumières bleues sont de plus en plus diffuses. Sabrina s'approche, se plante devant lui. Elle a une drôle de lueur dans les yeux, à la fois brillante et grave.

« Emmène-moi la voir. »

Tony ne comprend pas. Jette son morceau de viande à Thor entre deux barreaux.

« Quoi ?

– Chavo est parti avec Matelo dans l'ambulance. Emmène-moi voir Asia. »

Il essuie ses mains sales sur son jean, a besoin de quelques secondes pour réaliser ce qu'elle lui demande. Dehors, la famille Pulko est en proie au désarroi, à l'angoisse la plus totale. On s'étreint. On prie. On espère. On se rassure les uns les autres, et Sabrina, insensible, dans sa robe blanche, demande avec un espoir insensé au fond des yeux à aller voir Asia.

« On ne peut pas... »

C'est tout ce qu'il parvient à dire.

« Personne ne nous prêtera attention. Alessio et Joseph doivent attendre l'arrivée de la police pour répondre aux questions. Les femmes calment les enfants qui ont été réveillés par les cris. Les autres essaient de se débarrasser des curieux. C'est le moment ou jamais. »

Tony l'observe, glacé par son esprit froid, sa cruauté, presque. Et pourtant, ce n'est pas cela qu'il lit dans ses yeux humides. C'est autre chose. Un espoir à la limite de la désespérance.

Sabrina lui tend une main à la peau brûlante, moite.

« Je t'en supplie. »

Elle se laisse tomber à genoux devant lui et Tony ne sait que dire, que faire. Il recule, hébété. Finit par hocher la tête.

Sur le campement, personne ne fait vraiment attention aux autres. Alessio et Joseph attendent les policiers. Ils se mettent d'accord sur la version des faits à donner, parlent avec de grands gestes. Paulo et les monteurs, avec leurs gilets fluorescents, renvoient les spectateurs et les curieux, invitent les voitures à démarrer – un bouchon s'est formé autour de la place suite au vent de panique et au départ précipité de centaines de personnes. Les femmes bourdonnent, s'interpellent, se font passer de bras en bras la petite Lola qui pleure à chaudes larmes. Un essaim s'est formé autour de la caravane de Pépé Loyal où elles semblent se relayer. Les hommes s'entassent dans les véhicules qui démarrent au quart de tour. Le convoi part pour l'hôpital où Matelo a été emmené.

Au milieu de cette agitation, Tony et Sabrina se faufilent derrière les caravanes. Les lampadaires de la place sont éteints à cette heure-là. Seul le chapiteau est éclairé, mais la cage d'Asia bénéficie d'une relative pénombre. Sabrina se laisse tomber sur les pavés avec un hoquet de bonheur. Elle s'agrippe à la ceinture de Tony. C'est là que se trouve son trousseau, dont la clé qui ouvre la cage d'Asia. Elle ne demande pas. Elle défait le mousqueton, saisit la bonne clé. Elle la connaît, l'a repérée. Une petite, ronde, argentée. Elle ne prête plus attention à Tony. Elle insère la clé dans la serrure, fait tourner le mécanisme, pivoter la grille, passe ses deux bras à l'intérieur.

« Asia, Asia, ma fille, ma merveille, je suis là. »

Tony, pas vraiment rassuré, jette des regards tout autour.

« Arrête ! Qu'est-ce que tu fais ? Ne la sors pas ! »

Car Asia est maintenant dans les bras de Sabrina, qui se lève tout en l'embrassant.

« Tu ne peux pas faire ça. Laisse-la dans sa cage. Tu m'as dit que tu voulais juste la voir ! »

Sabrina l'ignore. Elle a le nez dans la fourrure d'Asia, qui ronronne comme jamais Tony ne l'a entendue ronronner. La panthère ferme les yeux, plonge dans le cou de Sabrina puis se redresse et lui lèche le menton avec frénésie. Et Tony, bien que cela lui brise le cœur, insiste : « Remets-la dans sa cage. »

Il a bien conscience d'user avec elle du même ton que Chavo. De la même autorité. Sabrina secoue la tête.

« Laisse-moi l'emmener dans la roulotte. Comme avant. »

Elle le demande d'une voix sourde mais déterminée. Et les larmes dans ses yeux sont près de déborder.

« Arrête, Sabrina. Je risque ma place. »

Pourtant elle recule, serrant Asia plus fort encore contre elle, comme si Tony risquait de la lui arracher.

« Et toi... Toi tu risques plus encore... Si Chavo l'apprend, il te battra. »

Elle hausse les épaules, embrasse sa panthère avec plus de rage encore.

« Il te battra à mort. Tu le sais.

– Fais-moi confiance. Un quart d'heure. Juste un quart d'heure dans la roulotte. Personne ne le saura jamais. »

Elle fait un pas en arrière, serrant toujours Asia dans ses bras, et Tony proteste tout bas, terrorisé à l'idée que quelqu'un les entende.

« Arrête, Sabrina ! Reviens tout de suite ! »

Elle s'éloigne, déterminée. Il court derrière elle. Elle est butée, Chavo a raison. Pourtant Tony ne peut se résoudre à s'opposer à elle tout à fait.

« Sabrina, c'est du suicide ! »

Ils se glissent entre les véhicules à la faveur de la nuit.

« On ne nous trouvera pas là-dedans. La roulotte de Chavo est un lieu inviolable. Si Chavo ou quelqu'un d'autre avait des soupçons, s'il se lançait à notre poursuite, ce serait le dernier endroit où il nous chercherait. Il faudrait être fou pour s'imaginer qu'on s'est planqués dans la gueule même du loup.

– Je n'aime pas ton raisonnement. »

Ils sont arrivés devant la roulotte. Sabrina le fixe, comme si désormais elle lui demandait sa permission. Mais il est trop tard. Ils sont trop visibles ici, à découvert. Tony pousse la porte et l'entraîne à l'intérieur avec empressement. Comme d'habitude, cela sent le bois, le tabac, l'encens et la cire des bougies qui brûlent un peu partout. Asia s'échappe des bras de sa maîtresse, saute se percher sur la table. Elle retrouve ses habitudes, ses aises, frotte son museau partout.

« Je n'aime pas ton idée », répète Tony en tirant les rideaux.

Il souffle sur les bougies pour les éteindre mais elle l'arrête d'un geste.

« C'est implacable pourtant. C'est comme pour l'argent.

– Quel argent ?

– L’argent que tu me donnes. J’ai retenu la leçon... »

Il la fixe, de plus en plus perplexe, de plus en plus inquiet à l’idée de ce qu’elle va lui révéler.

« Chavo ne me fait plus aucune confiance. Il fouille régulièrement mes tiroirs de vêtements, vide ma boîte à bijoux, va jusqu’à inspecter mes protections hygiéniques. Mais il ne penserait jamais à chercher dans ses propres affaires.

– Qu’est-ce que tu racontes ? »

Asia bondit brusquement de la table aux épaules de sa maîtresse. Elle s’y installe, autour de son cou.

« J’ai caché l’argent dans les jeans de Chavo. Ses vieux jeans usés, ceux qu’il faut que je reprenne et qu’il ne porte jamais. »

Elle sourit, fière d’elle, un peu ironique, et Tony aurait curieusement envie de la bourriner dans le foin s’il n’était pas si nerveux à l’idée de se trouver ici avec elle et Asia.

« Allez, viens ma belle », murmure Sabrina à sa panthère.

Elle se dirige derrière les lourds rideaux, dans le coin de nuit, Asia enroulée autour de son cou. Tony reste figé à côté de la porte tel un vigile, raide, prêt à éteindre les dernières bougies et à se cacher si quelqu’un approchait. Derrière le rideau, il entend Sabrina rire et embrasser Asia, lui susurrer des mots doux. Il observe le campement : les camions, camionnettes et caravanes, l’ombre du chapiteau, encore éclairé, au loin. Le gyrophare rouge et bleu de l’estafette de police qui est arrivée. Les deux silhouettes en uniforme près d’Alessio et son père. Rien d’autre. C’est calme. Presque rassurant.

« Sabrina... »

Il fixe les aiguilles de la pendule, constate que cela fait déjà cinq minutes. Puis dix.

« Sabrina, je vais devoir la ramener... »

Elle ne répond pas. Il abandonne son poste d’observation et pousse le lourd rideau. Sabrina est là, étendue sur le lit, tache blanche au milieu des draps rouges satinés. Asia joue avec les perles des franges de sa robe et elle la regarde en souriant. Tony se racle la gorge.

« Je vais devoir la ramener... »

Et une fois de plus, Sabrina fait comme si elle ne l'avait pas entendu. Elle appelle Asia d'un léger sifflement et la panthère bondit allègrement sur sa poitrine avant de lui lécher le visage. La langue d'Asia, râpeuse, parcourt les lèvres écarlates de Sabrina. La panthère ronronne. Sabrina s'abandonne en grognant de plaisir. C'est animal. Presque extatique. Tony détourne le regard, mal à l'aise.

« Je ne te le répéterai pas. C'est fini. Je la ramène. »

Cette fois, il a parlé sèchement, comme Chavo, et il voit que Sabrina a compris. Elle cesse de jouer. Elle repousse Asia, se redresse.

« Attends.

– Non. »

Il est décidé à se montrer ferme et intransigeant. Sabrina avance jusqu'à lui, saisit ses mains. Elle se met à embrasser ses bandages sales avec ferveur. Ce qu'elle embrasse, ce sont ses plaies, les marques de son sacrifice.

« Qu'est-ce que tu fais ? »

Sans répondre, elle fait glisser ses paumes brûlantes sous le pull de Tony, entreprend de le lui retirer.

« Non. »

Pourtant elle continue. Le pull tombe au sol, bientôt rejoint par le maillot de corps.

« Sabrina... »

Elle le fait taire d'un regard sévère, se lève. Elle le frôle tel un félin, le contourne. Dans son dos, elle découvre le nénuphar, pose ses lèvres en silence dessus.

« Arrête. »

Elle lèche la peau marquée d'encre. La fleur. Puis elle lui lèche le cou, les oreilles, les mâchoires, le dos, comme une chatte qui ferait la toilette à son petit. Asia se met à tourner autour d'eux. Elle se frotte aux jambes de Tony tandis que Sabrina l'enveloppe et le câline comme un tout petit enfant. Son jean glisse à ses pieds, puis son caleçon. Tony est pris de vertige en réalisant qu'il est nu. Entièrement nu dans la roulotte de Chavo, face à son lit aux draps de satin rouge, avec sa femme dans son dos qui cajole son sexe.

Elle abandonne son dos, le déleste de sa chaleur. Plantant ses yeux dans les siens, elle s'allonge sur le lit, retrousse sa robe blanche à franges, puis elle écarte les cuisses.

« Viens. »

Asia pousse un long miaulement qui s'étire et meurt dans un souffle, à moins que ce ne soit Sabrina. Il ne sait plus. Il ne sait plus grand-chose. Il est là, avec son sexe tendu devant lui. Il pense aux aiguilles de la pendule qui tournent, au temps qui file, au risque qu'il prend. Il se jette au-dessus d'elle avec empressement, urgence presque, et il s'introduit en elle sans douceur, mais cela ne semble pas la déranger car elle renverse la nuque en arrière en laissant échapper un soupir. Tony se perd en elle sans lâcher du regard ses yeux de saphir brillants et les larmes au bord de ses cils. À chaque coup de reins, les perles de sa robe s'entrechoquent et cela produit un son doux, une litanie, comme une mélodie.

Il se rhabille aussitôt l'extase passée, la peur nichée au creux du ventre. Il peine à remettre son pull, se trompe de sens, ferme un bouton de jean sur deux, soulève Asia entre ses bras.

« Merci », murmure Sabrina comme il quitte la roulotte dans la précipitation. Il a le cœur qui bat dans la gorge. Les veines qui crépitent. Il se glisse d'ombre en ombre, vif, craignant à chaque seconde que quelqu'un surgisse. Et c'est ce qui se produit soudain, à deux pas de la caravane de Matelo. Une silhouette jaillit, lui barre le passage. Une voix qu'il connaît très bien s'exclame : « Où t'étais passé, je te cherche depuis dix min... »

Jason s'interrompt. Dans la pénombre, il ne peut pas voir la tenue débraillée de Tony. En revanche, il a reconnu la silhouette d'Asia, emprisonnée dans ses bras.

« Qu'est-ce que tu fous, Tony ? »

Tony pose un doigt sur ses lèvres, le supplie du regard, puis lui fait signe de le suivre.

« Qu'est-ce que tu fous ? » murmure Jason plus bas tandis que Tony s'accroupit devant la cage et pousse Asia à l'intérieur.

La panthère souffle de toutes ses forces. Tony recule. Jason lui repose la question pour la troisième fois, et devant le mutisme de Tony, il comprend.

« Tu l'as amenée à Sabrina ? »

Tony ne dément pas. Jason s'apprête à crier avec véhémence, alors il l'arrête : « Je t'en supplie, ne dis rien.

– T'es tombé sur la tête, ma parole !

– Elle est trop malheureuse sans sa panthère. Et Asia... Asia elle-même se laisse dépérir. »

Jason ouvre la bouche mais rien ne vient.

« Je t'en supplie, Jason. Je te connais, tu n'es pas comme ton frère. Tu sais qu'on peut contourner les règles quand c'est nécessaire... »

Il y met toute sa conviction, tout son espoir aussi. Jason est plus rebelle qu'Alessio, plus souple aussi.

« Elle l'a vue un quart d'heure. Pas plus. Elle sait qu'elle n'a pas le droit de m'en demander plus. »

Dans sa cage, Asia proteste. Elle émet des miaulements qui ressemblent à des pleurs et paraissent briser le cœur de Jason.

« Tu vois, ce n'était pas une bonne idée, fait-il remarquer en retrouvant l'usage de la parole.

– Elle était heureuse il y a quelques minutes... »

Jason se mord les lèvres, tiraillé entre sa conscience et son amitié pour Tony.

« Pourquoi tu me cherchais ? poursuit celui-ci pour l'entraîner vers un autre sujet et clore cette conversation.

– Les flics veulent avoir ta déposition, comme t'étais parmi les témoins les plus proches de l'accident. Alessio m'envoie te chercher. »

Les flics. L'autopsie. André. Tony se raidit, blêmit. Il a traversé la frontière. Ici il ne risque probablement rien. Il tente de s'en persuader.

« OK, OK. Je... Ils m'attendent devant le chapiteau ?

– Oui.

– Bon. Alors j'y vais. »

Il pose sa main sur l'épaule de Jason, qui ne le repousse pas.

« Merci. »

Jason marmonne une réponse inintelligible. Tony se hâte, referme les derniers boutons de son pantalon en rejoignant le chapiteau.

« Tiens, bois un coup. La nuit va être longue. »

Joseph, le père d'Alessio et Jason, lui met un verre d'une mauvaise vodka entre les mains. Les hommes se sont réunis sous le barnum, près des braseros. Un premier convoi est revenu de l'hôpital, démuni : personne n'a rien voulu leur dire. Une seconde voiture est toujours là-bas, devant l'établissement, attendant de voir sortir Chavo qui a pu monter dans

l'ambulance avec Matelo. Personne ne se couchera avant d'avoir eu des nouvelles. Alors on s'allume des cigarettes, on se fait passer des verres. Même les femmes boivent. Raquel avale de longues gorgées en grimaçant. Son bébé est couché. Elle est livide.

Alessio se laisse tomber sur le banc, entre Tony et Jason. Il fait tourner la vodka au fond de son verre.

« Voilà ce que c'est de vouloir travailler avec des fauves », lance-t-il avec un peu d'aigreur.

Tony préfère ne pas relever, mais Alessio poursuit quand même : « Au moindre signe de faiblesse, à la moindre occasion, ils t'achèvent. Et peu importe que tu aies passé deux ans de ta vie, dix, vingt ans à les soigner, à les nourrir, à créer un lien avec eux. Ils s'en moquent. Ce sont des tueurs. »

Il vide son verre d'une traite, le repose avec un bruit mat.

« Cela ne serait jamais arrivé avec des chevaux. Si Jason ou moi avions eu un malaise au milieu de la piste...

– Ils vous auraient piétinés, le coupe Tony.

– Ce n'est pas faux, approuve Jason. Lancés au galop, ils nous auraient piétinés.

– Il y a fort à parier qu'ils se seraient arrêtés, qu'ils nous auraient contournés. Aucun n'aurait volontairement profité de la situation pour nous abîmer, en tout cas. »

Tony hausse les épaules. Alessio insiste : « Ça ne t'embête pas de savoir que tu n'es qu'un bout de viande ?

– Laisse tomber, Alessio.

– Non, dis-moi, ça m'intéresse. Ça ne te fait rien ?

– Tu veux vraiment savoir ? »

Alessio hoche la tête.

« Matelo est une saleté d'ivrogne. Voilà ce que je pense. Une saleté d'ivrogne qui n'a rien à faire dans une arène remplie de fauves. Ce qui lui est arrivé lui pendait au nez depuis des semaines. On n'a pas le droit d'être faible face aux fauves. Pas le droit de faillir. C'est la règle. Ce qui lui est arrivé est malheureux et j'espère qu'il s'en sortira, mais c'est sa faute, entièrement sa faute. »

Alessio se renfrogne, visiblement choqué par son propos. Jason garde la tête baissée sur ses mains. Tony ne parvient pas à savoir s'il approuve ou s'il préfère échapper à cette conversation.

« Il s'est jeté en pâture », ajoute-t-il durement.

Alessio ne répond rien, signe qu'il ne lui donne pas tout à fait tort. Une voix féminine résonne dans son dos, le prenant de court : « Tu devrais prier pour Matelo, comme nous tous, au lieu de dire toutes ces méchancetés. »

Fidji se tient là, avec son visage doux aux sourcils froncés. Ses longs cheveux acajou dévalent jusqu'à ses reins. La pierre rouge à son nez brille sous la lueur des néons.

« Fidji », soupire Alessio.

Il s'apprête à la renvoyer plus loin auprès des femmes mais abandonne l'idée. Il lui fait une place sur le banc à côté de lui, passe un bras autour de ses épaules fines. Cette nuit, il n'y a plus vraiment de barrières entre les hommes et les femmes. Tout le monde boit et fume, se mélange autour des tables. Pépé Loyal semble tenir lieu de chef, en l'absence de Chavo. Il soupire fréquemment en répétant : « Où elle est encore, celle-là ? » Et tout le monde sait qu'il parle de Sabrina, mais personne ne relève.

Tony surveille sans en avoir l'air la roulotte de Chavo, se demande si elle dort ou si elle fume, indifférente à l'angoisse qui parcourt le campement. Il semblerait que cela fasse longtemps que Sabrina ne se sent plus appartenir à la famille Pulko...

Il doit être deux heures du matin quand une file de trois voitures surgit. Chavo est le premier à s'extraire d'un véhicule. Sa veste de spectacle est froissée, maculée de taches sombres, le sang de Matelo. Il avance d'un pas vif. Un murmure traverse le barnum. Personne n'ose l'interpeller frontalement. La mère de Matelo, une femme à la chevelure grisonnante, tombe à genoux, tremblante.

« Padre, dites-moi qu'il va s'en sortir. »

Raquel l'aide à se relever, époussette sa robe.

« L'artère fémorale n'est pas touchée, répond Chavo. Il s'en sortira.

– Ils le gardent ? interroge Raquel. Qu'est-ce qu'ils lui font ? »

Mais Chavo ignore la jeune femme. Ses yeux verts sont plus froids que jamais. Une lueur de colère les anime. Il retire sa veste tachée de sang, la dépose sur une table, puis il fait demi-tour. Il quitte le barnum, se dirige vers le campement plongé dans la pénombre en retroussant ses manches. Un instant, Tony est persuadé que Chavo va voir Sabrina. A-t-il remarqué son absence ? A-t-il pu noter qu'elle était le seul membre de la famille à ne pas participer à cette veillée, à ne pas afficher sa peine, à ne pas soutenir la

femme et la mère de Matelo ? Chavo fonce droit devant et Tony se lève sans réfléchir. C'est comme un réflexe. Un putain d'instinct. Si Chavo se met à la cogner, il ira, il s'interposera. Ce ne sera pas une bonne idée, mais il n'a pas toujours eu que des bonnes idées. Chavo s'arrête tout à coup devant la caravane de Matelo. Il ouvre la porte d'un mouvement brusque, grimpe à l'intérieur. Raquel pousse un gémissement. Quelques mots se perdent sur ses lèvres : « Elle dort... »

La lumière s'allume dans la caravane. Les cris du bébé viennent déchirer la nuit, suivis d'un vacarme plus sourd. Des objets tombent. Des portes claquent. Des bouteilles en verre roulent et s'entrechoquent.

« Lola », s'étrangle Raquel, pâle.

Carmen la retient par le bras.

« Laisse faire. Laisse... »

Tony se rassoit, aussi sidéré que les autres. Chavo vide la caravane, renverse les effets personnels, ignorant les cris du bébé effrayé. Quand il réapparaît à la porte, ses bras sont pleins de bouteilles d'alcool qu'il jette une à une. Le verre éclate sur le pavé, produisant un son aigu, presque cristallin. Les débris volent. Le liquide se répand. Le bébé s'époumone et Raquel sanglote. Lorsqu'il ne reste plus rien à briser, Chavo enjambe le carnage avec ses bottes. Ses semelles font crisser quelques tessons. Il revient vers le barnum, où règne un silence de mort. Hommes et femmes retiennent leur souffle. Chavo se plante face au groupe. La colère fait vibrer sa voix : « Plus jamais je ne veux voir une bouteille d'alcool dans cette caravane, c'est entendu ? »

Il ne s'adresse à personne en particulier, pas davantage à Raquel qu'à la vieille mère de Matelo. Il semble considérer que cela relève d'une responsabilité collective. Il récupère sa veste dans un silence de plomb, la jette sur son épaule, fait quelques pas et se poste devant Tony, qui n'en mène pas plus large que les autres.

« Tu ferais bien d'aller te coucher tout de suite. Demain c'est toi qui m'assistes dans l'arène. »

Tous les regards sont braqués sur eux. Personne ne moufte. Même les pleurs de Lola semblent lointains, comme en sourdine. Tony hoche la tête. Chavo pose une main sur son épaule. Lourde. Insistante. Ce geste semble dire : *Qu'est-ce que tu fais encore là ?*

Alors Tony se met en mouvement, se lève du banc sur lequel il était assis, laisse derrière lui Alessio, Jason et les autres. Le brouhaha reprend tout doucement sous le barnum. Timidement. Chavo ordonne à Joseph : « Sers-moi un verre ! »

Et Tony, avec sa grosse caisse qui résonne à l'intérieur de ses oreilles, réalise qu'il vient d'être adoubé. Il avance, s'enfonce dans l'obscurité du campement avec un sentiment de joie, d'incrédulité. Il est arrivé devant sa caravane quand il aperçoit sa silhouette au loin. Blanche. Elle fume, debout, devant sa roulotte. Elle fume et elle applaudit lentement.

« Enfile ça. »

Chavo lui tend un pantalon à pinces noir et une veste de velours de la même teinte, ornée de boutons dorés. Une tenue appartenant à Matelo, fraîchement lavée et repassée.

C'est la première fois que Tony met un pied dans les loges. Il s'agit d'une tente de taille modeste accolée au chapiteau de spectacle. À l'intérieur, ça sent le talc, le rouge à lèvres et la laque. Des néons vifs éclairent les artistes qui se préparent. Leurs costumes sont rouge vif, bleu électrique, jaune d'or, rehaussés de strass. Les visages sont maquillés à outrance : poudre blanche sur les joues, yeux pailletés, bleus, verts, faux cils, rouge à lèvres carmin. Tout est exagéré pour capter l'attention du public. Face à un grand miroir sur pied, le clown retouche son maquillage, atténue le contour blanc de sa bouche. Assise à une coiffeuse, une femme au justaucorps scintillant se fait coiffer par Inès, qui a coincé une dizaine de pinces entre ses lèvres. Elle réalise une tresse complexe, grommelle de sa voix de fumeuse.

« Tu as un paravent pour te changer », indique Chavo à Tony.

Ce dernier se glisse derrière le vieux paravent en bois décoré d'étoiles. Il abandonne les larges vêtements de l'oncle Mano pour enfiler ceux de Matelo. Ils sentent le savon de Marseille et le fer encore chaud. Le pantalon est trop grand. Tony le retrousse. La veste tombe plutôt bien sur ses épaules mais le tee-shirt gris passé en dessous jure quelque peu.

« Alors ? » s'enquiert Chavo.

Tony sort. Chavo le détaille des pieds à la tête.

« Bisha ! » appelle-t-il.

Une femme sans âge apparaît : petite et svelte, un visage mat et lisse mais une crinière déjà grisonnante. Il semble à Tony qu'elle est la femme de Freddy.

« Fais un ourlet à son pantalon et trouve-lui une chemise blanche propre et repassée. »

La dénommée Bisha hoche la tête, part à la recherche du matériel demandé. Chavo s'apprête à partir lui aussi mais Tony le retient : « Padre ? »

Le patriarche lève les sourcils.

« Oui ? »

– J'aimerais que Sabrina me place sous sa protection avant que j'entre dans l'arène. »

Le visage de Chavo se fige. Rarement Tony l'a vu aussi insondable.

« Pardon ? »

– Je... j'ai remarqué votre rituel avant chaque spectacle... La prière... Le médaillon... La présence de Sabrina et... sa main sur votre épaule. J'ai cru comprendre qu'elle vous protégeait. »

Quelque chose de furtif traverse les yeux de Chavo. Un soupçon, une irritation ? Tony est incapable de le savoir. Il poursuit, car Chavo reste silencieux : « On dit ici... On prête à Sabrina certains pouvoirs... J'aimerais qu'elle m'accorde sa protection avant que j'entre dans l'arène. »

Il a bien conscience qu'il joue avec le feu, qu'il pourrait se trahir en exigeant une telle chose, mais c'est plus fort que lui. Entrer dans l'arène d'entraînement n'était qu'un jeu d'enfant comparé à ce qui l'attend ce soir. Un spectacle est le lieu de tous les dangers. Un public nombreux. Autant de parfums pouvant incommoder les fauves et les rendre agressifs. Il suffit d'un rien, l'a mis en garde Chavo. Le reflet métallique d'un projecteur sur une montre, un briquet qui claque, une toux, un éternuement. « J'ai déjà vu un lion devenir fou à cause de la fourrure rose sur les bottes d'une dame dans le public. » À moins d'une heure de son numéro, Tony comprend pourquoi Matelo avait besoin d'un peu de schnaps pour se lancer. Entrer dans une arène en présence de cinq fauves n'est pas seulement une affaire de courage, mais de folie. Et à la folie, on ne peut rien opposer de rationnel. Sabrina soigne les hommes. Sabrina a soulagé sa phalange et coupé le feu qui ravageait ses chairs, à deux reprises. Il ne sait pas ce qu'elle est exactement, une rebouteuse, un ange, une envoûteuse... Mais il est persuadé d'une chose : si elle charme les saints comme elle charme les hommes, il n'a pas de souci à se faire.

« Matelo ne m'a jamais rien demandé de pareil... », reprend Chavo, perplexe.

Tony baisse les yeux.

« C'est que... je crois que ça me rassurerait...

– Tu as peur ? »

Le ton est dur. Les yeux brillent avec intensité. Tony comprend qu'il n'a aucun intérêt à mentir, qu'il est percé à jour.

« Je suis terrorisé. »

Contre toute attente, Chavo sourit. Étreint son épaule.

« Je ne suis pas sûr qu'elle accepte. J'ai l'impression qu'elle sait très bien à qui elle doit la disparition de sa paire de bas. Mais je vais lui demander. Promis.

– Merci. »

Chavo disparaît sans un mot de plus. Tony, les jambes cotonneuses, regarde revenir Bisha, armée d'un nécessaire à couture et d'une housse à chemise.

Elle fait un ourlet, replace le col de la chemise, lisse les plis, puis elle le maquille. De la poudre blanche sur son visage pour éviter qu'il brille sous les projecteurs. Un peu de crayon noir en bordure des cils. Elle ne précise pas pourquoi. Tony observe sa figure pâle dans le miroir et ses yeux noirs. Cela lui donne un air féroce, ténébreux. Il quitte les loges et retrouve avec bonheur l'air froid et humide de l'extérieur. Au fur et à mesure qu'il approche de la voiture-cage, les odeurs de la ménagerie envahissent ses narines. L'odeur de ses fauves, familière et rassurante. Alessio apparaît devant lui. Tony n'entend pas ce qu'il lui dit. Il comprend que ce sont des paroles d'encouragement, amicales. Il serre la main qu'il lui tend, encaisse le coup dans sa nuque. Derrière Alessio, il y a Chavo, qui lui adresse un geste du menton. Ses lèvres bougent. Encore une fois, Tony n'entend rien. La caisse claire démarre un solo particulièrement assourdissant dans ses tympanes. Et soudain elle est là, devant lui. Surgie du néant. Son manteau de fourrure boutonné jusqu'au cou. Ses lèvres comme trempées dans du sang. Ses yeux charbonneux. Une rivière de cheveux noirs désordonnés et un seul coquelicot à son oreille. À gauche. Tony y voit un signe. L'autre est caché dans l'étui de son cutter, dans ses bottes en cuir. Il l'aura avec lui dans l'arène.

Elle avance vers lui, le visage fermé, les lèvres serrées. Elle joue la froideur. La rancœur. D'un clignement de paupières, elle lui demande de fermer les yeux, puis, dans un cliquettement de bracelets, elle pose une main sur son épaule. Il lui semble qu'elle murmure, il n'en est pas certain. Il

sent l'odeur d'encens de ses cheveux, si proches, et le tabac froid de son haleine. Il entend la mélodie des perles de sa robe sur le lit satiné et le martèlement des sabots de Dark dans son box. Il se sent enveloppé, comme réchauffé. Un calme l'envahit.

Elle chuchote : « Amen. » Puis elle recule. Chavo l'écarte, la remercie, puis il entraîne Tony plus loin.

« Ça va aller ? »

Tony hoche la tête. Il est incapable de parler. Il s'est passé quelque chose pendant qu'il fermait les yeux. Des picotements courent dans son corps.

« Elle a accepté de t'accorder sa bénédiction. Je n'aurais pas parié là-dessus. Elle est impossible à saisir. Elle peut être terrible, colérique et rancunière. Et parfois... »

Chavo hausse les épaules, visiblement dépassé. Il y a une lueur amusée dans son œil et Tony croit comprendre quelque chose qui lui échappait jusqu'à présent. Chavo est un amoureux des fauves, un incondtionnel du sauvage. Il aime l'indocilité de Sabrina. Il l'aime versatile, roublarde, impénétrable. Il tente de la soumettre avec ses poings tout en sachant qu'il n'y arrivera jamais totalement.

« Bon, ça va aller. Tu connais déjà l'essentiel. Ne leur tourne jamais le dos. Ne sois jamais injuste. Réserve la fourche à ta défense. Rassure-les.

– Ça va aller », répète Tony comme pour s'en convaincre.

Quatre heures du matin. Il ne dort pas. Impossible. Trop d'excitation, trop d'images qui reviennent en flashs. Les projecteurs du chapiteau qui tournoient. Le sable de l'arène soulevant de petits nuages de poussière. Le fouet de Chavo claquant dans les airs. Le bruit métallique de la grille. Le contact froid du levier à travers ses sparadraps. Les cymbales, la trompette. Les yeux verts, dorés, étincelants. L'odeur poivrée des bêtes. La crinière de Thor le frôlant. Les pattes bondissant sur les tabourets. Les applaudissements. La chemise blanche collant à son dos. La masse compacte de la foule, sombre, indéfinissable. Les vagues effluves de popcorn, de sa propre sueur. Les mouvements amples de la veste de scène de Chavo. Le poitrail offert d'Amara dansant contre lui. Les renâclements de Saskia. Les tressautements de ses phalanges autour de la fourche. Les acclamations. Lui, courant le long du tunnel, donnant de légers coups de manche dans les barreaux.

« *Go, go, go !* »

Les fauves entrant dans leurs cages. Les serrures verrouillées. Le trousseau à sa ceinture. Son dos contre la cloison du fond de la voiture-cage. Sa respiration bruyante. Son front en nage. Son cœur sur le point de lâcher. Jason et son large sourire au bas du camion, surexcité.

« Viens là ! Viens que je te félicite ! »

Les fauves grognant, attendant leur récompense. Ses jambes flageolantes. La veste de velours abandonnée par terre, au milieu de la poussière et de la sciure. Le sentiment de puissance. L'exaltation. Les insultes criées en direction du ciel. Jason dans le couloir, se jetant contre son torse. Leurs cris animaux se mêlant aux rauquements des fauves. L'alcool dans le gosier, dans les veines. Les chants tziganes, et Sabrina, tout près, à la table des femmes, fumant cigarette sur cigarette sans cesser de sourire.

Quatre heures. Il ne dort pas. Ne dormira pas du tout. Ça crépite dans son corps. Comme un brasier impossible à éteindre.

Matelo regagne le campement quelques jours plus tard, par un temps presque printanier. La pluie a cessé, un soleil doux fait briller les flaques formées entre les pavés. Matelo sort d'une voiture noire conduite par Pépé Loyal, il s'extrait de l'habitacle, une béquille posée devant lui. Il claudique. Sa cuisse semble encore douloureuse. Raquel l'attend à la porte de sa caravane, son bébé dans les bras, un sourire tremblotant sur son visage pâle. Alessio abandonne ses chevaux pour aller à sa rencontre, imité par Freddy, Joseph et d'autres hommes du clan. Quelques enfants et adolescents, Jason en tête, s'échappent du chapiteau qui fait office de salle de classe. Les femmes déferlent à leur tour, laissant derrière elles une casserole sale, un balai, un seau plein de lessive ou un bambin. Elles accueillent le blessé entre leurs bras grands ouverts.

Tony se trouve dans l'arène avec Chavo, et un seul coup d'œil du padre lui apprend qu'il est hors de question pour eux d'interrompre leur entraînement.

« *Saskia, up !* » reprend Chavo, ignorant le bourdonnement sur le campement.

Sans cesser de surveiller les fauves, Tony laisse traîner une oreille hors de l'arène. Il entend Matelo expliquer qu'il a eu dix points de suture, que le muscle a été touché, qu'il n'entrera pas dans l'arène pendant quelques semaines. Puis, alors que la foule s'est petit à petit dissipée, Tony l'entend demander, probablement à sa femme : « Où est Asia ? »

– Là où tu l'as laissée. »

La béquille résonne contre les pavés. Tony ne quitte pas Thor et Kalif des yeux. Ils s'apprêtent à s'élancer d'un même mouvement dans les cerceaux tendus par Chavo. Il entend la voix joyeuse de Matelo s'exclamer : « Alors princesse, je t'ai manqué ? »

La grille s'ouvre dans un grincement. Asia feule. Chavo ne l'a sortie que deux fois en l'absence de Matelo. Il lui a fait faire quelques pas en laisse mais n'a autorisé personne à s'en approcher. La panthère croupit dans sa

cage depuis quatre longs jours, tout juste abritée de la pluie, et sa première réaction face à Matelo est de cracher de toutes ses forces.

On plie de nouveau le campement. Les marteaux résonnent, les engins télescopiques émettent leurs bips, les hommes s'interpellent. Matelo traîne sa jambe boiteuse au milieu de toute cette agitation. Il semble désœuvré, un peu perdu de se retrouver tout à coup si diminué.

« Tony, hé ! »

Tony, qui partait ranger le bac à viande vide, s'arrête et le rejoint. Il n'a pas vraiment eu l'occasion de lui parler depuis son accident. Matelo a regagné le campement il y a deux jours, mais il a été entouré en permanence d'une horde de femmes et d'hommes, les unes s'enquérant de ses besoins, les autres de ses douleurs, sans pouvoir lui proposer de remontant.

« Ça va ? » demande Tony machinalement.

Ce à quoi Matelo répond avec un peu de raideur dans la voix : « Je suis vivant, ça va. »

Il ajoute : « Tu viens deux minutes chez moi ? Je t'offre un café. »

Tony se retrouve donc à l'intérieur de la caravane de Matelo et Raquel, plus moderne que celle d'Alessio et Jason mais tout aussi encombrée. Sur la table trônent des couches, des vêtements minuscules de bébé, des langes sales, de vieux jeans de Matelo qui attendent d'être rapiécés, une boîte de biscuits et deux tasses sales. Matelo déplace tout cela d'un geste ample de la main.

« Raquel ne gère plus rien. »

Tony tourne un regard gêné en direction de celle-ci, qui est pourtant bien présente dans la caravane, à moitié dissimulée derrière un rideau de cheveux sales. Elle donne le sein à la petite Lola. Tony lui trouve les yeux rouges et la mine fatiguée. Il lui adresse un sourire encourageant, mais Raquel fait mine de ne pas l'avoir vu.

« Il paraît que Chavo et toi vous m'avez sauvé la vie, lance Matelo en remplissant le réservoir d'une petite cafetière.

– On a fait ce qu'on devait faire.

– Saleté de Jaipur, hein ? »

Tony produit un grondement qui n'engage à rien.

« Vous l'avez puni ? insiste Matelo en se tournant vers lui.

– Chavo lui a fait comprendre qu’il ne devait pas recommencer. Il a eu droit au jet d’eau et au fouet.

– Mouais », fait Matelo, visiblement contrarié.

Pendant un instant, on n’entend que le bruit de succion de la petite Lola.

« C’est toi qui as pris ma place dans l’arène ? reprend Matelo en souriant.

– Oui.

– Pas facile, mon gars, hein ?

– Non. L’arène c’est... C’est quelque chose. »

La cafetière se met à ronronner. Les effluves de café envahissent l’espace exigü de la caravane, se mêlent aux notes plus âcres d’antiseptique. Matelo joue avec un clou qui traînait sur le plan de travail. Il le fait tourner, tomber, le récupérer. Il a les mains qui tremblent. Un des symptômes du manque.

« Dès que j’aurai récupéré, je reprendrai ma place », déclare-t-il tout à coup.

Et Tony songe qu’il est inutile de le contredire.

« Ce n’est qu’une question de jours. Raquel ! Où est le sucre ? »

Raquel sursaute, tente de cacher son sein avec un pan de couverture.

« Dans le placard habituel. »

Matelo se met à ouvrir tous les placards avec brusquerie. À l’intérieur, il n’y a plus aucune bouteille, et ce constat semble aviver sa colère. Il s’agace, fait tomber un paquet de sel, jure.

« Bon Dieu, Raquel, tu ne sais plus où tu ranges les affaires ? »

Sa femme ouvre la bouche pour répondre, mais Matelo met la main sur le sucre en morceaux au fond du dernier placard.

« Chavo croit que c’est l’alcool qui m’a mis par terre ! poursuit-il pour lui-même, pour Tony peut-être. C’est la fatigue, c’est tout ! Je ne dors plus depuis qu’elle est là ! Raquel n’a pas assez de lait, voilà le problème ! La gamine a faim. Tout le temps. Elle est pendue au sein et elle hurle. Et moi je ne dors plus. Et quand je ne dors plus, je m’énerve, je bois du café, je fais de la tachycardie. Et je tombe au milieu de l’arène ! »

Matelo abat son poing sur la table. Tony sursaute. Raquel étouffe ce qui ressemble à un sanglot. Le bébé se met à gémir doucement.

« Voilà. Ça recommence », s’exaspère Matelo.

Raquel se lève, rajuste son pull. Elle s’apprête à quitter la caravane et Tony aimerait lui dire que ça n’est pas la peine, vraiment, mais Matelo ne le laisse pas en placer une : « Mon gars, j’ai un sacré problème, un vrai

blocage avec Asia. Je n'y arrive pas. J'ai travaillé deux ans avec Chavo et ses fauves. Je connais le métier. Mais avec cette panthère, c'est différent. Je n'obtiens rien ! »

La porte se referme sur Raquel et la petite Lola. Tony se sent oppressé dans cette caravane exiguë qui semble renfermer toutes les tensions du couple. Matelo remplit leurs deux tasses.

« Tu veux que j'essaie de la prendre avec moi dans l'arène ? Une heure ? »

Matelo se penche par-dessus la table, fixe Tony droit dans les yeux : « Tu vas pas me piquer ce boulot aussi, mon gars ? »

Il fait mine de plaisanter. Peut-être plaisante-t-il vraiment, mais Tony a du mal à le savoir. Avec ses tremblements dans les mains et la sueur qui recouvre son front, Matelo semble plus souffrant qu'autre chose. Il fait glisser une tasse de café vers Tony, attrape la seconde. De la poche de son jean, il extrait une fiole minuscule remplie d'un liquide ambré. Il en verse quelques gouttes dans son café. À Tony qui l'observe, sourcils froncés, il lance, amusé : « Ma femme n'a pas que des défauts... »

Une odeur de whisky se mêle à celle du café. Matelo porte la tasse à ses lèvres, avale une longue gorgée. Quand il la repose, il semble revigoré, comme soulagé.

« Bon sang, c'est bon ! Où on en était ? À Asia ! Patience et amour, hein ? Peut-être que le padre se trompe.

– Ah ?

– Peut-être qu'elle a pris trop de mauvaises habitudes avec Sabrina. Peut-être qu'elle a juste besoin d'avoir un alpha en face d'elle.

– Un alpha ?

– Un dominant. Un maître. Il paraît que Sabrina la faisait dormir dans son lit ! Que la panthère mangeait à même son assiette et vivait juchée sur ses genoux ou ses épaules ! Tu vois, mon gars, Asia a cru qu'elle était à demi humaine. Elle a oublié que sa place est dans l'arène, à obéir au fouet. »

Tony ouvre la bouche mais reste muet.

« J'ai huit mois de mauvaise éducation à récupérer. Honnêtement, je ne comprends même pas que le padre ait pu laisser passer un truc pareil. Un homme comme lui... Ce sera une chance si j'arrive à rattraper ça ! »

Matelo sort de nouveau la fiole de son jean et se l'envoie au fond de la gorge, sans café.

La frontière est franchie en pleine nuit. À l'aube, Tony foule le sol d'un immense champ qui borde l'autoroute et il songe : c'est sous la terre de ce pays que pourrit André. Et puis il oublie ça bien vite. Il pense à Sabrina qu'il n'a pas pu approcher depuis des jours, à Asia, qui résiste tant bien que mal aux tentatives de dressage de Matelo, à ce nouveau campement qui s'étend sur plusieurs hectares, bordé de ronces, d'érables et de noisetiers, autant de cachettes qui lui permettraient de retrouver Sabrina, ne serait-ce que quelques minutes.

C'est un petit matin semblable à mille autres, teinté de rosée, de fatigue et de courbatures. Il faut remonter le chapiteau et le reste pour à peine quatre représentations. Et puis tout détruire et recommencer encore. Tony commence à entrevoir les raisons qui poussent les monteurs à abandonner, à passer leur chemin au détour d'une ville. Mais lui, c'est différent. Lui, il fait partie de cette grande famille de voyageurs. Lui, il devient le frangin de Jason et Alessio chaque jour un peu plus, et le fils de Chavo. Lui, il a une femme ici. Une femme qu'il n'a pas le droit d'aimer mais qui occupe toutes ses pensées. Et ses fauves...

Il s'étire, les bras vers le ciel. Cette douceur vole en éclats lorsqu'il entend la voix agacée de Matelo : « Tu veux jouer ? On va jouer ! »

Il sait que Matelo s'adresse à Asia et il n'aime pas ça.

Chavo est parti par le petit chemin caillouteux, celui qui mène à l'entrée du village. Il y a des choses à régler avec l'administration concernant l'occupation du terrain. Un malentendu. On a interrompu la construction du chapiteau. Pas certain qu'on puisse rester. Les monteurs se grillent des cigarettes, allongés dans l'herbe. Les chevaux d'Alessio sont au repos. Ils broutent nonchalamment, profitant de la douceur de quelques rayons de soleil. Tony nourrit les fauves mais son esprit est ailleurs. Matelo a fait entrer Asia dans l'arène pour une nouvelle séance d'entraînement. Peut-être est-ce parce que Chavo est parti, mais il semble à Tony que Matelo prend ses aises et pas mal de liberté dans sa façon de traiter Asia. Il marche, appuyé sur sa béquille, un fouet à la main. Tony n'aime pas le voir armé d'un fouet. Il est certain que Chavo désapprouverait. Matelo jette devant lui des morceaux de viande pour encourager la panthère à avancer mais elle n'a qu'une envie : aller se mettre à l'abri en hauteur. Chaque fois qu'elle tire sur

sa laisse pour tenter de bondir, Matelo la ramène brutalement en arrière et aboie un « non » sec. Et chaque fois, Tony serre plus fort entre ses doigts la fourche qui lui sert à nourrir les fauves.

Il est en train de rapporter le bac vide au camion frigorifique quand il entend un sifflement aigu, une déchirure dans l'air. Le son crée comme une entaille dans le cœur de Tony, qui fait volte-face. Asia s'est recroquevillée en gémissant. Le fouet est levé, menaçant, prêt à claquer une seconde fois. Et Tony ne sait pas ce qui le rend le plus ivre de rage : que Matelo ait osé la frapper ou qu'il ait profité de son départ de la voiture-cage pour laisser libre cours à sa violence. Il abandonne le bac derrière lui, remonte le terrain en pente douce, ouvre d'un mouvement brusque la porte de l'arène. Matelo se retourne, surpris. Tony donne un coup de pied sec dans sa béquille, qui tombe avec un bruit mat. Matelo vacille un instant, se stabilise sur sa jambe blessée en grimaçant. Tony frappe du plat du pied en plein milieu du fémur, sur la blessure à peine cicatrisée. L'autre hurle, se cramponne à son pantalon qui s'imbibe progressivement de sang. Sans lui laisser le temps de souffler, Tony le saisit par le col, lui envoie une droite. Matelo bascule. Sa tête bute lourdement contre le sol. Ses bras battent l'air, agrippent le jean de Tony et tirent dessus avec force. Le voilà qui perd l'équilibre et bascule au-dessus de Matelo qui, malgré la douleur, se bat, referme ses deux mains autour de la gorge de Tony et serre, serre à l'étouffer. Alors Tony frappe à l'aveugle. Il atteint le nez, le menton, l'arcade. Sonné, Matelo finit par relâcher sa poigne. Tony inspire, se remet debout. Sa tête tourne. Des voix du passé hurlent : *T'es le fils d'André ? T'es le fils de ce petit enculé d'André ?*

Matelo se redresse à son tour, le visage tuméfié. Un filet de sang s'échappe de son arcade. Il avance tel un zombie, bancal.

« Ho ! » hurle quelqu'un dans leur dos.

Tony perçoit un bruit de pas qui accourent. Il repousse Matelo, qui tente de s'accrocher à son anorak. Deux bras le ceinturent par-derrière. Alessio braille dans son oreille : « C'est quoi ton problème ? T'es cinglé ou quoi ? »

En face, Matelo s'arrête, à bout de forces. Son pantalon est imbibé de sang au niveau de la cuisse. Son visage pâle fait peur à voir. Joseph surgit devant Tony, la fureur au fond des prunelles. Il se met à le frapper à la poitrine.

« T'as déraillé ou quoi ? »

Il faudrait expliquer : Asia, le fouet, la violence gratuite, mesquine. Mais on ne lui en laisse pas l'occasion. D'autres personnes arrivent, les entourent, prennent Tony à partie : « Qu'est-ce que tu cherches, gadjo ? Tu veux qu'on te corrige nous aussi ? »

Tony a les yeux injectés de sang. L'anorak déchiré. Ses bandages crasseux pendent à ses poignets. Un brouhaha diffus gronde dans ses oreilles. Des hommes, des femmes ont envahi l'arène, se bousculent. Ça monte, tout autour, cette excitation mauvaise, ce bourdonnement. L'ambiance s'électrise. Tony sent les regards menaçants posés sur lui. Le prénom de Chavo est sur toutes les lèvres. Personne n'ose intervenir en son absence.

Un jeune homme, un cousin de Matelo, se plante devant Tony, lui saisit le menton, y enfonce ses ongles noirs.

« Qu'est-ce que t'as fait, espèce d'enfoiré ? »

Alessio, qui retient toujours Tony, tente de temporiser : « Laisse, Aldo. Le padre s'en occupera. »

Tony défie Aldo du regard. Il n'a pas peur. S'en moque, de recevoir une droite.

« Il a touché à la panthère de Chavo ! » crache-t-il avec hargne.

Aldo tique, resserre pourtant ses doigts autour du menton de Tony.

« Recule ! » lui intime durement Alessio.

L'atmosphère change, le brouhaha s'atténue. Les visages se détournent de Tony. Tous convergent vers une silhouette qui approche : Sabrina, drapée de sa fourrure noire, les yeux ardents, qui jette des regards glaciaux tout autour d'elle. En l'absence de Chavo, elle est celle qui fait régner l'ordre ici. Et chaque respiration semble suspendue à la sienne.

« Où est Asia ? »

Elle est terrifiante, avec cette voix dure et cette fureur dans le regard. Quelques murmures, trop faibles pour être audibles, lui répondent. Les têtes pivotent, cherchent la panthère. En vain.

« Où est ma panthère ? » répète-t-elle, plus glaciale encore, détachant chaque syllabe de sa question.

Alessio relâche Tony. Les murmures sont progressivement remplacés par un silence pesant. Il faut se rendre à l'évidence : Asia a disparu. La porte de l'arène est grande ouverte. À cet instant précis, Matelo crache un jet de bile et de sang et les gens autour, trop heureux de la diversion, se précipitent

autour de lui. Dans ce mouvement de foule, Sabrina avance vers Tony, se plante en face de lui. Elle a du feu dans les yeux. Du venin au bord des lèvres.

« Tu as laissé filer Asia ? »

Il entend le reproche dans sa voix.

« Je vais la retrouver. »

Elle le fixe et il a la sensation de se faire gifler.

« Matelo la frappait. J'ai juste voulu... »

La phrase meurt sur ses lèvres. Sabrina a tourné les talons. Elle quitte l'arène d'un pas vif.

Il parcourt la campagne, utilisant un bâton pour repousser les ronces et les branches basses. Son jean arraché, sa peau éraflée dessous. Son cœur palpitant de colère. Il l'appelle : « Asia... Asia ! »

Il siffle, claque sa langue contre son palais, murmure le nom de la panthère. Plusieurs hectares de champs s'étendent à perte de vue et, tout près, séparés d'eux par un simple talus et une barrière de sécurité métallique : l'autoroute et les poids lourds qui roulent à toute vitesse, font trembler les arbres en passant. Tony prie saint Michel, le seul saint qu'il connaisse, pour que la panthère n'ait pas eu l'idée de traverser les voies. Il cherche dans les herbes mais ses yeux ne peuvent s'empêcher de scruter l'asphalte, craignant de voir apparaître une forme ocre baignant dans une mare de sang. Le jour décline lentement. Le campement est devenu minuscule, au loin. Tony ne peut se résoudre à rentrer bredouille. Il finit par s'asseoir sur une barrière de sécurité, sort une cigarette de sa poche. Chaque fois qu'un poids lourd passe tout près de lui, il a la sensation de se faire aspirer par l'appel d'air qui se crée. La nuit est en train de tomber tout à fait quand une silhouette se dessine, approche, grandit de mètre en mètre. Elle n'est plus qu'à quelques pas quand Tony reconnaît Jason flottant dans un jean trop grand d'Alessio.

« Sans la braise de ta cigarette je t'aurais jamais trouvé ! s'exclame-t-il en se plantant devant lui. Qu'est-ce que tu fais là ?

– Je cherche Asia.

– On l'a retrouvée depuis des heures. Elle était planquée sous une voiture. Elle est dans sa cage, tout va bien. »

Tony a le sentiment qu'on lui retire un poids énorme des épaules. Il recrache la fumée de sa cigarette en une longue volute.

« On te cherche partout. Ce petit con d'Aldo disait que tu t'étais carapaté.
– Jamais ! » réplique Tony en crachant.

Jason sourit. Il le regarde comme il regarde Alessio, avec un peu d'admiration dans les yeux.

« Chavo t'a fait convoquer.

– Ah.

– Ouais. T'es attendu à sa roulotte. Immédiatement. »

Tony se relève avec lassitude. Un peu raide. Il jette sa cigarette dans l'herbe et l'écrase de la pointe de sa chaussure.

« Je suis fichu ? »

Jason hausse les épaules. Chavo a été clair. À deux reprises. Pas de bagarre ici. Tony sauvait sa place à condition de se tenir tranquille.

« J'ai bien arrangé Matelo ? demande-t-il avec un peu de crainte.

– Il s'en remettra. Les femmes ont recousu sa plaie. Plusieurs points avaient sauté. »

Ils se remettent en route côte à côte, levant très haut leurs genoux pour éviter les orties et les ronces.

« Face à Chavo, ne dis rien. D'accord ? Garde les yeux baissés et encaisse. C'est comme ça que ça fonctionne le mieux », glisse Jason tandis que le campement se dessine, illuminé, égaré au milieu de nulle part, presque incongru.

La toile a été hissée en haut du chapiteau. Les monteurs finissent de l'arrimer au sol à l'aide de piquets de fixation. Ainsi donc, Chavo a obtenu l'autorisation de rester. Les femmes font bouillir deux énormes marmites sous le barnum. Raquel interrompt son travail et suit longuement Tony du regard quand elle l'aperçoit. Elle n'est pas la seule. Plus loin, Aldo se redresse, marteau à la main, Alessio se fige, Pépé Loyal tousse, enfoncé dans une chaise de camping en toile, Carmen chuchote dans l'oreille de Fidji. Une dizaine de paires d'yeux le scrutent tandis qu'il se dirige vers la roulotte de Chavo. Il va se faire virer. Il en a la certitude à cet instant précis et il ne voit pas bien ce qu'il adviendra ensuite, s'il fera du stop adossé à la barrière de sécurité de l'autoroute ou s'il se jettera devant les phares d'un camion.

Jason toque à la porte et la voix de Chavo répond : « Entre ! »

Jason se tourne vers Tony, l'encourage d'un geste du menton.

« Ça va aller... »

L'intérieur de la roulotte est si enfumé que Tony n'y voit d'abord pas grand-chose. La silhouette de Chavo est entourée d'un nuage blanc opaque. Ça sent le cigare cubain et la liqueur de mirabelle. Le nuage blanc se dissipe et Chavo, le visage fermé, lui désigne un tabouret en bois, devant la table rabattable. Deux verres sont posés là, entamés. Sur l'un d'eux, l'empreinte ardente des lèvres de Sabrina. Il y a également un cendrier plein, près de déborder, et les gants de cuir que Chavo utilise parfois pour travailler avec les fauves. Tony se laisse tomber sur le tabouret, observe brièvement autour de lui. Il est perturbé de se trouver dans ce décor familier qu'il est censé voir pour la première fois.

« Je te sers à boire ? » demande Chavo.

C'est à cet instant précis que Tony perçoit un mouvement à sa gauche, au fond de la roulotte. Installée dans un des fauteuils en osier qui se trouvent d'habitude dehors, Sabrina reprend un vieux jean de Chavo. Elle a coincé une aiguille entre ses lèvres, semble peiner à démêler un fil. Ses cheveux sont grossièrement retenus au sommet de son crâne et la chemise de Chavo, qu'elle porte ouverte, peine à masquer la nuisette de satin noir en dessous. Tony reste figé quelques secondes, troublé par sa présence. Chavo le ramène à la réalité : « Alors, je te sers à boire ?

– D'accord.

– Ne t'occupe pas d'elle. Elle fait son travail. »

Et il semble qu'à ces mots, Sabrina se raidisse. Chavo fouille dans le placard, sort un verre propre pour Tony, rafle la bouteille de liqueur, qu'il dépose devant eux. Tony n'arrive pas à déglutir. La voir là, si proche, en présence de Chavo. Sa colère s'est-elle envolée ? Pense-t-elle qu'il a failli à sa promesse ? Il s'oblige à fixer les verres que Chavo leur remplit puis il boit, lentement. Chavo ne dit rien. Attend le bon moment. Termine son cigare. Enfin, il le pose en équilibre précaire sur le bord du cendrier et le laisse se consumer là. Il se penche au-dessus de la table.

« On m'a raconté ton coup de sang. »

Il n'y a rien qui filtre dans sa voix. Il est d'une neutralité glaciale. Tony acquiesce. Jason l'a prévenu, il ne faut pas chercher à démentir, mieux vaut encaisser.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Tony fait glisser son doigt sale autour de son verre à liqueur. Il sent Sabrina derrière lui, attentive à leurs mots, à la moindre inflexion de leurs voix, tandis qu'elle donne un coup de ciseaux sec dans le fil bleu.

« Il l'a frappée.

– Qui ? fait Chavo avec empressement.

– Asia. Il essayait de la faire marcher au pas dans l'arène. Il avait son fouet. Il ne s'en servait pas. Je le surveillais et il le sentait. Je suis sûr qu'il le sentait. Il a attendu que je parte avec mon bac à viande.

– Et ? »

Les yeux verts de Chavo luisent. Ils évoquent à Tony Jaipur. Son magnétisme terrifiant.

« Et il l'a fouettée. Sans raison. Pour le plaisir. Il allait recommencer.

– Alors tu l'as mis à terre, tu as rouvert sa blessure à la cuisse et tu l'as roué de coups au visage. C'est ça ? »

Tony baisse les yeux, observe ses ongles sales, ses bandages qui partent en lambeaux.

« Il va la détruire. Saccager tous les espoirs que vous aviez placés en elle. C'est une panthère encore inoffensive. Il ne peut pas user du fouet avec elle.

– Non, il ne peut pas », le coupe Chavo avec une certaine douceur.

Tony relève la tête, croise son regard. Chavo soupire, passe une main sur son visage épuisé.

« Je suis contre la violence gratuite avec les fauves. Et je suis d'accord avec toi, Matelo n'aurait jamais dû utiliser le fouet pour faire obéir Asia. »

Quelque chose tombe et roule au sol. Tony et Chavo tournent les yeux vers Sabrina, qui récupère le dé de couture qui s'est échappé de ses doigts. Alors qu'elle se baisse, sa nuisette glisse doucement et dévoile l'ombre d'un sein.

« Rhabille-toi ! » lance sèchement Chavo, irrité.

Sabrina resserre la chemise autour d'elle, la reboutonne sans se presser. L'œil encore noir, Chavo leur remplit de nouveaux verres.

« Matelo est un bon garçon de cage. Était... Je ne sais plus comment je dois le dire. Il s'est laissé dévorer par l'alcool, mois après mois. Je lui ai confié l'éducation d'Asia pour l'éloigner de mes fauves. Il était devenu incapable de faire son travail de garçon de cage. Je sentais l'accident

arriver. J'aurais dû l'empêcher d'entrer sur la piste ce soir-là. Il était translucide. Mais que veux-tu... »

Il avale son verre de liqueur d'une traite, grimace et se frotte la nuque.

« Je ne peux plus lui confier mes fauves. Il n'a plus ses réflexes, plus son acuité visuelle, plus d'équilibre. Ce serait un crime de le faire entrer dans une arène. Mais s'occuper d'Asia, c'est quelque chose qu'il peut encore faire. Elle est jeune, il ne risque rien auprès d'elle.

– Mais elle ? » demande Tony d'une voix étranglée.

Chavo soupire de nouveau. Il semble dépassé par la situation.

« Si ça ne tenait qu'à moi, je m'occuperais d'Asia moi-même. Je pourrais même travailler en tandem avec toi... »

La voix de Sabrina les surprend tous les deux : « Pourquoi tu ne le fais pas ? »

Elle a demandé tout haut, sans hésitation, en tirant sur le fil d'un geste brusque, manquant de le rompre.

« Tu ne sais pas ce que tu dis, réplique Chavo avec froideur. Je croyais t'avoir demandé de t'habiller. »

Sabrina lui lance un regard noir avant de poser le jean, l'aiguille et le fil, et de refermer le dernier bouton de sa chemise, au niveau du cou.

« Voilà ! » lance-t-elle avec sarcasme.

Mais Chavo l'ignore, il s'adresse à Tony comme si Sabrina n'était jamais intervenue dans leur conversation et Tony ne sait plus comment se comporter, pris dans la tension électrique qui règne au sein du couple.

« Vois-tu, c'est une histoire de loyauté. Matelo est un des nôtres, un enfant Pulko. On ne laisse tomber personne ici, on n'abandonne personne sur le bas-côté, même alcoolique, même dangereux pour les autres et pour lui-même. Matelo est du clan, tu comprends ? Je dois lui laisser sa chance avec Asia. Une chance de conserver sa dignité.

– Il va détruire Asia..., ne peut s'empêcher de répliquer Tony.

– Je lui parlerai. »

Le silence s'installe quelques instants puis Chavo se lève brusquement. Comprenant que c'est une invitation à quitter la roulotte, Tony l'imité. Ils se dirigent vers la porte. Sabrina les suit du regard.

« Ne juge pas Matelo trop sévèrement, déclare Chavo. Le métier de dresseur est épuisant nerveusement. On n'y fait pas de vieux os. Matelo a

cru maîtriser sa peur en l'annihilant avec de l'alcool. Nous verrons comment tu tiens sur la durée. Si ton corps supportera toute cette tension. »

Tony soutient son regard sans flancher.

« On verra », répond-il.

Chavo ouvre la porte. Ils se retrouvent dehors, dans la nuit, loin des vapeurs de la roulotte et de la présence trouble de Sabrina. Tony fixe Chavo dans les yeux, lui pose une question qui lui brûle les lèvres depuis des jours : « Avant que j'entre dans la cage d'entraînement pour la première fois, puis plus tard, avant mon premier spectacle, vous m'avez posé une question... »

Chavo sourit et un éclat traverse ses yeux verts.

« Je t'ai demandé si tu avais peur. »

Tony acquiesce.

« Je vous ai dit que j'étais terrorisé. Et vous m'avez quand même laissé entrer dans la cage.

– Si tu m'avais répondu non, je ne t'aurais pas permis d'aller dans l'arène.

– Pourquoi ?

– Sans peur, pas de prudence. Un fauve reste toujours un fauve. Aucun d'entre eux n'est jamais dressé, contrairement à ce que notre métier pourrait laisser croire. Un fauve qui a accroché la chair avec ses griffes se sent surpuissant, ses instincts millénaires de chasseur reprennent le dessus sur sa soumission de commande. On ne peut pas devenir un bon dresseur sans peur. »

Chavo le laisse méditer quelques secondes sur ses paroles puis lui tend la main. Tony la serre. Chavo a la paume sèche et froide. Tony ne peut s'empêcher d'imaginer le sein de Sabrina sous cette peau sans chaleur.

« N'approche plus Matelo. Laisse-moi m'en occuper. Compris ?

– Compris. »

Tony repart dans la nuit. Sous le barnum, une quinzaine de paires d'yeux l'observent, cherchant à deviner ce qui s'est joué là-dedans. Les femmes se poussent du coude. Les hommes le scrutent, l'air de rien. Tony s'allume une cigarette, là, à quelques pas de la roulotte de Chavo, et recrache la fumée vers le ciel, affichant l'air le plus détaché possible. *Je reste, bande d'enfoirés !*

Dans un empressement nerveux à faire oublier le conflit de la veille, Chavo a décrété qu'il était temps de faire baptiser les enfants du clan qui ne l'étaient pas encore. La petite Lola, d'à peine un mois, mais aussi les jumeaux Calvin et Dgino, cinq ans, et Tyron, huit ans. Les parents ne s'y sont pas opposés, même si Raquel s'est mise à faire des messes basses un peu partout sur le campement, l'air tourmenté, répétant qu'il était un peu tôt.

Jason a expliqué à Tony qu'en général les parents tziganes laissent le choix du baptême à leurs enfants, c'est pourquoi ils sont baptisés tard, quand ils en font la demande. Mais cette fois, Chavo a légèrement forcé la main. Il devenait urgent de faire la fête pour ressouder les liens.

Si une partie du clan a voulu clore l'incident, entendant que Tony avait eu quelque raison de s'en prendre à Matelo, une autre partie, majoritaire, semble considérer qu'un gadjo comme lui n'avait pas à lever la main sur l'un des leurs.

Pendant une semaine, aucune représentation n'a lieu. Le clan vibre au gré des préparatifs. On loue d'énormes frigos qu'on remplit de plats que les femmes préparent tout le jour durant, dans les caravanes. On stocke décorations et confettis, nappes colorées et fleurs en papier crépon. Un château gonflable est loué, il ne sera monté que le jour J, et les enfants s'impatientent. Au milieu de cette agitation, Tony ne parvient à croiser Sabrina que quelques secondes, un soir, alors qu'elle quitte une réunion initiée par les femmes pour l'organisation du buffet. Ils échangent un regard, à quelques mètres l'un de l'autre. Elle semble vouloir dire quelque chose mais n'en a pas l'occasion. On l'appelle au loin.

En ce dimanche matin brumeux, les membres du clan Pulko s'entassent donc dans les voitures, bien plus nombreux que de raison. Les femmes portent des robes blanches à dentelles ou à strass, des escarpins à talons et d'énormes créoles. Les garçons ont revêtu des costumes en lin clair, des nœuds papillons et des souliers vernis, les filles, des robes meringues et des

sandales. Les hommes portent leurs colliers et médaillons en or. La longue file de voitures quitte le terrain vague en bordure d'autoroute au son des klaxons. Des mains s'agitent par les vitres ouvertes. Des chants tziganes résonnent à plein volume, sortant des vieux autoradios. Les femmes rient fort, tenant contre elles un ou deux enfants.

Depuis la voiture-cage où il nourrit ses fauves Tony les regarde partir. Chavo lui a proposé de venir mais il a refusé. L'incident avec Matelo lui a rappelé qu'il ne faisait pas vraiment partie du clan, contrairement à ce qu'il avait pensé. Alors il préfère rester sur le campement avec les monteurs de chapiteau.

La dernière voiture à quitter le terrain est celle de Chavo et Sabrina. Chavo porte des lunettes de soleil foncées et Sabrina un chapeau à voilette et à plumes ivoire. Son regard traîne longuement sur le campement abandonné, comme si elle regrettait de ne pouvoir rester, elle aussi.

Le convoi disparaît et Tony reprend sa fourche et son travail.

Plus tard, les monteurs de chapiteau partent à pied pour s'offrir un déjeuner dans un routier.

« Tu viens ? » propose Paulo à Tony, qui décline l'invitation.

Il les regarde s'éloigner, savourant le bonheur de se retrouver seul au milieu des caravanes et des camions. Seul devant le chapiteau vide et silencieux. Seul avec les animaux. Il se dirige vers la cage d'Asia. Il n'a qu'une heure ou deux devant lui, pas plus. Il l'appelle, doucement. Asia feule et recule tout au fond. Il n'aura pas fallu longtemps pour que la panthère se méfie des humains, lui compris. Tony ne regrette pas d'avoir amoché Matelo. Il espère que le message est passé, qu'il n'osera plus utiliser son fouet face à Asia. Matelo a été toute la semaine en convalescence. Il s'est contenté de nourrir Asia mais ne l'a pas sortie une seule fois.

Tony tire la cage jusqu'à l'arène. Une fois à l'intérieur, il veille à bien refermer la porte, puis il ouvre la cage. Il sort de sa poche un quartier de viande crue pour attirer la panthère dehors. Il répète son nom de temps en temps, sans impatience, et il agite le morceau de chair. Puis il attend. Il s'installe sur un des tabourets des fauves. Il a apporté un magazine d'Alessio sur les grands écuyers. Il le feuillette, s'allume une cigarette. Il n'est pas loin de midi quand Asia sort une première patte de la cage, puis

une deuxième. Enfin, tout son corps somptueux, plaqué au ras du sol, méfiant. Elle déchire la pièce de viande de quelques coups de crocs puis Tony voit bien qu'elle veut regagner son enclos mais que la tentation de se dégourdir les pattes la retient. Elle tourne autour de sa cage, élargissant peu à peu son périmètre. Elle jette des coups d'œil fréquents à Tony, qui ne bouge pas, qui l'observe en souriant. Il lui lance un autre morceau, puis encore un autre. Chaque prise de risque d'Asia, de plus en plus loin de sa cage, est récompensée. Si bien que la panthère finit par sauter d'un bond léger pour se poser sur un des tabourets, à quelques centimètres de lui. Il tend une main qu'elle vient renifler. Une main qui reste figée, en attente, inoffensive. Elle y frotte son museau, et Tony comprend qu'il a l'autorisation de plonger ses doigts dans la fourrure chaude. Cependant, les Gitans ne vont pas tarder à réapparaître. Il ne veut prendre aucun risque. Il rejoint la cage et dépose le plus gros morceau de viande à l'intérieur.

« Bravo, ma jolie. Allez rentre, viens te régaler ! »

Il faut une bonne dose de patience à Tony pour ne pas la presser et attendre qu'elle daigne regagner son abri.

Il achève juste de replacer la cage à l'arrière de la caravane de Matelo, quand le ronronnement du convoi se fait entendre. Il était moins une. Tony replace le trousseau de clés à sa ceinture. Il essuie la sueur qui perle à son front. Son cœur aura besoin de quelques minutes pour reprendre un rythme normal.

La vie a envahi le campement en une poignée de secondes. Le vieil autoradio d'une voiture laissée ouverte déverse un chant tzigane. Les femmes lèvent leurs robes, frappent dans leurs mains, improvisent quelques pas de danse. Les enfants, tous en blanc, courent d'un bout à l'autre du campement, salissent leurs tenues jusque-là immaculées. On gonfle le château pour eux. Les hommes ouvrent leurs chemises. Le printemps s'annonce. L'alcool coule à flots. Carmen et Inès circulent avec des plateaux de petits-fours. Sabrina et d'autres femmes dressent une longue table. On ne déjeunera pas sous le barnum mais sous le ciel voilé, au milieu des mouches, des premiers papillons et des premières guêpes. Matelo est installé dans un fauteuil en toile pliant aux côtés de Pépé Loyal, sa jambe blessée tendue devant lui. Raquel va et vient, lui apportant petits-fours et verres d'alcool que Chavo semble lui autoriser en ce jour si spécial. Tony

sent ses yeux posés sur lui en permanence, scrutateurs. *Il me guette, comme Saskia. Il attend son moment. Il se vengera.* Il en a la certitude chevillée au corps. Pourtant, en présence de Jason et Alessio, Tony se laisse aller lui aussi à l'allégresse de ce moment. Il a enfilé un tee-shirt gris et un jean pour ne pas détonner complètement parmi l'assemblée. Il ne refuse ni les verres de vin, ni le champagne, ni les tourtes et autres pains garnis qui circulent. Les tensions semblent pour un temps apaisées.

Alessio et Fidji s'offrent une danse, main dans la main, au milieu de la foule. Fidji a les joues rouges. Alessio les yeux brillants. Plus personne ne doute de l'imminence de leur fuite. Surtout pas Carmen, qui applaudit à tout rompre.

Le soleil poursuit sa descente dans le ciel. Les vieilles Gitanes se laissent tomber sur les bancs et regardent courir les enfants, les mains croisées sur leurs ventres ronds et leurs gilets de laine. Les adolescentes s'essaient à quelques pas de flamenco tandis que leurs congénères masculins se taquinent et se mesurent au bras de fer, encouragés par leurs pères. Les chevaux broutent l'herbe. Les réfrigérateurs se vident. L'autoradio se tait. Plus de batterie dans la voiture. On sort les pinces, on ouvre les capots, on fait rugir les moteurs. Les robes meringues et les costumes de lin des gosses sont remplacés par des pyjamas. On allume les projecteurs puissants. Matelo cuve en ronflant, le menton posé contre sa poitrine, dans le fauteuil en toile qu'il n'a pas quitté. Lola s'endort au sein de sa mère. Sabrina disparaît régulièrement. Tony suit ses va-et-vient incessants. Il est persuadé qu'elle profite de la fête et de l'effervescence pour rendre visite à Asia.

Les vieux commencent à aller se coucher. Les enfants sombrent sur les bancs. On recouvre leurs petits corps de chandails. La douce chaleur de la journée perdure tandis que la musique reprend ses droits. L'autoradio crache à nouveau ses décibels. Les bouteilles de vin sont remplacées par la fameuse liqueur de mirabelle.

Tony s'éloigne pour se soulager le long des barrières de sécurité de l'autoroute. Il reçoit un premier caillou au niveau du mollet, mais il est si ivre qu'il réagit à peine. Le second l'atteint à l'épaule et il se retourne vivement, la braguette encore ouverte.

« Hé ! »

Elle se tient là, à une dizaine de mètres, dans l'obscurité. La lune, pleine, fait briller sa robe fourreau ivoire. Elle a abandonné son chapeau à voilette et ses escarpins. Elle lui adresse un discret signe du menton avant de disparaître dans les champs. Tony jette un regard au campement. Personne ne prête attention à personne. Les hommes, passablement ivres, causent tous plus fort les uns que les autres, racontant des anecdotes que nul n'écoute. Les femmes rient à gorge déployée, ne refusant pas un peu de liqueur. De longues mèches de cheveux se sont échappées de leurs chignons. Tony remonte la fermeture Éclair de son jean et part dans la nuit à la poursuite de Sabrina.

« Tu es folle... »

Elle est allongée, nue, entièrement nue, dans les herbes hautes. Ses vêtements, roulés en boule, ont été jetés plus loin. Elle a un bras replié sous la nuque, l'autre sur son ventre. Sa peau cuivrée paraît étrangement blanche sous la lueur froide de la pleine lune. Ils sont loin du campement, perdus au milieu d'hectares de champs, mais Tony n'est pas rassuré pour autant.

« Tu es folle », répète-t-il.

Et elle sourit.

« Profites-en, Chavo n'est pas là pour me demander de me rhabiller ! »

Il lui semble qu'elle ne s'est mise nue que pour cela, pour se venger de son mari. Elle n'a de cesse d'agir ainsi, avec provocation, pour s'opposer à lui. Tony n'est-il qu'un jouet pour elle ? Un moyen de faire payer Chavo ? Il ne veut pas y réfléchir maintenant. Il vole à la nuit des parties de son corps mince, presque trop : ses épaules anguleuses, ses hanches étroites, ses côtes saillantes, son ventre plat, désespérément plat. L'ombre noire de son sexe et les brûlures de cigarette, sur les replis les plus tendres de son aine. Tony s'y arrête un instant, troublé. Ce corps éprouvé, abîmé. Fin mais pas fragile, au contraire, sec, dur, vif. Ses seins sont les seuls éléments charnus : menus et ronds, avec leurs mamelons bombés et roses.

« Sers-toi, Tony. »

Elle sourit. Et ses yeux bleu électrique paraissent noirs cette nuit. Ses dents petites et pointues. Il s'allonge au-dessus d'elle, et à travers le tissu de ses habits il sent sa peau et sa nudité. Son abandon. Il embrasse son visage, doucement : son menton, son nez, ses paupières, ses joues, son front, ses cheveux. Il l'embrasse partout sauf sur les lèvres. Il s'empare d'elle, tout

doucement, pesant de tout son corps d'homme sur le sien, se fondant dans ses creux.

« J'ai sorti Asia de sa cage, aujourd'hui... Quand vous étiez à l'église. »

Elle caresse sa nuque avec reconnaissance et tendresse. Il écarte ses cuisses, délicatement, avec son genou, se fond là aussi, dans ce creux chaud, y fait sa place, s'y niche, apaisé. Il va et vient sur elle, encore vêtu de son jean qui l'empêche, le contraint et attise son désir à la fois. Ses mains, de part et d'autre de son visage, subissent la morsure des orties mais il les sent à peine. Il se réfugie dans son cou. Ce n'est pas brutal ni pressé. C'est tendre. Doux. Il est fragile, cette nuit. C'est elle qui fait glisser son pantalon, elle qui le guide jusqu'à elle et l'accueille avec un soupir. Elle encore qui imprime leurs mouvements, fait onduler son bassin en un roulis tranquille. Elle qui jouit enfin, les yeux grands ouverts face à la lune avec une expression proche de l'effroi, le souffle court.

« Tu tuerais pour moi ? »

Elle le demande comme ça, tandis qu'ils reprennent leur respiration, tandis que Tony est encore en elle.

« Quoi ? »

– J'aimerais que tu tues Matelo. »

Il se dégage d'elle, roule sur le côté. Les orties le mordent féroce. Il grimace, cherche ses vêtements à tâtons, mais elle le retient avec son regard grave.

« Je veux que tu deviennes le maître d'Asia. Son seul et unique maître. Si Matelo disparaît, Chavo te la confiera.

– Tu es folle... »

Elle semble agacée par sa remarque.

« Il n'est plus bon à rien. Regarde-le. Alcoolique, fainéant, boiteux, mauvais. Raquel le pleurera quelque temps, et puis elle retrouvera sa liberté. Les veuves sont les plus heureuses. Regarde la fille de Pépé Loyal. Elle ne doit rien à personne. Elle est libre.

– Elle couve son père nuit et jour.

– Un père qui ne tardera pas à mourir et elle le sait. Elle est la plus vivante d'entre nous. »

Tony récupère son caleçon et son jean, les enfle. Sabrina, elle, reste nue, assise dans l'herbe, les genoux repliés contre sa poitrine, baignée par la

lueur fantasmatique de la lune.

« Tony...

– Je ne suis pas un tueur.

– Tu l’as été pourtant. Tu l’as déjà fait une fois...

– Me parle plus jamais de ça ! Compris ? »

Il fait volte-face pour mieux se contenir. Il veut retrouver le campement, la vie, la musique et l’alcool, mais la voix de Sabrina s’élève dans son dos :
« Je veux sauver ma fille ! Juste sauver ma fille ! »

Il se fige bien malgré lui. Il a le sang qui bat aux tempes. L’ivresse qui se teinte de colère. Il pense à cette salope de Danie et aux phrases que les femmes lancent sans y penser.

« Elle devient adulte, dit-il d’une voix sourde. Elle est forte et indépendante. Elle survivra. »

Il attend sa réponse, le cœur battant, tous les sens aux aguets. Il espère une réplique, une respiration rapide, des pas précipités. La lutte d’une mère pour son enfant. Mais rien ne vient et Tony finit par se retourner. Sabrina a basculé dans l’herbe, en arrière. Yeux clos, bras écartés, cheveux éparpillés. Elle fixe la lune, les yeux brillants.

« Tu ne me donnes plus d’argent, Tony. Tu me sautes et tu ne me donnes plus d’argent. »

Il ne s’attendait pas à ça. Il reste coi, la bouche ouverte, balbutiant.

« J’ai... C’est que... Je ne voulais pas que tu croies que...

– Tu ne voulais pas que je pense que je suis devenue ta pute ? »

Il reçoit ses mots en pleine face, déglutit, grommelle quelque chose qui signifie oui. La réplique de Sabrina fuse : « Je ne suis pas ta pute, Tony. Je suis ta femme. Et j’aimerais que tu tues Matelo. »

Il reste immobile quelques instants, troublé par ses mots. Touché, même s’il ne veut pas le montrer.

« Sabrina. »

Il y retourne presque malgré lui. À elle. À son corps nu. À sa bouche qu’il n’a pas embrassée tout à l’heure car il ne pensait pas y avoir droit. Il s’allonge de nouveau sur elle, la recouvre. Il pose ses lèvres sur les siennes, les entrouvre, y glisse sa langue. Il respire son souffle jusqu’à en avoir le tournis.

« Je suis à toi, Tony... Mais tu dois le mériter... »

Ces baisers, il en a conscience, scellent son accord. Il aimerait lutter davantage mais il n'a jamais eu de femme à lui... Elle est sa femme.

« Comment tu t'y es pris ? Comment tu as tué ton père ? » a demandé Sabrina entre deux baisers.

Et Tony a répliqué : « C'était un accident ! »

C'est vrai. C'était un banal accident. Il n'a jamais réellement voulu tuer André. Ou alors si, un peu, peut-être, à un moment, il y a songé. Il ne sait plus. Sa rage était telle ce soir-là ! Il ne s'était pas attendu à se faire tomber dessus par deux hommes en sortant de la supérette. Il avait acheté des bières pour André et Justine, qui les sifflaient par dizaines chaque semaine, du pain et des yaourts, elle raffolait de ceux à la cerise mais sans les morceaux. Il revenait à pied à la maison avec son sac à provisions et sa capuche sur la tête. Les gars avaient surgi d'un abribus. L'un des deux l'avait immobilisé, bloquant ses bras le long de son corps, brutalement, l'autre avait commencé à s'en donner à cœur joie. Des baffes d'abord. Un coup de genou à l'entrejambe. Puis un crachat en plein visage.

« T'es le fils d'André ? T'es le fils de ce petit enculé d'André ? »

Il ne comprenait pas. Son sac de provisions était tombé par terre. Le type qui cognait lui était vaguement familier sans qu'il parvienne à se rappeler où il l'avait croisé.

« Tu sais ce qu'il a fait, ce gros porc ? Tu sais ce qu'il a fait à Justine ? »

L'homme s'était tourné vers l'abribus. Une silhouette y était assise, recroquevillée, dans l'ombre, un rideau de cheveux blonds devant les yeux. Justine. Justine qui était à la maison ce matin alors qu'il partait pour le chantier naval. Elle se prélassait au lit dans son mini-short en coton malgré les températures hivernales. Il l'avait embrassée avant de partir et il avait bien senti qu'elle ne lui rendait pas vraiment son baiser, qu'il n'était plus que le dindon de la farce, l'excuse qui lui permettait de vivre ici, de jouir de sa liberté auprès d'André. La Justine recroquevillée sous l'abribus n'avait plus grand-chose à voir. Elle portait un blouson d'homme trop grand et elle grelottait.

« Dis-lui, Justine ! » avait ordonné l'homme.

Et Tony avait soudain compris qui il était : le beau-père de Justine. Le sale con. Celui qui lui brisait les ailes et restreignait sa liberté. Il l'avait

aperçu, une fois, en la raccompagnant devant son HLM. Ils avaient froidement échangé un geste du menton.

« Justine ! avait insisté le beau-père. Lève la tête, s'il te plaît ! »

Alors le rideau de cheveux dorés s'était fendu, révélant un visage pâle et une grappe de fleurs rouges, en éclaboussures, sur la pommette gauche. Justine, sa Justine, défigurée. Tabassée. Elle ne le regardait pas dans les yeux, elle n'y parvenait pas. Et Tony s'était senti vaciller. Il avait eu envie de vomir.

« Elle s'est défendue quand il l'a tripotée. Alors il lui a fracassé la gueule ! »

La première droite était partie. Cueillant Tony en pleine face. Trois autres avaient suivi, visant toutes la lèvre, qui avait éclaté au quatrième coup, maculant son sweat de sang. Le beau-père avait reculé, écœuré. Un peu de sang avait giclé sur son visage.

« Vous mentez ! » avait rétorqué Tony en se tenant la bouche.

Il ne pouvait pas imaginer que ce soit vrai. Qu'André ait frappé Justine. Qu'il ait essayé de la violer.

« Il l'a bloquée contre le plan de travail, avec sa sale bite de pervers contre son dos ! Il a cogné quand elle a commencé à crier. »

Tony ne pouvait pas le croire, ne voulait pas le croire. Il fixait Justine, espérant qu'elle démentirait, mais elle avait de nouveau disparu derrière ses cheveux. Elle reniflait bruyamment et claquait des dents. Le beau-père avait soudain porté sa main à l'entrejambe de Tony, saisi son sexe à travers le jean et serré jusqu'à le faire gémir et supplier.

« Si on vous revoit traîner autour d'elle, ton père ou toi, on vous la coupe. OK ? »

Tony était tombé à genoux, suffoquant, crachant des grumeaux de sang. Quand il s'était redressé, ils avaient disparu tous les trois. Une voiture blanche filait à vive allure. Il avait essuyé ses lèvres ensanglantées sur la manche de son sweat, avait attendu quelques secondes de plus que la douleur cuisante à son entrejambe s'atténue. Il avait abandonné les bières, le pain et les yaourts à la cerise au milieu de la chaussée. Il avait repris le chemin de la maison, d'abord lentement, complètement sonné, puis de plus en plus rapidement, avec cette haine au milieu de la poitrine, comme un cancer qui grignotait tout. Il avait envoyé cogner la porte de la maison contre le mur.

« André ! »

L'autre était dans la cuisine, en train de boire, l'œil vitreux. Tony avait foncé droit sur lui. C'était un accident, mais quand il lui était tombé dessus, les poings serrés, le goût du sang dans la bouche, il n'avait pas été loin de le penser, de le vouloir : tuer son paternel.

Un accident. Mais oui ! Les yeux de Sabrina se sont illuminés. Il peut en arriver tous les jours quand on travaille avec des fauves.

« Il va falloir arrêter là, Tony », lui répète Jason pour la troisième fois.

Tony avale son verre de liqueur de mirabelle. Il ne tient plus debout. Alessio est auprès de Fidji. Ils se sont mêlés à une partie de cartes. Les enfants sont couchés. La plupart des femmes aussi. La musique s'est arrêtée, seules quelques notes résonnent : un jeune garçon s'essaie maladroitement à l'accordéon de Pépé Loyal. La fête offre ses derniers éclats. Tony devrait cesser de boire mais il ne peut s'arrêter. Il sera malade cette nuit. Il devra sortir de la caravane, vomir à quatre pattes dans l'herbe.

Tu tuerais pour moi ?

Un haut-le-cœur l'oblige à repousser son verre. Jason le saisit par la taille, le soulève doucement.

« Allez, viens. On rentre. »

Ils marchent en tanguant, appuyés l'un contre l'autre. Dans le ciel, la lune, pleine, ronde, brille sans faiblir, comme pour lui rappeler la promesse qu'il a faite.

Le bar est comble, il faut crier pour se faire entendre. Tony est assis entre Chavo et Alessio. La représentation de ce soir s'est déroulée sans accroc ni frayeur, les fauves étaient dociles. Les hommes du clan se détendent autour de pintes de bière. Tony a du mal à se concentrer sur la conversation. Depuis que Sabrina et lui ont scellé ce pacte macabre, il n'est plus vraiment là. Une angoisse diffuse a envahi son corps, ne le lâche plus. Il a des sueurs froides en permanence et perdu l'appétit.

« Vous ne connaissez pas l'histoire du chien jaune ? » lance Chavo à la petite assemblée autour de lui.

Certains sourient. Oui, ils connaissent. D'autres, comme Tony et Alessio, secouent la tête, ce qui encourage Chavo à poursuivre : « C'est un voyageur qui est propriétaire d'un chien jaune assez gros. Celui-ci ne supporte pas les autres chiens, il en a déjà tué plusieurs. Un jour un boucher, accompagné d'un superbe chien-loup, vient livrer de la viande pour l'animal. *Faites attention*, le prévient le voyageur. *Si mon chien jaune voit le vôtre, il va le rectifier en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire*. Le boucher sourit, amusé. *Je suis bien tranquille, le mien est terrible. Il est dressé à l'attaque, votre chien jaune ne ferait pas le poids*. Le chien jaune sort alors de la roulotte, se jette sur le chien-loup et lui casse les reins d'un coup de gueule. Le boucher est médusé mais il ne s'avoue pas vaincu. *J'ai un collègue qui a acheté un danois, et avec celui-ci, votre cabot mordrait sûrement la poussière*. Le voyageur, amusé, répond qu'il veut bien tenter l'expérience. On amène donc le danois devant le chien jaune. En deux coups de gueule, crac, le danois est mort. Le boucher et son collègue n'en reviennent pas. Ils tournent autour du chien jaune, admiratifs. *C'est vrai, qu'il est joli*, dit l'un. *Ah*, répond le propriétaire, *si vous l'aviez vu avant qu'on lui coupe la crinière !* »

La tablée est parcourue d'éclats de rire rauques qui ressemblent à des rugissements.

« Elle est bonne, celle-là ! » s'esclaffe Freddy.

Même Tony sourit. Il termine sa chope. Quelqu'un commande une deuxième tournée. La soirée ne fait que commencer mais Tony se lève. Il s'adresse à Chavo : « Je vais rentrer me reposer. Il faut faire travailler les fauves tôt demain matin. »

Chavo lui adresse un signe approbateur du menton.

« Tu veux que je te raccompagne en voiture ? propose Alessio.

– Non, reste ! Marcher me fera du bien. »

Tony quitte le bar. Il a à peine bu, n'est pas d'humeur à ça. Pour regagner le campement en bordure d'autoroute, il faut marcher une bonne demi-heure en pleine campagne, sans éclairage. Ça lui permettra de réfléchir, d'envisager les possibilités.

Il avance, un bâton tendu devant lui. Au cas où... Au cas où quoi ? Une bête sauvage... Un sanglier agressif, un chien errant. Son métier de dresseur lui tape sur le système. À moins que ce ne soient ses pensées noires. Il liste les scénarios qui s'offrent à lui. Un dompteur se fait accrocher par ses fauves, c'est fréquent. Les accidents sont nombreux dans le métier, il suffit d'un rien pour se faire attaquer dans l'arène. Mais Matelo n'y met plus un pied. Il ne s'occupe que d'Asia, et Asia est bien trop jeune et inoffensive pour le tuer. Il y a bien la possibilité de le piéger pendant qu'il entraîne la panthère. En général, à ce moment-là, Tony est dans la voiture-cage en train de nourrir les fauves. Le tunnel est monté, relié à l'arène. La grille de sécurité est relevée car les fauves sont enfermés dans leurs cages. Mais qu'advviendrait-il si une des portes des cages était mal fermée ? Celle de Saskia par exemple... Il lui suffirait de quelques secondes pour s'engouffrer dans le tunnel qui relie la voiture-cage à l'arène. Elle bondirait, se jetterait sur Matelo qui ne l'aurait pas vue venir. Asia, vive et instinctive, se mettrait immédiatement en sécurité en hauteur.

On accuserait bien vite Tony d'avoir laissé cette cage mal verrouillée. Ce serait une cause de renvoi, ou pire... Si on en venait à le soupçonner de l'avoir fait exprès, c'est sa peau qu'il risquerait.

Alors il pense à d'autres plans. Le camion frigorifique. C'est Sabrina qui lui a inspiré l'idée le soir où elle l'a enfermé à l'intérieur. Il pourrait profiter de l'instant où Matelo y grimpe pour récupérer la ration de viande d'Asia. Mais on s'inquiéterait bien vite de sa disparition et on interviendrait avant qu'il ne meure de froid.

Tony pense à l'autoroute qui borde le campement. Au passage providentiel d'un poids lourd. À l'alcool que Matelo s'envoie dès qu'il le peut. Au coma éthylique qui résoudrait tout. Quand il débouche sur le campement faiblement éclairé, une douleur diffuse a envahi sa poitrine.

Il se faufille entre les caravanes, salue Asia enfermée dans sa cage, mais il n'a pas le cœur à venir la caresser. Le campement est presque désert, ne restent que quelques femmes sous le barnum, trop loin pour le repérer. Il fonce droit sur la roulotte de Chavo. Il toque une première fois, entend quelques frémissements à l'intérieur, comme des chuchotements. Une bougie fait danser des ombres derrière les rideaux. Il frappe, plus fort cette fois.

« Sabrina ! Sabrina, ouvre-moi ! »

Il insiste car rien ne bouge. Elle n'a jamais fait ça, le laisser derrière la porte close... Est-elle fâchée ? Estime-t-elle qu'il aurait déjà dû passer à l'action et attaquer Matelo ? Il fait quelques pas autour de la roulotte, inquiet, perplexe. Tout est redevenu silencieux à l'intérieur.

Il revient à la charge, s'énerve carrément contre la porte.

« Ouvre ! Sabrina ! »

Des bruits de pas résonnent, puis le cliquetis d'une serrure qu'on tourne. Sabrina apparaît dans l'entrebâillement du battant. Elle porte sa nuisette noire et une vieille chemise de Chavo, grise, à demi ouverte. Ça sent la fumée de cigarette et le camphre.

« Je suis occupée. »

Son ton est froid et expéditif. Son regard est clair : elle le prie de déguerpir, et vite. Il ne comprend pas, veut lui parler, mais elle recule déjà pour refermer la porte.

« Sabrina ? Tout va bien ? demande Tony.

– Oui. »

Avant d'être face à la porte close, Tony a le temps de voir la table en bois, la bouteille d'alcool posée dessus, les deux verres ainsi que des jambes nues, des jambes d'homme dépassant d'un tabouret. L'enfoiré n'a pas retiré ses chaussettes blanches trouées.

Elle aurait eu des liaisons. Avec des hommes de passage. Des monteurs. Il marche le long de l'autoroute, à bonne distance de la roulotte, se laissant surprendre à chaque passage de poids lourd par les appels d'air et le bruit. À

quoi joue-t-elle ? *Je suis ta femme.* Et maintenant un autre homme est dans la roulotte de Chavo. Tony sort de sa poche le cutter qu'il garde précieusement dans son étui en cuir, l'en extrait, caresse la lame. Il laisse son doigt glisser sur le bord acéré, voit jaillir une goutte de sang. Il porte son doigt à la bouche, a un haut-le-cœur en avalant le liquide chaud au goût métallique.

La porte de la roulotte finit par s'ouvrir. Tony plisse les yeux pour discerner la silhouette qui en sort. Sabrina pousse l'homme en avant, avec empressement. Il se retourne pour lui dire quelque chose. Elle le chasse. Tony a mal au ventre. Un coup de poignard. L'homme a une béquille et la démarche claudicante : Matelo ! Cet enfoiré de Matelo ! Tony le laisse disparaître, regagner sa roulotte, puis s'élance. Cette fois le campement est désert. Il fonce droit sur la porte. Ses poings heurtent le battant qui pivote aussitôt, avant même qu'il n'ait pu crier son prénom. Elle est là, les sourcils froncés, mécontente, comme si elle l'attendait.

« Ferme-la ! » murmure-t-elle.

Elle ne le fait pas entrer. Elle l'entraîne à quelques pas, derrière la roulotte.

« Qu'est-ce que cet enfoiré fichait chez toi ? À quoi tu joues ?

– Ferme-la ! » répète-t-elle avec autorité.

Elle semble inquiète. Plusieurs fois, elle regarde autour d'elle.

« Je m'en occupe, déclare-t-elle.

– Quoi ?

– Je m'occupe de Matelo.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Cette mission que je t'ai confiée. Tu te souviens ? »

Tony a du mal à se contenir. Il ne comprend pas tout.

« Tu n'auras pas de sang sur les mains. Je m'en occupe.

– Je ne comprends pas.

– Je sauve ton âme, Tony. »

Elle le dit sans ironie, avec une certaine gravité même.

« C'est ma fille. C'est à moi de le faire. »

Elle fouille dans la poche de la chemise de Chavo pour y attraper son briquet et une cigarette. Elle l'allume, aspire une bouffée qui semble l'apaiser. Ses yeux cessent de scruter partout.

« Il est venu me trouver pour calmer la douleur à sa cuisse. La blessure que tu as rouverte et que les femmes ont recousue... elle n'est pas belle. Elle s'infecte. Il ne veut pas retourner à l'hôpital. Ne veut pas que Chavo le sache, de peur qu'il lui retire Asia. Alors il est venu me trouver pour que je le soulage. »

Elle aspire de nouveau une longue bouffée qu'elle recrache vers le ciel.

« Il a de la fièvre. La plaie est foncée. Elle suinte. Il y a des petites bulles remplies d'un liquide violet.

– Ça veut dire quoi ?

– La gangrène, probablement.

– La gangrène ?

– Une gangrène gazeuse.

– Attends, attends, qu'est-ce que tu racontes ? De quoi tu parles ?

– J'ai déjà vu ça chez un vieux Tzigane d'un clan ami. J'avais quinze ans. On m'a envoyée avec ma mère pour le soigner. On n'a rien pu faire. Le type est mort trois jours plus tard.

– Quoi... Attends... Matelo...

– Un microbe a dû infecter sa plaie. Son penchant pour l'alcool ne l'a pas aidé, ça a retardé la cicatrisation des tissus. Quelque part, on peut même dire qu'il l'a bien cherché. »

Tony est sidéré. Tout cela l'horrifie. Il a beau avoir quelques griefs contre Matelo, la gangrène, tout de même...

« Il va en mourir ? »

Elle hausse les épaules, drapée dans son indifférence : « Il fera probablement une septicémie qui le plongera dans le coma. Personne n'aura rien vu venir car il refusera d'en parler. Il boira pour sauver la face. Sa dignité de mâle le tuera. »

Tony est incapable de réagir. Il se sent nauséeux. Il n'aime pas ça.

« Me regarde pas comme ça ! se défend-elle avec virulence. Vous passez votre temps à détruire nos vies, vous, les hommes ! L'année dernière, Mariana, la toute jeune femme d'Aldo, est morte en couches, elle avait quinze ans ! Personne n'a songé à l'accuser lui ! Personne ! L'an prochain, il épousera Gabriella, à peine quatorze ans, et il l'engrossera dès la nuit de noces. Elle risquera sa vie pour lui donner un fils et tout le monde trouvera ça normal. Alors Matelo et sa gangrène ne me donnent aucun remords.

C'est un juste retour de bâton. Son alcoolisme et sa virilité mal placée l'auront tué. Ni toi ni moi ! »

Elle lui lance un regard noir qu'il encaisse sans rien dire.

« Tu as failli te compromettre ce soir. Matelo a reconnu ta voix. Il m'a demandé pourquoi tu venais me trouver en pleine nuit.

– Ah...

– Je lui ai parlé de ta phalange cassée, mal soignée. Je lui ai dit que tu avais ravivé la douleur en le frappant l'autre jour. Que tu n'en dormais plus de la nuit. Il a semblé heureux de le savoir. Tu sais ce qu'il a dit ?

– Dis-moi.

– Il a décrété qu'il t'avait bien amoché.

– Il ne m'a pas amoché ! Je lui ai mis la raclée de sa vie ! » corrige Tony dans un sursaut de colère.

Sabrina sourit et lui souffle la fumée au visage.

« Tu vois, vous vous laissez diriger par vos plus bas instincts. Laisse-moi faire. Ni colère. Ni remords. »

Sa sérénité le perturbe. Il reste là, figé face à elle sans réagir. Sabrina jette un coup d'œil autour d'eux, écrase sa cigarette dans l'herbe.

« Tu devrais filer. Chavo et les autres ne vont pas tarder. »

Elle pose une main sur sa joue. Une main chaude et douce à l'odeur de camphre.

« Bonne nuit, Tony. »

Puis elle disparaît à l'intérieur de la roulotte.

Rien n'a changé sur le campement. Les entraînements, le quotidien, les trois représentations par semaine. Chavo a obtenu une autorisation de stationnement de trois semaines. Le campement gagne du terrain. On agrandit le territoire des chevaux. On crée un terrain de football délimité par des piquets. On tend des cordes à linge entre les voitures. Le printemps s'installe. La gangrène ravage le corps de Matelo, grignote ses tissus, infecte son sang sans qu'il en sache rien. Il se déplace toujours avec sa béquille, continue d'entraîner Asia chaque matin, se montrant dur et exigeant sans plus user du fouet. Chavo l'a à l'œil. Les symptômes du mal qui ronge ses tissus se diluent dans les effets secondaires de son abstinence. Pâleur, tremblements, sueurs...

Tony aussi fait grise mine. Il perd du poids, n'a plus le cœur à bavarder avec Jason le soir dans la caravane tandis qu'Alessio s'éternise avec Fidji autour des braseros. Il recommence à aller parler aux fauves la nuit quand le campement dort. Il s'assied dans le couloir de la voiture-cage, adossé au mur du fond, et murmure dans l'obscurité, leur demande conseil.

« Vous en pensez quoi, vous qui le connaissez bien ? Est-ce que Matelo mérite vraiment ça ? »

Il rouvre ses deux plaies qui avaient pourtant bien cicatrisé. Il y appose la braise de sa cigarette et il gémit sous le regard indifférent des bêtes. Est-ce que Sabrina ressent cette culpabilité elle aussi ? Est-elle rongée de remords, ou bien sa colère contre les hommes la rend-elle insensible à ce point ?

Ils ont peu d'occasions de se retrouver en tête à tête. La seule qu'ils s'autorisent est celle qui précède le numéro des fauves, lorsque Sabrina vient lui accorder sa protection. Chavo n'est jamais bien loin. Alors elle chuchote, la main sur son épaule, tandis que Tony garde les yeux clos. Quelques mots. Des nouvelles funestes.

« Il sent la mort », a-t-elle murmuré la veille.

Chavo était parti chercher son fouet. Elle a ajouté entre ses dents serrées : « Le liquide qui suinte de sa plaie a une odeur putride. C'est bientôt la fin. »

Tony a été parcouru d'une onde glacée. Matelo n'était pas apparu sur le campement de tout l'après-midi. Ce matin, il avait écourté son entraînement avec Asia, abandonnant au bout d'une demi-heure.

« Tu ne peux pas faire ça », est-il parvenu à dire.

Et Sabrina ne semblait plus si sereine ni assurée. Des ombres bleues avaient pris naissance sous ses yeux. Ses nuits aussi devaient être tourmentées.

Il a du mal à émerger ce matin. Il a chaud, une sueur poisseuse lui colle à la peau. Ses paumes le brûlent. Les sparadraps sales sont imbibés de pus. Il n'a pas réussi à dormir avant l'aube, et quand il y est parvenu, il a fallu qu'un cauchemar vienne troubler son sommeil.

« Ho, Tony, tu m'entends ? lance Jason en se penchant au-dessus de lui.

– Non.

– Quoi, *non* ?

– Je... Qu'est-ce qu'il y a ?

– Est-ce que tu as entendu Alessio sortir ?

– Non... »

Jason hausse les épaules. Il quitte la caravane mais revient quelques secondes plus tard, poussant un juron excité.

« Ça y est ! Le salaud, il a filé pendant qu'on dormait, la voiture n'est plus là ! Comment il a fait pour préparer ses affaires sans qu'on s'en rende compte ? »

Tony ne comprend rien. Jason ressort de la caravane, interpelle d'autres personnes, partage la nouvelle. Très vite, la rumeur se propage sur le campement, un bourdonnement excité monte des différentes roulottes et caravanes. Tony sort et marche un peu dehors d'un pas lourd. Là-bas, Carmen se jette dans les bras de la mère de Fidji, une Tzigane aux cheveux du même acajou que sa fille. Des enfants sautillent et applaudissent. Des hommes se tapent dans le dos. La joie a envahi le clan.

Tony essaie de sourire, de se réjouir de la fuite d'Alessio, de son mariage à venir, mais le compte à rebours funèbre l'isole du reste de la troupe. C'est avec une boule dans la gorge qu'il se dirige vers le barnum. Des enfants l'accostent avec leurs sourires cruellement innocents : « Fidji et Alessio vont se marier ! »

Tony coule un regard vers la roulotte de Matelo. *Est-il toujours vivant ?* Cette même pensée qui le réveille chaque matin. Et cette autre pensée, le soir, en se couchant : *Passera-t-il la nuit ?* Il voudrait que cela soit déjà terminé pour ne pas endurer plus longtemps cette angoissante attente.

Mais ce matin, Tony sent son cœur rater un battement en voyant Sabrina sortir de la caravane de Matelo, accompagnée de Raquel. Cette dernière tamponne un mouchoir sur ses yeux rougis. Sabrina lui tient le bras. Tony la fixe avec toute l'intensité dont il est capable. Il aimerait qu'elle croise son regard, qu'elle confirme d'un hochement de tête que la fin est arrivée, mais elle soutient Raquel, passe une main autour de sa taille et l'entraîne sous le barnum. Elles vont trouver Chavo, qui est en train de discuter avec Pépé Loyal. Sabrina lui glisse quelques mots à l'oreille. Chavo se fige mais se reprend. Il appelle : « Freddy ? Freddy, viens voir ! »

Freddy abandonne sa femme, rejoint Chavo. Peu après, le visage pâle, il monte dans son véhicule et quitte le campement.

Tony s'éloigne le long de l'autoroute et vomit dans un fossé.

Il est incapable de rejoindre les autres. Il préfère rester là, à la marge du monde, entouré d'hectares de champs traversés de kilomètres d'autoroute. Là-bas, on attend probablement le retour de Freddy et l'arrivée du médecin, celui qui aura été appelé pour constater le décès. Alessio reviendra dans quelques jours, pensant trouver les préparatifs d'une fête de mariage mémorable, mais le camp Pulko sera en train d'enterrer Matelo. C'est la sirène des pompiers qui oblige finalement Tony à regagner le campement. Une sirène qui s'amplifie, devient tonitruante. On n'active pas de sirène quand on vient chercher un mort. Voilà la pensée qui traverse Tony. La clameur des conversations parvient bientôt jusqu'à lui. Les gens s'interrogent, s'interpellent, s'inquiètent.

« C'est pour qui ? Vous savez quelque chose ? »

Il se mêle à la foule qui s'est formée devant la caravane de Matelo et Raquel. Quelques femmes horrifiées murmurent : « Dieu, faites que ce ne soit pas Lola... »

Elles se signent, soupirent presque de soulagement en voyant deux brancardiers sortir Matelo, le teint bleuâtre. On a posé un masque à oxygène sur son visage. Un des brancardiers lui parle pour l'empêcher de perdre connaissance. Raquel suit le convoi, vacillante, à bout de forces. On l'aide à grimper dans le véhicule, qui repart bien vite. Trop vite. La foule se resserre, plus compacte que jamais.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Le mot « alcool » revient plusieurs fois, sans qu'on ose le prononcer à voix haute. On le chuchote très vite. On secoue la tête. Sabrina apparaît alors, sortant de la caravane de Matelo en compagnie de Chavo. Elle tient la petite Lola, qui pleure dans ses bras. Elle la berce, lui murmure des paroles de réconfort et tout le monde se fige, surpris, presque ébahi par cette vision. Le padre et sa femme côte à côte avec un enfant dans les bras. Une vision à laquelle plus personne ne croyait et qui s'incarne pourtant sous les yeux de tous, les trouble.

« Allez, retournez à vos tâches ! s'exclame Chavo. Je vais le rejoindre à l'hôpital. Je vous donnerai des nouvelles. Je vous le promets.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? lance Inès.

– Il semblerait que sa blessure se soit infectée. »

Chavo se déplace en direction du barnum et, tel un essaim, les Gitans le suivent, bourdonnant autour de lui. Il ne reste bientôt plus que quelques

femmes et Tony, près de Sabrina qui berce la petite Lola.

« Que va devenir Raquel si Matelo ne survit pas ? » gémit l'une d'elles, une jeune femme d'à peine vingt ans, au ventre arrondi.

Elle se projette, s'imagine veuve avec un enfant. Sabrina répond, comme si elle s'adressait à elle, mais Tony comprend que c'est à lui que le message est envoyé : « Il survivra. Tout au plus on l'amputera.

– Tu crois ?

– Faites-moi confiance. »

Les femmes échangent des regards angoissés, horrifiés.

« Amputer ?

– Quelle horreur !

– Toute la jambe ?

– Je le crains, soupire Sabrina. Il ne pourra plus travailler, mais il sera vivant et c'est bien là l'essentiel. »

Elle ne regarde pas Tony, pourtant c'est à lui qu'elle parle. Lui la fixe. Elle a oublié de maquiller ses yeux aujourd'hui. Elle a mal dormi. Les cernes grisent son teint.

Pendant l'absence de Chavo, Tony a quand même tenu à sortir les trois lions pour qu'ils se dégourdisent les pattes. Il a posté Jason en dehors de l'arène avec son tuyau d'eau afin qu'il puisse intervenir en cas de problème. La récréation finie, ils sont en train de les rentrer dans leurs cages quand Sabrina s'approche, une cigarette au coin des lèvres. Tony envoie Jason chercher un bac de viande pour s'offrir quelques secondes avec elle. Elle le rejoint dans le couloir de la voiture-cage. Saskia gronde en la voyant approcher. Jaipur feule. Sabrina ne leur adresse aucun regard. Elle reste plantée au milieu du couloir, à bonne distance des barreaux, l'air sombre.

« Tu avais raison, je ne pouvais pas faire ça. J'ai passé toute la nuit à me persuader qu'il le fallait, et au matin je me suis dégonflée. Je suis allée trouver Raquel et je lui ai parlé de la jambe de Matelo, des soins que je lui prodiguais mais qui ne suffisaient pas. Du risque de septicémie. On a informé Chavo, qui a prévenu les secours.

– C'est... C'est ce qu'il fallait faire..., déglutit Tony, qui se sent à la fois soulagé et amer. On... On ne l'aurait pas vraiment fait, hein ? »

Il s'accroche à ses grands yeux bleus, cernés, tourmentés. Elle semble saisie d'un léger étourdissement.

« C'était moins une, murmure-t-elle. Je ne suis pas sûre qu'il aurait passé la journée.

– Tu es vraiment sûre qu'il survivra ? »

Elle hausse les épaules.

« Non. On ne peut jamais en être sûr. Dieu en décidera. »

Il n'aime pas cela, confier le sort d'un homme à Dieu.

« Alors on est peut-être bel et bien devenus des meurtriers, lâche-t-il avec amertume.

– Arrête. Le bien, le mal, tout ça c'est abstrait. On en a déjà parlé, non ? Asia est sortie des griffes de Matelo, et c'est tout ce qui compte. Ta conscience apprendra à vivre avec ça. Vous, les hommes, vous ne vous embarrassez pas trop de remords, pas vrai ?

– Arrête ! Arrête avec tes idées stupides et ta haine des hommes ! »

Sans son maquillage, elle apparaît à Tony plus vulnérable que jamais, mais ça ne suffit pas à l'attendrir.

« T'es peut-être bien une sorcière ! »

Elle ricane, blessée.

« Dans ce cas, fais attention à toi ! »

Jason revient déjà avec le bac de viande. Sabrina recule, jette son mégot aux pieds de Tony et disparaît sans plus un mot. Jason la regarde s'éloigner.

« Il y a un problème ? » demande-t-il à Tony.

Celui-ci murmure le premier mensonge qui lui vient : « Elle voulait que je l'emmène voir Asia.

– Encore ?

– Oui. Mais je lui ai dit non. Ça n'est pas le moment.

– Tu as raison ! Il faut qu'elle comprenne qu'il y a des règles ici. Et que les fauves, c'est l'affaire des hommes ! »

Aucune nouvelle de Matelo ne parvient au campement de la journée. Chavo et Raquel restent absents. Les femmes s'interrogent : doivent-elles commencer les préparatifs du mariage d'Alessio et Fidji ?

« Vraiment, ça ne pouvait pas plus mal tomber... »

Elles s'y mettent pourtant, se réunissent sous le barnum, établissent des listes de choses à faire. En bout de table, Sabrina ne participe pas à leurs discussions. Elle fume. Ses lèvres sont redevenues rouges et ses yeux sont surlignés de noir. Elle a repris ses esprits, son attitude insondable.

Tony et les autres hommes du clan se demandent si le spectacle de ce soir doit être maintenu, mais en l'absence de Chavo et de consignes claires on décide d'annuler. Pépé Loyal et quelques jeunes hommes partent avec la camionnette publicitaire pour faire des annonces dans le village et barrer les affiches placardées de la mention : SPECTACLE ANNULÉ. Des adolescentes sont postées le long du chemin caillouteux pour demander aux automobiles de faire demi-tour, les prier de revenir le lendemain.

Asia miaule dans sa cage. Tony lui jette quelques morceaux de viande, lui offre quelques caresses.

Le dîner se déroule dans cette ambiance pleine de retenue et d'incertitude. La mère de Matelo, incapable de parler, se balance d'avant en arrière, se signant régulièrement. Il fait nuit noire quand la voiture de Chavo réapparaît. Il sort de l'habitacle, ouvre la portière à Raquel, qui semble avoir du mal à tenir debout. Les Gitans quittent le barnum, accourent vers eux. Chavo, d'ordinaire impassible, semble tourmenté.

« Raquel, va te reposer », lui ordonne-t-il doucement.

La jeune femme ne se fait pas prier. Elle récupère son bébé, niché dans les bras d'une femme du clan, et regagne la caravane.

« L'infection a gagné le corps entier. Matelo a été... »

Sa voix déraile. C'est étrange de voir Chavo ému. Les Gitans échangent des regards déconcertés.

« Amputé. Là. En haut de la cuisse. Sous le bassin. »

La phrase tombe lourdement. Quelques femmes gémissent. Les hommes baissent les yeux. La mère de Matelo laisse échapper un sanglot étranglé.

« Il n'est pas encore sorti d'affaire, poursuit Chavo. Les médecins vont faire ce qu'ils peuvent pour contrer l'infection. Rien n'est gagné. »

Il se crée un mouvement de foule tout à coup. La mère de Matelo s'est effondrée. Les femmes se précipitent pour la retenir, l'allonger sur le sol, surélever ses jambes. À côté de Tony, Jason murmure quelque chose. Tony n'entend pas. N'écoute pas. Il s'éloigne du groupe sans un mot, se perd dans les champs. Il s'égare. Ne réfléchit plus vraiment. Des pensées brèves le traversent. *C'est ma faute. Je savais et j'ai laissé faire.* Sa culpabilité se charge de colère. *C'est sa faute. Son idée.* Il l'imagine détachée et fumant sur le perron de la roulotte. Il serait capable de la gifler. Oui. Il pourrait, à cet instant précis. Au lieu de quoi, il franchit la barrière de sécurité de l'autoroute. Une jambe, puis une autre. Une voiture arrive, suivie d'un

poids lourd, tous phares allumés. Alors Tony s'élance. Il traverse les deux voies à toutes jambes, le cœur cognant douloureusement dans sa poitrine. Un klaxon rugit. La voiture freine. Les plaquettes crissent. Le camion bondit sur l'autre voie, manque de s'encaster dans la barrière centrale, se rétablit de justesse. Tony rouvre les yeux. Il a atteint le terre-plein central. Il respire par petites saccades, se remet de ses émotions. Il vit. Puisque Dieu l'a décidé.

Il traverse dans l'autre sens. Plus lentement. La voiture suivante est loin. N'empêche qu'elle le frôle et qu'il sent le souffle de la mort sur sa nuque.

Ils sont démunis tous les deux dans cette caravane qui leur paraît bien vide sans Alessio.

« Je prends sa banquette double ! » déclare Jason, victorieux.

Pendant quelques minutes, il se roule d'un bout à l'autre de son lit, profitant de ce nouvel espace qui lui paraît immense. Mais il se lasse. Désœuvré, il se met à feuilleter les magazines abandonnés par Alessio, puis soupire.

« On se fait une bataille ? »

Alors ils jouent une partie de cartes sans grand entrain. Jason bâille. Tony est sombre. Ils pensent tous les deux à Matelo qui ne passera peut-être pas la nuit.

« On arrête ? » suggère Jason en remportant le dernier pli.

Tony acquiesce. Jason range les cartes, se jette sur son lit.

« Je vais pisser », annonce Tony avant de sortir.

Il a besoin d'espace, ne supporte plus d'être enfermé avec ses pensées qui rebondissent contre les parois, se fracassent au plafond et reviennent à lui sans cesse.

Il fait quelques pas au hasard, s'interrompt brutalement en entendant cracher. Ou hoqueter. Il ne sait pas trop. Il s'approche, doucement. Quelqu'un éructe dans l'herbe, courbé en deux, se redresse en reniflant. Il met quelques secondes à reconnaître Sabrina car elle porte un blouson d'homme, le blouson de Chavo, qui lui arrive au milieu des cuisses. Elle est pieds nus dans la nuit avec ses cheveux emmêlés qui lui tombent devant les yeux. Elle fait un pas en arrière en apercevant l'ombre de Tony.

« Sabrina ? »

– Va-t'en ! » réplique-t-elle sèchement.

Puis elle crache de nouveau. Tony ne bouge pas. Il scrute son visage : le nez tuméfié, le sang qui tombe en gouttes dans l'herbe, qui doit s'écouler dans sa gorge.

« Qu'est-ce... »

– Va-t'en j'ai dit ! »

Elle se pince l'arête du nez, ferme les yeux. À quelques mètres de là, la roulotte de Chavo est éclairée. La porte est ouverte sur la nuit.

« C'est lui qui t'a fait ça ? »

– À ton avis ? »

– Pourquoi ? »

Elle ne répond pas. Elle tente en vain d'arrêter le saignement en penchant la tête en avant.

« Pourquoi il t'a punie ? »

Elle fait claquer sa langue avec agacement. Quelques secondes s'écoulent avant qu'elle ne se redresse et le regarde. C'est terrifiant de la voir comme ça, le nez et les yeux gonflés, les larmes sur ses joues, qui se mêlent au sang.

« Il m'a punie parce que j'ai désobéi. Je me suis servie de mes mains sur Matelo. »

Et le sarcasme frôle le désespoir dans sa voix.

« Matelo ? Mais... Si tu avais refusé tout net de te servir de tes mains... Si tu n'avais pas accepté d'ausculter Matelo... la gangrène aurait... Il y serait passé. Chavo le sait, non ? »

– Je me suis servie de mes mains. J'ai désobéi », répète-t-elle avec obstination.

À cet instant précis, la silhouette de Chavo apparaît sur le pas de sa roulotte. Il aperçoit Tony, lui adresse un signe du menton.

« Laisse-la, tout va bien. »

C'est un ordre, doux mais ferme. Tony hoche la tête, s'éloigne, la gorge serrée. Dans son dos, il entend Chavo s'adresser à Sabrina, sèchement : « Rentre ! Tu veux rameuter tout le campement ? Et tu vas attraper froid, pieds nus dehors ! »

Tony s'attarde quelques secondes, la main sur la poignée de sa caravane, guettant une réponse de Sabrina, mais rien ne vient. Quand il se retourne, la porte de la roulotte se referme sur le blouson et les pieds nus.

Sabrina reste enfermée le lendemain. Chavo ne dit rien, ne donne ni excuse ni explication. Quelques femmes chuchotent, les sourcils froncés, jettent des coups d'œil à la roulotte puis acquiescent, le visage sombre. Elles savent. Elles connaissent. Il faut laisser passer. Dans quelques jours, Sabrina réapparaîtra avec sa fichue clope entre les lèvres et on n'en parlera plus. Et puis, les Tziganes ont plus important à gérer : le mariage d'Alessio et Fidji à organiser en quelques jours, l'achat d'une nouvelle caravane – les parents des futurs mariés font l'état de leurs finances, étalent les billets sur la longue table en bois –, et la robe de mariée qui devra être somptueuse, la pièce montée de cinq étages au moins, la jarretière, le diadème, et le champagne qui coulera à flots. On ne fait pas les choses à moitié chez eux. Pourtant, toutes les pensées reviennent vers Matelo, inlassablement. Matelo dont tout le monde attend des nouvelles. Chavo est parti à l'hôpital en fin de matinée en compagnie de la mère du malade et de Raquel. Lola passe de bras en bras. Elle est étonnamment calme malgré l'absence du sein de sa mère.

Il n'y aura pas de spectacle ce soir. Pas de représentation tant que Matelo ne sera pas tiré d'affaire. Ou bien mort. Cela, personne ne le dit. Le professeur a renoncé à faire la classe aux enfants. C'est une parenthèse étrange. En l'absence d'Alessio, Tony aide Jason pour les chevaux. Il retrouve ses automatismes et le plaisir qu'il avait à leur frotter le cuir, à passer ses doigts abîmés dans leur crinière.

Vers midi, alors que tout le monde se masse sous le barnum, Tony sort d'une vieille paire de chaussettes sous son lit le reste de ses économies. Bien plus que ce qu'il doit encore à Sabrina. Il lisse les billets du plat de la main et se dirige vers la roulotte de Chavo. Il entend le bruit d'une casserole qu'on pose sur le gaz. Il toque doucement.

« Sabrina... »

Il sait qu'elle est là. Tout près. Il la devine, sent sa présence de l'autre côté du panneau de bois. Il s'accroupit et glisse les billets sous la porte.

« Tu peux partir, avec ça. »

Les billets disparaissent, elle s'en est emparée. Tony se redresse.

« Je ne partirai pas sans elle », réplique Sabrina d'une voix étouffée.

Rester pour Asia... C'est insensé. Il cherche quelque chose à répondre pour la convaincre de fuir, mais au fond, il est comme Chavo. Il la veut ici, près de lui. Il ne peut pas se résoudre à la voir disparaître.

« Tony ? murmure la voix de Sabrina de l'autre côté de la cloison.

– Oui ?

– Il avait beau frapper, tu sais, je m'en moquais. Je m'en moquais parce qu'on a réussi toi et moi. Asia est à toi. »

Il déglutit. Il se sent étrange tout à coup, comme ému.

« Sois-en digne. »

En l'absence de Chavo et de consignes claires, Tony sort la panthère de sa cage, dans laquelle elle végète depuis plusieurs jours. Il la laisse se dégourdir les pattes dans l'arène. Elle grimpe avec aisance, saute d'un tabouret à l'autre. Jason, resté en dehors de l'arène, est émerveillé, et les rideaux de la roulotte de Chavo bougent à de nombreuses reprises. Une fois saoulée de ce semblant de liberté, Asia ne rechigne pas à regagner son abri.

Les marmites du dîner bouillent quand la voiture de Chavo regagne le campement. Le comité d'accueil qui s'en approche est silencieux, craintif.

« Il devrait s'en sortir », annonce gravement Chavo.

C'est un immense soupir de soulagement collectif. Quelques femmes tombent dans les bras les unes des autres. Raquel, pâle, récupère son bébé et s'isole pour la mettre au sein. Chavo, sollicité par tous, répond aux questions, apporte des précisions, rassure.

« Il est encore intubé. Sous antibiotiques. Les signes vitaux sont encourageants. »

Tony le laisse vaquer à ses obligations de chef. Il guette l'instant où il pourra aller le trouver, s'entretenir à son tour avec lui. Cela arrive au moment du café.

« Padre, je peux vous parler ? »

Chavo l'entraîne à l'écart. Il s'allume un de ces gros cigares, en propose un à Tony, qui ne se voit pas refuser. Ils se tiennent côte à côte, tournant le dos au barnum. Ils fixent tous les deux la roulotte de Chavo, dont la lumière est tremblotante. Sabrina veille à la lueur de bougies.

« Ce que tu as vu hier soir, commence Chavo d'une voix mal assurée, cela arrive parfois dans un mariage. Tu comprendras quand tu seras marié. Une épouse est... comment dire... le reflet de son mari. Elle se doit d'être irréprochable et respectueuse. De ne pas écorcher son image. Sabrina me désobéit publiquement et je ne peux pas laisser passer ça. Je suis le chef du clan, tu comprends ? »

Tony reste muet. Il ne s'attendait pas vraiment à ce genre de conversation.

« D'ailleurs, le mariage, tu devrais y songer. Tu as atteint ta majorité, n'est-ce pas ? Il serait mieux que tu épouses une gadji pour ne pas trop perturber la tradition. Elle pourrait adopter notre façon de vivre et intégrer le campement. Vous auriez votre caravane. Vous resteriez des gadjos mais... avec le temps, ce ne serait plus si important. »

Hagard, Tony secoue lentement la tête.

« À vrai dire, je... je venais vous parler d'Asia. »

Chavo tourne un visage étonné vers lui.

« Ah ?

– Oui, je... Aujourd'hui je l'ai sortie dans l'arène pour qu'elle se dégourdisse les pattes.

– C'est bien. »

Tony tire sur son cigare pour se donner une contenance. Ne pas avoir l'air trop empressé. Jouer l'indifférence.

« Est-ce que... Est-ce que Matelo sera capable de poursuivre son dressage ou...

– Ou quoi ? demande Chavo.

– Ou nous devons penser à prendre la relève ? »

Les deux yeux verts le scrutent avec insistance. Tony se sent percé à jour. Chavo soupire.

« Je sais à quoi tu penses. J'y ai songé moi aussi. Mais à vrai dire, je me demande s'il est bien judicieux de la garder. Avec Matelo handicapé et les cinq fauves à gérer, je ne crois pas que ce soit une si bonne idée de se charger d'une panthère nébuleuse qu'on n'arrivera sans doute jamais à dresser. »

Tony a soudain du mal à respirer. « On a réussi toi et moi », disait Sabrina. Il tente d'adopter une voix claire pour demander : « Qu'est-ce que vous comptez en faire ?

– La vendre. Faire monter les enchères. On a besoin de trésorerie, les comptes ne sont pas au beau fixe. »

Les mots se bousculent dans la tête de Tony mais aucun ne sort. Il pense à Sabrina. À sa détresse. Au coup que Chavo s'apprête à lui porter. Fatal. Elle ne s'en relèvera pas. Partira. Oui, elle disparaîtra. Il ne veut pas qu'elle disparaisse.

« Laissez-moi essayer, lâche Tony d'une voix sourde.

– Pardon ?

– Laissez-moi quelques semaines. Trois. Quatre maximum. Je pense qu'on peut faire quelque chose d'Asia.

– C'est une idée stupide. Tu ne pourras pas assurer ton poste de garçon de cage auprès de moi et le dressage d'Asia. Et puis tu n'as aucune expérience.

– Quatre semaines. Je ferai mon travail de garçon de cage comme d'habitude, le matin. J'entraînerai Asia l'après-midi. Si j'échoue, vous n'aurez qu'à garder mon salaire du mois ! »

C'est une idée parfaitement folle. Il est à sec, n'a plus d'économies du tout, a tout donné à Sabrina. Mais il ne se démonte pas : « Les gens paieront plus cher pour venir admirer une panthère nébuleuse. Elle pourrait devenir la nouvelle star du cirque Pulko. La curiosité à voir à tout prix ! »

Chavo souffle une longue volute de fumée.

« Admettons que j'accepte, comment tu t'y prendras ? »

Tony déglutit. C'est la partie la plus difficile qui se joue maintenant.

« Différemment.

– Mais encore ?

– Plus de laisse. Plus de stupide marche au pas. Plus de cage : Asia vivra avec moi dans la caravane. Nous jouerons beaucoup. Si nous créons un lien, je crois que ça peut fonctionner. »

Chavo esquisse un rictus que Tony ne parvient pas à déchiffrer. Moqueur ou amusé.

« La laisse est non négociable en extérieur. Je ne prendrai jamais le risque de perdre une panthère qui m'a coûté si cher. Pour le reste... »

Chavo hausse les épaules avec impuissance.

« D'accord, essaie. L'expérience n'est jamais vaine. »

Tony sent son cœur s'emballer. Il n'en montre rien, tire sur son cigare avec décontraction.

« Jason est d'accord ? s'enquiert Chavo.

- D'accord ?
- Pour accueillir Asia dans la caravane...
- Oh, ça... On s'arrangera. »

Chavo sourit franchement cette fois.

« Tu me rappelles moi quand j'étais jeune. Mon père, Mario, avait cette lionne réputée indomptable. Jazz. Une teigne. Une chasseuse de clan, comme Saskia. Il voulait s'en débarrasser. La céder à un braconnier. Je l'ai convaincu de la garder. Oh, ça n'a pas été simple, c'était un dur à cuire, Mario, une tête de mule, mais il a fini par accepter et je me suis occupé du dressage de Jazz. »

Chavo s'anime et son visage retrouve les expressions de sa jeunesse, perd de sa dureté.

« Vous avez réussi à la dompter ?

– Oui. En partie. Jusqu'à ce qu'elle m'éventre en plein entraînement. J'avais marché sur sa queue... J'ai passé un mois entier à l'hôpital. Quand j'ai regagné le campement et que j'ai demandé à mon père où était Jazz, il m'a répondu : « Sur les épaules d'une très jolie dame, probablement. » Il n'a plus été question d'en parler. C'était un accident malheureux, c'est vrai, mais n'empêche... Je n'ai jamais pris autant de plaisir qu'à travailler avec cette lionne. Elle me poussait dans mes retranchements. Saskia est une enfant de chœur à côté. »

Chavo pose une main sur l'épaule de Tony. Une main paternelle, enveloppante.

« Sois juste avec Asia. Les félins ne supportent pas l'injustice.

– Je le serai.

– Bien. »

Chavo retire sa main, termine son cigare avec lenteur, l'esprit encore à ses souvenirs de jeunesse. Au loin, la lueur dans la roulotte de Sabrina s'est éteinte. Elle s'est probablement allongée entre les draps de satin. Demain, l'hématome sur son visage aura viré au noir. Elle sera méconnaissable mais ses yeux brilleront. Ah ça, oui, ils brilleront d'un beau bleu électrique, inégalable, et Tony y sera un peu pour quelque chose.

III

TRIOMPHER

« Regardez, regardez ! Elle va l'égorger en une seconde ! Tenez-vous prêts ! »

Un attroupement s'est formé autour de l'arbre dans lequel Asia est perchée, dissimulée dans le feuillage, tous les sens en alerte. Ses deux pupilles dorées sont fixées sur un faisan de grosse taille. C'est Tony qui a convaincu Chavo de lui en fournir une douzaine. Ils vivent dans une cage minuscule, s'écharpent les uns les autres en attendant de sortir pour servir de jouet et de déjeuner à Asia. La veille, elle en a tué un : elle l'a assommé d'un coup de patte avant de l'achever d'une morsure dans le cou, à l'aide de ses canines immenses. L'oiseau s'est vidé de son sang en quelques secondes. Elle l'a déchiqueté et avalé aussitôt. Elle mange comme un grand félin : elle arrache les morceaux de viande en les prenant en ciseaux entre ses incisives et ses canines, puis elle redresse la tête pour avaler. C'est un spectacle fascinant à observer.

Tony a agrandi la longe qui la relie à lui. Dix mètres de corde. Cela lui laisse toute l'amplitude dont elle a besoin pour grimper aux arbres et bondir de branche en branche. Elle retrouve ses instincts, ses réflexes et la beauté qui n'appartiennent qu'à un animal sauvage.

« Je crois que ça y est », murmure Tony au petit cercle qui s'est massé autour de lui.

Il commence à repérer les signes d'attaque d'Asia : elle contracte les muscles, conserve l'immobilité quelques fractions de seconde supplémentaires avant de s'élancer. L'attaque est fulgurante. Le faisan n'a même pas le temps d'ouvrir les ailes. Les jeunes hommes qui se sont réunis autour de Tony poussent des rugissements de plaisir. Tony les reçoit comme si c'était lui qui venait de réaliser cet exploit. Il ne peut pas s'en empêcher : chaque progrès d'Asia le nourrit de fierté. *Elle c'est moi. Moi c'est elle.* C'est un sentiment nouveau pour lui. Il n'a jamais ressenti de fierté dans sa vie, ou si, peut-être, quand il conduisait Justine dans la vieille voiture d'André et qu'elle laissait peser sa main sur sa cuisse. Mais c'était différent.

« Tony ! »

La voix de Chavo vient mettre fin à cet instant de liesse. Chavo, légèrement impatient, son fouet à la main.

« Je t'attends avec les fauves.

– Oui, Padre, j'arrive. »

Il raccourcit la longe d'Asia, la laisse terminer son repas en paix. Surtout ne jamais s'interposer entre un félin et son déjeuner. Le petit groupe s'éparpille avec regret. Les plus jeunes garçons doivent regagner le chapiteau qui sert de salle de classe. Les plus âgés repartent à leurs tâches en soupirant.

« Il me semblait avoir été clair : ta matinée est consacrée à ton travail de garçon de cage auprès des fauves avec moi. »

Le ton est ferme mais Tony entend l'amusement dans la voix de Chavo.

« Oui, pardon, Padre. »

Ils attendent tous les deux qu'Asia ait fini son repas puis Chavo s'approche de la panthère et se met à la caresser. Aussitôt elle ronronne.

« Elle est en forme. On dirait que tu fais du bon travail, constate-t-il.

– Elle se plaît dans les arbres. »

Asia a désormais dix mois, l'âge auquel les panthères nébuleuses quittent en général le territoire de leur mère et deviennent autonomes. Si elle passe la nuit et la matinée enfermée dans la caravane que Tony partage avec Jason, elle jouit de longues promenades tous les après-midi, avec une longe que Tony laisse volontairement plus longue que nécessaire. Elle grimpe aux arbres, se cache dans les fourrés, traque sans relâche le moindre gibier. Hier, elle a raté de peu un lapin mais a croqué un mulot.

« On y va ? lance Chavo en se redressant. Tu la rentres ? Je t'attends à la voiture-cage. »

Tony soulève la panthère dans ses bras. Un gros chat de quinze kilos. Une peluche géante mais une redoutable prédatrice, de plus en plus vive chaque jour qu'elle passe à se familiariser avec son environnement. Dans la caravane, il détache la longe, dépose Asia sur son lit. C'est là qu'elle dort chaque nuit, pelotonnée contre sa poitrine. Jason se moque, lui demande régulièrement : « Tu lui donnes le sein ou quoi ? » Mais quand la panthère saute sur sa couchette pour obtenir quelques caresses, il se transforme à son tour en mère attendrie.

« À très vite ! murmure Tony à Asia. Et pas de bêtises ! Compris ? »

Elle a déjà déchiré les rideaux en voulant y grimper et a saccagé le plan de travail. Tony referme la porte derrière lui, verrouille à double tour, une consigne de Chavo. La rumeur de l'existence d'une panthère nébuleuse au sein du cirque les précède bien souvent. Les curieux rôdent autour de la ménagerie et des différentes caravanes. L'autre jour, une famille de forains s'est invitée sur le champ de foire où stationnait le cirque, réclamant à voir l'animal si rare. Chavo a été catégorique : « Il n'y a pas de panthère ici. »

Depuis, il a fait poser des verrous supplémentaires à la caravane de Tony et Jason. Bientôt, dans quelques mois, quelques semaines en étant optimiste, la panthère nébuleuse sera présentée au public et la rumeur enflera encore.

Tony referme soigneusement les trois verrous, accroche à sa ceinture le mousqueton contenant toutes ses clés et se dirige vers la voiture-cage où Chavo l'attend. En approchant de l'arène, il se rembrunit. Le cabossé est là. Lui qui avant son accident était incapable de se lever pour être à l'heure est désormais debout aux aurores et posté le premier devant l'arène. Il paraît qu'il ne dort plus, ou presque plus, à cause des douleurs fantômes qui l'assaillent la nuit. Il est campé dès l'aube sur sa chaise pliante en toile, sa jambe de bois étendue devant lui. Tony le salue, se force à esquisser un sourire.

« Ça va ? »

Arrivé à sa hauteur, il pose une main sur son épaule. Matelo répond dans un marmonnement : « T'es en retard. »

– Ouais. Un peu. Je faisais courir Asia. »

L'haleine de Matelo est chargée de vin. Chavo a abandonné l'idée de le rendre sobre. Dans son état, diminué, perclus de douleurs, amer, peut-on réellement le priver de son seul réconfort ? On ferme les yeux sur les mignonnettes et autres bouteilles que Raquel jette discrètement à la nuit tombée dans les poubelles publiques. On feint d'ignorer le bruit sec de sa jambe de bois qui résonne à travers le campement toute la nuit, sa présence apathique et maussade en journée. Matelo continue d'assister Chavo avec les fauves d'une autre manière. Il ne nettoie pas les box, ne nourrit pas les bêtes, mais il s'installe sur son siège, la main autour du tuyau d'eau à haute pression. Il est là au cas où. Bien souvent, il s'endort pendant l'entraînement. On s'en aperçoit aux ronflements qui résonnent tout à coup.

Et ni Chavo ni Tony ne font de remarque. Ils tolèrent la présence de Matelo, lui offrent ce semblant de seconde chance. Raquel leur en est reconnaissante. Elle ne dit rien, elle n'oserait pas, mais ils voient le soulagement sur son visage chaque fois qu'elle constate que Matelo est occupé ailleurs, et qu'elle va pouvoir souffler un moment.

« On les fait travailler en mixte ce matin ! lance Chavo lorsque Tony grimpe dans le couloir de la voiture-cage.

– On réintègre Saskia ?

– On réintègre Saskia. Tiens-toi sur tes gardes ! »

Cela fait une semaine que Saskia ne s'est pas entraînée avec les autres, et pour cause : elle est en période de chaleurs. Outre l'effet qu'elle produit sur les mâles, les longs rôles qu'ils poussent en sa présence et leurs tentatives vaines pour se reproduire, Saskia est devenue encore plus agressive que d'ordinaire, impossible à faire obéir. Chavo et Tony l'ont laissée se défouler seule dans l'arène plusieurs heures par jour, en attendant que la période d'œstrus passe.

« Matelo est en place ? demande Chavo.

– Oui. »

Ils échangent tous les deux un regard qui se passe de mots. Il ne faut pas qu'il s'endorme ce matin. Pas avec Saskia qu'on réintègre sans être certain que ce soit le bon moment. Il doit être prêt à réagir.

« Je vais aller lui parler », déclare Chavo.

Saskia n'a plus le port de queue relevé, ne s'adonne plus à ses roulades langoureuses. Elle est redevenue fidèle à elle-même, légèrement plus vive et impatiente, sans doute à cause du manque d'exercice. À la fin des deux heures d'entraînement, Tony quitte l'arène trempé de sueur. Il a dû reprendre Saskia trois fois, la frapper au museau. La lionne ne recule que face à la douleur. Toujours campé dans son fauteuil, Matelo ne s'est pas endormi. Il suit Tony du regard, et ces yeux-là le font frémir plus encore que ceux de Saskia. Ces yeux-là scrutent, guettent la moindre faiblesse. Un jour, Matelo tiendra sa vengeance, l'occasion de le mettre à terre. Tony a rouvert sa plaie à la cuisse, provoqué l'infection qui s'est transformée en gangrène. Matelo ne le formule pas, ne s'en confie à personne, mais Tony le lit dans ses yeux : il le considère comme responsable de son état. Chaque fois qu'il se trouve dans l'arène, au milieu des fauves, pendant

l'entraînement ou en représentation, Tony a cette pensée qui le traverse comme une fulgurance : un jour Matelo se débrouillera pour faire une erreur, provoquer un accident. Une grille mal fermée. Un loquet déverrouillé. Un jet d'eau qui part fortuitement. Tony se retrouvera avec un fauve enragé face à lui et il faudra être prêt à en découdre.

Tandis qu'il nourrit les fauves, il jette un coup d'œil derrière lui : le cabossé ne quitte pas son fauteuil. Il reste là, planté devant l'arène. Tony va devoir travailler avec Asia en présence de Matelo. Il a horreur de ça. Ça le déconcentre. Pourtant, il le faudra bien : onze heures arrivent, et Tony a eu beau prendre son temps pour nettoyer le bac à viande, Matelo est toujours là, attendant le spectacle.

Tony n'a pas encore commencé le travail en équilibre sur les cordes. Il est trop tôt. Chavo veille, depuis l'extérieur, car il tient à ce que son élève soit seul dans l'arène avec Asia afin qu'il assoie son autorité sur l'animal et consolide le lien de confiance. Tony travaille à faire bondir la panthère de tabouret en tabouret, en suivant un parcours précis. Pour cela, il utilise sa gourmandise. Il pique un morceau de viande au bout d'un bâton, approche l'appât du nez d'Asia puis l'éloigne au fur et à mesure qu'elle tente de s'en emparer, pour l'élever finalement au-dessus du tabouret sur lequel il veut qu'elle grimpe. Plus préoccupée par la viande que par autre chose, Asia y bondit. Une fois sa récompense dans la gueule, elle redescend de son perchoir comme pour s'insurger contre une mystification. Alors il faut recommencer : un nouvel appât pour la faire bondir sur un autre tabouret. On réitère cet exercice encore et encore jusqu'à ce qu'Asia comprenne qu'une fois placée elle ne doit plus bouger sans en recevoir l'ordre. Et que la viande ne soit plus nécessaire pour la faire bondir. Cela viendra, Chavo l'a assuré, de même qu'Asia ne répondra plus qu'à la voix de Tony. En attendant, armé de son bâton et de sa viande, chaque jour le jeune homme écarte les tabourets de quelques centimètres supplémentaires. Ce matin, Asia parvient à effectuer un bond de près de quatre mètres, provoquant les applaudissements enthousiastes de Chavo.

« Spectaculaire ! »

Venant de lui, qui est si avare de compliments, cela représente beaucoup. Matelo renifle et fait claquer sa jambe de bois contre les pavés en se redressant. Chaque fois que ce bruit résonne, Tony se raidit. Il a cette

pensée inavouable : il aurait préféré que la gangrène emporte Matelo. Il lui aurait fallu vivre avec ce trou béant dans la poitrine, cette culpabilité teintée d'horreur, mais au moins il n'aurait pas à redouter en permanence une attaque qui ne vient pas.

« On va pouvoir commencer à travailler le cabrage », déclare Chavo en pénétrant dans l'arène.

Il rejoint Tony en quelques enjambées, pose une main sur son épaule. Le cabrage est un des classiques du dressage des fauves. Ils doivent se tenir pattes avant relevées, le corps perpendiculaire au sol.

« De la même façon ? interroge Tony.

– De la même façon, répond Chavo. En offrant de la viande de plus en plus haut. Ce sera long, mais tu commences à avoir l'habitude. »

Tony acquiesce, se rembrunit en voyant l'ombre de Matelo se déplacer difficilement autour de l'arène.

« Qu'est-ce qu'il fait encore là ? chuchote-t-il entre ses dents serrées.

– Il est libre de ses mouvements, réplique Chavo.

– Je ne suis pas concentré quand il est là...

– Ce n'est pas toi qu'il observe, Tony. C'est son reflet. C'est lui qui aurait dû entraîner Asia. Il essaie de duper son esprit. Allez, je vais chercher la viande. Reste concentré. »

Le printemps est maintenant bien installé. On a déplacé les tables du déjeuner à l'extérieur du barnum. Tony rejoint celle occupée par Jason, Alessio, Aldo et d'autres garçons du clan.

« Alors, l'entraînement de ce matin ? demande aussitôt Jason, qui s'est pris d'affection pour Asia et ne rate aucun de ses progrès.

– On a commencé le cabrage.

– Elle s'en sort ?

– Du moment qu'il y a la viande, elle obéit. Mais une fois le morceau dans sa bouche, c'est une autre histoire. »

Depuis que Chavo a confié Asia à Tony, la réputation de celui-ci s'est sensiblement améliorée sur le campement. Il a gagné quelques points auprès des garçons et des hommes du clan. On ne l'appelle plus « le gadjo », comme c'était le cas auparavant, mais « le gars de Chavo ». Il aime bien ça, le gars de Chavo. Ça lui plaît, il lui semble que c'est une sacrée reconnaissance.

« Tiens, donne-nous ton avis ! l’apostrophe Louka, un jeune homme de l’âge de Jason.

– À quel propos ?

– À propos de ça ! »

Louka pointe son doigt sur Fidji, occupée à remplir les assiettes des hommes derrière une table à tréteaux.

« Eh bien ? lance Tony, qui ne comprend pas.

– Arrêtez ! » s’agace Alessio.

Tony scrute le ventre de Fidji. Est-ce cela que les garçons observent ? Fidji est-elle déjà enceinte ? C’est possible. La nuit de noces a été consommée le soir même du mariage, il y a un mois. Tony se souvient encore de cet étrange rituel auquel il a assisté : les hommes du clan réclamant Sabrina, la poussant dans la caravane flambant neuve du couple, où Fidji s’était enfermée. L’attente faite de crainte, de chuchotements, de regards furtifs, en biais. Alessio essuyait la sueur qui perlait au-dessus de ses lèvres. Les vieux toussotaient, s’impatienzaient.

« Bon », a fait Chavo en faisant claquer sa langue.

Sabrina est ressortie de la roulotte avec un mouchoir taché de sang qu’elle a agité au-dessus de sa tête, et cela a rendu fou de joie tout le monde. Joseph a poussé son fils vers la caravane. Carmen l’a embrassé sur le front. Pépé Loyal a lancé une plaisanterie qui a fait rire tout le monde. Tout le monde, sauf Sabrina, qui semblait dépitée. Alessio a refermé la porte de la caravane sous les applaudissements. Tony a trouvé cela abominablement gênant. Il a préféré aller se griller une cigarette plus loin, et Sabrina l’a rejoint en annonçant qu’elle avait envie de vomir, que ces traditions la rendaient malade.

« Qu’est-ce qui s’est passé là-dedans ? Qu’est-ce que tu as dû faire à Fidji ?

– Un examen génital.

– Comment ?

– Tu ne veux pas savoir. »

Sabrina a tiré sur sa cigarette, avant d’ajouter à demi-mot que Fidji n’avait pas saigné, alors il avait fallu s’écorcher l’intérieur du coude, sans quoi les hommes auraient été capables d’annuler le mariage. Sabrina a tendu son coude et lui a montré l’entaille, cachée dans le pli.

« Elle n’était pas vierge ? » s’est étonné Tony.

Et Sabrina a ri sans joie.

« Il n'y avait pas plus vierge que Fidji. Seulement, ça ne marche pas comme ça. Pas toujours. Parfois on ne saigne pas. »

Autour de la table, les garçons s'impatiente.

« Tu ne vois rien ? C'est pas possible !

– Sa tenue ! insiste Louka, voyant que Tony ne réagit pas.

– Sa tenue... »

Derrière les tréteaux, Fidji arbore une culotte d'écuyère beige, des bottes en cuir et une veste en daim noir.

« Elle est montée à cheval ! s'écrie Louka, déçu du manque d'entrain de Tony.

– Toute la matinée ! surenchérit un autre.

– Tu... Tu comptes l'entraîner ? demande Tony en se tournant vers Alessio.

– Pour le moment je lui apprends juste les bases. Panser les chevaux, les préparer et les monter au petit trot.

– Et pendant ce temps, qui s'occupe de la caravane ? s'enquiert Aldo.

– Ce que vous êtes ringards ! s'agace Alessio.

– Fidji a fait le bon calcul, ça oui ! » renchérit un autre.

Tony observe Fidji, ses longs cheveux auburn attachés en queue-de-cheval, le diamant qui brille à son nez. Elle sourit en tendant une assiette. Elle a l'air plus heureuse et épanouie qu'avant son mariage, ce qui n'est pas le cas de toutes les femmes du clan. Debout sur le dos d'un cheval, elle aurait de l'allure, songe-t-il. Un couple d'écuyers. Oui, ça en jetterait...

« Elle va pas prendre ma place, hein ? lance Jason à son frère avec un peu d'inquiétude dans la voix.

– Attention, Jason, c'est toi qui vas te retrouver à nettoyer les pantalons d'Alessio ! »

Ça rigole fort. Ça se tape sur les cuisses. Alessio, imperturbable, recommence à manger. Tony lui sourit.

C'est soir de représentation. Le public se masse devant l'entrée du chapiteau. À la billetterie, Carmen et Sabrina n'ont aucun répit. Carmen encaisse les billets, Sabrina déchire les coupons. Elle porte une robe scintillante dorée et des cuissardes noires, ainsi qu'un boa de la même couleur autour du cou. Tony fume. Devant le chapiteau d'entraînement des

chevaux, Jason regarde avec un peu d'inquiétude Alessio qui montre à Fidji comment ajuster les selles et la longueur des étriers. Le garçon la fixe avec méfiance. C'est lui qui s'en charge normalement. Il ne voit pas cela d'un très bon œil. Tony lui fait signe de le suivre quelques pas plus loin. Il écrase sa cigarette, fouille dans sa poche et en extirpe un billet de cent francs qu'il tend discrètement à Jason, vérifiant que personne ne les voit.

« Oh non, soupire Jason. Pas encore... »

Il n'aime pas ça. Pas du tout. Mais Sabrina porte un boa. C'est le signe.

« Une heure.

– Tu me fais chier, Tony.

– Garde bien le cabossé à l'œil surtout.

– Tu fais vraiment chier.

– Cent balles, Jason. C'est pas rien. »

Jason fourre le billet dans une de ses bottes d'écuyer avec mauvaise humeur. Tony lui donne une petite tape sur la nuque.

« Une heure. Pas plus. »

Jason se renfrogne. Il le fera. Comme les fois précédentes.

Le chapiteau s'est vidé. Les derniers spectateurs s'en vont rejoindre les voitures qu'ils ont garées plus loin sur le champ de foire. Tony nourrit les fauves avec plus d'empressement que d'habitude, ces soirs-là, il est toujours moins patient. Il donne une ration supplémentaire à Saskia, qui a été particulièrement docile, caresse le museau d'Amara à travers les barreaux.

« Profites-en, ma belle. Bientôt Asia te volera la vedette. »

Tout en plantant les derniers morceaux de chair au bout de sa fourche, Tony jette des coups d'œil au campement. Comme c'était à prévoir, un groupe mené par Chavo se prépare à rejoindre le centre-ville. Les femmes servent un repas rapide aux autres. Les dernières lumières s'éteignent sous le chapiteau.

« Tony, tu viens ? lance Louka de loin.

– Non. Pas ce soir ! Dis au padre que je suis crevé.

– OK. »

Son cœur bat plus fort tandis qu'il voit le petit groupe se réunir et traverser la place immense pour rejoindre les ruelles animées. Encore un peu de patience. Tony vide le bac de ses derniers morceaux sanguinolents

puis le fait rouler jusqu'au camion frigorifique. Cela lui permet de jeter un coup d'œil sous le barnum. Matelo est là, aux côtés de Raquel. Jason, non loin, se fait houspiller par sa mère pour une raison quelconque. En voyant Tony traverser la place avec son bac vide, il lui adresse un discret signe du menton. Tout est sous contrôle. Il peut regagner sa caravane.

Elle ne tarde pas à venir toquer. Deux coups vifs. Tony ouvre aussitôt, s'efface pour la laisser entrer, referme le battant et les trois verrous derrière elle. Elle est là, dans sa robe dorée qui scintille, avec ses cuissardes et ce boa qui est devenu leur façon de communiquer. Quand il est autour du cou de Sabrina, cela signifie que la voie est libre : Chavo prévoit d'emmener les hommes boire un verre après le spectacle, il est d'humeur festive, il prendra son temps. Ces soirs-là, Tony prétexte une fatigue, une migraine, un manque d'entrain. Il envoie Jason loin de la caravane et lui fait jouer les guetteurs sous le barnum en échange de quelques billets. Jason sait que Sabrina retrouve Asia mais il n' imagine pas le reste : les caresses que Tony et elle s'offrent dans l'intimité de la caravane. Il ne peut l'envisager car ce jeu-là est tout bonnement suicidaire.

Bien sûr, il y a eu quelques ratés. Un soir, Chavo a beaucoup insisté pour que Tony les accompagne, et ce dernier a dû céder pour ne pas éveiller les soupçons. Un autre, Sabrina s'est fait surprendre par Inès en quittant sa roulotte et elle a prétexté une insomnie. Elle s'est retrouvée sous le barnum à fumer au milieu des autres femmes. C'est Matelo qui inquiète réellement Tony, sa façon de l'observer sans cesse, de guetter le moindre faux pas. Mais Jason veille au grain. C'est lui qui signalera à Sabrina que la voie est libre, qu'elle peut quitter la caravane sans se faire prendre.

Sabrina se débarrasse de son boa, qu'elle attache autour du cou de Tony. Puis elle se détourne de lui et cherche la panthère.

« Asia, mon amour, où est-ce que tu te caches ? »

C'est toujours ainsi : dans un premier temps, elle ne s'intéresse qu'à sa fille, qu'elle emprisonne dans ses bras, caresse et embrasse, puis elle se redresse et allume les bougies dispersées aux quatre coins de l'habitable. Tony ne les utilise jamais. Elles ne brûlent que quand Sabrina est là, comme un rituel. La mèche s'embrase, la cire fond, produisant une odeur douceâtre qui masque les éventuels effluves laissés par leurs corps au summum de l'excitation.

« Viens. »

Sabrina s'allonge sur la couchette de Jason. Elle soupire et passe ses mains dans le pelage d'Asia, qui se met à ronronner, nichée contre sa poitrine. Tony la rejoint. Ils s'étendent toujours sur le lit de Jason car il offre plus de place. Cela aussi, le garçon l'ignore. Tony joue avec la robe de Sabrina, fait glisser le tissu pailleté entre ses doigts. Tôt au tard ils feront l'amour. Très vite, en général, comme pour se débarrasser de leur désir et ne pas risquer de se faire interrompre par les quatre coups que Jason frappera, inexorablement, refermant la parenthèse enchantée. Alors Sabrina se rhabillera, lissera sa robe, refera son chignon à la hâte, et Tony défroissera le lit de Jason.

Asia proteste en miaulant quand Sabrina la fait rouler sur le côté pour se tourner vers Tony. C'est plus fort qu'elle : elle a besoin de se sentir habitée. Alors elle éveille son désir en glissant une main à l'intérieur de son jean. Elle le fixe droit dans les yeux, et lui devient muet, soumis, haletant. Quelques instants plus tard, elle grimpe sur lui, retroussant sa robe, écartant cette culotte qu'elle ne prendra pas le temps d'enlever. Les bas non plus elle ne les quitte pas. Elle se tient toujours prête à bondir et fuir. C'est ainsi qu'ils s'aiment. Dans le danger et l'empressement.

Tony porte toujours le boa noir autour du cou. Il semble l'avoir oublié. Sabrina s'empare des deux extrémités, tire dessus. Il s'étrangle, s'asphyxie lentement, et elle ne le libère que pour mieux le malmenier, le conduire au comble d'une jouissance malade.

Il reprend son souffle, un peu ailleurs. Il fixe le plafond de la caravane où une tache d'humidité grandit.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

Il ne répond rien.

« Tu es préoccupé », constate-t-elle.

Il se tourne vers elle et, dans ses yeux de gosse, il y a beaucoup trop de gravité. C'est ce qu'elle lui dit.

« Arrête de me prendre pour un gamin ! »

Elle lui caresse le front. Ses bracelets tintent. Il la repousse.

« Dis-moi ce qui te tracasse... », insiste-t-elle.

Elle est là, ses jambes entremêlées aux siennes.

« Tes pouvoirs, Sabrina. Tes pouvoirs... Est-ce qu'ils me protègent tout le temps ?

– Mes pouvoirs ?

– La protection que tu m’offres avant que j’entre dans l’arène... Est-ce qu’elle agit aussi le reste du temps ?

– Je n’ai pas de pouvoirs, Tony. Chavo croit que mes prières sont toutes-puissantes. Ce ne sont que des prières...

– Bien sûr que si, tu as des pouvoirs. Tu coupes le feu. Tu guéris avec tes mains. »

Elle fronce les sourcils. Il insiste : « J’ai besoin que tu pries pour moi en permanence.

– En permanence ?

– En dehors des spectacles. J’ai besoin d’être protégé le reste du temps.

– Pourquoi ? Qui crains-tu ? Les fauves ne peuvent t’atteindre que dans l’arène.

– Matelo.

– Le cabossé ?

– Je crois qu’il attend son moment. Il me guette. J’ai pris sa place. Je crois qu’il veut se venger. Qu’il me tuera un jour. »

Sabrina lui passe un doigt sur les lèvres, comme si elle cherchait à le faire taire.

« Tu crains Matelo, l’éclopé, mais tu ne crains pas Chavo ?

– Chavo ? Je n’y pense pas.

– Tu devrais. »

L’hématome qui avait envahi le visage de Sabrina, avait tuméfié ses yeux, son nez, a disparu. Mais la cloison nasale est restée déviée. C’est minime, presque invisible, pourtant Tony perçoit le changement dans la symétrie du visage. Une harmonie désaccordée, plus brute. Il la trouve plus jolie ainsi, n’oserait jamais lui avouer.

« Je prierai saint Michel pour toi, soupire Sabrina. Mais cesse de t’inquiéter. »

Il hoche la tête.

« Montre-moi ça... », ordonne-t-elle en saisissant ses poignets.

Elle retire les bandages sales et noircis, inspecte les stigmates. Elle sait ce qu’il a fait, ne s’étonne pas en découvrant les plaies rouvertes, suintantes.

« Il faut que tu arrêtes.

– C’est à cause du cauchemar.

– Quel cauchemar ?

– Celui de cette nuit. »

Asia bondit sur la poitrine de Sabrina, mécontente d'avoir été délaissée. Elle lui donne de petits coups de museau. Sabrina l'embrasse.

Tony convoque les souvenirs. Il essaie d'emboîter les mots les uns derrière les autres. C'est difficile. Les images étaient tellement réalistes qu'il en a encore le cœur serré.

« On déjeunait là-bas, sous le barnum, et je... j'étais en train de découper ma viande. Et tout à coup, je sentais un truc étrange dans ma bouche, comme des filaments ou... ou des cheveux. Alors je crachais dans mon assiette et, au milieu de la viande toute mâchée, il y avait des poils. Beaucoup de poils. Noirs. D'abord j'ai pensé au crin des chevaux d'Alessio, me demande pas pourquoi, mais là, Raquel est apparue et elle m'a lancé en hurlant : *Tu es content, c'est ce que tu voulais, non ?* Et Matelo l'a poussée, s'est planté devant moi. Il riait d'un rire de fou. Il m'a demandé : *Alors, elle est bonne ?* Et là j'ai compris... J'ai compris que c'était sa guibole que j'étais en train de manger ! Sa guibole infectée ! J'ai eu envie de gerber, si fort que ça m'a réveillé en sursaut. »

Il a le souffle court rien qu'en le racontant. Sabrina repousse doucement Asia, qui revient à l'assaut. Elle pèse lourd et la jeune femme peine à se redresser.

« Ce n'était qu'un cauchemar », déclare-t-elle quand elle parvient à se pencher au-dessus de lui.

Elle a raison. Pourtant il a encore la nausée et le goût de la bile dans la bouche. Sabrina caresse son front comme on le ferait avec un enfant, un tout-petit qui serait souffrant.

« Je vais essayer de guérir tes mains mais il faut que tu arrêtes de rouvrir tes plaies comme ça. Elles vont finir par s'infecter sérieusement et je ne pourrai rien y faire. »

Elle se relève, cherche quelque chose dans les placards, trouve une bouteille d'eau-de-vie stockée ici par Jason ou Alessio, en verse un peu sur un torchon qu'elle trouve suspendu à un clou. Puis elle en tamponne les plaies de Tony. Il se crispe sous la douleur qui se réveille, mais tient bon. Quand les brûlures lui semblent propres, Sabrina abandonne le linge et saisit les paumes de Tony entre les siennes. De ses doigts, elle exerce des pressions, douces d'abord, puis de plus en plus fortes. Elle n'a pas son

onguent, mais c'est son cœur qui travaille. Une chaleur envahit bientôt les paumes de Tony. Un engourdissement qui l'apaise.

« Merci. »

Elle recule, cherche son paquet de cigarettes par réflexe et se rembrunit en se rappelant que Jason a formellement interdit qu'ils fument ici. Elle cale quand même une clope éteinte au coin de sa bouche. Et ce geste semble la soulager.

« Et pour ça, demande Tony. Tu ne peux rien faire ?

– Pour quoi ? »

Il désigne son crâne.

« Ces pensées dans ma tête...

– Je ne crois pas...

– Danie disait qu'il suffisait de se confier pour qu'elles disparaissent.

– Danie ? »

C'est la première fois qu'il prononce ce prénom et Sabrina sent un infime changement dans ses yeux, devenus sombres, dans l'air qui les entoure.

« Qui c'est, Danie ? insiste-t-elle. Ta mère ?

– Une belle salope. Une menteuse. Ça oui ! Tu ne peux vraiment rien pour ça alors, hein ? »

Prise de court, Sabrina ne sait que répondre. Tony poursuit : « Non. Bien sûr. Tu ne peux pas.

– Laisse-moi essayer, d'accord ? »

Il ne recule pas quand elle s'assied auprès de lui et ensuite quand elle saisit sa tête entre ses mains. Asia a bondi sur la poitrine de Tony, lui apportant le réconfort de sa présence chaude. Il passe une main sous son museau. Asia la lèche de sa langue râpeuse. Dans ses yeux dorés, il lit ce que Sabrina a dû observer tous ces longs mois où elle s'est occupée d'elle : un amour absolu. Une tendresse pure, animale, sans faux-semblant. Ça le radoucit.

La voix de Sabrina le surprend presque quand elle s'élève : « Peut-être qu'on pourrait partir. »

Pendant un instant, il avait oublié sa présence et ses mains, tout entier plongé dans les yeux dorés de la panthère.

« Partir ?

– Tous les deux. Avec elle. »

Il se retourne pour lui faire face.

« Pour aller où ?

– Je ne sais pas. »

Elle semble aussi dépassée que lui par la proposition qu'elle vient de lui faire. Partir. S'éloigner de Matelo. Quitter le clan Pulko. Le cirque. Les fauves. Chavo. Chavo qui est devenu son « père d'élève », dans le langage des circassiens. Ils ne sont qu'au début de ce qu'ils peuvent accomplir. L'enseignement commence à peine. C'est plus fort que lui : Sabrina le fixe de ses yeux bleu vif et Tony pense à lui. Elle s'apprête à ajouter quelque chose. Peut-être : *Réfléchis-y*. Mais elle n'en a pas le temps. Un premier coup résonne contre la porte, suivi de deux petits coups rapides, puis une seconde de silence avant le quatrième. C'est le signal. Jason est là. Il faut partir. Sabrina se lève, un peu plus lente que d'ordinaire.

Tony retape l'oreiller, lisse la couverture. Sabrina fait tourner les trois verrous en silence. Jason entre.

« File ! »

Elle sort. Elle oublie derrière elle son boa. Tony le glisse sous son matelas, distrait, encore sonné par ces quelques mots : *Peut-être qu'on pourrait partir*.

Clac. Clac. Clac. Tony se raidit. Voilà le boiteux qui approche, d'une démarche lente et difficile. Il s'efforce de ne pas se retourner. Il garde le regard fixé sur Asia, perchée sur sa tour récemment achetée par Chavo. Un pilier de cinq mètres de haut agrémenté de prises permettant à la panthère de grimper. Là-haut : une plateforme en bois sur laquelle Asia reste assise des heures, refusant de descendre. En face, un pilier identique, relié au premier par deux cordes tendues. Une semaine que Tony s'échine à tenter de convaincre Asia de traverser sur les cordes. Une semaine que la panthère refuse, obstinée. Il a tout essayé : la viande, même les meilleurs morceaux, le jeu (il a relâché un faisan dans l'arène, pensant que peut-être l'oiseau s'envolerait et viendrait se poser sur le fil, obligeant Asia à s'y lancer), et même la colère une fois.

« Tu veux que je te sorte de là, petite andouille ? »

Il a entendu ces mots fuser de sa bouche, et ce ne sont pas tellement ses propos qui l'ont heurté mais plutôt le ton sur lequel il les avait prononcés. Il a revu André dans sa tenue de chantier, les doigts passés dans sa ceinture, l'air mauvais. Ça l'a percuté comme une gifle. Les temps ont changé. C'est lui l'adulte aujourd'hui, chargé d'éduquer une tête de mule réfractaire, d'essayer d'en faire quelque chose. Il a eu une pensée émue pour son paternel.

Clac. Clac. La jambe de bois s'immobilise. Matelo émet un son entre le reniflement et le rire.

« Ça n'avance pas vraiment cet entraînement. »

Tony ravale toutes les répliques qui lui viennent en tête, répond sans même se retourner : « Il faut le temps.

– Tu as eu tort de convaincre Chavo de garder Asia. Tu n'en feras rien.

– J'en fais déjà quelque chose.

– Quoi, qu'est-ce que tu en fais ? Elle se cabre et elle saute d'un tabouret à l'autre quand elle en a envie ? À la bonne heure ! Ça ne fait pas un numéro, ça.

- Il faut du temps, réplique-t-il, conscient qu’il est en train de se répéter.
- Ou peut-être que tu t’y prends mal. »

Tony laisse le silence s’installer, ne relance pas la discussion. Quand Matelo se lassera, il finira bien par partir. Tony a bricolé un nouveau jeu pour Asia : il a assemblé plusieurs manches de balais bout à bout pour en faire une longue perche. À l’extrémité, il a fixé un plumeau emprunté à Carmen, qu’il agite devant les yeux d’Asia, pensant que les plumes éveilleront peut-être son intérêt et son instinct de chasseuse.

« Allez, viens, viens là ! »

Il place le plumeau devant la panthère puis le déplace le long du fil.

« Chavo et toi, vous vous trompez en pensant qu’on peut faire travailler Asia comme ses autres fauves », reprend Matelo.

Tony se crispe. *Ne pas lui montrer mon agacement surtout, il jubilerait.* Pourtant Matelo poursuit, déplaçant sa jambe de bois autour de l’arène.

« Thor, Kalif, Jaipur et les autres sont tous nés en captivité, de parents ayant eux-mêmes vécu dans un cirque. Ils ont déjà la docilité dans leurs gènes. »

Tony finit par se retourner, plus curieux qu’agacé.

« Comment ça ? »

– Asia a été braconnée dans une forêt tropicale d’Asie. À l’état primitif. Elle s’est évidemment habituée à Chavo et à Sabrina car elle était minuscule, à peine sevrée, mais tous ses ancêtres depuis des générations sont des panthères sauvages, jamais approchées par l’homme, jamais domptées. Asia garde ça en elle. Dans ses gènes, dans son sang, ce que tu veux. Elle ne se soumettra pas si elle ne sent pas de menace. »

Tony en a assez entendu. Ne veut pas lui accorder plus d’attention. Cependant Matelo continue : « Chavo ne m’a pas laissé lui expliquer. Il est monté sur ses grands chevaux. Mais je vais te le dire à toi : ce que vous faites avec elle est inutile. Sans la force, elle ne pliera jamais.

– Garde ta salive. Tu ne sais pas de quoi tu parles. Chavo t’a tout appris, il en connaît un rayon. Toi...

– Je te l’ai dit : il faut avoir le feu sacré pour travailler avec les fauves. Ces choses-là se sentent. Je l’ai tout de suite senti avec Asia. Tu l’aurais senti, toi aussi, si tu étais habité par le même feu.

– Tu ne sens rien du tout en dehors de l’alcool ! Tu t’es fait accrocher par Jaipur comme un débutant ! »

Tony n'a pas le temps de poursuivre : Raquel arrive d'un pas vif, visiblement irritée.

« Tu es là, toi ! lance-t-elle à Matelo en reprenant son souffle. Je t'ai confié Lola ! Tu l'as laissée seule là-bas ? »

Matelo hausse les épaules. Un peu de confusion passe sur son visage. Il ne se souvient pas.

« Je te l'ai dit cent fois : arrête de traîner en permanence autour de cette arène ! »

Raquel paraît excédée, au bord des larmes, et Matelo, qui d'ordinaire n'hésite jamais à répliquer, l'œil mauvais, s'écroule.

« J'arrive. »

Raquel veut ajouter quelque chose mais elle se ravise. Des larmes se sont échappées. Elle fait volte-face et, en l'apercevant de profil, Tony reste bouche bée : il semble que son ventre soit de nouveau en train de s'arrondir.

« Elle attend un... », demande-t-il, perplexe.

Matelo a un geste d'impuissance, comme si tout cela ne le concernait pas vraiment.

« Je ne sais pas comment elle se débrouille pour tomber en cloque à chaque fois. »

Asia profite de la diversion pour descendre de son pilier, au grand dam de Tony.

« Remonte ! » exige-t-il en désignant le perchoir de son bâton.

Mais la panthère arrive en bondissant, l'œil amusé. Le jeu, il n'y a que ça qui l'intéresse. Elle saute sur sa poitrine et il se raccroche de justesse aux barreaux de l'arène pour ne pas basculer.

« Deuxième erreur, mon gars, lance Matelo dans son dos. Il faut toujours se méfier des bêtes jeunes qui courent vers nous, au petit trot, l'air joueur. Il faut les écarter et les menacer. Tu sais pourquoi ? »

Tony ne répond pas. Il gratte le museau d'Asia en essayant de lui faire comprendre, en fronçant les sourcils, qu'il n'est pas content de son comportement.

« Parce qu'elles s'apercevront bien vite que tu es plus faible qu'elles. Moins vif. Et une fois qu'elles ont compris qu'elles ont le dessus sur toi, tu es fini. Un jour ou l'autre, elles en profiteront pour t'attaquer. »

Tony ne l'écoute plus. Et Matelo, après avoir poussé un lourd soupir, finit par rejoindre sa caravane.

« Tu viens ou quoi ? lance Alessio à Tony pour la troisième fois.

– Deux minutes.

– Cela fait une demi-heure que tu nous dis ça ! s'agace Alessio.

– On commence sans toi ! renchérit Aldo.

– Oui, commencez ! »

Il fait nuit. Le dîner est terminé. Tony l'a raté. Pas le temps. Une partie du campement est déjà endormie. Alessio, Fidji, Jason, Louka, Aldo, Matelo et quelques autres jeunes du camp ont installé une table et quelques chaises devant la caravane des jeunes mariés. Ils se font passer une bouteille d'alcool, des cigarettes, battent un paquet de cartes. Ils jouent au tarot.

Debout dans l'arène, armé de son plumeau télescopique, Tony tente de faire travailler Asia à la lueur des projecteurs. Les progrès sont aléatoires : elle est capable de se cabrer, de maintenir la position quand cela lui chante, elle peut faire des bonds spectaculaires d'un tabouret à l'autre lorsqu'elle le décide. Mais tous ces exploits sont soumis à sa volonté et à ses humeurs. Si mignonne et petite soit-elle, elle est aussi tenace que Saskia et ses congénères. Les morceaux de viande de Tony la laissent indifférente maintenant qu'elle a appris à chasser elle-même dans les arbres. Elle préfère la chair crue encore tiède, les viscères sanguinolents aux morceaux que Tony lui offre.

« Tu comptes rester ici toute la nuit ? »

La voix de Chavo le surprend. Le padre entre dans l'arène et vient se poster à côté de lui.

« Tu es là depuis combien de temps ?

– Trois heures.

– C'est un bras de fer ? demande Chavo, amusé.

– Elle obéira peut-être quand elle sera lassée et affamée.

– C'est un bras de fer », constate-t-il.

Tony ne cherche pas à démentir. Il est exténué et irrité. Tout ce qu'Asia endure avec son sale caractère, il l'endure aussi et ça le rend dingue.

« Tu devrais la rentrer pour la nuit. Tu n'obtiendras rien dans cet état.

– Quel état ? »

Les yeux verts le fixent avec un peu de dureté.

« Asia est connectée à toi. Elle ressent ton état d'esprit. Tu es inflexible, énervé, et elle le sent. Elle se bute à son tour. »

Tony serre entre ses doigts la longe de la panthère. Cela le démange de tirer brutalement pour l'obliger à descendre. Ce serait une connerie.

« Je ne comprends pas. Au début, les progrès étaient simples, rapides, évidents. Asia prenait du plaisir à apprendre.

– Rien n'est jamais linéaire dans le dressage. Tu peux obtenir des progrès fulgurants en quelques jours puis voir une bête régresser brutalement, ne plus exécuter le moindre exercice. Je te comprends, crois-moi. Mais il faut que tu restes maître de tes nerfs. Je te le répète, la clé du succès tient en trois mots : constance, amour, patience. Ça a l'air con comme ça. Mais c'est la vérité. »

Tony reste silencieux, la mâchoire contractée. Là-haut, Asia poursuit sa toilette tel un gros chat de gouttière fainéant.

« Tu veux que je prenne le relais ? propose Chavo avec douceur.

– Non ! » réplique Tony plus vivement qu'il ne l'aurait voulu.

Il a l'impression d'entendre Matelo lorsque lui-même lui proposait son aide : buté, colérique, incapable d'abandonner.

« Tu devrais la rentrer. Recommencer demain. Il n'est jamais bon de s'acharner. Les fauves te font toujours payer ce qu'ils considèrent comme une injustice. Nourris-la et rentre-la. »

Tony acquiesce à contrecœur. Il tire doucement sur la longe d'Asia pour l'inciter à descendre de son perchoir, tout en agitant un morceau de viande, mais la panthère s'en moque.

« Elle a pris goût à sa liberté », constate Chavo.

Tony tire plus fort mais Asia lutte, campe sur ses appuis, crachant sans vergogne.

« Je m'en occupe, va te reposer ! » ordonne Chavo avec rudesse.

Cette fois, Tony sent qu'il ne peut lui opposer aucun refus.

Il prend place au milieu du groupe, se sert un verre de liqueur de mirabelle qu'il avale d'une traite, soulagé de sentir la brûlure dans sa gorge.

« Tu joues cette nouvelle partie ? demande Alessio.

– Oui. »

Louka distribue les cartes. Jason jette un œil à son jeu, annonce qu'il prend. Fidji soupire. Alessio lui vole un baiser.

« Oh ! ronchonne Aldo. Un peu de pudeur ! »

Jason se marre. Tony ne peut s'empêcher de jeter des coups d'œil dans l'arène, où Chavo a réussi à faire descendre Asia de son perchoir. Comment ? Par quel tour de force ? Asia se moque-t-elle complètement de lui ? Veut-elle tester ses limites ?

« Tony, à toi. On demande du pique. »

Il peine à revenir au jeu, jette un neuf sans vraiment réfléchir. Peut-être qu'il devrait cesser de faire dormir Asia dans son lit. Cesser de la couvrir comme une enfant. La jambe de bois de Matelo vient buter contre son tibia. Tony se raidit.

« Quoi ? » lance-t-il un peu brutalement.

Matelo s'approche de son visage. Tony sent les relents d'alcool dans son souffle.

« Je sais ce que c'est, mon gars, elle va t'obséder jusqu'à te rendre fou.

– Non. Certainement pas. »

Matelo se renverse contre le dossier de sa chaise, croise les bras. Il affiche un air entendu que Tony n'aime pas.

« Tu ferais bien de lui montrer qui est le maître. Mais... c'est peut-être elle le maître, après tout. »

Matelo ricane et Tony, dans l'état de tension où il se trouve, épuisé, affamé, ne peut en supporter davantage. Il se lève, l'attrape par le col de son tee-shirt, le soulève légèrement de sa chaise.

« Ferme ta gueule, compris ? »

Il a les lèvres qui tremblent, les doigts qui palpitent, les poings qui le démangent. Matelo ricane. Alessio se lève, repousse Tony.

« Qu'est-ce qui te prend ? »

Le bras de Jason se pose sur son épaule, plus doucement.

« Allez, laisse tomber. »

Tony se rassied. Alessio lui lance un regard sévère. Aldo se racle la gorge. Louka joue maladroitement avec son verre. Tony saisit son jeu de cartes, s'y replonge, bien qu'il sente tous les yeux fixés sur lui. Le silence se prolonge jusqu'à ce que Jason déclare : « Aldo, à toi. On est à trèfle. »

Jason est assoupi depuis de longues heures. Asia dort, elle aussi, allongée contre les mollets de Tony. Elle lui tient chaud. Elle pèse lourd, de plus en plus lourd, et prend de la place dans cette couchette trop étroite. Il ne trouve pas le repos. Il pense aux propos de Chavo et à ceux de Matelo, l'enfoiré. Il

a bien fait de l'attraper par le col. Matelo va la fermer maintenant, il l'espère. *Montre-lui qui est le maître.*

Il essaie de repousser Asia tout doucement. Elle empiète sur son territoire. Cela, il ne peut pas le nier. Encore endormie, la panthère grogne et se défend d'un coup de patte. Tony se fige, perplexe. N'est-ce pas cela le problème ? Ne se laisse-t-il pas envahir par Asia ? Ne devrait-il pas lui fixer des limites ? Asia pousse un petit soupir et se laisse de nouveau aller contre lui.

Tony se redresse, passe une main sur le pelage de sa panthère, parcourt son ventre, l'endroit le plus doux de son corps, le plus fragile aussi. Seule une confiance absolue de l'animal lui permet de toucher son abdomen. Matelo se trompe. Il n'y a aucun rapport de force entre Asia et lui. Juste une confiance mutuelle. De la tendresse. Deux volontés parfois opposées, mais cela arrive dans les rapports humains aussi... Tony continue de la caresser jusqu'à ce qu'elle se mette à ronronner dans son sommeil. Alors il soulève le rideau de la petite fenêtre qui jouxte son lit. Le campement est désert. Il guette la braise de Sabrina, son ombre quelque part, mais elle n'est pas là. Il glisse sa main sous le matelas, cherche à tâtons son boa noir, le trouve et s'en saisit. Il le plaque contre ses narines, le respire, intensément, jusqu'à ressentir un léger tournis. Alors il glisse une main sous la couverture, puis dans son caleçon. Son poignet va et vient, de plus en plus vigoureusement, tandis qu'il retrouve dans les plumes l'odeur de tabac froid, les notes d'encens et les effluves plus fruités des cheveux de Sabrina après la douche. C'est tout cela que renferme le boa jalousement gardé : Sabrina tout entière. Sabrina qu'il peut aimer la nuit pendant ses insomnies, une fois, trois fois, dix fois, sans même qu'elle le sache.

« Tu pries pour moi, hein ? »

Sabrina se retourne dans un sursaut, manque de renverser la casserole qu'elle était en train de surveiller sur le feu.

« Qu'est-ce que tu fais là ? T'es complètement fou ? »

Sur le palier de la roulotte, Tony hausse les épaules.

« C'était ouvert... »

Une épaisse fumée blanche s'élève en direction du plafond. Des senteurs d'ortie et de menthe poivrée imprègnent l'air. Sur le plan de travail, un bocal vide, étiqueté DÉCONTRACTANT MUSCULAIRE, attend la décoction. Sabrina abandonne sa casserole et se dirige vers lui, sourcils froncés.

« C'est ouvert parce que Chavo a été appelé par Inès. Il sera là dans trente secondes.

– Alors je n'aurai qu'à dire que je venais le voir, j'inventerai quelque chose. »

Elle n'aime pas vraiment cette idée. Il est près de minuit et Chavo ne gèrera pas un tel mensonge.

« Arrête de me pourchasser, Tony ! Je prie pour toi, d'accord ? Tu n'as pas à me le demander tous les jours !

– Tu ne l'entends pas ?

– Quoi ?

– Matelo. Toutes les nuits. Il rôde autour des caravanes. Sa jambe de bois claque. En permanence. »

Elle est distraite, ne fait que surveiller le campement derrière lui, guetter le retour de Chavo. Tony insiste : « Tu ne l'entends pas ? Si tu ne l'entends pas, ça veut peut-être dire qu'il ne tourne qu'autour de ma caravane.

– Arrête ! Une bonne fois pour toutes, arrête ! »

Elle le chasse d'un geste de la main et les bracelets dorés à ses poignets cliquettent.

« Rentre te coucher. Je prie pour toi, tu n'as pas à t'inquiéter.

– Promis ?

– Promis ! Maintenant, déguerpis ! Si Chavo te trouve là, à une heure pareille, c’est moi qui vais prendre. Tu le sais, hein ? »

Elle se fige soudain. Et Tony comprend qu’elle a vu Chavo, au loin, qu’il revient. Et en effet, la silhouette du padre grandit. Il avance d’un pas pressé. Tony cherche quelque chose à inventer pour justifier sa présence. Tout à l’heure, cela lui semblait facile mais maintenant rien ne vient. Sabrina se racle la gorge : « Le gosse te cherchait. »

Chavo est là. Son regard passe de sa femme à Tony, un peu ailleurs.

« On est attendus chez Pépé », annonce-t-il.

Un silence. Tony recule, prêt à s’éclipser.

« Eh bien ? s’impatiente Chavo. Tu me suis ? »

Et Tony réalise que c’est à lui que le padre s’adresse.

« Quoi ? Chez Pépé ?

– Oui.

– Maintenant ?

– Maintenant. »

Chavo se tourne vers Sabrina.

« Ne m’attends pas. Va te coucher. »

Elle acquiesce. Ses bracelets chantent tandis qu’elle retourne à sa casserole. Tony interroge Chavo du regard. Il semble contrarié.

« Qu’est-ce qu’on va faire là-bas ? »

Cela ne lui semble pas de très bon augure. Chavo pose une main sur son épaule et le pousse en avant.

« Viens ! »

Personne n’entre jamais chez Pépé Loyal. Personne en dehors de Chavo. Surtout pas un gadjo. Ça sent mauvais, ne peut s’empêcher de songer Tony tandis qu’ils se postent devant le petit marchepied de l’entrée et que Chavo toque deux coups vifs. C’est Inès qui leur ouvre, dans une robe aux volants abîmés qui retombent tristement, tels des lambeaux. Ses cheveux grisonnants sont noués au sommet de son crâne et elle a perché sur son nez une paire de lunettes à monture dorée.

« Entrez, il vous attend. »

Elle se décale pour les laisser passer. Tony découvre le décor surchargé d’une véritable maison miniature. Le plan de travail est encombré de napperons, de vases de fleurs artificielles, de pots-pourris, de bougeoirs. La table est drapée d’une nappe en dentelle. Un guéridon accueille un petit

poste de télévision sur lequel trône une photo de famille représentant Pépé Loyal, sa femme et trois enfants, deux garçons et une fille. Un lustre en cristal diffuse une lumière vacillante. Un tapis à franges occupe le peu d'espace disponible au sol. Cela sent fort les gitanes qu'Inès fume, un effluve minéral, de goudron chaud. Et ça sent le vieux. L'odeur des chairs flétries. Le rance et l'aigre. Pépé se tient dans un fauteuil à bascule, les deux mains croisées sur son ventre. Il se réveille brusquement lorsque Inès lui tapote l'épaule.

« Tu es là », marmonne-t-il en apercevant Chavo.

Puis, s'adressant à sa fille : « Sers-nous à boire, veux-tu ? »

Inès déplace les chaises, les invite à s'asseoir autour de la table nappée. Elle aide son père à se lever puis elle s'active devant les placards de la minuscule cuisine. Elle sort des verres et des bouteilles. Tony s'installe. Sur le mur qui lui fait face se trouvent un petit crucifix et une affiche en noir et blanc. Il décrypte les lettres en caractères d'imprimerie des années 1950 : COMPAGNIE PULKO. Puis en dessous : CIRQUE D'EXCEPTION. Sous les caractères noirs, une photographie du chapiteau devant lequel s'est massé un groupe d'une quinzaine de personnes. Tony repère un clown blanc et un auguste, deux jockeys, une femme, la seule du groupe, en justaucorps, des jongleurs, un dompteur, suppose Tony en voyant le costume sombre et le fouet. Ce doit être Mario, le père de Chavo, le premier dompteur de la famille.

Inès revient, pose les verres et les bouteilles sur la table. Pépé tend un doigt noueux en direction de l'affiche qu'il a surpris Tony en train d'observer.

« Je suis là. »

Il désigne un homme au pantalon ample, évasé, blanc, perché sur des échasses.

« Vous ? s'étonne Tony.

– Moi », confirme Pépé Loyal sans sourire.

Inès remplit les verres.

« Liqueur de mirabelle ? de noix ? »

Pépé Loyal la regarde servir. Chavo tapote des doigts la nappe. Il ne semble pas spécialement à son aise. Lui qui arbore d'ordinaire une posture sûre et imposante est tassé, un peu en retrait. Sait-il ce qui les amène ici ? Ou appréhende-t-il ce qui va venir ?

« Bien », conclut Pépé Loyal quand tous les verres sont remplis.

Il lève le sien. Les deux autres l'imitent. Inès se retire, s'installe dans le fauteuil de son père, une grille de mots croisés posée sur les genoux. Pépé se penche au-dessus de la table. Il plante ses yeux mangés de cataracte dans ceux de Tony.

« Alors comme ça, c'est toi le gadjó qui... »

Il laisse sa phrase en suspens. Chavo invite Tony d'un mouvement de menton à acquiescer à on ne sait quoi. *Le gadjó qui... Le gadjó qui se bagarre trop. Le gadjó qui culbute Sabrina. Le gadjó qui a tué son père.*

« Alors ? reprend Pépé, insistant.

– Alors ? répète Tony sans comprendre.

– Tu en es où ? »

Tony se tourne vers Chavo, interrogateur. Le padre se racle la gorge.

« Pépé veut savoir où tu en es avec Asia.

– Où j'en suis avec Asia, répète Tony qui a de plus en plus chaud.

– Ton numéro ? intervient le vieux, qui semble trouver qu'il est particulièrement lent à la détente. Tu en es où ?

– Je... On progresse. »

Tony attrape son verre pour avaler une gorgée de liqueur de noix. Il a besoin de retrouver un peu de répondant. D'un regard sévère, Chavo l'encourage à développer.

« Elle... Elle se cabre et... elle bondit d'un tabouret à l'autre mais... elle a toujours besoin d'une récompense. D'une carotte, je dirais. »

Chavo semble vouloir ajouter quelque chose mais ne le fait pas. Il se tourne vers Pépé Loyal qui se rembrunit.

« On est prêts à présenter un numéro, oui ou non ? »

Tony secoue la tête maladroitement.

« Pas tout de suite...

– On y vient, le coupe Chavo. On y vient. On progresse. Mais ces choses-là demandent de la patience.

– Du travail surtout, réplique le vieux. Et de la persévérance.

– Tony travaille avec obstination, je peux te le garantir. Seulement, travailler avec les bêtes ce n'est pas la même chose qu'être équilibriste ou échassier. On ne peut pas compter seulement sur soi et son acharnement. Il faut faire avec la volonté des animaux. Et les fauves, contrairement aux chevaux, sont souvent capricieux et paresseux. »

Pépé Loyal s'enfonce contre le dossier de sa chaise.

« Tu m'avais dit que la panthère serait le clou du spectacle. Phénoménale.

– Elle le sera, assure Chavo.

– Quand ? »

Chavo perd contenance. Ses yeux se baissent une fraction de seconde et Tony le remarque.

« C'est impossible à dire. Tony fait son maximum, je peux te l'assurer.

– Inès ! » appelle le vieux.

Inès redresse la tête. Elle coince le stylo avec lequel elle remplissait sa grille derrière son oreille et relève ses lunettes.

« Oui ?

– Apporte-moi le cahier de comptes. »

Elle se lève avec un léger soupir. Elle disparaît derrière un rideau qui sépare l'espace principal du coin de nuit. Puis elle revient d'un pas traînant avec un cahier rouge à petit quadrillage que Pépé ouvre. Ses doigts noueux parcourent des lignes et des lignes de chiffres et de mots. Une écriture grossière et maladroite succède à une précédente, plus ronde et liée.

« Heureusement que j'ai repris en main le cahier de comptes, grommelle-t-il à l'intention de Chavo. Regarde, regarde la différence dans les recettes ! »

Des calculs ont été rayés d'un large trait rouge, refaits.

« Tu as eu tort de laisser ça à ta femme. Elles ne sont pas faites pour ça. Elles manquent de rigueur et de discernement. »

Chavo se tait. Tony, de plus en plus mal à l'aise, essaie de se faire oublier.

« Voilà ! » lance Pépé en désignant un chiffre qu'il a entouré trois fois.

Chavo se penche, lit, se caresse le menton sans rien dire.

« Ça, c'est ce qu'il nous manque pour fonctionner correctement, poursuit Pépé Loyal tandis qu'Inès reprend ses mots croisés, imperturbable. Ça ne va pas s'arranger, avec Matelo devenu impotent et son deuxième enfant à venir. Il y a trop de bouches à nourrir et pas assez de numéros. Si on vendait Asia, on pourrait espérer en tirer combien ? »

Chavo pâlit mais répond au vieux sans trahir le trouble qui l'envahit : « Je ne sais pas. Quarante mille. Au moins.

– Quarante mille, répète Pépé. Quarante mille, c'est ce qu'il nous faudrait pour renflouer les caisses. Si on vend la cage sur roulettes, on peut

recupérer mille ou deux mille de plus. Le gadjo pourrait être à temps plein avec toi en tant que garçon de cage, et Matelo... Matelo, il faudra bien lui trouver quelque chose à faire pour qu'il se montre utile. Il pourrait jongler.

– Dans son état, proteste doucement Chavo.

– Il est pas manchot, que je sache ? »

Chavo sourit poliment. Pépé se rembrunit.

« De mon temps, on se laissait pas abattre si facilement ! »

Inès produit un son amusé, penchée sur ses mots croisés. Tony s'est crispé, a presque cessé de respirer depuis que les mots sont tombés : si on vendait Asia...

« Je crois que je peux... », bredouille-t-il.

Il aimerait afficher davantage d'assurance mais n'y parvient pas.

« Je crois que je peux réellement présenter un numéro avec Asia... »

Chavo lui fait signe de se taire, de le laisser s'en charger : « Pépé, il faut que tu nous laisses encore quelques semaines pour faire nos preuves. »

Pépé Loyal secoue la tête, il est pris d'une quinte de toux qui s'éternise et Tony en est presque à espérer qu'il crève là, devant ses yeux. Mais le vieux récupère.

« On n'a pas le temps, Chavo !

– Ce ne serait pas la première fois qu'on tourne avec les caisses un peu à vide. On s'est toujours refaits. L'été arrivera bientôt. C'est une période qui nous réussit.

– Deux semaines ! assène le vieux.

– Deux semaines ? répète Chavo.

– Dans deux semaines, je veux que le gadjo me présente son numéro. On verra ce qu'il a dans le ventre. »

Chavo se redresse.

« Deux semaines c'est trop peu ! Le travail avec les fauves est une course de fond. Pas un sprint !

– Je le sais. Tu as ta ménagerie, avec tes cinq fauves que tu as eu le temps de dresser sans que je te mette la pression. Cinq fauves qui font leur travail, produisent leur effet chaque soir. Cette panthère c'était une folie, un caprice de ta part, et tu le sais très bien ! »

Chavo ravale une réplique. Une lutte silencieuse se joue un instant entre les deux hommes : le patriarche et son successeur. L'expérience et la

sagesse contre la fougue. Pépé Loyal se tourne brusquement vers Tony, qui se tasse sur lui-même.

« Dans quinze jours, tu me montreras ce que tu as préparé et on avisera. »

Le vieux tape du plat de la main sur la table, ce qui semble marquer la fin de la discussion. Inès se lève, le rejoint, lui présente son bras pour l'aider à se mettre debout. Elle propose aux deux autres, par pure politesse : « Un autre verre avant de partir ? »

Chavo et Tony déclinent. Ils se lèvent à leur tour, se dirigent vers la sortie, aussi sombres l'un que l'autre.

Dehors, le silence les enveloppe.

« J'y arriverai », déclare Tony.

Et Chavo fait claquer sa langue, agacé. Il avance les épaules basses, pensif, ce qui ne lui ressemble pas.

« Ne me dites pas qu'on abandonne ! s'offusque Tony. Je peux le faire ! Je sens que je peux y arriver !

– Peut-être que Pépé a raison. Peut-être que ce n'était pas une bonne idée.

– Non... Non, vous ne pouvez pas dire ça ! »

Il a la voix qui tremble de colère. Il pense à Sabrina qui s'effondrera. À Matelo qui jubilera. Et lui... Que deviendra-t-il si Asia s'en va ? Il n'aura pas d'autres occasions de faire ses preuves. Pas de sitôt. Il lui faudra patienter de longues années en tant que garçon de cage avant d'amasser l'argent et le respect suffisants pour avoir sa propre bête. Sa propre ménagerie. Il repense à la tendresse qu'il a pu lire dans les yeux dorés d'Asia. Il ne peut pas la trahir et la confier à des étrangers.

« Je vais le faire, Padre. Vous verrez. »

Chavo pose une main sur son épaule. Il lui sourit avec une lueur attendrie au fond des yeux.

Elle a tendu un fil entre sa roulotte et la caravane de Jason. Hier soir il n'y avait rien, mais ce matin, la corde est là, comme une anomalie. Le jour est à peine levé que Sabrina s'active autour. Elle étend des draps, les lisse, les déplace, guette la porte, l'attend.

« Qu'est-ce qu'elle fiche ? s'étonne Jason, qui peine à se lever et préfère traîner au lit, observant le manège de Sabrina par la petite fenêtre.

– Je ne sais pas. »

Sabrina, les cheveux ébouriffés, pieds nus dans l'herbe, ne décolle pas de son fil à linge. La voilà qui redéplace chaque pince.

« À tous les coups elle veut te parler », devine Jason.

Tony se lève, s'habille à la hâte.

« Tu ferais bien d'aller trouver Chavo si elle dépasse les bornes, marmonne Jason.

– Quoi ?

– Je vois bien qu'elle demande toujours plus de temps avec Asia. Tu vas finir par te faire pincer ! Tu ne lui dois rien !

– Ouais. T'as raison. »

Il donne une dernière caresse à Asia, qui somnole sur son lit, sort tout en achevant de boutonner sa chemise de travail. Sabrina fait volte-face. Elle s'apprête à ouvrir la bouche mais Tony lui fait signe de se taire. Jason est là, qui guette. Les cloisons sont fines, laisseront passer leurs voix.

« Tu veux fumer ? propose-t-il.

– Quoi ?

– Viens. »

Ils font quelques pas, s'éloignant de la caravane. Les draps qui volent dans la brise leur offrent un paravent et les masquent à la vue du reste du campement. Tony sort son paquet de cigarettes et son briquet mais Sabrina refuse la clope qu'il lui propose.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? attaque-t-elle sans préambule.

– Quoi ?

– Chavo était dans tous ses états quand il est rentré de chez Pépé. Il était abattu. Muet. Et puis la colère a fini par venir. »

Tony remarque alors seulement le bandage qu'elle porte à la main.

« Qu'est-ce que c'est ? Est-ce qu'il t'a...

– Non, ça c'est juste la carafe qu'il a balancée contre le mur.

– La carafe...

– Chavo n'a rien voulu me dire. Qu'est-ce qui s'est passé chez Pépé ? »

Il s'allume une cigarette pour gagner du temps. Sabrina lui tourne autour à la façon d'une lionne impatiente.

« Tony ! Qu'est-ce qui s'est passé bon sang ?

– Pépé veut qu'on vende Asia.

– Quoi ? »

Les yeux de Sabrina s'écarquillent.

« Mais... Pourquoi ?

– La trésorerie. Les comptes à renflouer.

– Ils ne peuvent pas faire ça !

– Il me laisse deux semaines pour le faire changer d’avis. Pour parvenir à présenter un numéro correct avec Asia. »

Sabrina agrippe ses mains. Oubliant toute prudence, toute précaution, elle s’accroche à ses poignets, les serre, le supplie dans un souffle, tout près de son visage.

« Il faut que tu y arrives, Tony ! Il faut que tu le fasses ! Débrouille-toi ! Ils ne peuvent pas me l’enlever ! »

Il essaie de se dégager de ses mains. Si quelqu’un arrivait à cet instant précis... Alors il recule et la repousse.

« Je vais faire mon maximum. Mais je ne peux pas faire de miracles.

– Pourtant, cela arrive, parfois.

– Quoi ?

– Les miracles. Ils se produisent sans qu’on sache très bien pourquoi. »

Une porte s’ouvre à quelques mètres de là. Tony reconnaît le bruit familier. Il provient de sa caravane. C’est Jason qui sort, fait quelques pas dans l’herbe. Sabrina le fixe, les yeux emplis d’une gravité qui frôle la folie. Elle supplie, elle menace, il ne sait plus très bien. Derrière les draps, Jason appelle : « Tony ? »

Et Tony hoche la tête en direction de Sabrina pour lui dire que oui, il va essayer, il promet. Puis il s’éloigne, pousse les draps, retrouve Jason, qui fronce les sourcils.

« Qu’est-ce qu’elle voulait ?

– Asia », souffle Tony.

Jason marmonne quelque chose à propos de sa tante. « Elle est impossible ! Elle exagère ! Si le padre savait ! » Mais Tony n’écoute plus. Le poids que Pépé Loyal a déposé sur ses épaules hier soir pèse encore plus lourd ce matin.

Le temps lui est compté. Chaque jour. Chaque heure. S’il consacre ses matinées à seconder Chavo dans l’arène, chaque minute restante de son temps est dédiée à l’entraînement d’Asia, et cela ressemble de plus en plus à de l’acharnement. La panthère exécute les exercices les plus simples : les sauts, le placement sur les tabourets, le cabrage. Elle s’y prête de bonne

grâce, mais elle ne veut pas entendre parler des cordes. Alors Tony joue la montre, compte sur sa lassitude. Il ne la nourrit pas, la laisse miauler en haut de son pilier, ne la caresse pas quand elle vient se frotter à ses jambes.

« Il faut que tu comprennes, dit-il un jour en essayant d’y mettre toute sa conviction. Je fais ça pour toi. Pour que tu restes avec nous ! Qu’est-ce que tu veux ? Te retrouver dans une ménagerie tenue par des brutes, frappée toute la journée ? Ou sur les épaules d’une dame ? Dis-le-moi, on gagnera du temps ! »

Il est excédé, de plus en plus nerveux. La présence de Matelo n’arrange rien, qui traîne autour de l’arène, faisant résonner sa jambe de bois, y allant de son petit conseil pour l’inciter à plus de fermeté. Chavo, lui, s’est mis à désertier les lieux. Les premiers jours, il venait, l’encourageait, tentait de le ramener à un peu de raison. « Rentre Asia, laisse-la se reposer. » Il lui servait son discours habituel : amour et patience. Il y croyait encore. Et puis il a cessé de venir. Et Tony a compris qu’il abandonnait la partie, qu’il n’y croyait plus.

« Quinze jours, c’est impossible, même pour moi », a déclaré le padre.

Tony a commencé à lister les arguments que Chavo et lui pouvaient servir à Pépé Loyal : il y avait d’autres postes de dépense à réduire avant d’envisager de vendre Asia. L’alcool par exemple. Cet alcool qui coulait à flots trop souvent abrutissait les hommes, les rendait paresseux. Et les mariages, extravagants, hors de prix, c’était une vraie folie ça aussi ! Chavo a soupiré.

« Parfois, il faut savoir accepter l’échec. »

Tony a trouvé cela petit. Décevant. *Alors je serai seul. Seul pour mener ce combat.* Heureusement, il y a Jason qui l’encourage, qui y croit. Il y a Alessio et Fidji, qui tentent de lui faciliter le quotidien. Fidji se charge de laver son linge. Alessio lui garde son dîner au chaud, dans sa caravane, et Tony peut venir à n’importe quelle heure s’installer sur leur minuscule banquette, avaler son repas, puis un café. Car il ne prend plus le temps de dîner sous le barnum.

« Chavo a abandonné, leur confie un soir Tony, amer.

– Chavo ne peut pas être de tous les combats », répond doctement Alessio.

Fidji, en train de recoudre sa tenue d’écuyère à côté, intervient : « Mettre ses hommes et ses femmes en sécurité, loin du besoin, c’est l’unique

priorité d'un chef de clan et ça doit le rester. Chavo fait preuve de sagesse. »

Tony l'observe qui manie l'aiguille et le fil, appliquée, obstinée. Elle ne démérite pas, elle monte à cheval avec plus d'aisance chaque jour. Elle rêve de présenter un numéro en duo avec Alessio. Un jour peut-être, répond celui-ci. On n'a jamais vu de femmes à cheval, en tout cas chez Pulko. Tony est persuadé qu'elle y arrivera. Elle est acharnée. Comme lui. Elle sera écuyère, et lui il deviendra le dresseur d'Asia.

Le plus difficile, ce sont les regards appuyés de Sabrina, chaque matin, au moment de lui servir son café. Ces regards qui le pressent, l'écrasent, le somment de lui apporter une bonne nouvelle.

« Bordel, il ne manquait plus que ça ! »

Tony jure entre ses dents serrées en voyant arriver Pépé Loyal, une casquette vissée sur le crâne. Voilà une semaine déjà qu'il s'obstine, et au lieu de progresser avec Asia, il a le sentiment de régresser.

« Tu lui en demandes trop, l'a prévenu Chavo ce matin. C'est contre-productif. »

Le vieux approche en claudiquant, s'accoude à l'arène, saluant Tony d'un mouvement du menton.

« Alors ? »

Tony ne répond rien. Il tente de reprendre le fil de son entraînement, n'y parvient plus avec le vieux qui observe, toussote, râle entre ses dents. Asia n'arrive à rien. Ne bondit même plus. Elle n'est plus qu'une bête butée et capricieuse. Alors Tony tire brusquement sur sa longe. Asia se met à feuler, toutes griffes dehors.

« On rentre ! »

Il la pousse dans sa cage sans ménagement, se fait lacérer les avant-bras.

« Doucement, le gadjo ! » grommelle Pépé Loyal.

Tony se contient pour ne rien rétorquer. La colère fait trembler ses mains, palpiter les veines de son front. S'en prendre à Pépé Loyal serait la pire idée. Alors il passe ses nerfs sur Asia, plus tard, la traite de sale bête, de vermine, de teigne, de nuisible. Il n'a jamais eu un vocabulaire très fourni, mais ce jour-là, il n'en manque pas.

« Tu passeras la nuit ici dans ta cage ! »

Et les yeux dorés n'ont plus aucune tendresse à donner. Ils sont vifs et agressifs. Comme ceux de Tony.

« *Go, go, go !* »

Tony longe le tunnel de sortie au pas de course, encourage Jaipur à progresser à l'intérieur, donne quelques petits coups de fouet entre les barreaux sur son arrière-train pour le presser. Derrière eux, sous le chapiteau, les applaudissements résonnent. Les projecteurs tournoient. Chavo salue la foule.

« Voilà mon gros, c'est bien, quand tu veux ! »

Tony referme la grille derrière Jaipur. Il tourne les verrous, abandonne son fouet. Puis il essuie son front couvert de sueur, se débarrasse de ses bandages sales, qu'il fourre dans ses poches. Les plaies se referment enfin. Il s'oblige à ne plus les triturer. Ce n'est pas facile pourtant. Il a les nerfs à vif, s'emporte de plus en plus souvent avec Asia et doit ensuite lutter contre la culpabilité une bonne partie de la nuit. Il la fait dormir dehors. C'est mieux ainsi. Leurs territoires sont distincts. Les limites établies. Il est plus facile de la dominer quand la tendresse n'a plus lieu d'être. Tony a perdu l'appétit et sa libido. Il n'a plus le cœur à sortir le boa de sous son matelas. Ne pense qu'à l'échéance qui se profile. Plus que quatre jours. Il a perdu. Refuse de l'admettre.

Il quitte la voiture-cage, se dirige vers le camion frigorifique pour y récupérer la nourriture des fauves. En passant, il croise les deux frères derrière le chapiteau, parés de leurs tenues d'écuyers. Ils clôtureront le spectacle comme chaque soir. Jason lui sourit. Tony, absent, prête à peine attention à lui, à Fidji, qui porte une tenue de scène et ses cheveux tressés. Il passe tout droit devant eux, l'esprit ailleurs, songe à Asia, à Pépé Loyal. Sabrina n'a-t-elle pas envisagé de l'éliminer ? Ils pourraient s'en charger. Comme pour Matelo. Ils pourraient l'étouffer dans son sommeil. Pour cela il faudrait neutraliser sa fille Inès, l'envoyer plus loin. *Putain, tu dérailles !*

« Tony ? »

La voix de Chavo le surprend alors qu'il ouvre les portes du camion frigorifique. Il se retourne. Le padre arrive d'un pas vif, le visage fermé,

visiblement contrarié.

« Tu peux me dire ce qui s'est passé ce soir ? »

Tony se fige, dérouté par les mots, par le ton. Il essaie de se rappeler ce qui a eu lieu sous le chapiteau.

« C'est à cause de... de Saskia ? »

Elle a essayé de l'accrocher au moment d'entrer dans le tunnel, a raté son mollet de peu.

« Qu'est-ce qui t'a pris de te défouler sur elle comme ça ?

– Elle a failli m'amocher !

– Quatre coups, j'ai compté ! Quatre coups de fouet sur le museau ! Elle battait en retraite dès le deuxième !

– Je... Vous êtes sûr ? Je n'ai pas... pas fait attention. »

Chavo s'approche encore. Il le domine de plusieurs centimètres. Sa voix est calme mais tranchante : « Il y a une dame qui a hurlé dans le public. Et un enfant qui s'est mis à pleurer. Personne ne comprenait ce qui se passait. Pourquoi tu frappais.

– Je n'ai rien entendu de tout ça. »

Nulle fronde dans sa voix, Tony est juste hébété. Il a l'impression de ne pas avoir vécu cette scène que Chavo lui décrit.

« Tu es sous tension et je peux l'entendre, mais la violence dont tu as fait preuve ce soir n'a pas sa place à la compagnie Pulko. »

Tony se sent rétrécir. Il cherche quelque chose à dire pour expliquer son geste. Il a juste voulu faire reculer la lionne, y a peut-être été un peu fort, mais il ne parvient plus à tout contrôler en ce moment. Il y a trop de frustration et d'impuissance en lui.

« Dès que le chapiteau se sera vidé, retrouve-moi sur le parking », déclare Chavo.

Tony acquiesce, essaie de deviner ce qui se cache derrière cet ordre, mais le visage de Chavo est insondable.

Viré ?... Non, probablement pas. Convoqué, oui. Chavo va lui donner un avertissement. Un blâme. Le mettre sur le banc de touche quelque temps. Mais qui prendra le relais dans l'arène en attendant ? Matelo n'est pas plus sobre qu'avant, au contraire, et avec sa jambe de bois il est une proie facile pour les fauves.

Il semble à Tony que le spectacle est sans fin, que le chapiteau ne se videra jamais. Il tourne en rond, se grille une cigarette, puis deux. L'air se

réchauffe. Le printemps s'achemine vers l'été. Vers ses dix-huit ans. En juin. Il entend les dernières notes du grand final. Puis les applaudissements. Il écrase sa cigarette. Il espère que la discussion avec Chavo, quelle qu'elle soit, ne s'éternisera pas trop. Sabrina porte son boa rose ce soir. Elle veut le retrouver à sa caravane. Et s'il redoute ses questions sur Asia, s'il préférerait échapper à son regard suppliant, plein d'attente et d'angoisse, il a aussi grand besoin de lâcher prise, de s'allonger contre elle.

Chavo n'est pas seul sur le parking quand Tony le rejoint. Il est en compagnie du vieux Mirko, le lanceur de couteaux, de Joseph, de Freddy et – Tony se raidit – de Matelo.

« Bien. On va pouvoir y aller », déclare Chavo.

Le groupe se met en route en direction du centre-ville. Le campement s'est installé ici la veille, sur ce parking d'une discothèque désaffectée. En longeant la départementale, on accède en un quart d'heure à la ville, une bourgade de taille moyenne, animée, qui constitue une étape bien connue de la tournée du cirque. Les hommes du clan ont leurs habitudes ; leurs bars préférés et leur bureau de tabac habituel. Les femmes connaissent les jours de marché. Tony suit le groupe le long de la départementale lugubre. Ils laissent derrière eux l'immense bâtiment de huit cents mètres carrés dont l'enseigne « Les Nuits folles » est en train de s'effondrer tristement. Matelo traîne la patte derrière. Devant, Mirko parle fort. Tony se rapproche de Chavo, s'enquiert : « Où on va ? »

– Se détendre. Tu en as grand besoin. »

Freddy lui adresse un clin d'œil plein de sous-entendus. Tony est bien loin d'imaginer que le padre le conduit dans un bar à strip-tease.

Il le réalise en découvrant le néon rouge clignotant qui annonce « Le Belly's Club » et l'affiche de la femme, en simple culotte, suspendue à une barre de pole dance. Un vigile se tient à l'entrée, les détaille, avant de s'adresser à Tony, qu'il juge être le plus jeune de tous : « Vous avez votre carte d'identité ? »

Chavo se plante devant l'homme.

« On connaît très bien le patron. Francis. C'est un ami. »

Le vigile hésite un instant mais finit par les laisser passer. Le Belly's n'a rien d'un bar classique. Il s'agit d'un espace d'une centaine de mètres carrés, entièrement carrelé de noir, agrémenté de multiples podiums

recouverts de mousseline. Deux danseuses en string tournoient autour de barres, perchées sur des talons aiguilles.

« Un magnum de champagne ! » lance Chavo à la serveuse qui a foncé vers eux, en porte-jarretelles et soutien-gorge.

Ils prennent place dans un large canapé d'angle rouge. Matelo étend sa jambe de bois devant lui, se renverse contre le dossier, un sourire béat sur le visage. Freddy se frotte les mains avec un air gourmand. Joseph, le père d'Alessio et Jason, semble un peu gêné d'être là. Il se trémousse, mal à l'aise, fixe davantage le sol que les podiums. La main de Chavo se pose sur la cuisse de Tony, qui ne comprend toujours pas ce qu'il fait là.

« Ça va te faire du bien. Profite du spectacle, laisse-toi aller ! »

La serveuse revient avec le magnum, qu'elle débouche. Elle connaît leurs prénoms : celui de Chavo, ceux de Mirko et de Freddy aussi. Chavo remplit les coupes et les distribue à ses hommes. Les sourires jaillissent, faciles, pleins de connivence. Et Tony comprend que ce n'est pas la première fois que les hommes du clan s'offrent ce genre de sortie. C'est un secret bien gardé qui soude leurs liens. Ils trinquent. La musique est trop forte, elle empêche les conversations, à moins de crier. Tony boit, enfoncé dans le canapé, pour imiter les autres, pour se faire oublier. Sabrina doit l'attendre. Elle ne l'a pas vu filer, se demandera où il est passé, et ni Jason ni Alessio ne pourront la renseigner. Disparu. Envolé. Il regarde sans les voir vraiment les deux femmes qui ondulent tels des serpents, leurs cheveux blond platine renvoyant les lueurs rougeoyantes des projecteurs. Chavo fait circuler un cigare. Mirko place de l'argent sur la table. Plusieurs billets de cinquante.

« Vas-y, Tony, c'est pour toi ! lance Freddy. C'est ta première, non ? »

Tony refuse, secoue la tête.

« Allez, appelle-la ! Comme ça. »

Freddy fourre deux doigts dans sa bouche, siffle. Une des danseuses se tourne vers eux, un sourire artificiel sur le visage.

« Voilà. Elle va venir. Glisse-lui les billets. »

Tony fait mine de ne pas entendre. Il vide sa coupe. Matelo se lève, prenant appui sur sa jambe de bois.

« Laisse faire, mon gars ! »

Il ramasse le tas de billets. La danseuse se penche vers lui. Ses seins minuscules ballottent à peine. Elle a décoré ses mamelons de perles argentées. Matelo glisse les billets dans l'élastique de son string. La femme

lui envoie un baiser de la main. Tony regarde l'argent dans le sous-vêtement de la danseuse. Combien de dizaines, de centaines de francs envolées ? Et la bouteille, le magnum ? Prennent-ils dans le pot commun ? Font-ils ça souvent ? Pépé le sait-il ? Vendre Asia mais jeter l'argent de la compagnie aux putes. Ça le dégoûte.

Le padre le ramène à lui en lui tendant un cigare. Tony tire dessus. Chavo lui sourit avec ses yeux verts qui luisent.

« Je t'avais prévenu. Le métier de dresseur est éprouvant pour les nerfs. La colère, la frustration, je connais, crois-moi. Il faut trouver un moyen de canaliser tout ça. De décharger le trop-plein. »

Il reprend son cigare, lui désigne les danseuses qui se trémoussent, lascives, joueuses.

« Le sexe.

– Quoi ? fait Tony dont la tête tourne légèrement à cause du cigare, du champagne, de la fatigue.

– Le sexe nous permet, à nous les hommes, de décharger nos tensions. »

Tony pense à Sabrina. À Chavo et Sabrina. Il a mal à la gorge. Ça se contracte là-dedans. Il attrape sa coupe, qui est vide. Chavo saisit le magnum et la lui remplit, un léger sourire aux lèvres, sans remarquer sa crispation.

« Tu vois le problème, Tony ?

– Hein ?

– Il faut que tu te trouves une femme. Une épouse qui pourra apaiser tes tensions, te soulager. »

Tony avale son champagne pour faire passer la boule dans sa gorge. Chavo poursuit : « C'est important... Tu sais que j'ai été un des plus vieux du clan à me marier ?

– Non.

– J'avais trente-deux ans. Mes parents se désespéraient. Je ne pensais qu'à mes fauves, à mes numéros, et ma mère priait la Vierge Marie dans l'espoir de me faire revenir à la raison. J'étais un bon dresseur mais j'étais trop fébrile, trop émotif. Et tu sais ce que disait mon père, Mario ?

– Non.

– Un vieil adage que son père lui avait aussi servi : *Mon fils, dans la vie, il te faut des bras pour t'entourer et des cuisses pour t'accueillir. C'est là tout le secret du bonheur.* Il disait que c'était d'autant plus vrai pour les

dresseurs. On ne pouvait pas faire de vieux os sans cette soupape de décompression. Alors j'ai fini par me ranger à l'avis de mon père et j'ai épousé Sabrina. Elle avait seize ans. Je peux te le dire maintenant : mon père avait raison. Même si les autres femmes sont pleines d'égards et d'attentions, rien n'égale la chaleur de ta propre femme. Ça a quelque chose de réconfortant. »

Tony se sent nauséeux. Est-ce qu'il est réellement en train d'avoir cette conversation avec Chavo ? Il cherche une échappatoire, avise la porte des toilettes, là-bas, près de l'entrée, se lève.

« Je reviens. »

Il pousse les deux battants, se précipite sur le robinet, qu'il ouvre, il s'asperge le visage d'eau froide. Il pense à Sabrina et à la façon dont il se perd en elle, avidement, désespérément, sur la couchette de Jason. Il dépose en elle son trop-plein, c'est vrai, sa rage, sa frustration, ses désillusions, ses rancœurs tout autant que ses espoirs et ses victoires. Mais jusqu'à présent, il n'avait jamais songé que Chavo faisait de même, qu'il l'habitait de la même façon. Il évitait d'y penser. L'occultait. Pourtant la réalité est là, brute, froide, laide : Sabrina leur sert de réceptacle à tous les deux. Tony a envie de vomir. Il se racle la gorge, crache dans le lavabo plusieurs fois.

Quand il regagne le canapé rouge, une troisième danseuse a pris place sur l'un des podiums. Une jeune femme brune, aux hanches rondes. Matelo a posé sa jambe de bois sur la table, au milieu des verres. Tony a envie de la lui arracher et de l'envoyer voler au loin, contre les barres de pole dance. Chavo met de nouveau sa main sur la cuisse de Tony, et ce dernier se raidit, plus nerveux encore qu'il ne l'était dans l'arène.

« À défaut d'avoir une femme, tu peux t'offrir une danse privée et quelques minutes d'intimité avec une de ces danseuses. Va, Catherine t'attend.

– Quoi ?

– Catherine. La blonde. La plus grande des deux. Elle nous connaît bien. Elle a accepté de te faire un show privé. »

Tony ouvre la bouche. Rien ne sort. Chavo lui adresse un regard chargé de sous-entendus.

« La direction n'est pas trop regardante sur la législation, si tu vois ce que je veux dire... Et la caméra de l'arrière-salle est cassée, alors ne te prive de rien ! »

Il digère à peine ces informations qu'une des deux grandes lianes aux cheveux platine approche, juchée sur ses talons aiguilles. Elle lui tend la main.

« Viens, mon cœur ! »

La nausée s'accroît. Tony secoue la tête mais Matelo le pousse, amusé par la situation. La main aux ongles rouges pailletés se referme sur son avant-bras. Les autres s'esclaffent autour de lui. Chavo hoche la tête pour l'encourager à y aller, et tout ce que Tony voit, ce sont ses yeux verts et luisants. Des yeux de tigre. La danseuse resserre sa poigne autour de son bras, l'entraîne derrière elle sans cesser de faire chalouper son bassin au rythme d'une musique que Tony n'entend pas.

La caméra est cassée, comme Chavo l'a affirmé, le verre et la lentille sont brisés. Personne ne l'a réparée, sans doute que cela arrange tout le monde. Les filles peuvent tarifer des fellations ou des passes sans que la direction ait à redire quoi que ce soit.

« Je connais bien Chavo. Il vient tous les ans avec ses hommes. Tu es nouveau dans la compagnie ? »

Tony ne répond pas. Il observe la pièce dans laquelle ils se trouvent : un petit salon capitonné, entièrement recouvert d'une tapisserie noire, et insonorisé. On n'entend plus les sons de la grande salle. Un tourne-disque diffuse une mélodie différente, une de ces musiques d'ascenseur. Catherine passe en revue une sélection de vinyles.

« Qu'est-ce qui te plairait ? Un jazz langoureux ? du blues ? »

Tony se laisse tomber sur la chaise en velours qui trône au milieu de la pièce. Dans sa main, la bouteille de champagne que Chavo lui a confiée avant qu'il ne se fasse entraîner par Catherine. Il la dépose à ses pieds.

« Bon, alors je choisis, si cela ne t'embête pas, d'accord ? »

Les yeux de Tony vont de la caméra à la porte capitonnée. Il aimerait foutre le camp. Mais s'il fuit, Chavo, Matelo et les autres se paieront sa tronche un bon moment. S'il attend quelques minutes, il pourra faire comme si... Il n'a pas vraiment regardé Catherine, ses traits figés sous une couche épaisse de maquillage, ses faux cils, son corps nu. Il s'en fiche pas mal.

Un morceau de musique démarre. Quelques notes de saxophone. La danseuse s'approche, se place entre les jambes de Tony, qu'elle écarte. Puis

elle relève son menton pour l'obliger à la regarder. Elle a des yeux marron et un grain de beauté à l'arête du nez.

« Qu'est-ce que tu fais dans la compagnie Pulko, mon cœur ? »

Il aimerait qu'elle arrête de l'appeler mon cœur, qu'elle cesse de caresser sa nuque aussi. Son parfum est trop fort, omniprésent, un mélange de rose et de jasmin. Écœurant.

« Je suis dompteur », lance-t-il d'un ton dur.

Il aimerait la faire reculer. L'envoyer valser. Mais il ne peut pas bouger. Il est figé, les bras pendant le long de la chaise. Elle sourit.

« Et tu domptes quoi ?

– Des fauves. Des lions, des tigres... une panthère. »

Elle hausse les sourcils, feint d'être impressionnée. Puis elle se dirige vers le tourne-disque et augmente le volume de la musique, si fort qu'il a envie de se carapater pour de bon.

« Arrête ! lance-t-il sèchement comme les doigts vernis manient le bouton du volume et s'apprêtent à l'augmenter encore.

– D'accord, d'accord. Tes désirs sont des ordres. »

Elle se met à tourner autour de lui, promène les mains sur sa nuque, sur ses épaules.

« Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? Dis-moi tout.

– Danse un peu et ça ira. OK ?

– Comme tu voudras. »

Elle vient se planter face à lui, commence à se déhancher, soulève ses cheveux. Tony fixe la porte de sortie. Là-bas se trouve le clan Pulko. Chavo. *Il te faut des bras pour t'entourer et des cuisses pour t'accueillir.* Il se sent trahi. Ne devrait pas. Sabrina est mariée. Il le savait. Chavo la baise. Fréquemment. A-t-elle le choix, au fond ? Y prend-elle parfois du plaisir ? Elle n'en parle jamais. Il ne demande rien. Jusqu'à ce soir, il a réussi à l'oublier. À prétendre que ça n'existait pas.

« Tu es là, mon cœur ? Tu me sembles distrait. Tu n'aimes pas ? Oh, attends, j'ai une idée... »

Catherine sourit. Elle s'accroupit soudain, se met à marcher à quatre pattes sur la moquette sans cesser de le regarder.

« Grrr. Je suis une vilaine tigresse. Tu aimes ? »

Il a trop bu. Il se sent fébrile. Il attrape la bouteille de champagne et boit encore, au goulot. Tant, qu'il s'étrangle, tousse, recrache un peu de

champagne. Catherine se met à tourner autour de lui, remuant les fesses, produisant des miaulements ridicules. Il ne sait plus tout à coup s'il la méprise ou si elle l'excite un peu, au fond. Et ça le dégoûte. Elle rampe à ses pieds, lui griffe les mollets. Il sent son érection et cela provoque une bouffée de fureur en lui.

« Tu veux jouer ? Tu veux qu'on joue au dresseur ? »

Il reconnaît à peine sa voix. Elle est vibrante, autoritaire, presque menaçante. Catherine sourit, joueuse : « Oui, dompte-moi ! »

Le voilà debout. La pièce tangué autour de lui. Il se rattrape au dossier de la chaise. La bouteille de champagne roule à ses pieds. Le liquide se répand plus loin. Il défait la boucle de sa ceinture, retire celle-ci, l'enroule autour de son poing, laisse un peu de longueur de cuir pour l'agiter à la façon d'un fouet. Catherine le fixe, légèrement troublée, ne sachant si cela fait partie du jeu ou si son client est en train de dérapé.

« *Jump* ! ordonne aussitôt Tony en donnant un coup de ceinture sur la chaise.

– Quoi ?

– *Jump here* ! »

Catherine se fige, sourcils froncés, toujours à quatre pattes sur la moquette.

« *Jump* ! » répète sèchement Tony.

Le malaise traverse les yeux de Catherine, qui tente de se redresser mais n'en a pas le temps : Tony abat de toutes ses forces la ceinture sur ses fesses nues, lui arrachant un cri de douleur. Elle plaque sa main contre sa bouche, mais Tony a déjà levé son fouet une deuxième fois.

« *Jump* ! » répète-t-il plus durement.

Il lit la peur dans ses yeux. Plus de minauderies. Plus de sourire. Plus de jeu. Plus de *mon cœur*. La crainte envahit les traits de Catherine, et cela ne réfrène pas la fureur de Tony. Au contraire. Catherine, la pute, à quatre pattes devant lui, lui sert de défouloir.

« *Jump* !

– Non. Non », murmure-t-elle.

La ceinture s'abat de nouveau, sur son dos cette fois. Catherine hurle. Un vrai hurlement, déchirant. Elle se recroqueville, s'entoure de ses bras, et Tony est pris d'un vertige qui le fait tomber à genoux. Il se reprend, se redresse, vacillant. Il faut partir d'ici au plus vite. Plus d'embrouilles. Il l'a

promis à Chavo. Il fonce droit sur la porte capitonnée, qu'il ouvre, il fait quelques pas, se trouve face à un vigile campé dans le couloir.

« Tout va bien ? »

Tony hoche la tête, esquisse un semblant de sourire.

« Tout va bien Catherine ? » lance l'homme.

Tony entend la danseuse murmurer : « Oui. Oui ça va. »

Il ne sait pas pourquoi elle ment. S'en fout. Il doit partir d'ici avant que ça ne dégénère. Il débouche sur l'immense salle carrelée avec ses podiums, la traverse sans jeter un seul coup d'œil aux hommes. Il vise la sortie, sa ceinture toujours enroulée autour du poignet. Le vigile de l'entrée l'arrête une seconde.

« Vous partez, monsieur ? »

– Oui, oui.

– Toute sortie est définitive.

– Je sais. »

Dehors, Tony marche très vite en remettant sa ceinture. L'air frais le calme, atténue la nausée. Il fonce droit devant, trébuche, se rattrape contre une façade. Le campement se dessine bientôt devant lui. Il file vers sa caravane. L'alcool le grise, fait battre son cœur plus vite. Il s'y reprend à trois reprises pour déverrouiller les nombreuses serrures de la porte, réveille Jason en allumant.

« Qu'est-ce que tu fous ? »

– Rien.

– T'étais passé où, Tony ?

– Nulle part. Dors, Jason ! »

Il décroche le fouet de la patère, ressort aussitôt. Il est animé d'une urgence. D'une folie. La même qui l'a saisi dans l'arrière-salle avec cette danseuse minable. Il se dirige droit vers la cage d'Asia, qu'il ouvre tant bien que mal, la vision incertaine, les mains maladroites.

« Allez, viens là, on a fini de jouer ! »

Il tire sur sa longe. Asia freine des quatre pattes. Tony tire plus fort. Elle crache, le menace de ses crocs. Il réplique, la voix vibrant de fureur : « C'est fini cette époque, ma jolie ! »

Le projecteur éclaire l'arène d'une lueur froide. Les deux cordes sont tendues. Tony se tient debout au milieu de la piste. Il lance une série

d'ordres saccadés, de plus en plus rapprochés. Asia a posé les pattes sur les cordes. Deux pattes hésitantes, tremblantes, qui cherchent un équilibre précaire. Il a fallu l'inciter : un petit coup de fouet sur l'arrière-train, bien placé. Rien de trop violent. Un coup vif, par surprise. Un détonateur nécessaire.

« C'est bien ! C'est parfait ! Tu y es ! Arrête de réfléchir. Avance ! Avance, j'ai dit ! »

Il ne sait plus se contenir. Euphorie. Fièvre.

« *Go Asia ! Go ! One step ! One step !* »

La panthère jette un coup d'œil en arrière, vers la plateforme qu'elle vient de quitter.

« *No !* » hurle Tony.

Il fait claquer le fouet, tout près de son oreille. Asia bondit en avant sans même s'en apercevoir, dans un réflexe pour échapper au coup. Elle se réceptionne sur les cordes tendues. Vacille à peine. Tony hurle, de plus en plus déchaîné : « *Go on !* »

Il fait claquer le fouet de nouveau en rafales. Asia avance, apeurée, pressée, traverse les quelques mètres qui la séparent de la plateforme d'en face. Tony rugit dans la nuit, sans se soucier du campement endormi ni de rien d'autre. À demi fou.

« Putain de bordel de merde ! On l'a fait ! On l'a fait ! »

Réfugiée sur la plateforme, Asia l'observe sans comprendre, le dos rond, les babines retroussées sur ses crocs, méfiante. Tony jette son fouet en l'air : « Viens là ! Viens là ma belle ! »

Il ouvre les bras mais Asia recule, se tasse sur elle-même, crache.

« Me regarde pas comme ça. Il le fallait. C'était rien. Rien qu'un coup... »

Et en s'entendant prononcer ces mots, il ressent un drôle de malaise. Mais il se reprend bien vite. Il a réussi. S'il réitère cet exploit dans trois jours, il sauvera la place d'Asia ici. N'est-ce pas le principal ? Une gentille taloche. On a tous besoin d'une gentille taloche de temps en temps pour regagner le droit chemin. *Regarde-toi. T'en es pas mort.*

Une ombre passe dans son champ de vision, hors de l'arène. Sabrina est là. Sabrina, avec son boa rose toujours autour du cou, une cigarette entre les lèvres. Sabrina aux yeux sombres comme la nuit, au visage ombrageux. Et la joie de Tony s'envole. Sa victoire se ternit. Sabrina s'appuie contre les

barreaux, reste silencieuse un moment. Qu'a-t-elle vu ? Tony se racle la gorge, cherche quelque chose à dire, mais elle le devance : « Alors comme ça tu travailles avec le fouet ? »

Il secoue la tête mais c'est inutile. Sabrina fixe l'instrument qui traîne au sol.

« Tu l'as frappée ? »

– Non.

– Me mens pas, Tony, fils de brute ! Tu l'as frappée, oui ou non ? »

Sa posture parle pour lui. Ses épaules tombantes. Son hésitation.

« Il fallait que je me montre ferme ! Sans ça on devait se résoudre à la laisser partir ! Je fais ça pour toi, pour elle, pour lui laisser une chance de rester ! »

Sabrina recrache la fumée de sa cigarette avec un air écœuré. Le temps s'étire, donnant une lourdeur terrible à l'instant. Asia est toujours en position de défense là-haut, et Tony, qui était invincible quelques secondes auparavant, se sent tout à coup minable.

« Tu ne sais pas ce que c'est... Pour obtenir des résultats en si peu de temps, on est obligé d'en passer par là... »

Sa voix s'éteint sans panache.

« Où tu étais ? lance-t-elle brusquement.

– En ville.

– Je vois... C'est Chavo qui t'a amené aux putes ?

– Je... Quoi ?

– Te fatigue pas, va. T'en as baisé une ? »

Tony secoue la tête. Il repense à Catherine, aux marques rouges sur sa peau. Il lui semble que c'est un rêve, irréel.

« Et Chavo, il est toujours là-bas ? »

– Je crois.

– Bien. Espérons qu'il en saute une. »

Elle jette son mégot par terre, l'écrase de la pointe de sa bottine.

« Tu ne vaux pas mieux que lui, tu le sais ? Tu es la même brute faussement civilisée. Frapper un animal d'à peine vingt kilos, inoffensif, ça te fait te sentir plus homme, plus viril ? »

– Arrête tes conneries ! J'ai fait ça pour sauver sa peau ! Sans l'ultimatum de Pépé Loyal, je n'aurais jamais utilisé le fouet. Jamais ! »

Elle le fixe froidement, joue un peu avec son boa tout en laissant le silence s'installer.

« C'est drôle, déclare-t-elle enfin. J'avais peur qu'Asia parte. Peur qu'on la vende à n'importe qui. Peur de la savoir aux mains d'un barbare, impuissante, fragile. Mais maintenant... »

Elle esquisse un sourire triste, amer.

« Maintenant je regrette. J'aurais dû avoir peur de la savoir avec toi.

– De quoi tu parles, enfin ?

– Tu vas réussir ton numéro devant Pépé Loyal, hein ? Tu recevras les honneurs et Asia sera autorisée à rester. Mais je sais exactement ce qu'il va advenir d'elle. Elle sera ton pantin. Ton gagne-pain, une gentille bête qui n'aura pas intérêt à désobéir, à entacher ta belle réputation de dompteur, sans quoi elle deviendra ton défouloir. »

Il s'approche des barreaux de l'arène, élève la voix, furieux : « C'est vraiment comme ça que tu me vois ? »

Il donne un coup de pied dans les grilles, qui tremblent, mais Sabrina ne recule pas, n'a pas peur. Elle en a vu d'autres.

« Je peux deviner avec certitude quel genre d'homme tu deviendras si tu restes ici. »

Elle déglutit, et dans ses yeux Tony voit un éclat de tristesse supplanter un instant l'amertume.

« Ma place est ici », affirme-t-il.

Sabrina défait le boa qu'elle porte autour du cou. Elle le roule en boule entre ses mains, semble vouloir le jeter par terre, mais se contient.

« Ne compte plus sur moi pour prier et te protéger, Tony. Ton âme est damnée. Comme celle de Chavo. Mais avec toi je ne ferai pas semblant. »

Il ouvre la bouche, essaie de la retenir, mais elle marche vite, son boa froissé dans la main.

Bientôt la porte de la roulotte se referme sur Sabrina et Tony se laisse tomber sur le sol de l'arène. Bras en croix, yeux fixés au ciel, gorge nouée. Sa victoire, si intense qu'elle soit, n'a plus qu'un goût amer.

Des coups résonnent très fort, frappés contre la porte de la caravane. Tony peine à émerger, a l'impression qu'il vient juste de se coucher. Il n'a pas épongé tout l'alcool ingurgité en ville, au Belly's, et se sent nauséeux. Jason grommelle : « C'est quoi encore ce bordel ? »

Tony ouvre difficilement les yeux, constate que les premiers rayons du soleil percent à travers les rideaux. Il a le crâne pris en étau.

« Ouais ? lance-t-il d'une voix pâteuse.

– C'est Chavo. Ouvre ! »

Il n'en faut pas plus pour qu'il se redresse, se cogne la tête contre le lit du haut. Quelques secondes plus tard, les trois verrous sont tournés et Tony ouvre à Chavo, qui le pousse d'un mouvement impatient pour entrer dans la caravane.

C'est la première fois qu'il met les pieds ici. C'est troublant. Ses yeux verts se posent partout, scrutent le bazar ambiant. Le plan de travail encombré de verres crasseux et de paquets de gâteaux vides. Le sol jonché de vêtements froissés et de chaussures pleines de terre. Tony s'installe, assis très droit dans son lit. D'un coup d'œil, il s'est assuré que le boa était bien dissimulé sous son matelas. Jason, enroulé dans sa couverture, semble mal à l'aise. Le padre n'entre pas comme ça chez les gens, d'ordinaire. Se faire réveiller de si bonne heure n'annonce rien de bon. Chavo pourtant ne fixe que Tony.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Et Tony pense immédiatement à Catherine, aux coups de ceinture, aux marques rouges sur sa peau.

« Je... j'ai... J'avais trop bu... »

Chavo le regarde sans comprendre. Tony s'empêtre dans ses explications.

« Elle voulait jouer... Elle disait que ça l'amuse de faire le fauve à quatre pattes... »

Chavo l'interrompt aussitôt d'un geste de la main. Derrière lui, Jason fronce les sourcils, éberlué.

« J'ai payé généreusement Catherine. C'est oublié. Ne t'occupe pas de ça. »

Alors Tony se sent rougir. Il fuit le regard de Jason, qui s'agite dans son lit dans sa hâte d'en apprendre davantage. Mais Chavo revient à la charge : « Qu'est-ce qui s'est passé avec Asia ? »

Si la migraine voulait bien le laisser tranquille, Tony pourrait tenter de mettre de l'ordre dans ses pensées, mais il a trop bu et son esprit est d'une lenteur effarante.

« Asia..., bredouille-t-il.

– Pourquoi elle dort dehors ?

– Dehors...

– Dans sa cage ? »

La voix de Chavo est de plus en plus impatiente, irritée.

« Oh, ça fait déjà quelques jours. J'ai pensé que c'était mieux. »

Chavo se tourne lentement vers Jason, lui demande poliment mais fermement : « Tu veux bien nous laisser quelques instants ? »

Jason se lève à contrecœur, quitte la caravane encore enroulé dans sa couverture. Le silence retombe dans l'habitable. Chavo se met à jouer avec une des bougies que Sabrina aime allumer quand elle vient ici. La porte se referme sur Jason et Chavo n'y va pas par quatre chemins : « Il paraît que tu l'as frappée. »

Tony reçoit cette phrase comme un tacle. Ainsi elle a parlé. Elle l'a dénoncé. Œil pour œil, dent pour dent.

« C'est Sabrina qui vous a dit ça ?

– Laisse ma femme en dehors de ça. »

Le ton est glacial. Tony encaisse la deuxième gifle, regroupe ses forces pour répliquer : « Mais j'ai réussi.

– Tu as réussi ?

– J'ai fait traverser les cordes à Asia. »

Le vert des yeux de Chavo s'éclaire.

« Elle a traversé les cordes... En une seule fois ?

– Oui.

– Cette nuit ? »

De nouveau, Tony acquiesce. Chavo se laisse tomber sur le lit de Jason, se frotte la nuque, les yeux.

« Tu penses réussir à réitérer l'exploit ? »

Tony hausse les épaules.

« Il n'y a pas de raison.

– Pépé Loyal voudra voir ça dans trois jours.

– Je sais. »

Un muscle se contracte sur le visage de Chavo. Tony voit bien qu'il mène une lutte intérieure entre ses principes et l'urgence absolue qui justifie de les contourner.

« C'est contraire à mes méthodes. Utiliser les coups pour faire travailler les animaux, je t'ai déjà dit que je ne le tolère pas.

– Je vous promets que ça n'arrivera plus. Dès qu'on aura assuré la place d'Asia, j'abandonnerai le fouet.

– Ce ne sera pas si simple. Tu vas devoir redoubler d'efforts pour rétablir un lien de confiance avec Asia, si tu y parviens... Sans quoi, elle et toi resterez bloqués dans une logique d'intimidation et de terreur. Je ne peux pas accepter ça dans ma ménagerie. »

Tony fixe ses pieds qui s'agitent nerveusement.

« Je voulais juste sauver votre panthère, Padre. »

Chavo se lève, faisant frémir le tissu de son costume. Il vient se poster devant Tony, qui garde les yeux baissés. Chavo pose une main sur ses cheveux, frotte son crâne avec une rudesse qui cache mal sa tendresse.

« Réitère cet exploit devant Pépé, mardi soir, et j'efface l'ardoise, compris ? »

Tony acquiesce.

« Mais plus de violence à l'avenir. »

Sabrina fait tourner une louche dans la marmite de soupe, une cigarette coincée au coin de la bouche. Tony traîne, demande une ration supplémentaire, attend que Jason s'éloigne, puis il murmure sur un ton acerbe : « Tu m'as dénoncé. »

Sabrina recrache la fumée de sa cigarette puis lui sert une louche remplie à ras bord, si bien que le liquide bouillant déborde et lui brûle les doigts. Il jure.

« Attends, je vais t'aider », soupire-t-elle.

Elle contourne la table sur tréteaux, sans se presser, lui prend son assiette des mains et entreprend d'en éponger les bords avec de l'essuie-tout.

« Besoin d'aide ? lui demande Raquel.

– Non, ça va. »

De la cendre tombe dans la soupe de Tony. Sabrina s'en moque. Elle termine de nettoyer les bords puis murmure : « Voilà. »

Il ne comprend pas. Sa voix vibre de colère : « On est quittes ? C'est ça ? On est quittes, maintenant que tu m'as trahi ? »

Elle secoue la tête.

« Je me suis fait éclater la pommette quand tu m'as dénoncée. Tu t'en es tiré avec une gentille petite remontrance, je parie. On ne sera jamais quittes, toi et moi. »

Elle retourne se poster de l'autre côté de la table, recommence à remuer la soupe, le visage sombre.

Et lui crache la fumée de sa cigarette au visage.

Il entend sa jambe. *Clac. Clac. Clac.* Un son macabre dans la nuit. Juché sur le plus haut tabouret, les jambes dans le vide, Tony guette sa silhouette qui chancelle entre deux caravanes et avance droit sur l'arène. Il n'est pas loin de trois heures et Tony est au milieu de la piste, il fume et se morfond, fixe l'enseigne triste et branlante de la discothèque « Les Nuits folles ». La cage d'Asia est ouverte mais la panthère ne sort pas. Ne sortira pas. Elle crache dès qu'il approche, lui fait payer sa violence. *Clac. Clac. Clac.* L'éclopé arrive, s'accoude à la grille.

« Qu'est-ce que tu fais là ? demande-t-il.

– Je profite du silence », répond Tony.

C'est une belle et douce nuit de printemps, mais Matelo n'est pas dupe. Il a partagé les mêmes tourments, a connu le même découragement, la même nervosité.

« Elle te rend fou, constate-t-il avec un sourire en coin, satisfait.

– Peut-être bien que je te dois des excuses, rétorque Tony. Je ne vaudrais pas vraiment mieux que toi. »

Matelo se déplace le long de l'arène. *Clac. Clac. Clac.* Il ouvre la porte et entre. Le bruit de sa jambe de bois est étouffé sur le sable de la piste. À l'aide de ses bras, Matelo se hisse sur le plus petit tabouret des fauves.

« Tu as craqué ? lance-t-il à Tony. Tu l'as frappée ?

– À peine. Ce n'était rien. »

Matelo renifle, amusé.

« Ça arrive. Chavo aussi a craqué, une fois ou deux. J'en ai été témoin. Il prêche la bonne parole mais il vaut pas mieux que nous, tu sais. C'est pour ça qu'il ne nous punit jamais vraiment. Il sait qu'au fond, les hommes, les fauves, c'est du pareil au même.

– Du pareil au même ?

– Nous, les hommes, on a beau paraître civilisés, on est comme eux : des bêtes sauvages et impatientes, enclines à la violence. »

Tony observe Matelo, son visage baigné par la lueur blanchâtre des projecteurs. Il a raison, ce con, pense-t-il.

« Je croyais réussir à la faire travailler autrement... », soupire-t-il.

Matelo fixe le ciel, songeur.

« Un jour, on s'était installés dans une ville où un autre cirque se produisait. Ils avaient une ménagerie. Quatre lions. Chavo m'a envoyé voir comment ils s'en sortaient. J'ai joué les spectateurs, j'ai acheté mon ticket, mis une belle chemise...

– Et ?

– Et le dresseur était incroyable. Ses lions franchissaient des cerceaux enflammés, étaient capables de foncer tout droit sur un panneau de papier pour le traverser. Ça, mon gars, c'est l'exercice le plus difficile ! L'instinct des lions leur dictera toujours de dévier leur trajectoire. Mais ce gars obtenait ce qu'il voulait. À la fin de la représentation, j'ai poireauté jusqu'à le voir apparaître et je lui ai posé des questions. Je voulais savoir comment il s'y prenait. Il a compris que j'étais moi-même du métier alors il m'a tenu le même discours que Chavo. Amour, constance, patience... Mon cul ! Le soir même, je me suis trouvé en ville dans un bar avec trois ados de leur compagnie. Ils étaient saouls. J'ai eu aucun mal à les faire parler. J'ai appris comment le gars s'y prenait.

– Et comment ?

– Tiens-toi bien ! Il avait commencé par chauffer à blanc les pics de sa fourche. Au début, chaque fois qu'un lion lui désobéissait, la bête recevait un coup de fourche qui lui brûlait les chairs. Une fois, deux fois. Pas trois. Les lions se sont mis à reculer chaque fois que le dresseur pointait la fourche dans leur direction. Très vite, il a suffi qu'elle soit posée dans un coin de l'arène pour qu'ils obéissent au doigt et à l'œil. À la fin, le gars n'avait même pas besoin de menacer. Tu imagines ? »

Matelo lève la tête vers Tony, qui crache : « Un foutu enfoiré, ouais !

– Un foutu enfoiré qui se faisait respecter sans plus jamais avoir besoin de frapper. Jamais ! »

Matelo fixe Tony avec des yeux brillants.

« Et donc ? lance celui-ci avec un fond d'agressivité. Qu'est-ce que tu essaies de me dire ?

– Qu'est-ce que j'essaie de te dire ? répète Matelo, amusé. Qu'il n'y a pas de secret, mon gars. On n'obtient pas de miracles sans un peu de violence. Et Asia, une fois qu'elle l'aura compris, vivra une bien meilleure vie. »

Le silence les enveloppe. Tony joue nerveusement avec son briquet mais ses yeux ne peuvent s'empêcher de retourner se poser sur la roulotte de Sabrina et Chavo. Sabrina qui ne lui a pas accordé sa protection hier. Qui ne le fera plus. Elle évite son regard, le fuit. Il faut tenir bon. Demain, il présentera son numéro devant Pépé, et s'il réussit, elle ne pourra plus lui en vouloir. Il lui ouvrira la porte de sa caravane autant qu'elle le souhaitera pour venir câliner Asia.

« Elle ne veut plus sortir. Elle recule dès que j'approche la main. Elle ne ronronne plus quand je la caresse.

– C'est mieux ainsi. Tu es son dresseur, pas sa mère. Et elle n'est pas un foutu bébé mais un animal destiné à obéir à l'homme. »

Tony étouffe un bâillement. Il se fait tard. Demain, il devra réitérer un exploit qu'il n'a réussi qu'une fois...

« Je ferais bien de dormir. »

Matelo acquiesce. Tony descend de son tabouret, fait quelques pas, referme la grille de la cage d'Asia. Il se retourne, observe l'éclopé qui ne bouge pas, qui passera probablement une partie de la nuit ici, avec sa jambe de bois et ses douleurs fantômes. La culpabilité vient saisir Tony, une lame acérée qui s'enfonce et vient gratter les chairs pile là, sur son omoplate droite, à l'endroit de son tatouage.

« Désolé encore... de t'avoir cassé la gueule. »

Matelo hausse les épaules, sourit.

« Je te le revaudrai, ne t'inquiète pas ! »

Tony n'a pas dormi. Levé aux aurores, il constate que Chavo est déjà réveillé. Il tourne autour de la voiture-cage, nerveux, sursaute en le voyant arriver.

« Ça va ?

– Ça va.

– Tu... Ça va aller ? »

Tony acquiesce, faussement assuré.

« Pépé veut nous voir à l'œuvre ce soir. Avant le dîner.

– Très bien.

– Tu veux t'occuper d'Asia ce matin ou on démarre avec les fauves ?

– On démarre avec les fauves. Je vais laisser Asia se reposer et s'ennuyer. Elle sera plus encline à travailler. »

Il n'y croit pas une seconde. Face à l'imminence de son échec, il préfère détourner les yeux. Moins il voit la panthère, mieux il gère son appréhension.

Chavo a installé un de ses fauteuils en osier devant l'arène. Pépé y prendra place tout à l'heure, quand les marmites se mettront à bouillir. Le soleil décline. Au loin, des enfants disputent une partie de ballon prisonnier.

Tony déverrouille la grille de la cage, puis il recule, l'appelle doucement :
« Viens là, allez, viens. »

L'enfermement a produit son effet, Asia ne rechigne pas à sortir ce soir. Elle fait quelques pas dehors, méfiante, oreilles baissées, puis elle élargit sa zone. Elle se met à rôder lentement dans l'arène, cherchant une échappatoire. Tony la suit à quelques mètres de distance. Il impose sa présence sans la brusquer, se rappelle à elle en prononçant son nom régulièrement. Il jette un coup d'œil au campement. Les rideaux de la roulotte de Sabrina sont tirés. Chavo est introuvable. Raquel étend du linge. Un petit garçon, blessé au ballon prisonnier, appelle sa mère. Le soleil continue de décliner. Tony porte la main à sa ceinture. Il a glissé son fouet ici, de façon à pouvoir le dégainer vivement et qu'Asia l'ait toujours dans son champ de vision. *Très vite, il a suffi que la fourche soit posée dans un coin de l'arène pour que les lions obéissent au doigt et à l'œil.* Il l'appelle doucement, s'agenouille.

« Asia, viens là. Viens là, ma belle. Approche. Oui, c'est ça, approche... »

La panthère l'observe, méfiante, mais elle connaît sa voix, ses intonations, et cette fois-ci elle est douce, dénuée de toute irritation.

« Viens. Allez, viens. *Come. Come, Asia.* »

Il reprend la même gestuelle, le même ton qu'avant, quand ils travaillaient dans la bonne humeur et la complicité. Il reproduit tout cela et il voit bien qu'Asia se trouble, hésite. Les souvenirs sont là. La tendresse. La chaleur de leurs deux corps accolés la nuit.

« Viens, viens. »

Au loin, la mère du garçonnet arrive en soupirant, lui attrape le bras et lui donne une tape sur le crâne. « Je t'avais dit de nouer tes lacets ! » Le gosse pleure encore plus fort. Mais Tony ne se déconcentre pas. Asia progresse dans sa direction, est bientôt à portée de sa main. Il tend sa paume, la laisse la humer, la renifler autant qu'elle veut. Quand elle incline la tête, il la caresse enfin. Ses doigts plongent dans son pelage, retrouvent leur chemin, grattent derrière les oreilles, passent sous le museau, dans le creux qui la faisait ronronner si fort. Il a une drôle de sensation dans la poitrine. Un truc agréable et triste à la fois.

« On est dans la même équipe tous les deux. On veut rester ici. Pas vrai ? J'ai juste besoin que tu me fasses confiance et que tu m'obéisses. »

Asia s'allonge à ses pieds. Elle ne ronronne pas, ne lui offre pas son abdomen. Il la sent sur le qui-vive, prête à se redresser, mais c'est déjà une victoire. Le soleil poursuit sa descente, jaunit le toit des caravanes. Les mères appellent les enfants qui traînent leurs baskets, résignés. Le ballon reste là, au milieu du terrain bétonné.

Tony se relève. Les oreilles d'Asia s'inclinent, ses yeux dorés suivent chacun de ses mouvements. Il passe deux doigts à sa ceinture, sort lentement le fouet, sans geste brusque, mais il voit quelque chose traverser les prunelles de la panthère.

« Tu te souviens, pas vrai ? »

Il caresse le manche et les lanières, continue de murmurer à l'intention d'Asia : « Je le garde là, tout près, à ma ceinture. Mais tu ne m'obligeras pas à le sortir, n'est-ce pas ? Ce qu'on veut, c'est faire un beau numéro, traverser ces foutues cordes, en boucher un coin au vieux et puis casser la croûte, un bon morceau de barbaque... Voilà ce qu'on veut, ma belle. »

Pépé Loyal est installé dans le fauteuil en osier. Il se cure les dents à l'aide d'une pique à brochette, consulte sa montre avec impatience. Chavo est debout derrière lui, raide, un peu pâle. Il a dû chasser à trois reprises déjà les curieux qui approchaient de l'arène, venaient voir ce qui s'y

passait. En dernier recours, excédé, il a planté Matelo à une dizaine de mètres pour interdire l'accès.

« C'est bon ? demande Chavo à Tony, qui n'en mène pas large et s'est résolu à inventer une prière muette adressée à saint Michel.

– C'est bon. »

Il a des morceaux de viande sanguinolents dans sa poche. La viande suinte, imbibe le tissu de son pantalon. C'est une stratégie de dernière minute qu'il a élaborée sans vraiment réfléchir. Asia est affamée. Vingt-quatre heures de jeûne devraient avoir raison de sa volonté.

Il se plante à quelques pas de là, écarte les deux bras.

« *Asia, jump ! Asia, come !* »

Asia hésite. Tony tapote de sa main son épaule. Insiste doucement : « *Asia, jump !* »

La panthère tend la truffe, reconnaît probablement les effluves de viande fraîche. D'un bond souple, elle vient se percher sur ses épaules comme il lui a appris à le faire. Il se tourne alors vers Chavo et le vieux, bras écartés, la panthère enroulée autour du cou. Mais le vieux reste parfaitement inexpressif, continue de fourrager entre ses dents avec la pique à viande. D'un léger signe du menton, Chavo encourage Tony à poursuivre.

Alors il fait quelques pas pour se positionner face au premier tabouret. Puis, lentement, il sort son fouet de sa ceinture et tapote le tabouret du bout du manche. Il murmure : « *Jump !* »

Asia semble perturbée. Elle plante ses griffes dans son cou et s'y accroche encore plus solidement. Tony passe une main sous son museau, la rassure à voix basse.

« Tout va bien. C'est comme d'habitude. *Jump. Go, jump !* »

Il réitère l'ordre en tapotant de nouveau le tabouret. Un peu mollement, presque à contrecœur, Asia bondit. Il ne faut pas laisser de temps mort s'installer. Quand un fauve est en mouvement, il faut continuer à le stimuler. Il l'a appris en travaillant avec Chavo. Alors Tony se met à lancer d'autres ordres d'une voix ferme, rapide, sans lui laisser la moindre respiration pour reprendre ses esprits.

« *Jump ! Jump here !* »

Vif et agile, Tony court d'un tabouret à l'autre, appelle la panthère.

« *Here !* »

Asia se réceptionne à peine qu'il court déjà au suivant, la bouscule, la presse : « *Here !* » Avant de repartir en faisant siffler le cuir. Il enchaîne ainsi une dizaine de sauts, profitant de cet élan qui empêche Asia de réfléchir, des claquements du fouet qui créent un stress et paralysent sa pensée. Quand elle a atteint le tabouret le plus haut et domine l'arène, Tony sort de sa poche un morceau de viande qu'il lui lance. Ses mâchoires claquent. Elle l'avale en deux coups de crocs, se lèche les babines. Tony essuie la sueur de son front. Sur son fauteuil, Pépé Loyal a cessé de se curer les dents. Il a croisé ses deux bras sur son ventre proéminent, observe avec plus d'attention.

Il est maintenant temps de passer au numéro du cabrage. Tony ne le craint pas trop. Asia apprécie de plus en plus de tenir cette position, poitrail dressé, pattes antérieures relevées. Il la fait se lever en agitant au-dessus de sa tête le plumeau, qui est devenu son jouet favori. Il la titille quelques instants, l'oblige à rester ainsi, à la verticale, puis à sauter, tendue sur les pattes arrière, pour tenter d'attraper la proie. Asia ouvre la gueule, lance ses pattes avec vivacité, grogne doucement. Elle finit par bondir plus haut, faisant preuve d'une détente surprenante pour un animal de si petite taille. Elle s'empare du plumeau, le garde dans sa gueule, rauque. Les plumes s'envolent tout autour de l'arène. Chavo hoche la tête, un sourire au coin des lèvres. Le vieux se racle la gorge, masquant mal son impatience. Tony est capable de deviner ses pensées : *C'est bien beau mais c'est déjà vu*. Et Tony sent poindre l'énervement. *Une panthère nébuleuse effectuant ce genre d'exercice, non, ça ne s'est jamais vu !* Pourtant il faut ravalier ses répliques. Chavo l'a prévenu : *Montre-lui et ferme-la*. Il ne faut pas commettre d'impair avec Pépé Loyal.

Le vieux attend le numéro de cordes. Au fond, il n'a jamais rien voulu voir d'autre.

Elles sont là, au centre de l'arène, tendues entre deux piliers surmontés chacun d'une plateforme. Tony se place devant l'un d'eux.

« *Jump !* » ordonne-t-il.

Il donne un léger coup de lanière sur le métal pour inciter Asia à s'élancer.

« *Asia, jump !* »

Il la sent réticente. Elle mâchonne une plume. Aurait souhaité une récompense, un peu de viande. Mais il n'a plus qu'un morceau, et il en a

besoin pour le clou du spectacle qui va se jouer.

« *Asia, jump !* » répète-t-il plus fort.

Puis il est pris d'une sorte de certitude. Il glisse le fouet dans la ceinture de son jean et se dirige vers le second pilier. Il sent le regard lourd de Chavo dans son dos. Sa question muette : *Qu'est-ce que tu fiches, bon sang ?* Il prend appui sur les premières prises, se hisse en soufflant fort. Sans plus réfléchir, il se met à escalader le pilier. C'est ardu. Il contracte ses muscles, se propulse là-haut à la force de ses bras et de ses jambes. Une fois arrivé sur la plateforme, à cinq mètres de hauteur, il reprend son souffle. Il fixe les deux visages levés vers lui. Celui de Chavo, plein d'incompréhension, et celui de Pépé Loyal, curieux, amusé. Tony n'est pas certain de son plan. Il a juste pensé qu'il serait plus facile de faire obéir Asia à sa hauteur. La panthère lui fait face, sur l'autre plateau qu'elle a consenti à rejoindre. Elle le fixe, perplexe. Tony fait claquer sa langue, doucement, voit les oreilles d'Asia s'incliner.

« Viens, ma belle. Viens ici. »

Il sort le morceau de viande de sa poche, l'agite doucement pour en libérer les effluves.

« Viens là, viens tranquillement. »

Asia avance une première patte hésitante. Elle semble perdue mais Tony ne lui laisse pas de répit, pas la moindre seconde pour envisager de faire demi-tour. Il lui parle, l'appelle, alternant douceur et dureté, claquements de langue et sifflement du fouet. Il la presse, écrase la viande entre ses doigts, laisse couler le jus. Les pattes d'Asia tâtonnent. La panthère cherche son équilibre, le trouve sans trop d'efforts.

« Tu es faite pour ça. Ne fais pas d'histoires, tu es née comme ça. Tu grimpes aux arbres. Tu dors, tu chasses, tu manges dans les branches. Tu sais faire. Arrête de réfléchir. »

Il marmonne entre ses dents serrées, le fouet dans sa main.

« Oui, je suis là. Avance. Viens. Voilà ! Tu es à la moitié ! Bravo ! »

Ses incitations sont de plus en plus fortes, de plus en plus enthousiastes. Il ne faut rien lâcher. Pas maintenant. Il glisse son fouet à sa ceinture, dans son dos, pour masquer l'objet à la vue d'Asia. Ses jambes flageolent de tension, de nervosité, d'attente. Si elle traverse, elle est sauvée. Si elle traverse...

En bas, Chavo et Pépé Loyal se sont mis à chuchoter. Penché par-dessus l'épaule du vieux, Chavo semble lui fournir des explications, commenter le numéro. Pépé acquiesce sans quitter Asia du regard.

C'est à cet instant qu'un bébé se met à pleurer sur le campement. Asia se fige. Tony comprend à la lueur dans ses yeux qu'elle est effrayée, qu'elle s'apprête à faire demi-tour. Il plaque sa main contre sa ceinture, dégaine le fouet, mais Chavo l'arrête d'un « non » sec, le regard sévère. Sur les cordes, Asia recule, pas après pas, centimètre après centimètre. Tony la regarde saccager leur numéro, leur complicité, toutes ces heures d'efforts, d'acharnement, ces dîners ratés, ces heures de sommeil volées, ces prières envolées.

« Bon sang, t'es contente de toi ? »

Il marmonne, a envie de hurler. Asia se recroqueville sur sa plateforme, en face. Tony fourre la viande dans sa poche. Elle ne l'aura pas. Non, elle ne le mérite pas.

En bas, Chavo s'adresse à Pépé Loyal. Ils parlent trop bas pour qu'il entende. Et puis au fond, il préfère ne pas savoir ce qu'ils se disent. Il redescend, raide, la mâchoire contractée, manque de rater une prise et de chuter. Il appelle Asia sans douceur. C'est là qu'il perçoit quelques mots de l'échange entre Pépé Loyal et Chavo, à quelques pas : « Ça ne fait pas deux mois. C'est déjà remarquable. »

Pépé Loyal grommelle quelque chose, pose une question à laquelle Chavo ne sait visiblement que répondre. Il finit par déclarer : « Pour l'été, ça me paraît compliqué. »

Chavo surprend le regard de Tony posé sur eux. Il se redresse, s'adresse à lui : « Merci, Tony. Tu peux rentrer Asia pour la nuit et lui offrir un bon repas. Elle l'a mérité. »

Son visage est insondable. Tony aimerait que Chavo lui dise clairement ce qu'il en est, mais les deux hommes recommencent à parler à voix basse. Puis Pépé Loyal se lève avec un soupir.

« Je te raccompagne ? » propose Chavo.

Le vieux secoue la tête. Il s'éloigne d'une démarche difficile et légèrement claudicante. Chavo ne dit toujours rien. Frotte sa nuque. N'y tenant plus, Tony lance tout à trac : « Alors ? On doit vendre Asia ?

– Non. »

Tony le fixe. Il ne comprend pas sa froideur. Il se racle la gorge, tente maladroitement : « Le numéro de cordes était hasardeux...

– Pépé Loyal veut te voir présenter ce numéro cet été.

– L'été... Mais c'est demain ! »

Chavo fait quelques pas, contrarié. Il ne regarde plus Tony. Semble ailleurs.

« Vous ne pensez pas que j'en suis capable ? » lance Tony, perturbé par son silence.

Chavo le regarde enfin.

« Je vais te rappeler trois règles élémentaires : Un, tu ne peux pas réussir à tous les coups, l'échec fait partie du métier. Tant que tu ne seras pas capable de l'encaisser, tu ne pourras pas être un véritable dompteur. Deux, tu ne peux pas punir un fauve parce qu'il a eu peur ! Et c'est ce que tu t'apprêtais à faire avec Asia. J'aimerais que tu arrêtes de dégainer ton fouet à tout bout de champ. »

Tony encaisse en baissant la tête.

« Le troisième conseil ? demande-t-il maladroitement, constatant que Chavo n'ajoute rien.

– Le plus important. Retiens-le bien. Quand un fauve se soustrait à ton autorité, c'est parce que tu t'y prends mal ! L'obéissance ne s'obtient pas par la violence mais par la justesse et la confiance. Avec Asia, tu paies ton impatience. Si tu veux continuer à progresser avec elle, il va falloir que tu reprennes tout depuis le début. »

Tony acquiesce, garde la tête baissée. Le padre a raison, il a merdé. Mais ils ont sauvé Asia. Il a quelques semaines pour retrouver sa confiance.

« Allez, va la nourrir, elle est affamée. Même un spectateur idiot l'aurait vu ! Ne t'avise plus de la faire travailler aussi affamée, compris ?

– Compris. »

Il passe devant Chavo, qui lui donne une tape sur l'épaule.

Après le dîner, Tony rejoint Alessio, Jason, Matelo, Aldo et Louka devant la caravane d'Alessio. Ils se partagent quelques bières sur le bitume. Aldo essaie d'allumer un feu de camp dans un vieux tambour de machine à laver. Il remue des branchettes et souffle sur les braises. Jason fait répéter Tony pour être sûr d'avoir bien compris : « Tu auras ton propre numéro dès cet été ? »

Tony acquiesce. Les autres échangent un regard entendu.

« Dire que ça fait des années qu'on s'entraîne tous les jours et qu'on n'a toujours pas le droit de présenter nos numéros ! bougonne Aldo.

– Vous avez même pas quinze ans, les mioches ! réplique Alessio.

– Mais on est des Pulko ! Comment tu expliques que le premier gadjo venu se voie confier la panthère du padre !

– Hé ! » réplique Tony, piqué.

Sa victoire est en demi-teinte, il se sent amer. Il l'a obtenue mais sans panache, et à quel prix ! Si Chavo dit vrai, il lui faudra des semaines pour tout déconstruire et reconstruire avec Asia.

Alessio étend ses jambes devant lui, jette un coup d'œil sous le barnum. Fidji, qui devait les rejoindre, est toujours là-bas, au milieu des autres femmes. Un conciliabule semble se tenir. Elles chuchotent, échangent des regards chargés de sous-entendus.

« Qu'est-ce qu'elles se racontent encore ? » lance Aldo, qui a suivi le regard d'Alessio.

Là-bas, les hommes semblent ne pas avoir remarqué ce manège.

« Hé, Fidji ! » lance Alessio.

Fidji se retourne. Il lui fait signe de venir mais elle secoue la tête, contrariée. Ses lèvres murmurent des mots silencieux que tous autour du feu comprennent : « Plus tard. » Puis elle s'adresse à Carmen. Elles filent toutes les deux d'un pas pressé.

« Elles manigancent quelque chose, remarque Aldo, soucieux.

– Raquel n'est pas là », constate Alessio en scrutant le campement.

Il se tourne vers Matelo, qui somnole sur son fauteuil pliant. Jason lui donne un léger coup de coude : sa tête ballotte mais il ne se réveille pas. Aldo se remet à souffler sur les braises. Tony termine sa bière à moitié tiède. Jason propose un tarot. Ils démarrent leur partie, jetant parfois une branchette, une feuille sèche, un morceau d'écorce dans le feu. De temps en temps, Alessio regarde vers le barnum et affiche un air contrarié. Fidji n'est pas réapparue, pas plus que Raquel. Sabrina non plus n'est pas là. À vrai dire, il ne reste que quelques anciennes, occupées à prendre une tisane ou un digestif au milieu des hommes.

« Tiens, en voilà une autre ! fait remarquer Alessio en voyant passer Bisha d'un pas pressé, une bassine dans les mains. Bisha ! »

Mais Bisha ne s'arrête pas, ne se retourne même pas. Elle court là-bas, au fond du campement, comme les autres femmes, là où il n'y a pas grand-chose d'autre que la voiture-cage et la roulotte de Chavo.

« Laisse ça, soupire Jason, ce sont des histoires de femmes. »

Tony observe le visage soucieux d'Alessio. Celui-ci a raison, il se passe quelque chose de sérieux. Tout en discrétion, les femmes vont et viennent, se relaient. Au fond du campement se trouve Sabrina. Est-elle impliquée d'une quelconque façon ?

Peu après, Carmen et Fidji sont de retour. Elles foncent droit sous le barnum, où elles vont trouver Chavo. Carmen lui chuchote quelques mots à l'oreille. Chavo se lève, prend congé de ses compagnons de table. Il suit les femmes, qui se mettent à trotter, fait de grandes enjambées. Près du feu, plus personne ne joue. Les garçons suivent du regard le padre et les femmes jusqu'à ce qu'ils disparaissent.

« Quelque chose ne va pas... » Alessio n'a pas le temps de finir sa phrase. Raquel revient, portant un tas de linges entre les mains. Alessio l'interpelle : « Raquel ! Hé Raquel ! »

Malgré la pénombre, on devine la pâleur de son visage, son attitude empêtrée. Elle approche à contrecœur, nerveuse, ne cessant de jeter des regards au barnum. On lui a visiblement confié une mission et elle a hâte de s'en acquitter.

« Il se passe quelque chose de grave, là-bas ? » demande Alessio.

Son regard se fait fuyant.

« C'est Sabrina... »

Tony se crispe. Alessio demande : « Encore une ?

– Encore une, confirme Raquel. La treizième... »

Tony se tourne vers ses compagnons. Les garçons, muets, un peu gênés, s'activent soudain comme pour s'empressement d'oublier cela. Aldo recommence à remuer le feu. Jason jette une pomme de pin dans l'âtre, qui se met à siffler. Une odeur de résine s'en dégage.

« Merci, Raquel », lui lance Alessio.

Elle s'éloigne, serrant entre ses bras ces draps auxquels Tony n'a pas réellement prêté attention jusqu'à présent. Des draps en satin, rouges. Tony plisse les yeux. Il lui semble apercevoir des auréoles foncées sur le tissu. Autour de lui, les garçons reprennent leur partie de cartes dans un silence

un peu austère. Visiblement, tout le monde sait de quoi il retourne, mais personne ne veut commenter.

« La treizième quoi ? » demande Tony, que ce mystère agace.

Jason pose une carte sur l'herbe. Aldo abat la sienne par-dessus. Alessio se concentre sur son jeu. Tony insiste, la voix plus rauque qu'il ne l'aurait voulu : « Qu'est-ce qui est arrivé à Sabrina ? »

C'est Alessio qui répond sans le regarder, tout en se raclant la gorge.

« Elle a encore perdu un bébé. »

Il jette une carte. Tony fixe le roi de carreau, essaie de déglutir mais sa trachée s'est fermée.

Dans sa caravane, le nez collé à la fenêtre, Tony assiste au ballet qui se joue autour de la roulotte de Sabrina. Les femmes continuent d'aller et venir, portent des langes, de la glace, de l'alcool, viennent aux nouvelles. Chavo est assis dehors, sur un fauteuil en osier, le visage fermé. Il reste immobile de longues heures tandis que les femmes s'agitent. Tony guette mais Sabrina reste invisible, calfeutrée à l'intérieur, encaissant la douleur à l'abri des regards. Un bébé. Dans son ventre. Mort.

Tony y songe forcément. Et si ? Il a mal au crâne. Ne peut se détacher de la vitre. Il se fait tard. Chavo rentre. Les femmes sortent pour le laisser seul avec Sabrina. Elles chuchotent, échangent des regards désolés, baissent les yeux. Raquel caresse son ventre et sans doute songe-t-elle que c'est injuste, qu'elle ne l'a pas voulu, elle, cet enfant, pas tout de suite, mais la vie s'acharne à la rendre féconde alors que Sabrina perd son sang encore une fois. Plus tard dans la nuit, d'autres langes maculés de sang sont évacués. Le ballet des femmes se tarit. Vers deux heures, ne reste que Chavo buvant un verre d'alcool devant la roulotte, les épaules voûtées, puis lui aussi disparaît. Les bougies continuent de frémir derrière les rideaux avant de s'éteindre. À quatre heures, Tony ne dort toujours pas.

Le jour pointe lorsque Sabrina sort, une cigarette rougeoyante entre les lèvres. Elle porte une chemise de Chavo qui lui arrive aux genoux et ses bottes fourrées. Rien d'autre. Elle fume debout, sur le parking de cette discothèque désaffectée, dans la lueur orangée et brumeuse de l'aube. Tony se lève. Les ressorts de son lit grincent. Il tourne les verrous, sort, foule le bitume. Il se plante face à elle, maladroitement. Elle le fixe de ses yeux

bleus, délavés, injectés de sang, ses yeux emplis d'une rage silencieuse. Elle attend. Il peine à trouver les mots, ne sait pas par où commencer, se jette à l'eau gauchement : « J'ai sauvé Asia. »

Ce n'est pas tout à fait ce qu'il comptait dire, et d'ailleurs il voit bien qu'elle n'y pensait pas, pas du tout. Elle le regarde sans comprendre.

« Raquel dit que... tu as perdu... »

Elle tressaille comme si elle avait froid. Il fixe ses jambes nues, cuivrées. Elles lui semblent frêles, trop maigres. Il n'avait jamais remarqué.

« Elle dit que tu as perdu un enfant. »

Sabrina aspire une nouvelle bouffée sans répondre.

« Je... je ne savais pas que tu portais un enfant. »

Sabrina répond d'une voix désincarnée, mécanique : « J'ai eu treize enfants dans le ventre et je les ai tous perdus. Tu imagines ? »

Et Tony ne sait que faire de cette information. Il regarde la braise de Sabrina qui rougeoit au bout de ses doigts.

« Il était de qui ? » demande-t-il avec lenteur.

Il comprend, à l'instant où il la pose, que la question n'est pas la bienvenue. Pas ce matin. Pas si crûment. Elle réplique, acerbe : « De mon mari. De qui d'autre veux-tu qu'il ait été ? »

– Sabrina... »

Elle fuit son regard, se met à marcher sur le bitume, à tirer sur sa chemise, elle aspire nerveusement des bouffées de cigarette. Il s'adresse à son dos : « Il était de moi ? »

– Comment veux-tu que je le sache ? »

Elle ne le regarde toujours pas. Il aimerait, pourtant. Il est certain que la réponse se trouve dans ses yeux. Certain qu'elle sait. Elle continue de s'ébrouer tel un animal acculé, allant, venant, mordillant son pouce, retroussant ses manches, s'emplissant de fumée. Et ce faisant, elle parle, s'adressant essentiellement à elle-même : « Les filles disaient bien... mais... J'ai voulu croire, et c'était une folie, une idée stupide, j'ai voulu croire que c'était Chavo le problème, qu'un autre... qu'un autre pourrait, mais... tu vois... c'était faux. »

Alors Tony répète, car il lui semble que c'est cela qu'elle vient d'affirmer : « Il était de moi ? »

Elle se retourne brutalement, le fusille du regard : « Je viens de te le dire. J'en sais rien. Et je m'en fiche pas mal ! »

Tout est sec en elle. Elle s'est vidée de son sang cette nuit, de ses larmes. Ce matin, elle est rugueuse et aride. Tony essaie de retrouver en elle ce qu'il aime, ce qu'il connaît, ce qui le rend humain, mais en vain. Elle est glaciale et vide. Il faudrait se serrer contre elle, laisser sa douleur déferler en lui. Il ne craint pas la douleur, il saurait l'endurer à sa place. Mais le silence s'installe et il reste figé. Au bout d'une éternité, il se lance maladroitement : « Demain soir, après le spectacle... viens à la caravane. Je paierai Jason. On se retrouvera. Comme avant. »

Sabrina jette son mégot, émet un ricanement.

« C'est terminé, Tony.

– Quoi ?

– C'est terminé. Trouve-toi une femme. Une gadji, une Tzigane, peu importe. Trouve-toi quelqu'un et lâche-moi les basques ! »

Elle n'essaie pas d'adoucir ses mots, ne cherche pas à atténuer leur férocité. Elle le fixe avec une cruauté qu'elle assume, une cruauté qui est son dernier rempart, son ultime manière de tenir debout. Elle le plante là, regagne la roulotte. Et Tony réalise qu'aucune bagarre, aucune beigne, même la plus douloureuse, ne l'a brisé comme Sabrina vient de le faire.

Le soleil s'est levé tout à fait. Tony n'a pas regagné la caravane. À quoi bon ? Dormir, se lever, se préparer pour une nouvelle journée. Vivre. Pour les fauves, peut-être, sinon...

Chavo sort de sa roulotte. Il a les yeux cernés et la démarche mal assurée. Il a peu dormi. Il voit Tony et cligne des yeux plusieurs fois, hagard, comme s'il n'était pas sûr d'être dans la réalité.

« Qu'est-ce que tu fais là ? »

Il n'attend pas vraiment de réponse. Il se plante devant lui, pose une main sur son épaule. Il a l'haleine lourde de tout l'alcool qu'il a ingurgité pendant la nuit.

« Je n'aurai jamais de fils. »

Il lâche cela sans réfléchir, avec sa diction difficile. Tony lui tapote le bras. Chavo sourit. Ses yeux sont flous, vitreux.

« Je crois qu'il est temps de te trouver un nom.

– Quoi ?

– Un nom de scène. Un nom d'élève et de dompteur. C'est toi qui reprendras ma suite, tu le sais, hein ?

– Je... »

Tony ne sait plus grand-chose depuis les événements de la nuit. Il est K-O. Plus de pensées. Plus rien.

« J’ai longtemps cru que ça serait Matelo, mais tu vois, je me suis trompé. C’est amusant en un sens. Ce sera toi, le gadjo. On va te trouver un nom et te choisir un costume de scène. Une nouvelle identité. Ce sera comme une deuxième naissance. »

Chavo sourit, exalté malgré la douleur, et Tony ne sait que faire avec cette main qui pèse si lourd sur son épaule, leurs corps arrimés l’un à l’autre. Chavo lui tapote la nuque.

« Allez. On n’a qu’à travailler, puisque tu es déjà debout. Les fauves nous attendent. »

Tony chancelle quand Chavo s’écarte et cesse de peser sur lui. Il a du mal à retrouver son équilibre. Il regarde le soleil qui inonde le campement, se répète ces mots qui lui apparaissent comme un cri de guerre : *Les fauves nous attendent.*

« Mais avant, on va juste faire un tour derrière la discothèque, d’accord ? ajoute Chavo.

– Derrière la discothèque ? »

Chavo désigne un petit renflement dans sa poche. Tony ne comprend pas, fronce les sourcils. Chavo sort un mouchoir roulé en boule, maculé de taches rosées. Tony ne saisit toujours pas jusqu’à ce que les mots tombent : « Sabrina veut que j’enterre le fœtus. »

« Remets-m'en un ! »

Alessio jette à Tony un regard d'avertissement.

« Calme-toi, Tony.

– C'est plus Tony maintenant, fait remarquer celui-ci, passablement ivre.
C'est Anders ! Anders ! »

Alessio lève les yeux au ciel. Tony a décrété ça l'autre jour : il allait changer de nom. Se créer un personnage de dompteur à part entière. Anders. Un nom d'origine scandinave qui sonne vaguement viking. Un dérivé du grec *andros*, signifiant « fort et viril ». Tony a bien insisté sur ce dernier point. Fidji, qui était présente, a semblé trouver cela incroyable, et le soir même elle évoquait à son tour son envie de changer de nom elle aussi, de se créer un pseudonyme de scène, un nom de cavalière. Gna, une déesse de la mythologie nordique.

« Elle parcourait les terres et les mers sur son cheval Hofvarpnir. »

Alessio l'a regardée étrangement. Les yeux de Fidji brillaient de plaisir. Il a songé qu'elle exagérait, comme si ce n'était pas déjà assez d'être une femme cavalière, une femme travaillant aux côtés de son mari, suivant avec une précision méticuleuse ses cycles pour éviter une grossesse dont elle ne voulait pas pour l'instant. Changer son prénom de naissance... Quelle serait la prochaine étape ? Mais il a souri, bien sûr, car il aime quand ses yeux brillent avec cette intensité. Alors elle s'appellera Gna sous le chapiteau et elle continuera de faire parler les vieilles du clan, celles qui soupirent : *Le mariage, vraiment, ce n'est plus ce que c'était.*

Tony, en revanche, c'est une autre histoire. Il n'a pas les yeux qui brillent, du moins ils brillent d'un éclat différent. Il a changé de nom, a choisi un costume de scène et une nouvelle coiffure. Il porte une chevalière à la main gauche et un bracelet de cuir au poignet droit. Quelque chose s'est fermé sur son visage, s'est endurci. Jason dit que tout va bien, que rien n'a changé, mais Jason est jeune et manque de discernement. Alessio, lui, n'est pas dupe : Anders est la face sombre de Tony.

« Tu devrais cesser de boire », lui lance-t-il.

Mais Tony ne l'écoute plus vraiment. Il traîne avec Chavo désormais, le vieux Mirko, Freddy, tous les hommes du clan, les plus âgés, ceux dont la voix compte. Il s'est fait admettre dans ce cercle, sort en ville après chaque spectacle, laisse les plus jeunes sur le campement à leurs parties de tarot. Alessio voit bien qu'il suscite leur admiration. Louka, Aldo, Jason n'ont pas encore droit à leur propre numéro. Ils secondent les adultes, rongent leur frein. Tony, lui, sera bientôt seul dans l'arène, sous le chapiteau. Il progresse avec Asia. Chavo le chaperonne, le forge.

« Tu veux finir ivrogne comme l'éclaté ou quoi ? » assène Alessio avec irritation.

Cette fois, il sent qu'il fait mouche. Tony lui lance un regard noir en repoussant sa pinte. Quand quelques instants plus tard Alessio se lève et lui suggère de rentrer avec lui, Tony le suit.

« Allez, dors, repose-toi, demain on a une grosse journée. »

Alessio l'abandonne à la porte de sa caravane, où Jason dort déjà. Tony fait mine d'ouvrir les différents verrous. Il surveille du coin de l'œil la silhouette d'Alessio. Quand celui-ci est suffisamment loin, enveloppé par l'obscurité, Tony repart en arrière, bifurque après la roulotte de Chavo. Il marche difficilement. Il retourne là-bas, vacillant. Il ne peut s'en empêcher. Demain ils quitteront ce campement, ils prendront la route, ils mettront des kilomètres entre la parcelle de terre retournée et eux. Tony a noté le nom de la ville sur le cuir de son portefeuille pour pouvoir s'en souvenir toujours. *Claireville*. C'est là, derrière une discothèque désaffectée, dans un fouillis de végétation laissée à l'abandon, que repose le fœtus. Au pied d'un jeune hêtre.

Il n'a aucun mal à reconnaître le chemin, même ivre. Il utilise la lueur de son briquet pour se diriger. Il enjambe les herbes, écrase les brindilles, tasse les ronces. Devant le hêtre, qui n'est encore qu'une jeune pousse, il y a une pierre grise et plate. Chavo y a gravé une date au cutter. 24-05-1984. Une date de naissance et de mort. Il a disposé la pierre là au cas où Sabrina voudrait savoir, au cas où elle voudrait venir... Quand son corps et sa tête se seraient remis de l'épreuve. Mais Tony ne croit pas qu'elle soit venue. Chavo ne l'a jamais mentionné en tout cas. Ils n'en ont plus reparlé. Les images sont restées gravées dans l'esprit de Tony, aussi confuses que

terrifiantes : Chavo, qui avait oublié de prévoir une pelle ou un outil quelconque, creusant la terre à mains nues, s'aidant de branches et de pierres pour aller plus vite, s'épongeant le front. La délicatesse avec laquelle le padre a sorti le mouchoir de sa poche, l'a déposé là, au creux de la terre. Les larmes qu'il a refoulées et que Tony a vues briller. Puis le silence. Ce temps de recueillement. La prière que Chavo a récitée dans sa tête, les deux genoux dans les ronces, les doigts autour de son médaillon. Tony a détourné le regard quand le padre s'est mis à recouvrir le fœtus de terre. Depuis, cette image le hante chaque nuit, aussi ardemment que celle d'André sur le sol de la cuisine.

Ils sont repartis en silence, côte à côte, écoutant craquer le bois mort sous leurs pas. Ils n'en ont jamais parlé mais Tony a compris : en partageant ce moment avec lui, Chavo venait de sceller leur destin.

Tony trouve la pierre et s'agenouille devant. Il laisse mourir la flamme de son briquet. Au loin, une chouette hulule. Dans le silence de la nuit, loin du brouhaha du bar et de l'ivresse, il a du mal à chasser les idées morbides qui tournent dans sa tête, les visions cauchemardesques dans lesquelles il s'imagine déterrer le petit corps, l'amas de chair de quelques centimètres, un, deux, tout au plus. Il voudrait le voir. Savoir. Scruter ses traits grossiers, à peine humains. Il y pense sans cesse à ce fœtus, la nuit surtout. Ça le glace.

Il a envie d'enfouir son nez dans la chaleur du pelage d'Asia, renifler l'odeur suave de sa peau et celle plus boisée de la sciure qui colle à ses poils. Il veut sentir l'humidité de sa truffe et le contact râpeux de sa langue. Alors il regagne le campement et il ouvre sa cage. Elle veut faire quelques pas mais il l'enferme entre ses bras. Il la serre à lui faire mal, à la faire gémir, de plus en plus fort. Il la serre jusqu'à ce qu'elle parvienne à se libérer en lui griffant le visage. Elle l'observe dans la nuit, méfiante. Ses yeux sont deux faisceaux qui luisent dans l'obscurité. Tony passe ses doigts sur la balafre qui barre sa joue.

« Pourquoi ? Hein, pourquoi ? Je voulais juste te prendre dans mes bras... »

Ils ne se comprennent plus. Depuis le malheureux coup de fouet, quelque chose est brisé. Elle est sur ses gardes. Elle ne pense qu'à s'éloigner, chasser, mener sa propre vie, devenir libre. Elle est comme lui, avant, à

Chauvant, quand il voulait qu'André lui lâche la grappe, quand la présence de son paternel l'étouffait. Aujourd'hui il sait ce que devait ressentir André ! Il est devenu le pauvre type pathétique en manque d'amour.

Il guette le lever du soleil. Il a peu dormi, deux heures, trois tout au plus. Il surveille la roulotte de Chavo. La porte finira bien par s'ouvrir sur le padre, armé de son fouet, chaussé de ses bottes, qui lui dira : « Tu es déjà levé ? Bien. »

Il a pris l'habitude de voir Tony debout aux aurores mais il fait toujours mine de s'en étonner.

« Allez, les fauves nous attendent. »

Et Tony, bien qu'épuisé et pâle, le suivra avec empressement dans l'arène, car une fois qu'il sera face aux fauves, tous les sens en alerte, surveillant les arrières de Chavo, le reste s'évanouira. Il sera debout, le cœur battant, les muscles bandés, prêt à parer les coups. Plus rien d'autre n'existera.

La compagnie s'est installée au bord d'un fleuve. Quelques rares phares de voitures s'y reflètent quand le soleil se couche. La rive est sombre. Dans la nuit, seul le chapiteau luit faiblement. Il a été monté quelques heures plus tôt. Les gradins ne sont pas encore scellés. Il faudra terminer demain aux premières lueurs de l'aube. Dans les loges, vides et silencieuses, Tony se déplace tel un fauve, en silence, attrape une tenue sur un portant, un accessoire sur un autre. La source de lumière provient des néons au-dessus des miroirs des artistes, qui éclairent son corps uniquement vêtu d'un boxer. Tony se prépare à se transformer en Anders. C'est un des moments qu'il préfère désormais. Il sent la fièvre le gagner. Une certaine excitation aussi, comme avant, quand il guettait la braise de Sabrina ou qu'il l'attendait dans sa caravane. Sur le portant à roulettes, au milieu des vestes à paillettes ou à plumes, se trouve son costume à lui, celui qu'il a choisi un soir, tandis que Chavo patientait, une jambe repliée sur l'autre, dans le fauteuil des artistes : une veste longue, noire, en velours chatoyant, qui lui rappelle le pelage des fauves. Elle est rehaussée d'épaulettes et de manchettes en cuir. Il la porte sur un jean usé, troué aux genoux, qui est devenu sa marque de fabrique. Ses bottines santiags en cuir patiné complètent sa tenue.

Il a hésité à agrémenter son look d'un bandana rouge, un de ceux que Renaud portait toujours autour du cou, mais il y a renoncé. Il a choisi un bracelet en cuir et une chevalière en argent qu'il passe à son annulaire gauche. André en avait une aussi, que Tony aimait admirer. Elle représentait une tête de loup. Elle étincelait quand il tapait du poing sur la table ou quand il levait le coude au Désœuvré. Tony la craignait quand la gifle partait. Elle lui faisait plus mal que la main lancée à toute vitesse. La chevalière qu'il a glissée à son doigt est estampillée de la croix des Templiers. Peut-être que cela le protégera, il veut y croire. Il a besoin de grigris, maintenant qu'il ne reçoit plus la bénédiction de Sabrina. Elle a cessé de protéger Chavo également. Depuis cette nuit funèbre où elle a perdu son enfant, elle s'est recluse dans sa roulotte et n'en est plus ressortie. Ou en de très rares occasions. Chavo fait désormais sa prière seul, les doigts crispés autour du médaillon de saint Michel.

Dans les loges vides, Tony enfle sa tenue, lisse sa veste en velours, replace le col de la chemise noire qu'il porte en dessous. Puis il se plante devant le miroir, satisfait. Il lui manque cependant une dernière touche pour devenir tout à fait Anders, Anders le dompteur de la panthère nébuleuse...

Il s'installe dans le fauteuil qui fait face à la table de maquillage, attrape le pot de cire coiffante. Il plonge les doigts dans la matière froide, qui dégage une odeur forte et mentholée. Des effluves semblables à ceux de l'onguent qu'utilisait Sabrina pour soigner sa phalange. Il étale la cire sur ses cheveux, qu'il plaque en arrière. Il passe et repasse ses doigts sur sa chevelure pour que rien ne dépasse. Puis il recule au fond de son fauteuil pour admirer le résultat. Ainsi coiffé, avec ses cheveux gominés, il ressemble étrangement à Chavo. Jason lui en a fait la remarque. Alessio aussi. Les yeux fixés sur son reflet, Tony fait bouger ses doigts. La chevalière étincelle. Anders est là, le regard plus affirmé que Tony, les mâchoires plus contractées, les traits du visage plus anguleux. Une déclinaison de Chavo. Une réminiscence d'André. Tony contemple son reflet, satisfait.

Il fait cela une fois par semaine : il entraîne Asia dans le chapiteau vide, en conditions presque réelles. S'il n'y a ni foule, ni brouhaha, ni odeurs étrangères pour déranger la panthère, elle commence à s'habituer à la piste du cirque, aux éclairages agressifs qui balayent l'arène et les gradins, et à la musique qui émane des baffles. Au début, ça n'a pas été évident. Asia est

restée terrée dans un coin de la piste, repliée sur elle-même, crachant dès que Tony l'approchait. Mais désormais elle grimpe sur son pilier et marche en équilibre sur les deux cordes sans se troubler. Bien sûr, il y a des bons et des mauvais jours. Des ratés. Des heures d'obstination sans résultat. De la frustration et de la colère que Tony s'efforce d'encaisser. Il n'y parvient pas toujours. Quand Chavo est là, il se contient, il met fin à l'exercice et rentre Asia pour la nuit. Lorsqu'il est seul, comme ce soir sous le chapiteau, il peut se montrer buté et sortir le fouet. Il ne la frappe jamais, non, mais il lui fait comprendre qu'il pourrait. Il fait siffler les lanières à quelques centimètres de ses oreilles et ce simple bruit la heurte, la rend plus coopérative. Elle termine son exercice en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, se réfugie sur la plateforme et le regarde avec reproche. Il a appris à décrypter les accusations muettes dans ses yeux dorés. Mais il ne faiblit pas. Il ne peut pas faiblir. Il est un dompteur. Quand le fouet claque, quand le cuir frôle le pelage, c'est toujours Tony que cela fait le plus souffrir, du moins le croit-il. Il encaisse mal la culpabilité.

« Si tu arrêtais de faire ta tête de mule, on n'aurait pas à en arriver là. Moi aussi je veux aller me coucher, qu'est-ce que tu crois ? Le plus vite sera le mieux. La prochaine fois, obéis du premier coup et on ne se fâchera pas. »

S'il essaie de la prendre dans ses bras après un accès de colère, il récolte un coup de patte, un sifflement mauvais. Alors il la laisse boudier quelques instants. Elle finit par se lasser, par se laisser approcher. Elle n'a pas le choix, elle n'a plus que lui désormais. Terrée dans sa roulotte, calfeutrée dans son chagrin, Sabrina, qui se prétendait une mère, l'a laissée tomber. Oubliée. André avait prévenu Tony pourtant : *Ne fais jamais confiance à une femme, elles finissent toutes par te trahir*. Il avait raison.

Tony fait claquer son briquet et contemple son reflet dans le miroir surmonté de néons. La flamme baigne son visage d'ombres noires et rouges. Il se met à murmurer en agitant le briquet : « Joyeux anniversaire... Joyeux anniversaire... Joyeux an-ni-ver-saiiiiire, Tony... Joyeux anniversaire, p'tit con ! »

Il étouffe la flamme dans sa paume, grimace. Cela faisait longtemps. La brûlure, le désir... Fini. Il secoue la main, souffle dessus, fixe son reflet, son visage dur. Dix-huit ans. Il a dix-huit ans aujourd'hui et c'est plus fort que lui, il ne peut s'empêcher de penser à son paternel. *Quand t'auras ta*

majorité, je t'offrirai mon Alfa verte. C'était quelque chose, son Alfa verte, ils en avaient vécu des choses, avec. Tony a du mal à respirer, mal à la poitrine. Personne ne sait qu'il fête son anniversaire ce soir. Qu'il a atteint sa majorité. Ni Jason ni Alessio. Personne. Il le fête tout seul cette nuit, sous ce chapiteau. Pas tout à fait seul. Il a Asia. Il se lève de son fauteuil. Ce n'est pas le moment de penser à André. La panthère l'attend là-bas. Ils vont travailler une heure ou deux. Une seule si elle est docile. Deux s'il faut s'énerver. Ensuite ils iront se coucher. Il vérifie une dernière fois son reflet dans le miroir sur pied, hoche la tête, satisfait.

Les talons de ses santiags claquent quand il pénètre dans l'arène au centre du chapiteau. Asia, occupée à faire sa toilette, lève le museau vers lui.

« Viens, ma douce. »

Il fait claquer sa langue doucement. Elle approche sans se presser, s'arrêtant à plusieurs reprises pour terminer de se laver une oreille. Elle frôle ses mollets, dessine un ballet autour de lui. Il se laisse tomber en tailleur. Dix-huit ans... Il entend la voix d'André, son intonation amusée. *Dix-huit ans, gamin ! Ça ne me rajeunit pas !* Tony sourit, et ce sourire lui fait mal. Il se sent triste. Pourquoi ça remonte, ce soir, la voix d'André et les souvenirs ? Asia vient s'installer au creux de ses jambes, cherchant sa chaleur, et c'est exactement ce dont il a besoin. Les projecteurs du cirque diffusent un halo rougeâtre. Tony aimerait s'allonger à même la piste, oublier le travail pour ce soir, garder Asia contre sa poitrine et s'endormir avec elle. Sa chevalière brille tandis que sa main parcourt le dos de sa panthère, et cet éclat si bref, si intense, le ramène malgré lui dans la cuisine de son père, le soir où il lui a ôté la vie.

Comment en était-il arrivé là ? Il revenait de la supérette. Sa lèvre éclatée. Son entrejambe broyé par le salaud de beau-père de Justine : *Tu sais ce qu'il a fait, ce gros porc ?* Sa rage. La porte d'entrée avait tapé violemment contre le mur.

« André ! »

Le visage de Justine gravé au fer rouge dans son esprit. Impossible à effacer. La grappe de fleurs écarlates sur la pommette gauche... Sa Justine, défigurée.

Il l'a bloquée contre le plan de travail, avec sa sale bite de pervers contre son dos !

André dans la cuisine, devant un verre de vin. La table pas débarrassée. L'assiette sale, mal saucée. Le pain émietté. Comme si tout était normal. Comme s'il ne venait pas d'essayer de violer la petite amie de son fils ! Tony avait envoyé promener le verre d'un coup sec. Le vin par terre et les débris partout. La hargne au-dedans. André soulevé de sa chaise de force. Pris au collet. Tony crachant à son visage, de la salive mêlée de sang : « Qu'est-ce que t'as fait ? Qu'est-ce que tu lui as fait, putain ? »

André clignant des paupières sur ses yeux vitreux, l'incompréhension puis la lueur dans l'iris.

« À Justine ? »

Les doigts de Tony s'étaient mis à le serrer plus fort au cou. Il pouvait le tuer. L'étrangler. Il s'était senti capable de le faire à cet instant précis. L'asphyxier. Lui briser la trachée. André essayait de parler mais n'y parvenait plus. Tony l'avait relâché. Il avait le tournis. Sa propre violence le sidérait.

« Elle l'a mérité ! » avait hurlé André en reprenant son souffle.

Nul remords, nulle culpabilité sur son visage. Juste de la haine. Une haine impossible à assouvir. Et la paupière qui tressautait de violence mal contenue.

« Il fallait bien la faire taire, cette petite salope ! Tu sais ce qu'elle racontait ? »

Tony l'avait laissé retomber au sol. Il postillonnait. Il était ivre, mauvais.

« Elle était au téléphone avec une copine. La garce croyait que je n'étais pas là ! »

André reprenait de l'ascendant, redressait ses épaules et Tony ne voulait pas lui laisser cette opportunité.

« Arrête de m'embrouiller ! Tu as essayé de la toucher !

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Tu as voulu la violer et comme elle se laissait pas faire tu l'as cognée ! »

Tony s'était avancé, prêt à le pousser contre le plan de travail, mais André avait gardé quelques réflexes malgré l'alcool qui coulait dans ses veines. Il l'avait renvoyé dans les cordes, contre la table de la cuisine.

« Jamais j'aurais touché à ta blonde ! T'es con ou quoi ? »

Tony s'était réceptionné comme il le pouvait, les bras au milieu des restes du repas, un peu sonné.

« C'est pas ce qu'elle a dit !

– Ah ouais ? Elle a vraiment raconté ce qui s'était passé ? T'es sûr de ça ? »

Et Tony n'aimait pas ça, mais André était en train de semer les graines du doute dans son esprit. Il essayait de se rappeler. Justine, tête baissée, retirée derrière son rideau de cheveux, muette.

« Son beau-père l'a dit ! »

André avait ricané, révélant son chicot prêt à tomber, gris, presque noir. Tony ne voyait que ça : sa laideur.

« Il était avec nous, son beau-père ?

– Arrête ça ! »

André s'était retourné sans rien répondre. Il avait enjambé les éclats de verre, avait ouvert un placard, sorti un nouveau verre, puis il s'était mis à le remplir avec une tranquillité déconcertante.

« Tu l'as massacrée.

– Il fallait bien que je lave ton honneur, espèce de petite lopette !

– Quoi ? Quel honneur ? De quoi tu parles ?

– *Bande-mou*, voilà comment elle t'appelait au téléphone, *bande-mou* ! »

André pointait un doigt accusateur dans sa direction, son verre d'alcool dans l'autre main. Il s'était lancé dans une imitation de Justine à la voix criarde et ridicule : « *Ah non, bande-mou n'est pas là, il est au boulot. J'étais dans le canapé, dans le salon à côté, mais elle, elle avait déroulé le fil du téléphone jusqu'à la cuisine pour discuter tranquillement. Elle ne m'avait pas vu. Alors je me suis approché. J'étais pas sûr d'avoir bien entendu. Mais là elle l'a répété encore : Bande-mou, Tony-bande-mou. Elle s'est mise à rire avec sa copine et l'autre devait lui dire : T'exagères ! Mais Justine était lancée, fière d'elle. Elle a continué : Oh non j'exagère pas. J'ai jamais vu ça, un type pareil...* La suite, j'aimerais mieux pas te la raconter, crois-moi, parce qu'elle est pas flatteuse, même pour moi.

– Je te crois pas ! »

La voix de Tony tremblait. André avait ri de nouveau, puis bu une gorgée qui avait semblé le requinquer. Il avait donc poursuivi, reprenant du nerf et de l'élan : « Elle a dit que t'étais un pauvre puceau pas foutu de bander, qu'elle avait tout essayé pour te donner un peu de virilité mais que c'était peine perdue. Tu devais pas aimer ça. Pas comme ça.

– Arrête ! Ferme-la !

– Peut-être par-derrière, peut-être que tu avais besoin de te faire prendre par-derrière, qu'elle disait. Ouais, par un gros barbu, si tu vois ce que je veux dire. Et elle riait dans le combiné.

– Tu mens !

– Sous mon toit, sous mon propre toit... Elle disait que tu étais sans doute un pédé refoulé !

– Je suis pas une pédale ! s'était écrié Tony avec colère.

– Va savoir !

– Je suis pas une pédale ! » avait-il hurlé plus fort encore.

Un rictus était apparu sur le visage d'André. Comme s'il n'attendait que cela au fond, l'entendre affirmer haut et fort sa virilité.

« Elle l'a pas volé, gamin, je te jure ! Elle méritait au moins tout ça, cette sale petite pute ! J'aurais même dû lui casser l'autre pommette, crois-moi ! Je pouvais pas la laisser raconter ces conneries sur toi ! Alors je l'ai attrapée par les cheveux et j'ai tiré sa tête en arrière comme ça. »

André avait posé son verre sur le plan de travail pour lui mimer l'action : son poing qui saisissait une queue-de-cheval imaginaire et tirait en arrière.

« Je lui ai demandé de répéter ce qu'elle avait dit sur toi. Ah, ça, elle faisait moins la maligne. Elle s'est mise à perdre ses mots, elle bafouillait. Je la tenais toujours comme ça. Ça lui faisait mal, je voyais bien. Elle commençait à chouiner, la pauvre petite chérie, et à dire que j'avais mal compris, que c'était un malentendu, qu'il fallait que je la lâche et que je la laisse partir. »

Il fixait le visage imaginaire de Justine et resserrait sa poigne autour des cheveux, tirait encore davantage la tête en arrière.

« Alors je l'ai levée de sa chaise et je lui ai demandé de répéter, si mon fils était vraiment un pédé. Et fallait la voir, gamin, fallait voir ce spectacle, ça valait le détour ! Elle avait les larmes qui coulaient partout, la morve au nez, et bien sûr que non, bien sûr que ce n'était pas vrai, elle avait dit ça comme ça ! »

André tirait la Justine invisible par les cheveux jusqu'au plan de travail, les traits durs, la mâchoire contractée mais l'œil éclairé d'une lueur.

« Mon gamin est pas une putain de pédale ! Voilà ce que je lui ai dit ! Et... »

Il avait abattu brutalement son poing contre le plan de travail carrelé. La chevalière avait claqué, produisant un bruit métallique. Et Tony avait

compris que c'était la tête de Justine qui venait de s'écraser contre la mosaïque.

« Elle suppliait, mais je pouvais pas la laisser partir comme ça, tu comprends, je pouvais pas la laisser raconter partout que mon fils était une tantouze ! Il fallait lui donner une leçon pour lui passer l'envie d'ouvrir sa bouche de salope ! Alors je lui ai relevé la tête... »

André avait haussé son poing censé contenir les cheveux de Justine. Il fixait son visage imaginaire, un rictus sur les lèvres, cette lueur toujours allumée dans les yeux.

« Et je l'ai cognée encore. Comme ça. Regarde, gamin, comme ça ! »

André s'était mis à cogner, encore, et Tony entrevoyait le visage délicat de Justine éclaboussé de sang, il entendait l'os de sa pommette produire des craquements sinistres et les sanglots étouffés dans sa gorge.

« Arrête ! s'était-il mis à hurler. Arrête ça tout de suite ! »

Il n'en pouvait plus. Il fallait que ça cesse. Mais le poing d'André continuait d'écraser le visage de Justine avec acharnement, le massacrait avec application, et Tony avait compris que la lueur dans son regard, c'était du vice, et qu'il fallait que ça prenne fin.

« Arrête ça tout de suite, t'es complètement malade, ma parole ! »

Il avait frappé comme jamais, visé en pleine tempe, et André avait basculé. Aucune chance. Il n'avait aucune chance de se relever de ce coup-là car Tony y avait mis toute sa puissance. Anéantir la violence par la violence.

Sous le chapiteau vide, Asia se laisse aller entre ses bras. C'est rare, si rare. Tony ferme les yeux. Parfois, quand il lève le fouet sur elle, submergé par une rage dont il ne comprend pas l'origine, il réalise qu'il est capable du même emportement maladif que son père, et cela l'effraie.

« Je te demande pardon. Je suis pas toujours tendre... », murmure-t-il.

Asia ouvre une paupière, qu'elle referme aussitôt. Tony ravale une bile acide. Il repense aux mots que son père a prononcés, quand il était à terre. *Si je t'attrape...* L'hématome devait commencer à se former dans son cerveau. La colère cédait la place à l'incompréhension. À la sidération. *Mais gamin... j'ai fait ça pour toi...*

Et c'est exactement ce qu'il dit à Asia, quand il la rentre dans sa cage, obstiné, colérique : *Enfin, tu ne comprends pas ? Je fais ça pour toi !*

Sabrina est là. Sortie de sa roulotte... Tony n'y croyait plus, avait cessé d'espérer. Son existence était presque devenue abstraite, appartenant au passé. Mais ce soir, au dîner, elle apparaît, se mêlant de nouveau à la civilisation. Ce n'est pas la Sabrina des grands soirs en robe de velours et aux yeux fardés. C'est une pâle copie, plus maigre encore qu'avant. Elle porte un caleçon beige et un tee-shirt large, noir, des claquettes en plastique. Ses cheveux emmêlés sont retenus par un bandeau abîmé. Ni bijoux ni maquillage. Elle semble sortir d'une longue convalescence qui lui laisse le visage marqué. Elle se glisse à la table des femmes, qui se penchent toutes vers elle, lui murmurent quelques mots, lui attrapent la main, caressent son poignet ou son épaule. Le cercle se referme autour d'elle, se soude. Aucun homme ne pénétrera jamais dans leur univers, n'entendra ces confidences qui se font à voix basse. Cela leur appartient. Fidji lui cède sa place au milieu du banc. Raquel se lève, va lui chercher une assiette. Carmen lui tend un verre de vin. Chavo l'a vue, lui aussi. Il lui adresse un discret signe du menton. Comme une approbation. Tony les regarde l'un et l'autre, qui reprennent leurs conversations chacun de leur côté, Chavo avec Pépé Loyal, Sabrina avec Carmen. Pensent-ils encore à Claireville ? Cette question le taraude. Claireville. Le fœtus dans un mouchoir. Le monticule de terre. Lui, il y pense chaque jour. Chaque nuit.

Elle, elle l'a peut-être déjà oublié, comme elle a tiré un trait sur Asia. Les femmes sont comme ça, l'avait averti André, elles aiment très fort mais ça ne dure jamais. Elles ont la mémoire courte. Ni honneur ni loyauté.

« Peut-être qu'on pourrait partir », a-t-elle dit un jour.

Elle était enceinte quand elle a prononcé ces mots. Et alors les choses s'éclaircissent autrement. Ce n'était pas juste une idée en l'air, la suggestion un peu folle d'une fugue. C'était un autre projet. Partir avec lui, avec Asia et ce bébé qu'elle avait dans le ventre. C'était hier. Il n'avait pas relevé. N'avait aucune envie de quitter ses fauves, Chavo et la compagnie. Elle n'en avait plus parlé. Ou alors si... Une fois, à demi-mot. Leur dernière entrevue avant

le drame. « Je peux deviner avec certitude quel genre d'homme tu deviendras si tu restes ici. » Était-ce une dernière tentative pour le convaincre ? Elle lui en voulait tant ce soir-là. Et lui qui se bagarrait, sur la défensive...

Il pleut à verse. Une pluie de printemps, abondante. Le fleuve gronde. Sa surface est agitée de plis et de remous. Tony fixe les reflets des phares dans l'eau boueuse. Sous le barnum, des voix retentissent. Chavo s'entretient des affaires courantes avec Mirko et Pépé Loyal. Les jeunes – Jason, Louka, Aldo – sont partis se promener le long de la berge. Plus loin, il y a un renforcement, un abri où ils peuvent s'asseoir pour refaire le monde en jetant des cailloux dans l'eau. Tony a refusé de les accompagner. Il reste debout sous la pluie, les yeux perdus dans les flots. Il attend. Elle finit par quitter le barnum. Seule. Elle se protège la tête de la paume de ses mains, rejoint sa roulotte d'un pas rapide. La porte se referme derrière elle. Elle allume, puis tire les rideaux. Tony suit la berge sur quelques pas, s'avance sous le couvert des arbres. Arrivé près de la roulotte, il se courbe en deux, sa capuche rabattue sur la tête. Il colle son oreille à la cloison, attend, le souffle suspendu. Sa chevalière brille sous la lueur de la pleine lune. Il entend des casseroles qui s'entrechoquent, une porte de placard qu'on ferme, puis plus rien. Il croit voir passer une ombre, s'aplatit au sol sans réfléchir, constate que ce n'était qu'une branche agitée par le vent. Il étouffe un juron entre ses dents serrées, se redresse, le pantalon trempé. Il est ridicule, déteste la sensation du jean collant à sa peau, mais il reste. Il écoute. Il veut l'entendre vivre. Une petite radio grésille. Tony reconnaît la voix de Sheila.

Plus tard dans la nuit, le vent se lève. Tony réalise qu'il tremble, que ses dents claquent. Il est glacé jusqu'aux os. La radio s'est tue. Les lumières sont éteintes.

Les loges grouillent de monde et d'agitation. Les artistes qui ont terminé leur numéro se démaquillent et se changent. Les fildeféristes retirent leurs justaucorps derrière les paravents. Bisha les raccroche sur des cintres. Joseph essuie la suie qui macule son visage et son torse. Jason, en tenue d'écuyer, croque dans une pomme. Il mange dès qu'il est nerveux. Là-bas sur la piste, le vieux Mirko lance des couteaux, qui frôlent sa fille

immobilisée contre un décor cartonné représentant un arbre. Avant, c'était son épouse qui prenait la pose pendant des heures, mais elle a décidé que c'en était assez, à soixante-dix ans. C'est donc sa fille qui s'y colle, avec une moue craintive. Le numéro suivant sera celui des deux frères écuyers, celui qui clôturera toujours le spectacle.

« Tu devrais te préparer », fait remarquer Chavo à Tony en vidant une bouteille d'eau.

Il a le front luisant. Sa tenue de dompteur est trempée de sueur. Tony et lui ont quitté l'arène il y a quelques instants. Les fauves sont rentrés, Matelo est en train de les nourrir, Tony ne peut pas s'en occuper ce soir. Il regagnera la piste en fin de spectacle, sous les traits d'Anders, pour présenter au public sa panthère nébuleuse. Rien n'a été annoncé. Ce sera une surprise, aussi bien pour les spectateurs que pour le clan Pulko. Chavo a tenu à garder cela secret.

« Personne ne t'attend ce soir. Ni Pépé Loyal ni le public, alors il n'y a aucune pression. Tu t'amuses et tu fais ce que tu peux. Ton numéro est un bonus, un simple bonus. Compris ? »

Et Tony a apprécié l'intention. S'il échoue, personne ne s'en formalisera. Il restera pour le public le plaisir d'avoir pu assister à ce supplément de show et d'avoir pu apercevoir une panthère nébuleuse. C'est en tout cas ce qu'il se répète quand il sent l'appréhension le gagner. *Rien qu'un bonus.* Asia ne s'est jamais retrouvée sous un chapiteau peuplé. Et ce soir il est comble, empli d'odeurs, de vêtements aux couleurs variées, de reflets de bijoux, de chuchotements, de toux, d'acclamations. Ce sera un exploit en soi si elle sort de sa cage.

Tony attrape la tenue que Bisha lui tend et passe derrière le paravent pour l'enfiler. Sabrina était à la billetterie ce soir. En tenue de gala froissée, mal fardée, elle jouait les rabatteuses mais le cœur n'y était pas. Quelque chose sur son visage était éteint. Hier, à la radio, elle a écouté « Memory », de Barbara Streisand, et Tony a senti sa gorge se nouer. Il s'est demandé si elle pleurerait, là-dedans, seule. Il a hésité à toquer mais il ne l'a pas fait.

Il retourne se planter devant le miroir sur pied, lisse le velours de sa veste, passe une main dans ses cheveux qu'il porte désormais gominés même en dehors de l'arène. Bisha finit de cirer ses santiags.

« Voilà », dit-elle en les lui tendant.

Renversé dans un des fauteuils de la loge, Chavo fait tourner un cigare entre ses doigts. Tony enfle les bottes puis le bracelet en cuir. Il attrape son fouet, qu'il fixe à la petite accroche qu'il a fait fabriquer à sa ceinture. L'œuvre de Bisha. Elle a des doigts de fée, est efficace et consciencieuse. Il se plante de nouveau face au miroir, constate avec soulagement qu'Anders est de retour. Et alors, c'est comme si un poids quittait ses épaules. Anders est confiant et serein. Il ne s'embarrasse pas du souvenir d'André, ni des réminiscences d'une nuit funeste à l'arrière d'une discothèque désaffectée. Anders ne guette pas Sabrina le jour, ne la suit pas la nuit en espérant l'entendre marcher sur le sol de sa roulotte. Anders est un dompteur. Il n'existe que dans l'arène, où il règne en maître.

« Tu vas être prêt ? demande Chavo.

– Je suis prêt. »

Bisha retire une bouloche sur sa veste, lui sourit.

Tony s'isole auprès d'Asia. Ce sera son tour dans une poignée de secondes. Il plonge les doigts dans sa fourrure, cherche un peu de tendresse dans ses yeux dorés, embrasse sa truffe.

« À nous deux. »

Les paupières de la panthère nébuleuse clignent lentement. Tony passe une main dans son cou, sous son menton, il la gratte là, la regarde s'apaiser.

« On va faire ce qu'on peut, d'accord ? »

Il se tient dans le petit tunnel qui mène à la piste, Asia perchée sur ses épaules. Dans son micro, Pépé Loyal annonce la parade finale, le dernier tour de piste de tous les artistes pour saluer le public, mais Chavo arrive à petites foulées, l'interrompt poliment, lui prend le micro des mains. Un silence intrigué se fait dans les gradins.

« Bonsoir mesdames et messieurs, bonsoir les enfants. Il y a un petit changement de programme ce soir. Une surprise... »

Tony se dévisse le cou pour essayer d'apercevoir des visages dans le public, des réactions. Il ne distingue que des ombres.

« Vous n'en verrez nulle part ailleurs. Elle est le seul spécimen en France. Le seul spécimen en Europe. Nous avons la chance de l'avoir ici, au cirque Pulko... »

Pépé Loyal peine à avaler ce coup-là. Il fixe Chavo avec contrariété, se retient pour ne pas récupérer son micro et reprendre le contrôle.

« J'ai l'honneur de vous présenter ce soir Asia, notre panthère nébuleuse, accompagnée de son jeune dresseur, Anders ! »

À la régie, quelqu'un lance un roulement de tambour. Dans le public, les gens se redressent sur leurs bancs. Quelques applaudissements timides résonnent.

Chavo se tourne vers Tony, qu'il sait caché dans le tunnel des artistes. Il lui adresse un bref signe du menton et Tony, prenant une courte inspiration, s'élance, le cœur battant à tout rompre. Il songe furtivement aux fauves qu'on envoie dans le tunnel d'entrée en les brusquant à coups de bâton s'ils renâclent. Ces fauves qu'on force à quitter le confort et le calme de leur cage pour être jetés en pâture en pleine lumière, cernés d'une foule bruyante, intimidante, voire carrément effrayante. Ce soir, Tony se sent un peu plus proche d'eux. Il débouche sur la piste, entend vaguement les applaudissements qui résonnent. La panthère se raidit sur ses épaules. Lui-même est obligé de placer une main au-dessus de ses yeux pour faire face à un projecteur particulièrement agressif.

Chavo court en régie. La musique est lancée. Tony sort son fouet de sa ceinture, tapote du bout des lanières le premier tabouret et fait claquer sa langue.

« Allez ma jolie. Allez ma fille, viens ici. »

Chavo a fait passer le mot aux régisseurs : les lumières faiblissent. La piste est baignée d'une lueur tamisée, chaude, tandis que les gradins se retrouvent plongés dans la pénombre la plus totale. On ne distingue plus rien. Plus de visages, plus de silhouettes, rien. Ils pourraient être seuls au monde ici, comme à l'entraînement, s'il n'y avait cette excitation qui se propage. Tony réitère son geste, tapotant le tabouret : « Allez, viens là, saute ! »

Il la caresse tout en se montrant plus ferme : « *Jump ! Asia, jump !* »

Elle rétracte ses griffes, ce qui est un bon signe. Il poursuit, de plus en plus rapidement : « *Jump ! Jump, go !* »

Et avec un soulagement indicible, il la sent bondir de ses épaules au tabouret.

« *Good girl !* »

Il faut la ferrer, l'empêcher de penser, d'hésiter maintenant. Il rallie le tabouret suivant, crie, couvrant la musique : « *Here !* »

L'enchaînement est familier à Asia. Les heures d'entraînement ont créé des automatismes. Elle saute, anticipe le prochain bond. Tony fonce, ordonne, transpire à grosses gouttes. Il n'en revient pas de sa veine. Une telle facilité, devant un chapiteau plein... La chance du débutant, probablement. Asia achève sa folle course au sommet de la pyramide, et Tony ne laisse pas au public l'occasion d'applaudir, de créer de la diversion, il saisit le plumeau télescopique, qu'il tend au-dessus du museau d'Asia. Celle-ci se dresse avec la même docilité dont elle a fait preuve plus tôt. Il la fait jouer quelques instants, grogner, donner des coups de griffe, s'impatienter. Puis il la laisse saisir sa proie au vol en poussant un cri bestial. Les plumes volent. Le public applaudit. Tony essuie un filet de sueur qui coule dans sa nuque. Il a un sourire frémissant aux lèvres. Un sourire incrédule. Il doit rêver, c'est forcément un rêve...

Le plus difficile arrive pourtant. Tony prend quelques secondes pour récupérer. Il félicite Asia, redescendue de sa pyramide, lui lance un morceau de viande qu'elle attrape au vol. Quelques rires jaillissent du public.

« Finissons en beauté, d'accord ? »

La panthère ne regarde que lui. Ses yeux le cherchent, s'accrochent à lui. Ses oreilles s'inclinent en entendant le moindre de ses chuchotements. Il n'a jamais pris conscience de l'intensité de ce lien avant ce soir. Et cela le trouble.

« *Let's go !* »

Tony se place devant son pilier. Ils travaillent toujours ainsi : lui escalade celui de gauche, elle celui de droite. Ils grimpent de concert. Tony entend les murmures étonnés du public. Asia est plus vive, plus agile, elle se hisse à une vitesse impressionnante, l'attend déjà sur sa plateforme quand il arrive, essoufflé. Il perçoit les rumeurs dans les gradins. Devine les yeux qui s'arrondissent. *Les cordes... une traversée ?* Il sent la tension qui enfle, plane au-dessus des gradins, s'élève sous la toile du chapiteau, les enveloppe. *Je vais le faire.* Il se gorge de cette attente. À cet instant précis, il la ressent comme une énergie qui le pousse à se dépasser. Il s'ancre dans les prunelles dorées de la panthère.

« Allez, ma fille. Allez... »

Il s'accroupit, dépose le fouet sur la plateforme comme pour s'en débarrasser. Il ne regarde qu'elle. Murmure : « *Come. Come on, Asia.* »

La panthère hésite. *Elle va abdiquer. Oui. Elle va redescendre. Tout cela est trop facile.* Tony la supplie en silence. Il prie saint Michel. Invoque l'aide de Sabrina, qui doit fumer, indifférente à ce qui se joue ici. Asia pose deux pattes sur les cordes. Tony se pince, fort, à s'en faire des bleus. *Elle va le faire.* Les cordes frémissent à peine. Asia aplatit son corps au maximum, avance à tâtons, dépose une troisième puis une quatrième patte. Elle cherche son équilibre, le trouve sans trop de problème. Elle se met à progresser lentement, courageusement. Des mots prononcés par Sabrina reviennent dans la tête de Tony : *Cela arrive, parfois... les miracles... Ils se produisent sans qu'on sache très bien pourquoi.* Et c'est ce qui arrive. Un miracle. Cela n'est pas autre chose. Asia, qui rechigne pendant l'entraînement, recule, s'agace d'un ordre trop sec, s'effraie d'une simple toux, cette même Asia est en train d'éblouir une foule de spectateurs sans ciller.

Soudain elle est là, devant lui, sur la plateforme. Il la prend dans ses bras, la lève en direction de la foule toujours invisible. Dans les baffles, la voix de Chavo résonne, vibrante, tonitruante : « Il l'a fait ! Un exploit mondial ! Anders et sa panthère nébuleuse ! Vous pouvez les applaudir bien fort ! »

C'est la dernière chose que Tony entend avant que les applaudissements n'emplissent le chapiteau. Les projecteurs tournoient. Un faisceau blanc les inonde, Asia et lui. D'autres spots éclairent la foule, qui redevient une réalité. Tony voit des spectateurs se lever, frapper dans leurs mains. Il entend des sifflements, des acclamations. Asia, effrayée par tout ce bruit, se réfugie autour de son cou, plante ses griffes dans sa peau.

« Tout va bien. C'est fini. On a réussi. »

Il la caresse, tente de l'apaiser. À travers le pelage, il sent son cœur qui bat à toute vitesse. Il faudrait descendre, la reconduire dans sa cage, au calme, à l'arrière du chapiteau. Mais il ne peut se résoudre à quitter la lumière tout de suite. N'en a aucune envie. Il reste perché là-haut, à cinq mètres au-dessus du sol, avec cette chaleur diffuse dans la poitrine et cette émotion dans la gorge. Là-haut, devant ces centaines de paires d'yeux braquées sur lui et les applaudissements qui ne faiblissent pas, et Chavo qui le fixe en souriant, plus rien n'a d'importance. Tout est réparé. Claireville, Sabrina, André. Cet amour-là, qu'il reçoit les bras écartés, cet amour-là est capable de tout réparer.

Le campement est en effervescence. Chavo a sorti les bouteilles de liqueur de mirabelle. Les dernières. Bientôt, à la fin de l'été, les hommes cueilleront de nouveaux fruits gorgés de soleil et Chavo pourra reconstituer ses stocks. Jason et Louka, les joues rouges, tentent de masquer leur ivresse sans grand succès. Ils parlent en même temps, ne s'écoutent pas, butent sur les mots. Fidji s'exprime avec de larges mouvements de bras, rit aux éclats. Alessio a défait deux boutons de sa chemise. Au bout de la table, célébré en roi, Tony raconte encore et encore sa représentation, l'émotion vécue là-haut. Il a les yeux brillants. Chavo l'observe, plus loin, amusé. À sa gauche, Pépé Loyal, le visage rosi par la liqueur, semble lui avoir pardonné ce coup de Trafalgar.

Tony, que les regards des plus jeunes, posés sur lui, enhardissent, est en train de déclarer : « Je crois qu'Asia l'a ressentie, elle aussi, cette énergie qui monte du public. Cette espèce de... tension... de force... L'adrénaline du spectacle ! Asia l'a ressentie, comme moi ! C'est ça qui lui a fait pousser des ailes ! »

Matelo renifle, termine son verre d'une traite. Tony croit percevoir une lueur de sarcasme dans ses yeux.

« Quoi ? T'es jaloux, l'éclopé, voilà tout ! »

Il le dit sans animosité. Rien ne peut réellement ternir sa joie ce soir.

« Non, mon gars... Enfin peut-être un peu, si. C'était un beau spectacle. T'as assuré. »

Tony le remercie d'un hochement de tête. Plus loin, à table, Fidji, emportée par l'allégresse, s'exclame : « À quand mon tour ? Mon numéro ? »

Alessio tire gentiment sur sa manche pour l'inciter à baisser d'un ton. Louka, bégayant, réplique : « Ouais, à quand ton tour ? Alessio, tu ne nous présentes pas ta cavalière ? »

Tony laisse son regard se perdre sous le barnum. Sabrina n'est pas là. Elle a fait une brève apparition, a murmuré quelques mots à l'oreille de Chavo avant de s'éclipser. Sait-elle ? A-t-elle eu vent de l'exploit de Tony et de sa fille ? Il ne s'est pas contenté de sauver Asia. Ce soir, il a fait d'elle une reine. Bientôt, le pays entier ne parlera que d'elle et Sabrina ne pourra pas lui en vouloir longtemps.

La jambe de bois de Matelo vient buter contre son tibia. Tony sursaute. L'autre le fixe, semble vouloir lui dire quelque chose.

« Quoi ? »

Matelo se penche par-dessus la table pour parler sans être entendu des autres : « Tu as fait quoi ?

– Pardon ?

– Pour parvenir à ce résultat. Tu as fait quoi à Asia ?

– Rien... »

Matelo le fixe étrangement, comme s'il ne le croyait pas.

« J'ai entendu des rumeurs à propos de dompteurs qui droguaient leurs fauves avant le numéro pour les rendre plus dociles.

– T'es con ou quoi ? Comment elle aurait pu traverser les cordes en étant droguée ?

– Je ne sais pas, je te demande, c'est tout. »

Tony cherche son verre, s'en empare et avale une longue gorgée.

« Peut-être que t'avais tort, répond-il avec dureté. Et que Chavo avait raison avec ses discours idiots : *Amour et patience*. Asia a été parfaite ce soir. Elle me fixait et il y avait ce fil invisible entre nous. Ce lien puissant, la confiance dont Chavo parle sans cesse. La confiance qui donne envie à l'animal de travailler, d'obéir. »

Matelo émet un ricanement.

« Ce qui s'est passé ce soir, ça s'appelle autrement.

– Ah ouais ?

– Ouais, ça s'appelle un coup de bol. Ou la chance du débutant. Profites-en, ça ne se reproduira pas deux fois.

– On verra.

– Ouais, on verra ! » renchérit Matelo.

Tony se détourne de lui, interpelle Jason : « Hé, tu me ressers ? »

Il ne veut pas que l'éclopé gâche d'une façon ou d'une autre cette soirée. Sa victoire. Il l'entend pourtant marmonner : « Le jour où tu redescendras de ton nuage, viens me voir, mon gars. »

Plus tard, alors que Tony est incapable d'aligner trois mots, une paume lourde et brûlante se pose sur son épaule. Il se retourne. Son sourire s'efface en découvrant Pépé Loyal, un air sévère sur le visage. Il repousse son verre comme pour le masquer. Précaution bien inutile, son ivresse transpire par tous les pores de sa peau.

« Viens ! »

Le vieux l'invite à le suivre d'un geste du menton. Tony se lève, manque de renverser sa chaise, la rattrape de justesse. Il emboîte le pas à Pépé Loyal, qui prend la direction de sa caravane. Chavo est soudain là, marchant à ses côtés. Tony ne l'a pas vu arriver.

« Qu'est-ce que... ? » demande-t-il.

Le padre lui sourit, ce qui le rassure un peu.

« Attends ici, le gadjo ! » ordonne le vieux en les plantant tous les deux devant son habitation.

Chavo regarde le fleuve qui court, un air serein sur le visage, les mains dans les poches de son pantalon. Tony aimerait lui demander ce qu'ils fichent ici, mais Chavo est absorbé par l'eau et Tony peine à formuler une phrase intelligible. Pépé Loyal est de retour, tenant entre ses mains noueuses un long bâton. *Il va me frapper*, songe Tony absurdement. Depuis qu'il travaille aux côtés de Chavo, tout ce qui ressemble de près ou de loin à un bâton est devenu pour lui un outil servant à guider ou à punir.

« C'était celui de Mario, constate Chavo en faisant tourner le bâton entre ses mains.

– Et c'est le tien », ajoute le vieux.

Chavo pousse un soupir mélancolique. Pépé se racle la gorge, récupère le semblant de canne des mains de Chavo, le caresse quelques instants, songeur. Tony sursaute quand le vieux brandit le bâton devant ses yeux. Il a un geste de recul.

« Prends », ordonne Pépé Loyal.

Tony s'exécute avec lenteur. Il est surpris par la lourdeur de l'objet. Il le scrute, réalise qu'il ne s'agit ni d'un bâton ni d'une simple canne. La tige est en bois gaufré, finement travaillé. Elle est sertie de laiton à son extrémité.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Chavo tapote du bout de son gant en cuir l'endroit où se trouve une fine inscription gravée dans le bois. *Pulko*. Tony relève la tête, interroge Chavo du regard. Celui-ci, les yeux brillants, se contente de déclarer : « Félicitations... »

Pépé Loyal tend sa paume à Tony, qui reste inerte quelques secondes avant de la saisir. Il ne comprend toujours pas. Chavo le sent et sourit.

« Tu tiens entre tes mains le sceptre de dompteur de la compagnie Pulko. Mario l'a fait graver il y a plus de quarante ans. »

La large main de Pépé Loyal s'abat sur la nuque de Tony, le faisant ployer.

« Sois-en digne », déclare-t-il gravement.

Le sceptre pèse lourd entre les mains de Tony. Le poids de ses nouvelles responsabilités. Malgré l'ivresse qui coule dans ses veines, il comprend que c'est terminé : Pépé Loyal ne l'appellera plus jamais gadjo. Ni lui ni personne d'autre au sein du clan. Il a gagné sa place. Grâce à Asia. Elle et lui sont liés maintenant plus fortement que jamais. Le sort de l'un dépend entièrement de l'autre.

Il regagne sa table avec son sceptre dont il ne sait que faire. Il le dépose devant lui. Matelo se penche au-dessus. Tous les autres l'imitent. Jason s'extasie : « Je ne l'avais jamais vu en vrai ! Je pensais même qu'il n'existait pas !

– Bas les pattes ! » réplique Alessio en le saisissant.

Le sceptre tourne entre les mains de leur petit groupe. Fidji le garde longuement, les yeux brillants, et Tony devine les pensées qui traversent son esprit, ces rêves auxquels elle aspire.

Tony reçoit une tape dans le dos, se retourne : Freddy est là, un sourire aux lèvres.

« Félicitations ! »

Tony lui répond par un hochement de tête.

« Tu connais ma femme, Bisha, hein ?

– Évidemment.

– Je ne t'ai jamais présenté ma fille ?

– Ta fille ? répète Tony, qui ne comprend pas vraiment où Freddy veut en venir.

– Jordane. Attends, je vais te la présenter ! Jordane ! Jordane, viens là ! »

À l'une des tables occupées par des adolescentes, une jeune fille aux boucles brunes lève la tête. Son visage se teinte de plaques rouges lorsqu'elle voit son père lui adresser de grands signes. Elle se lève, trébuchant, avance, les épaules légèrement voûtées, comme si elle était embarrassée par ce corps qui a grandi trop vite.

« Allez, Jordane, fais pas la timide ! insiste Freddy. Viens là ! »

La jeune fille se plante à côté de son père, maladroite, le regard fuyant.

Freddy s'adresse à Tony : « Voilà Jordane, mon aînée. Elle a bientôt quinze ans. »

Tony lance un « bonsoir ». Il entend rire les plus jeunes dans son dos. La jambe de Matelo vient cogner contre son tibia.

« Jordane, poursuit Freddy, imperturbable, je te présente Tony, l'élève du padre. Le nouveau dompteur de la compagnie. Tu l'as vu ce soir sous le chapiteau, pas vrai ? »

Jordane, ne regardant que ses pieds, acquiesce. Ses mains s'agrippent l'une à l'autre. Tony remarque qu'elle porte une bague à chaque doigt et a quelques motifs tatoués au henné sur les paumes.

« Jordane a été impressionnée par ton numéro. Elle voulait te le dire. »

Tony remercie Jordane, ou plutôt son crâne tant elle s'obstine à fixer le sol. Derrière lui, ça bourdonne. Chuchotements, rires étouffés. Jason, Louka et Aldo. Alessio leur demande de la fermer. Freddy donne une nouvelle accolade à Tony.

« Allez, je te laisse profiter de ta soirée, tu l'as bien mérité ! »

Il lui adresse un clin d'œil avant de prendre sa fille par le bras et de s'éloigner.

La main de Louka vient se poser sur le bras de Tony.

« Alors ? »

– Alors ? répète Tony sans comprendre.

– Je déclare le bal ouvert ! » annonce Aldo d'un air cérémonieux.

Les autres s'esclaffent. Matelo renifle avant de s'emparer du sceptre et de l'agiter devant les yeux d'un Tony hagard.

« C'est la magie de cette chose... »

– De cette chose ?

– Ouais. Le sceptre. Il fait de toi un homme du clan. Tu vas pouvoir fréquenter les filles de la famille Pulko... Et en choisir une pour épouse.

– Tu me fais marcher ? »

Matelo semble parfaitement sérieux et Alessio, en face de Tony, confirme.

« Les pères se mettent en chasse. Prépare-toi, ce n'est que le début. »

Faisant fi de toute discrétion, Tony se retourne. Jordane est en train de reprendre sa place à table, le visage cramoisi. Ses amies se penchent vers elle, excitées, et Jordane se dissimule derrière un rideau de boucles, essayant de disparaître.

« Jordane est très pieuse. Ce n'est pas un mauvais choix », déclare Aldo dans le dos de Tony.

À présent, le barnum est vide. Les bouteilles de mirabelle, bues jusqu'à la dernière goutte, traînent sous la table.

« Allez, viens ! » le presse Jason.

Ils sont les derniers à quitter la fête. Jason bâille à s'en décrocher la mâchoire. Tony est lent, plus ivre qu'il ne l'a jamais été.

« Tu viens ou quoi ?

– Je te rejoins ! »

Tony le chasse d'un geste de la main. Il a une idée un peu folle. La cabine téléphonique de l'autre côté de la rive, près des bains publics.

« T'es sûr ?

– Oui. Je vais pisser, moi. »

Tony regarde Jason qui s'éloigne en titubant, ouvre la porte de la caravane et disparaît à l'intérieur. Alors il attrape son sceptre, le serre dans sa main gauche et se dirige vers le pont qui rejoint l'autre berge. Il se cramponne à la rambarde de sa main libre. L'eau tourbillonne en dessous. Gronde. Il lui semble qu'il n'arrivera jamais au bout de ce pont. Il titube, progresse avec difficulté. Enfin le béton en face, les berges aménagées pour les promeneurs. Un autre saoulard tangué là-bas, accompagné de son chien. Tony fouille dans sa poche, ses doigts rencontrent trois pièces. Il s'effondre presque à l'intérieur de la cabine téléphonique, se met à rire sans trop savoir pourquoi. Cela fait longtemps qu'il n'a pas été saoul comme ça. Il insère les pièces dans la fente de l'appareil, compose le numéro tout en retenant son souffle. La voix d'Yvan résonne, comme il s'y attendait. Fin de service. La salle doit être à demi vide. Le brouhaha est léger.

« Le Désœuvré, Yvan, j'écoute. »

Tony se cramponne au cordon métallique du téléphone pour ne pas tomber. Sa voix est traînante, son élocution difficile : « Yvan, c'est Tony. »

Un silence s'installe et se prolonge. Tony ne sait pas pourquoi il appelle. Il a reçu ce sceptre et il aimerait qu'André le sache. Qu'André lui envoie une claque derrière le crâne. Mais d'André il ne reste plus rien. Ou si, ce numéro. Yvan, qui l'a longuement côtoyé. À l'autre bout de la ligne, le patron demande : « Tony ? Tony Morel ?

– Ouais, c'est moi.

– Bon sang, Tony, j'ai bien cru qu'il t'était arrivé malheur ! »

Il entend des verres qui s'entrechoquent derrière lui et le ronron d'une tireuse à bière.

« Ils ont été arrêtés, gamin, reprend Yvan, qui est plus sobre que lui, plus alerte.

– Hein ?

– Les types qui ont fait ça à ton père.

– À mon père...

– Les types qui l'ont mis K-O. Ils sont sous les verrous.

– Quoi ? »

Il ne comprend rien.

« L'autopsie a parlé. Dédé est pas tombé tout seul. On l'a cogné. Fort. Et on n'aurait jamais trouvé qui a fait le coup si les deux types s'étaient pas vantés de leur exploit. Ouais, faut pas être bien malin, je sais ! Ils se sont vantés, au tabac-presse, d'avoir démoli le fils Morel en pleine rue. C'était quoi... deux jours après ton dernier coup de téléphone. Le buraliste, Serge, tu le connais, il vous avait à la bonne, ton père et toi. Il a prévenu les flics. Les bleus ont fait leur enquête. Ils sont revenus me trouver et je leur ai dit que je me souvenais bien de toi ce soir-là. Que t'étais amoché. Du sang sur les manches. La lèvre éclatée. Ni une ni deux, la gamine s'est mise à table.

– La gamine ?

– Ta bonne amie. Julie ? Justine ? Elle a pas résisté longtemps à la pression en garde à vue. S'est mise à pleurer. Elle a raconté que ce jour-là André l'avait tabassée, et que son beau-père, hors de lui, avait embarqué son cousin pour vous régler votre compte. »

La cabine téléphonique tangué dangereusement. Tony fait tomber le combiné, se rattrape aux parois. Quand il colle de nouveau l'appareil à son oreille, Yvan parle toujours : « J'imagine qu'ils t'ont menacé... Que c'est pour ça que tu t'es sauvé... C'est ce que j'ai dit à Danie : *Il reviendra pas tant qu'il saura que les types sont libres, prêts à lui tomber sur le coin de la figure ! Il se planque. Il est pas bête.* Mais c'est fini tout ça, ils sont sous les verrous ! Ils ont reconnu t'avoir amoché. Pour Dédé, ils nient encore être allés le trouver. Tu parles ! Homicide volontaire, ça va chercher loin ! Mais d'après Serge, qui suit l'affaire de près, ils sont pas près de ressortir ! Ils avaient un casier tous les deux pour des petits délits. Ça va pas jouer en leur faveur ! Tony ? Tony... ? »

Une vague de nausée l'envahit. Son cœur bat dans ses tympans, dans sa gorge, dans son estomac près de chavirer.

« Danie appelle régulièrement ici. Tu devrais prendre son numéro. Attends, bouge pas, je vais te le donner. Elle se fait un sang d'encre. Je suis sacrément content de t'entendre ! Quand elle va savoir ! Tu as de quoi noter ? »

Un léger bip résonne, l'avertissant qu'il est bientôt à court de crédit.

« Tony, répète Yvan, tu as de quoi noter ? »

Tony raccroche brutalement. Il sort en trombe de la cabine téléphonique, vomit à grands jets sur les pavés.

Il avale l'eau brûlante qui jaillit du pommeau rouillé. Il frotte son visage, fourre deux doigts dans sa bouche et les enfonce loin dans la gorge jusqu'à toucher la glotte. Il veut vomir tout ce qui reste encore dans son corps. Le laver.

« Merde ! »

Son cri se réverbère contre les parois des bains-douches. Il crache. Plus rien ne sort, à peine une bile acide. Il n'a pas réfléchi, s'est engouffré dans les douches publiques, avec ses vêtements tachés de vomissures et ses mains qui tremblaient. Il s'est déshabillé, s'est agrippé à la paroi carrelée tout en activant le jet d'eau. Ça va mieux dans son estomac. Dans sa tête, non. *Ils sont sous les verrous. Homicide volontaire, ça va chercher loin ! Ils sont pas près de ressortir !* Il frotte, frotte, sans savon. Il irrite sa peau à en avoir mal et avale l'eau à grandes goulées.

Bien fait pour ces ordures... N'empêche... Dans le miroir tacheté, mangé de moisissures, qui lui fait face, il voit son corps nu, auréolé de vapeur. Il se tourne légèrement jusqu'à apercevoir le nénuphar noir. Ces traits imprimés dans sa chair. Ce dessin qui le condamne. Le poids de sa culpabilité infinie. Cela s'arrêtera-t-il un jour ? Il a tué son père, trahi Sabrina, condamné Matelo à l'amputation, après avoir envisagé de l'assassiner. Et Asia qui lui vouait une confiance aveugle... Il l'a brutalisée pour parvenir à monter un numéro. Mais ce n'est pas tout. Il est aussi un traître parmi le clan Pulko, un gadjo qui a trompé Chavo pendant des semaines, aime sa femme, et maintenant... maintenant il doit vivre avec ça... avec le fait de savoir deux innocents enfermés pour un crime qu'il a commis lui. Danie ne s'y est pas trompée finalement : il n'est qu'une ordure, un sale gamin qu'elle a eu

raison de laisser derrière elle. Il pourrait en finir et se jeter dans l'eau boueuse du fleuve. Il y songe sérieusement, mais il ne veut pas mourir. Il sait qu'il peut faire mieux, qu'il peut faire le bien s'il y met du sien.

Il claque des dents quand il se sèche dans son tee-shirt. Il remet ses vêtements, sort à demi trempé avec le tissu qui lui colle à la peau. Il s'allume une clope, traverse le pont en titubant un peu moins. Le saoulard a disparu. Son chien aussi. Il fait quelques pas dans le campement désert et endormi, traînant son sceptre avec lui. Il se raidit en croyant voir un rougeoiement entre deux platanes. Il a le cœur qui se serre. Il trébuche, se récupère, se met à courir. Plus il progresse, plus la silhouette se dessine. Son corps de femme trop mince, enroulé dans un peignoir de coton. Ses jambes qui dépassent. Les claquettes à ses pieds. Ses ongles vernis de rose. Son chignon bancal sur le haut du crâne. Les bracelets à ses poignets. Et les yeux bleus, étonnés, qui le fixent.

« Tony ? »

Il lâche le sceptre, qui tombe avec un bruit mat. Il pleure. Il ne sait pas pourquoi. Il a le goût du sel sur les lèvres, les joues qui picotent. Et elle, elle répète, tout doucement : « Tony ? »

Son nez cogne contre celui de Sabrina. Leurs dents s'entrechoquent. Les cigarettes tombent dans l'herbe humide. Tony agrippe le chignon, enfonce ses doigts dans les cheveux de Sabrina, qui s'abandonne contre le tronc rugueux du platane, ouvre son peignoir, pose une paume fraîche contre sa nuque brûlante. Elle lèche les larmes sur son visage, écarte ses jambes pour l'accueillir. Derrière eux, le fleuve court à perdre haleine tandis qu'ils s'agitent, s'arriment l'un à l'autre avec une rage désespérée.

À la fin, quand il perd le souffle, elle le repousse. Elle rajuste son peignoir, replace son chignon et disparaît, comme ça, sans un mot. La porte de sa roulotte se referme. Tony se laisse glisser au pied du platane.

La nuit l'enveloppe, lourde, oppressante, silencieuse. La nuit dans la périphérie d'une nouvelle ville. Une de plus. Au milieu d'une zone agricole, une ville isolée, cernée d'hectares de champs. Perché sur sa plateforme, à cinq mètres de hauteur, Tony domine le terrain vague sur lequel a été autorisée à stationner la compagnie. Une vaste aire de terre sèche, entourée de pylônes électriques qui crépitent dans le noir. Plus une lumière ne brille, plus une flamme de bougie ne vacille. Il fume une énième cigarette, morose. La chaleur de l'été étouffe le campement depuis plusieurs jours, même la nuit, une chaleur qui irrite les bêtes autant que les hommes.

« Elle est pas trop jeune, elle est capricieuse, c'est tout ! » lance Tony dans l'obscurité.

Il s'adresse à la silhouette ensommeillée tassée dans un fauteuil pliant. Matelo grommelle quelque chose en se redressant.

« Chavo cherche toujours des excuses à ses fauves... »

Le numéro d'Anders, le plus jeune dompteur de panthère, ne fonctionne pas aussi bien que la compagnie Pulko l'espérait. La panthère ne franchit pas toujours les cordes. Parfois elle rechigne. Elle reste plantée là-haut d'interminables minutes, laissant Tony user sa voix, son fouet, ses bras, claquer de la langue, multiplier les courbettes pour faire patienter le public, puis renoncer avec un sentiment de honte cuisante. Chavo ne lui fait jamais de reproches. Il sait combien le travail avec les fauves est difficile et incertain. Cette fois, il a simplement suggéré : « On ne devrait pas la présenter chaque soir. On devrait la laisser travailler encore. Elle n'est pas mûre.

– Pas mûre ? a demandé Tony en ravalant sa déception.

– On lui en demande trop. Une présentation par semaine, le samedi soir par exemple, ce serait suffisant pour l'instant. Ça te laisserait le temps de peaufiner ton numéro. »

Depuis, cela tourne en boucle dans l'esprit de Tony. Rien ne parvient à l'apaiser. Il a pris goût au succès, au sentiment de plénitude quand les

applaudissements résonnent, que la lumière l'inonde et qu'il lève les bras au ciel, tournant sur lui-même pour donner à admirer sa panthère somptueuse sur ses épaules. Renoncer à son numéro, c'est impensable : n'en faire qu'un bonus optionnel, les samedis soir, jusqu'à ce que Pépé Loyal décide que le jeu n'en vaut pas la chandelle, que l'investissement est trop important et le rendement pas assez intéressant. Retirer son costume de dompteur. Renvoyer Anders au vestiaire. Il n'est pas prêt. Ne veut pas en entendre parler.

« Je te l'avais dit, marmonne Matelo à demi assoupi. La chance du débutant...

– Il doit y avoir un moyen, pourtant... »

Matelo ricane.

« Ouais, mon gars. Tu le connais le moyen : le fouet. »

Tony recrache une volute de fumée. Le fouet... Mais les yeux dorés d'Asia... Sa tendresse qui revient. Son ronronnement qu'il pensait ne jamais plus entendre et qui résonne de nouveau. Le fouet lui a coûté Sabrina. Il a pensé que les choses changeraient après cette nuit-là, cette étreinte pleine de rage au milieu des larmes. Mais il s'est trompé. Elle continue de l'ignorer, évite son regard, se drape de froideur. Il a dû rêver leurs corps qui fusionnaient contre le tronc d'un platane. Le boa noir perd son odeur. Tony l'a délaissé.

Ce midi, Freddy l'a invité à venir prendre le café. Bisha ne l'a pas introduit dans la caravane familiale, elle lui a proposé de s'asseoir à l'extérieur. Jordane était là, installée sur une des chaises, un de ses jeunes frères sur les genoux. En apercevant Tony, son rire léger s'est évanoui. Elle a baissé la tête, chassé son frère. Des plaques rouges ont envahi son visage. Bisha a déposé une cafetière sur la table. Freddy a tapoté l'épaule de Tony.

« Comment ça va, avec cette chaleur ? Tu arrives à faire travailler Asia ? »

Et Tony a compris que tout cela était savamment orchestré, qu'on voulait lui offrir l'occasion de connaître Jordane. Elle s'est mêlée à la conversation maladroitement, assurant qu'elle rêvait de le voir travailler de plus près avec sa panthère. Elle triturerait ses mains nerveusement. Tony a remarqué qu'elle avait des doigts fins aux ongles fragiles, striés de blanc. Il lui a dit : « D'accord, un de ces jours. »

Et ce soir, il regrette de s'être laissé émouvoir par sa nervosité. Il voudrait juste que Sabrina revienne, qu'ils puissent se retrouver comme avant dans sa caravane. Avant le fouet.

« Tony ? »

Une voix s'élève sur le campement. Tony et Matelo se retournent, découvrent Jason en caleçon, les yeux gonflés de sommeil, les sourcils froncés.

« Tu ne viens pas dormir ? »

Matelo s'esclaffe, moqueur : « Ta femme t'attend, mon gars. »

Tony l'ignore, écrase sa cigarette, s'étire.

« J'arrive, Jason. »

Mais Jason ne bouge pas. Il attend, patiemment, que Tony redescende de son pilier, quitte l'arène, referme la grille derrière lui.

« Viens, dit-il. Il est tard. »

Tony s'éloigne du campement. Il coupe à travers les terrains envahis d'herbes hautes. Les lignes à haute tension grésillent. Il a pris dix mètres de corde, l'a passée au collier d'Asia. Il la laisse se dégourdir les pattes. Elle aime se tapir dans le fouillis des herbes, renifler et traquer ses proies, puis bondir pour les surprendre d'un coup de croc fatal.

« Profite, ma belle. Profite, et souviens-toi de cette belle balade ce soir. Ne me déçois pas... »

Derrière Tony, Jordane avance, maladroite, se laisse distancer de plusieurs mètres. Elle triture encore ses fichues mains. Elle n'est pas bavarde. Presque muette. Ne cesse de jeter des coups d'œil en arrière. Tony sait bien ce qui la préoccupe : ce n'est pas convenable pour une jeune fille de se trouver seule en présence d'un jeune homme. Freddy, son père, guette au loin, la main en visière. Tony a proposé que Jordane l'accompagne faire quelques pas pour calmer les commérages qui l'entourent, les regards qui coulent sur lui dès qu'il traverse le campement. Chavo a semblé penser que c'était une excellente idée. « Maintenant que tu as le sceptre, il faut y songer... »

Pour briser le silence, Tony se racle la gorge, lance en direction de Jordane : « Regarde le corbeau, elle va le tuer... »

Jordane sursaute en l'entendant s'adresser à elle. Elle aimerait visiblement être partout ailleurs. Lui a-t-on laissé le choix ? Elle mord ses

lèvres craquelées et sèches. Insensible à ce manège, Asia se concentre sur sa proie qui fouille la terre méticuleusement de son bec, à la recherche de vers. La panthère s'aplatit au sol, contracte ses muscles et bondit d'un mouvement ample. En face : pas un mouvement d'aile. Rien. L'oiseau n'a même pas eu le temps de comprendre qu'il était attaqué. Les os du corbeau craquent entre les crocs d'Asia. Quelques plumes volent et retombent tristement sur la terre sèche, tachée de viscères. Jordane fixe la scène d'un air effaré, légèrement rebutée, et Tony assène avec un plaisir un peu sadique : « L'autre jour elle a égorgé un lièvre... »

Jordane déclare, d'une voix blanche : « C'est une belle créature. »

Comme si elle récitait des répliques que son père ou sa mère lui auraient dictées.

« Ouais, renchérit Tony, un peu grinçant. Une foutue belle créature capricieuse. »

Asia se lèche les babines. Tony attrape un bâton qui traîne au sol, s'amuse à fouetter quelques herbes hautes. Jordane se tourne de nouveau vers le campement, nerveuse.

« Je la laisse chasser autant qu'elle veut en général. On rentre quand elle est repue... »

Il ne sait pas pourquoi il lui raconte ça, ou plutôt si, parce qu'il est coincé avec elle. Il a à peine terminé sa phrase qu'elle acquiesce, les yeux rivés au sol. Il y a de la crainte dans son attitude. Une servitude naturelle. Sabrina ricanerait, sarcastique. *Tu es un enfant, Tony*. Elle lui soufflerait sa fumée au visage. Jordane ne ferait jamais ça. Elle acquiesce à tout, quoi qu'il dise.

« Elle m'a fait rater mes derniers numéros. Matelo pense que je devrais être plus ferme avec elle.

– Sans doute.

– Tu en penses quoi ?

– Vous connaissez votre métier.

– Tu as déjà embrassé un garçon ? »

Jordane pique un fard. Son cou se marbre. Tony a un sourire amusé, un peu cruel.

« Jamais, hein ? »

Jordane secoue la tête. Tony reprend, en fouettant les herbes : « Chavo n'aime pas que je travaille avec le fouet. Mais c'est ma panthère après tout. Mon numéro. »

Jordane sursaute dès que le bout de bois cingle l'air dans un sifflement aigu.

« Avec ses fauves, pendant son numéro, je suis garçon de cage, c'est vrai. J'obéis à ses règles. Mais pendant ma partie, avec Asia, je suis le dompteur. Un vrai dompteur à part entière. »

Il la fixe, le regard dur, et Jordane hoche la tête. Alors, à cet instant précis, Tony entrevoit ce que deviendrait sa vie s'il épousait Jordane, l'oreille attentive qu'il trouverait, n'importe quand, l'épaule sur laquelle il s'épancherait le soir venu, le soutien qu'elle lui fournirait tout naturellement sans jamais chercher à le contredire, et la chaleur humaine qu'il n'aurait plus besoin de chercher. Ce serait doux. Facile.

« Tu veux la caresser ?

– Hein ?

– Tu veux caresser Asia ? Viens, approche doucement. Je vais te montrer... »

Jordane avance avec méfiance, tend une main. Tony l'encourage d'un sourire.

« Voilà, c'est bien. »

Accroupie dans les hautes herbes, Jordane fait courir ses doigts dans le pelage d'Asia. Elle a les yeux qui brillent, s'applique, fascinée. Tony serre la longe dans sa main. *Voilà, Sabrina, voilà ce que tu as gagné. J'ai ta fille et j'épouserai Jordane.* Et dans sa rage blessée, il reconnaît celle d'André.

« Tony ? Viens, rejoins-nous ! »

Chavo lui fait signe. Il trône en bout de table, entouré de Pépé Loyal, du vieux Mirko, de Joseph, de Freddy, tous les hommes du clan qui comptent. Leurs femmes sont reléguées à l'autre bout de la table, ce qui semble leur convenir. Sabrina fume au-dessus de son assiette, à laquelle elle ne touche pas. Chavo lui adresse un signe discret pour qu'elle éteigne sa cigarette mais elle fait mine de ne pas le voir, répond distraitement à Bisha.

Tony, qui venait de s'asseoir avec les plus jeunes, quitte son banc, adresse un sourire d'excuse à Jason. Dans son dos, Aldo ironise : « Il est devenu quelqu'un, ce gadjo ! »

Son assiette à la main, il rejoint la table d'honneur en évitant de croiser le regard de Sabrina. Il s'installe à côté de Chavo, à la place qu'on lui a gardée. La main du padre vient se poser sur son épaule, un geste paternel.

« Alors ? demande celui-ci en se penchant vers lui.

– Alors ?

– Comment s’est passée la promenade avec Jordane ? »

Tony voit que Freddy tend l’oreille, l’air de rien, et que Pépé Loyal écoute ouvertement, le fixant avec attention.

« Bien. »

Chavo attend, espérant en savoir plus, mais Tony n’a pas grand-chose à ajouter. Surtout, il a une autre idée en tête. Un combat plus important.

« J’aimerais qu’on discute d’Asia, Padre... De mon numéro... »

Chavo lui sourit, un sourire bref qui disparaît aussitôt.

« Bien sûr. Je t’offre un cigare après le dîner ? »

Tony comprend que Chavo préfère avoir cette discussion avec lui en privé, loin des oreilles indiscrètes de Pépé Loyal.

« D’accord.

– Mange, maintenant. Tu dois être affamé. »

Tony attrape ses couverts. En levant la tête, il croise les yeux bleu électrique de Sabrina posés sur lui. Son expression est insondable. Elle le fixe sans rien dire et Tony a beau mastiquer sa viande, il ne peut plus rien avaler.

Plus tard, tandis que Bisha sert le café à la table, Chavo se lève et invite Tony à le suivre. Ils s’éloignent de quelques mètres, se campent dans l’herbe sèche qui sent le foin. Dans la nuit, les lignes à haute tension produisent de faibles étincelles bleues. Chavo allume son cigare, le porte à ses lèvres, en aspire une longue bouffée avant de le tendre à Tony.

« De quoi voulais-tu me parler ? »

Au loin, Jason, Aldo et Louka improvisent une partie de football en compagnie des gosses du clan. Tony les regarde, le temps de formuler sa phrase, d’y mettre toute son assurance.

« J’aimerais maintenir mon numéro avec Asia. Me produire chaque soir. »

Il sent bien que Chavo se raidit près de lui.

« Tu vas l’épuiser, rétorque le padre.

– Elle est destinée à ça, à se produire quatre soirs par semaine, non ? Il faut bien qu’elle apprenne.

– Pour le moment, ni elle ni toi n’êtes mûrs.

– Comment ça ? se défend Tony, piqué au vif.

– Tu es exalté, excité par ton succès. Je sais ce que c’est, crois-moi, j’ai été un jeune dresseur. Les applaudissements, les lumières, c’est comme une drogue. On en voudrait toujours plus. C’est naturel. Mais il ne faut pas pousser ses bêtes trop loin. Asia n’est pas prête à se produire quatre fois par semaine et toi non plus.

– Je le suis », maintient Tony, buté.

Il est conscient qu’il va trop loin, qu’il risque de provoquer la colère de Chavo, mais ce n’est pas ce qui se produit. Le padre lui sourit avec tendresse.

« Tu supportes mal l’échec. Tu es trop nerveux, trop émotif dans ta conduite avec elle. J’étais comme toi à mes débuts. Tu es un jeune dresseur prometteur mais tu as encore beaucoup à apprendre.

– Je peux le faire. Je suis plus fort que vous ne le pensez.

– Il ne s’agit pas de force, Tony, mais de sang-froid. De maîtrise de soi.

– Je... »

Chavo lui retire son cigare des mains, le porte à sa bouche, aspire calmement en fixant les étincelles électriques dans le ciel.

« Tout ce qui perdure se fait dans la lenteur. Si tu veux construire une relation durable avec Asia, je te conseille de la ménager. Tu la présenteras le samedi seulement, tout en continuant de la faire travailler le reste de la semaine. En attendant, tu seras sous les lumières quatre fois par semaine en tant que garçon de cage. Beaucoup de jeunes du clan rêveraient de pouvoir en dire autant, crois-moi, ils ne sont pas nombreux à avoir cette chance. »

Chavo pose une main ferme sur l’épaule de Tony, qui comprend que la discussion est close. Il acquiesce, fixe Aldo en train de zigzaguer sur le terrain vague, un ballon devant lui.

« Va te reposer », lâche Chavo avant de rejoindre sa tablée.

Il tourne dans l’arène comme les fauves, frôle les grilles, donne des coups de pied. Matelo viendra, il le sait. Tôt ou tard, quand le campement dormira, Matelo et sa jambe de bois viendront. Mais pour l’heure, le barnum est encore envahi par les hommes, les femmes, les discussions. Tony laisse traîner les lanières de cuir de son fouet, soulevant de petits nuages de poussière.

« Hé ! »

Il vient de l'apercevoir. Sa mince silhouette qui file dans la nuit, vive, discrète. Elle va rejoindre sa roulotte.

« Hé ! » crie Tony plus fort.

Elle ne se retourne pas. Il ouvre la porte de l'arène, fonce à sa poursuite dans la nuit. Personne n'est là pour les voir ou les entendre.

« Sabrina ! »

Il la rattrape, la saisit par le bras. Il sent son poignet fin et fragile qu'il pourrait briser s'il serrait trop fort. Elle le repousse sans ménagement.

« Laisse-moi tranquille, Tony. Je te l'ai déjà demandé...

– Je... Mais... »

Elle lui échappe, fuit déjà, sans un mot, sans une explication.

« Et l'autre soir ? Sabrina ? »

Elle a atteint la roulotte, s'apprête à ouvrir la porte. Alors il hurle : « Tu me détestes ? Pourquoi tu me détestes à ce point ? »

Elle se fige, la main sur la poignée, pivote lentement.

« Je ne te déteste pas. »

Il fait trop sombre pour qu'il puisse lire les émotions dans ses yeux. Savoir si elle dit vrai.

« Alors quoi ? L'autre soir...

– Tu as reçu le sceptre, hein ? Tu produis ton propre numéro et tu as même ta place à la table de Chavo. Tu t'es attiré les bonnes grâces de Freddy et Bisha, qui ne rêvent que d'une chose : te voir épouser leur fille. C'est bien. Tu fais partie du clan à présent. C'est ce que tu voulais, non ? »

Il reste immobile et muet. Ne s'attendait pas à ça. Il ouvre la bouche pour dire quelque chose mais elle le devance, assène avec fermeté : « Maintenant, laisse-moi reprendre ma vie, Tony. »

Il n'a pas encore réagi qu'elle a déjà disparu.

Pendant de longues secondes, il fixe des yeux le bois de la porte. Quand il reprend ses esprits, il donne un coup de poing contre le battant, crie : « Et Asia ? Elle ne fait plus partie de ta vie ? Tu l'abandonnes aussi ? »

Mais Sabrina ne répond pas.

Clac. Clac. Clac. La silhouette déliée approche. Matelo flotte dans ses vêtements devenus trop grands. Il boit, ne mange plus beaucoup. Cependant, depuis qu'il rejoint Tony dans l'arène la nuit, son regard est de nouveau habité.

Il se plante face aux grilles, demande : « Asia n'est pas avec toi ? »

Et Tony est déjà là, devant lui, agité.

« On peut emprunter ta voiture ?

– Quoi ?

– J'ai besoin d'emprunter ta voiture. D'aller en ville. Tu viens avec moi ? »

Matelo le scrute, d'abord inquiet, puis un sourire étire ses lèvres.

« Ouais, mon gars. D'accord. On va en ville. »

L'éclopé est adossé à la cabine téléphonique, morose.

« Je pensais qu'on allait boire un verre. Regarder des danseuses.

– Où tu voulais qu'on aille ? » réplique Tony à travers la vitre.

La bourgade ne compte que deux mille habitants, une boulangerie et un bureau de tabac. Et quand bien même il y aurait eu des distractions, c'était le téléphone que Tony visait, rien d'autre. Ses doigts nerveux composent le numéro, puis pianotent contre le cadran tandis que les sonneries résonnent. Le brouhaha habituel l'accueille, suivi de la voix du patron.

« Le Désœuvré, Yvan, j'écoute. »

Tony attaque sans préambule : « Il me faut son numéro. Tu as dit que tu l'avais. »

Un silence interloqué, puis la voix : « Tony ?

– Donne-moi son numéro. »

Tony sort de sa poche un papier froissé – le reçu de la viande que le boucher a livrée pour les fauves ce matin – et un crayon au bout rongé. Le téléphone coincé contre l'épaule, il s'apprête à écrire.

« Je t'écoute. Yvan ? »

Alors Yvan bredouille : « Attends, attends... Je l'ai accroché au tableau de liège... Deux secondes... »

Et pendant qu'il cherche, à des centaines de kilomètres de là, Tony retient son souffle, et Matelo tapote contre la vitre, impatient.

« Tu appelles qui ? »

Tony fixe le visage abîmé de Matelo, ses joues tachées de couperose, ses cicatrices d'acné. Les mots sortent de sa bouche, comme s'ils étaient prononcés par quelqu'un d'autre que lui : « Je vais appeler ma mère. »

Tony fonce dans la rue, à grandes enjambées pleines de rage. Dans sa main droite, les clés tintent. Dans la gauche, le reçu au dos duquel il a griffonné le numéro de Danie d'une écriture grossière, maladroite, celle du mauvais élève qu'il a toujours été. Derrière, Matelo ne peut plus tenir le rythme.

« Attends-moi ! Arrête-toi tout de suite ! »

Pourtant Tony ne s'arrête pas. Il atteint la voiture, qu'il déverrouille, il se glisse derrière le volant tandis que l'éclopé approche difficilement, essoufflé.

« Ça va pas la tête, de te barrer comme ça ? Qu'est-ce qui t'a pris ? »

Matelo ouvre la portière passager, s'installe difficilement à l'intérieur avec sa jambe de bois qu'il faut placer en biais. Tony démarre avant qu'il n'ait pu fermer la portière.

« Faut te calmer, mon gars ! Ça a peut-être pas répondu mais c'est parce qu'il est deux heures du matin aussi ! C'était pas une bonne idée ! La prochaine fois, on ira boire un verre. Ou voir des filles. Ça sera mieux. »

Tony enfonce la pédale d'accélérateur. L'aiguille grimpe. Trois fois, il a appelé trois fois. A laissé résonner chaque fois cinq sonneries. Deux heures du matin ou pas, si Yvan disait vrai, si elle attendait désespérément de ses nouvelles, elle aurait répondu... Mais il faut croire qu'elle n'a pas changé. Qu'elle est toujours la même foutue menteuse. Qu'est-ce qu'il croyait aussi ?

« Mauvaise nuit ? » demande Chavo le lendemain.

Tony, en tenue de travail, pelle et balai dans la main, s'apprête à nettoyer les box. Il n'est pas sept heures et la chaleur est déjà étouffante. La bourgade de campagne est située dans une cuvette qu'aucun vent ne vient balayer. La sueur inonde son dos.

Chavo lit la raideur de son visage, voit les cernes bleus qui mangent ses joues, creusent ses yeux, la nervosité dans ses gestes : sa façon abrupte de monter dans le couloir de la voiture-cage, de renifler, de jeter contre la paroi du fond sa pelle sans s'inquiéter d'agresser les fauves. L'agacement point dans tout son corps.

« Va fumer une clope. Prends-toi une minute ou deux, conseille Chavo avec dureté.

– OK. »

Tony s'éloigne sur la terre craquelée. Il hait cet endroit, plus encore que Claireville. Cette campagne abandonnée, sans âme, qui se dessèche dans l'indifférence générale. L'herbe est jaunie, Chavo a demandé à tous de limiter les feux de camp. Il a installé des cendriers partout pour éviter les éventuels départs de feu. Les canassons d'Alessio et Jason ne quittent pas l'ombre des érables. Cette nuit, Jason et Tony ont dormi la fenêtre ouverte et se sont fait dévorer par les moustiques. Tony se gratte, s'allume une cigarette, lève les yeux vers les lignes à haute tension qui crépitent. Foutu endroit !

Quelques instants plus tard, il regagne le couloir de la voiture-cage. Il retient son souffle : avec la chaleur, l'odeur de la ménagerie est devenue irrespirable. Les excréments et l'urine attirent les mouches, il faudra passer les box à l'eau. Pas le choix.

« Envoie-moi Thor et Kalif », ordonne Chavo, qui se tient au centre de l'arène, son fouet dans une main, le tabouret dans l'autre.

Matelo tourne déjà autour de l'arène d'entraînement, sa jambe de bois martelant la terre aride. Tony saisit la fourche, s'approche de la cage des

lions. Thor l'observe, impassible. Kalif bâille. Ces fainéants n'ont plus rien envie de faire depuis quelques jours.

Tony déverrouille la grille, fait pivoter la porte en se plaçant derrière. Il appelle les lions, les presse avec impatience : « Allez, hop, hop, hop, les gars ! Dehors ! *Out ! Out, Kalif ! Out, Thor ! Go !* »

Pour les activer, il donne quelques coups avec le manche de sa fourche contre les barreaux. Thor se lève sans enthousiasme. Kalif bâille de nouveau.

« Allez, du nerf ! J'ai pas toute la journée ! J'ai Asia à emmener chasser. Ouais, tout lui tombe pas tout cuit dans le bec à Asia, elle se donne les moyens ! Vous... Vous n'êtes que de gros tas, des gros tas fainéants ! »

Il frappe contre les barreaux, plus fort encore. Les fauves n'aiment pas les bruits perçants, trop insistants. Thor met une patte devant l'autre, sort de sa cage sans se presser. Tony donne quelques petits coups de fourche dans l'arrière-train du lion pour l'inciter à plus d'énergie. Mais Thor n'aime pas ça, il pousse un rauquement agacé, la gueule ouverte sur ses crocs.

« Avance au lieu de me menacer ! » s'énervé Tony en brandissant sa fourche devant lui.

Les oreilles de Thor s'aplatissent. Ses babines se retroussent. De toute sa puissance, le mâle rugit et son haleine fétide, brûlante, balaie le visage de Tony, qui recule. Malgré la chaleur, une onde glaciale se déverse en lui. Il a beau travailler ici depuis des mois, les rugissements des fauves provoquent toujours chez lui ce même effet : une décharge d'adrénaline, un shot puissant fait de peur et d'excitation.

« Tout va bien ? s'inquiète Chavo depuis l'arène.

– Oui, oui. »

Tony donne un coup de fourche sur le poitrail du lion pour le faire reculer. Thor finit par abdiquer. Alors qu'il essuie la sueur qui perle à son front, Tony découvre Kalif collé à la grille, dans une attitude agressive. Un grondement sourd monte de sa gorge.

« Vous vous êtes passé le mot, c'est pas vrai ! »

Il lui donne à son tour quelques coups, l'obligeant à venir se frapper les dents contre le fer. Kalif rugit, plus fort encore que Thor. Tony frappe sans retenue, oublie les consignes de Chavo, sent bien qu'il pourrait blesser le lion.

« C'est pas vrai ! Vous m'emmerdez tous aujourd'hui ! »

Il vise la tête. Pas loin des yeux. Kalif voit rouge, se jette contre la grille.
« Tony ! » hurle Chavo depuis l'arène.

Tony sort le fouet de sa ceinture, le fait claquer entre les barreaux tout en donnant des coups de fourche de plus en plus énergiques, de plus en plus offensifs. Kalif s'essouffle, abandonne, épuisé mais agressif. Au loin, Chavo s'époumone, furieux : « Tony, qu'est-ce qui te prend ? Tu veux que je te mette à pied ? »

Tony ne lui prête aucune attention. Sa rage de la veille fait encore battre son cœur. Il fixe Kalif, qui a battu en retraite, crache : « Ouais mon bonhomme, faut pas t'en prendre à plus fort que toi ! Je gagnerai toujours. Toujours. »

Kalif s'engouffre dans le tunnel et Tony retire son tee-shirt humide, collant de sueur. Une odeur rance sur la peau.

« C'est pas possible ce qu'ils sont chiants avec cette chaleur ! »

Il jette son tee-shirt au sol, referme la grille dans un fracas métallique. Dans l'arène, Chavo ordonne : « Matelo, va prendre la place de Tony. Il est mis à pied pour aujourd'hui. »

Rien n'a pu apaiser sa fureur. Ni la sieste qu'il s'est efforcé de faire à l'ombre des arbres, espérant une brise qui n'est jamais venue, ni la balade avec Jordane en fin de journée.

« Alors si tu es mis à pied... tu n'iras pas dans l'arène ce soir ? a-t-elle demandé à mi-voix, consciente qu'elle avait à côté d'elle un paquet de nerfs.

– Bien sûr que si ! Tu vois vraiment Chavo choisir Matelo et sa jambe de bois pour le seconder dans l'arène ?

– Non... Évidemment... »

Elle avait relevé ses cheveux au sommet de son crâne et Tony a pu observer sa nuque, pâle et fragile, recouverte de duvet. Il s'est imaginé y déposer ses lèvres, mais cela l'a agacé parce que, même en pensée, il n'y retrouvait pas l'odeur boisée de Sabrina, sa texture brûlante, insolente. Ses mains se sont refermées sur la boucle d'oreille en coquelicot au fond de la poche arrière de son jean.

« On rentre », a-t-il déclaré.

Et Jordane n'a pas protesté.

Il avait raison, bien sûr. Chavo l'envoie se changer dans les loges.

« Prépare-toi, en piste dans trente minutes ! »

Il conservera sa place de garçon de cage, au centre de la piste, ce soir. Le padre est toujours furieux contre lui, Tony le sent à sa raideur, mais Chavo n'est pas bête. Matelo pue l'alcool et sa jambe le rend maladroit et lent. Alors Tony enfille sa tenue, enduit ses cheveux de gel, les plaque en arrière, fait tourner sa chevalière autour de son doigt. Au fond de la loge, Jordane, qui assiste sa mère, lui adresse un sourire timide avant de détourner le regard.

Le chapiteau est comble. Tony n'aurait jamais imaginé que ce coin de campagne paumé pouvait contenir autant d'habitants, autant de vie. Sous la toile, les projecteurs accentuent la chaleur déjà oppressante. Pépé Loyal reprend son souffle avec difficulté entre les numéros. Son front est luisant.

« Mesdames, messieurs, je vous demande un tonnerre d'applaudissements pour maître Chavo et ses cinq fauves ! »

Les lumières tournoient. Chavo entre à petites foulées dans sa tenue de scène. Tony, dans le couloir de la voiture-cage, se tient prêt à ouvrir les grilles et envoyer les fauves un par un. Il les déloge à coups de fourche, aidé de Matelo. Ils n'ont pas parlé de ce qui s'est passé ce matin, font mine de l'avoir oublié.

« *Go, go, go !* »

Tony court le long du tunnel, les encourage en donnant des coups de bâton dans les grilles. Quand les cinq fauves ont envahi l'arène, il entre à son tour, se positionne à côté du tunnel de sortie, sa fourche à la main. Matelo regagne son poste à côté du tuyau d'eau.

Le numéro de Chavo semble traîner en longueur ce soir. Il manque de rythme. Les fauves sont paresseux. Saskia n'a jamais été si calme. Thor et Kalif renâclent, ne demandent qu'une chose : qu'on les laisse se reposer sur leurs tabourets respectifs. Chavo insiste pour les faire descendre et se cabrer. Une fois, deux fois. Il ne peut pas quitter des yeux Amara et Jaipur qui sont déjà dressés face à lui, sur leurs pattes arrière. Il se tourne vers le fond de l'arène, croise le regard de Tony, qui hoche la tête. Message reçu. Il abandonne le tunnel de sortie et sa fourche près de l'ouverture, sort son fouet de sa ceinture pour voler au secours de Chavo. Il avance, brandissant le fouet devant lui. Il le fait claquer dans les airs et reprend les ordres du padre : « *Go, go ! Thor, Kalif, go !* »

Chavo secoue la tête. Tony ne comprend pas. Il entend le rugissement mais la chaleur l'étourdit un instant, lui fait perdre une précieuse seconde, le temps nécessaire pour anticiper le bond de Thor. Trop tard. Le lion est au sol, dressé devant lui, la gueule ouverte, battant l'air de ses pattes. Tony cherche sa fourche, machinalement, réalise qu'il l'a laissée là-bas, au fond.

« Kalif ! » crie Chavo.

Mais le second lion a bondi à son tour. Il fonce sur Tony, qui recule. Les rugissements des mâles se mêlent aux cris du public. Tony agite son fouet frénétiquement. Il faut viser le museau. Il atteint la truffe de Thor, qui rauque de plus belle. La patte du lion cingle l'air, déchire la manche de son costume, lacère sa peau. Il étouffe un cri de douleur, frappe plus fort, à l'aveugle. Il ne peut rien face à deux fauves. Il lui faudrait sa fourche pour en tenir un à distance et s'occuper du second avec son fouet. Autour de l'arène, un brouhaha monte. Les spectateurs commencent à partir. Cela produit un grondement sourd, comme un roulement de tonnerre qui excite encore plus les fauves. Tony jette un regard à Chavo, constate qu'il est occupé à tenir en joue Saskia. La lionne est prête à se jeter dans la mêlée. Tony recule, échappe de peu à un nouveau coup de griffe. Le contact frais du métal dans son dos lui fait réaliser qu'il est acculé. Perdu. C'était là un des premiers conseils de Chavo : *Toujours garder une marge suffisante entre les grilles et soi pour manœuvrer, avancer, tourner.* Thor avance dangereusement, plaqué au sol. Tony n'a plus assez de recul pour faire voler les lanières. Il n'a que le manche de son fouet pour frapper à la tête, n'importe où. Les crocs se referment sur son avant-bras. Tony se retrouve traîné à terre par un Thor déchaîné qui ne lâche pas son bras.

Si tu te retrouves au sol face à un fauve, tu es perdu. Seule la position verticale leur impose la peur. Chavo crie. Tony ne frappe plus. Il a lâché son fouet, protège son visage de son autre bras dans un réflexe de survie. Kalif plante ses crocs dans son mollet. Thor broie son bras. Saskia n'est pas loin. Tony entend son souffle rauque tandis que Chavo essaie en vain de la faire reculer. Et soudain l'eau jaillit. Un jet puissant, froid. Kalif recule. Thor s'ébroue mais maintient sa prise. Il est incapable de lâcher sa proie maintenant qu'il a le goût de son sang dans la bouche. Tony hurle. L'eau continue d'affluer, asphyxie le lion, qui finit par reculer. Tony se redresse d'un bond. Il baigne dans une flaque d'eau et de sang. Ne ressent rien. Là-

bas, à l'autre bout de l'arène, Chavo hurle : « Ouvre la grille ! On évacue ! On les évacue ! »

Il a acculé Saskia, qui bat en retraite. Jaipur et Amara n'ont pas bougé, observant le spectacle sans broncher. Tony se met en mouvement. Son costume trempé pèse des tonnes. Une douleur commence à irradier dans son bras et dans son mollet. Il court vers la grille de sortie, qu'il remonte, récupère sa fourche, prêt à repartir à l'assaut. Kalif et Thor sont aux prises avec le jet d'eau, manié par un Matelo concentré. Chavo rugit : « *Tunnel ! Tunnel ! Jaipur ! Amara ! Saskia ! Go, tunnel !* »

Le chapiteau continue de se vider dans la panique la plus totale. Des femmes hurlent à pleins poumons. On hisse les enfants par-dessus les épaules pour les sortir en urgence. Pépé Loyal, qui a repris ses esprits et le micro, tente de rassurer tout le monde mais personne ne l'écoute.

Le fouet dans une main, sa fourche dans l'autre, Tony aide Chavo à évacuer les fauves. Partout où des gueules s'ouvrent sur des crocs menaçants, Tony frappe. Il n'a pas le choix. Il faut les enfermer au plus vite avant qu'ils ne se mettent à se combattre à leur tour. Thor, Kalif, Saskia, Jaipur, Amara s'engouffrent l'un à la suite de l'autre dans le tunnel de sortie. Malgré sa jambe de bois, Matelo suit les bêtes depuis l'extérieur, les guide jusqu'au couloir de la voiture-cage, les réceptionne là-bas et les pousse dans leurs box respectifs. Hagard, trempé, désorienté, Tony contemple les gradins vides. Il entend les cris qui résonnent au-dehors. La main de Chavo se referme sur son épaule. D'une voix sourde, le padre ordonne : « Suis-moi. »

Tony fixe le plafond en bois de la roulotte. Penché au-dessus de lui, Chavo ausculte ses blessures. Le sang coule, imbibe la serviette-éponge. Tony est allongé dans le lit du couple. Allongé dans ce lit où il a fait, un soir, l'amour avec Sabrina. Dans ce lit où elle a donné naissance à son fœtus mort. Il ne faut pas y penser. La douleur devrait l'empêcher d'y penser. Mais c'est plus fort que lui.

« Mords là-dedans ! » ordonne Chavo en lui fourrant un chiffon sale dans la bouche.

Tony voudrait demander ce que le padre va lui faire, mais il ne peut plus parler. Chavo approche avec une bouteille d'alcool à 90° et un linge. Tony ferme les yeux, anticipe la brûlure, mais quand le liquide entre en contact

avec sa chair abîmée, il se cambre en poussant un hurlement à peine étouffé par le tissu.

« C'est ce qu'il faut ! réplique Chavo sans douceur. Ça aurait pu être pire, crois-moi ! »

Il lui retire le bâillon de la bouche. Tony halète. Il lui faut quelques secondes pour que la douleur s'atténue. Alors il se redresse sur un coude et observe son bras. Là où les griffes sont passées, la peau est ouverte sur une quinzaine de centimètres.

« J'ai besoin de points de suture ? » demande-t-il.

Chavo se tourne vers le rideau, qu'il entrouvre.

« Sabrina ? Tu peux venir voir ? »

Sabrina. Dans un châle noir. Les lèvres rouge sang. Elle arrive à pas lents, glaciale et distante. Ses créoles produisent un cliquetis lorsqu'elle se penche au-dessus du bras de Tony.

« Il lui faut des points. »

Ses doigts frôlent la peau de ses mollets, courent le long de la balafre.

« Là aussi.

– Tu peux faire ça ? » demande Chavo.

Elle acquiesce, sans manifester d'émotion particulière, mais Tony proteste : « Il n'y aurait pas un vrai médecin ? »

Il n'a pas oublié que les femmes du clan ont recousu Matelo et qu'il a finalement perdu sa jambe. Sabrina tourne la tête ailleurs, lèvres pincées. Chavo la chasse. Elle retourne là-bas, à sa cigarette qui se consume probablement dans un cendrier. Ils se retrouvent tous les deux, le padre se penche au-dessus de Tony. Il affiche un air sévère, contrarié.

« Qu'est-ce que tu n'as pas compris dans l'arène, hein ? Qu'est-ce qui t'a pris de venir titiller Thor et Kalif ?

– Quoi ?

– Je t'ai fait un signe du menton, espèce d'idiot ! Il me semblait que c'était clair ! »

Chavo s'emporte. Il se met à crier, se délestant de sa colère, de sa déception : « Je n'avais pas besoin que tu voles à mon secours ! Je voulais que tu fasses sortir Thor et Kalif, que tu les ramènes dans leur cage !

– Mais...

– Ils n'étaient pas enclins à travailler. Tu l'as vu, non ? La chaleur les fait souffrir et les rend agressifs ! Il ne sert à rien de s'imposer par la force !

Combien de fois je vais devoir te l'expliquer ? »

Chavo cogne son front contre celui de Tony avec brusquerie. Tony sent son souffle brûlant contre sa peau. Un souffle acide.

« Tu sais ce qui s'est passé ? Tu sais ce qui s'est passé ce soir dans l'arène ? »

Tony a du mal à soutenir le regard noir de Chavo.

« Tu as été médiocre ! Un piètre garçon de cage ! Tu as payé pour toutes les erreurs que tu as commises ces dernières semaines ! Je t'avais averti : les fauves ne pardonnent jamais l'injustice ! »

Chavo recule brutalement. Tony se sent sonné. K-O. Il tente de se recomposer un visage d'adulte mais n'y parvient pas. Il est ahuri.

« Matelo t'a sauvé la vie. Il prendra ta suite.

– Quoi ? » se récrie Tony en essayant de se relever.

Mais il retombe lourdement, assailli par la douleur.

« Il vaut mieux avoir un homme amputé dans l'arène, un homme ivre même, qu'une brute avide de pouvoir !

– Vous ne pouvez pas...

– Je vais envoyer Freddy en ville pour chercher un médecin.

– Padre !

– Tu es mis à pied. Ça te laissera le temps de guérir et de réfléchir à ton comportement. »

Les pans de sa veste claquent derrière lui tandis qu'il quitte la chambre. Tony ferme les yeux, très fort. Des souvenirs lui reviennent. Le souffle fétide de Thor, sa respiration rauque tandis qu'il le traîne au sol. De l'autre côté du rideau, Chavo s'adresse à Sabrina : « Sers-lui un verre d'alcool. Ça l'aidera à supporter la douleur. »

Tony écoute : la porte qui s'ouvre et se referme sur le padre. Dans le silence lourd qui suit, un soupir résigné. Puis une chaise grince. Sabrina fouille dans un placard, pose sans délicatesse un verre sur la table en bois et débouche une bouteille. Le liquide coule.

« Il ne peut pas faire ça... Il ne peut pas me renvoyer ! »

Il s'adresse à elle, au rideau, ne sait pas très bien. L'étoffe frémit. Elle apparaît, traînant les pieds, lui tend le verre de liqueur sans un mot.

« Il ne va pas me faire ça ? »

Elle croise les bras sur sa poitrine, reste plantée là, tandis qu'il boit le liquide amer à petites gorgées.

Les yeux bleus l'accusent en silence.

« Quoi ? attaque-t-il, les nerfs toujours à vif.

– Tu devrais partir, Tony. »

Il serre ses doigts autour du verre, sent ses mâchoires qui se contractent, et réplique, les dents serrées : « Jamais. »

Le regard sombre, Sabrina secoue la tête, faisant cliqueter ses créoles.

« Chavo a raison. Tu es une brute. Tu n'apprends rien. »

Il se redresse sur son coude valide, s'écrie avec véhémence : « Je vais récupérer ma place ! Mon poste de garçon de cage et mon numéro avec Asia !

– Parfait ! rétorque Sabrina, sarcastique. Et dans un an tu épouseras Jordane. Dans deux, tout au plus, tu commenceras à la cogner !

– Je suis pas une brute ! Tu ne sais pas de quoi tu parles !

– Oh si ! Je sais exactement de quoi je parle... »

Elle triture ses boucles d'oreilles d'un geste nerveux, ses ongles vernis de pourpre contre l'éclat argenté du métal. Ses yeux sont d'acier.

« Je sais exactement dans quel tas de fumier tu es né, dans quel tas de fumier tu as grandi et à quel prix tu as réussi à t'en extraire ! Et ça me tue de voir que tu n'as rien appris, que tu retournes à cette merde comme un porc à qui on offre la liberté et qui revient se vautrer dans la fange de la porcherie avec contentement !

– De quoi tu parles enfin ? se met-il à hurler. De quelle merde tu parles au juste ? De mon père ? de ma famille ?

– Réveille-toi, Tony ! C'est ça que tu veux, cette vie-là, auprès du clan Pulko ?

– J'ai une vie de roi ici ! Je suis un des plus jeunes dresseurs de l'histoire ! Je suis applaudi chaque soir ! Je reçois les honneurs ! On me respecte ! Ouais, peut-être que toi t'as une vie minable ici mais ce n'est pas mon cas ! »

Elle rit, d'un vilain rire grinçant. Et il se met à hurler plus fort encore, postillonnant à tout va, crachant sa rage : « T'es rien qu'une femme ! Une bonne à rien ! Tu ne comptes pas ici, et ça te tue ! T'es rien qu'une femme et t'es même pas une mère ! Tu vaux moins que toutes les autres ! »

La gifle l'atteint, produisant un claquement sec. La douleur, il ne la ressent pas. Il est froid à l'intérieur. Sabrina lui arrache des mains le verre de liqueur, disparaît de l'autre côté de la roulotte en faisant claquer ses

talons. Le verre tombe au fond de l'évier avec fracas. Un tabouret valdingue. Tony crie, incapable de se contrôler : « T'as même pas été foutue de te battre pour Asia ! Tu l'as abandonnée ! Peut-être que la nature est bien faite ! Peut-être que c'est pas pour rien que tu n'arrives pas à garder tes enfants ! »

Le silence lui répond. Assourdissant. Le souffle court, Tony attend. Elle va forcément revenir, l'attraper par les épaules, le secouer, le frapper, tenter de l'étouffer. Mais Sabrina ne revient pas. Le tic-tac de l'horloge envahit tout l'espace. Là-bas, derrière le rideau, elle ne bouge pas. S'est figée. L'alcool anesthésie l'esprit de Tony. *Tu devrais partir, Tony.* C'est elle qui veut partir. Elle qui rêve d'ailleurs. Lui non. Il a tout ce qu'il lui faut ici. Il crie : « Pars, toi ! »

Mais la réponse qu'il reçoit le prend de court. Elle est froide, désincarnée : « Asia n'est qu'un animal. Rien qu'un animal. Je l'ai compris à Claireville... Peut-être que c'est ce que ta mère a pensé, elle aussi, quand elle t'a laissé, que t'étais rien d'autre qu'un animal... »

Il se lève, oublie la douleur qui vrille son mollet et son bras, franchit le rideau en deux pas, se retrouve face à Sabrina, le poing levé, les lèvres tremblantes de rage, des veines rouges striant le blanc de ses yeux. Il se voit menaçant, comme s'il était sorti de son corps, comme s'il était spectateur de la scène. Il se voit comme il a vu André frapper le visage imaginaire de Justine contre le plan de travail. Sa vue se brouille. Son mollet faiblit. Il se rattrape à la table en bois, le souffle court. L'ombre de Sabrina passe à travers ses larmes. Il entend ses pas, la porte qui claque, puis ses sanglots à lui, qu'il retient, qui l'étouffent. Rien qu'un animal...

« Ce n'est pas bon, là, Jason ! Plus à gauche.

– Comme ça ?

– Comme ça. »

Jason a du mal à manœuvrer en régie. Il a parfois donné un coup de main mais il était toujours chapeauté par un des adultes du clan. Il revient sous le chapiteau, constate qu'il a bel et bien réussi à orienter le projecteur au centre de la piste. Tony est là-haut, perché sur son pilier, le teint grisâtre, maladif. La lumière blanche accentue l'âpreté de son visage. Son bras droit est entouré d'un bandage épais, tout comme son mollet qui le fait boiter. Un médecin de la ville est venu, l'a recousu il y a une heure à peine. On lui a

fait boire de la liqueur pour qu'il endure la souffrance. Puis Chavo l'a reconduit à la caravane où Jason attendait, inquiet. « Comment ça va ? » Tony avait les yeux rouges, injectés de sang, et l'alcool qu'il avait ingurgité avait réveillé quelque chose en lui. Il était comme possédé.

« On va finir le spectacle, a-t-il déclaré à Jason.

– Quoi ?

– Suis-moi. »

Un sourire était revenu sur ses lèvres, c'est pour cela que Jason a accepté.

Ils sont désormais sous le chapiteau vide. Les gradins déserts sont plongés dans l'obscurité. Il y a deux heures, le public hurlait, fuyait, et les lions s'acharnaient sur Tony. Il y a deux heures... Une éternité. Tony donne les indications et Jason exécute : « Ouvre sa cage maintenant ! »

Asia résiste. Elle n'a pas vraiment envie de sortir, de travailler à une heure si avancée de la nuit. Jason tire doucement sur la longe mais elle n'abdique pas.

« Tu as... une récompense à lui proposer ? »

Tony fait claquer sa langue avec agacement.

« Tire et c'est tout ! »

Il y a quelque chose d'irréel à contempler Tony grimé en Anders, ses bandages maculés de sang, en train d'exécuter son numéro de dressage sous un chapiteau vide. Asia progresse sur les deux cordes, lentement, prudemment. Tony murmure des paroles que Jason n'entend pas. Des paroles exaltées. Dans le silence qui règne, Jason peut percevoir le chuintement des cordes et la respiration saccadée d'Asia. Perché sur un baffle, les jambes dans le vide, il sourit. Il n'a jamais assisté à rien de tel. La grâce naturelle d'Asia. La détermination farouche de Tony. Les ombres dans ses yeux. Que voient-ils ? Car Jason sent qu'il y a un monde dans les prunelles de Tony. Un monde en mouvement, en échos. Asia atteint la plateforme et saute d'un bond léger sur les épaules de son maître. Celui-ci se tourne vers les gradins. Les yeux fermés, les bras écartés, il s'incline. Il reçoit les ovations d'un public invisible. Les flashes de quelques appareils photo. Les regards admiratifs des femmes. Les sifflets. Il se gorge, s'emplit, se charge de puissance, et quand Jason se met à applaudir pour de vrai, Tony rouvre les yeux et c'est la déception qui se peint sur ses traits.

Il boite comme l'éclopé. Son mollet est raide et douloureux. Les sutures tirent. La peau gratte. Il endure la souffrance en silence. Pas de quoi en faire un plat. Pas de quoi être mis sur la touche. Il rumine la même rengaine depuis des jours. En veut à Chavo.

« Me laisser nettoyer la merde des fauves, ça oui, ça l'arrange. Laver les cages, donner la barbaque... mais le reste... »

Tony n'est autorisé à approcher les fauves que pour les tâches ingrates. Il a été exclu de la cage d'entraînement, contemple le travail de Chavo à distance, avec aigreur. Matelo a repris du service. Quelque chose s'est réparé en lui, l'autre soir, quand il a retrouvé ses réflexes de garçon de cage, quand il est sorti de la léthargie dans laquelle l'alcool et l'inactivité le plongeaient et qu'il a sauvé Tony. Chavo lui a rendu sa place. Depuis, il boit un peu moins, se réapproprie chaque jour son rôle pendant que Tony ramasse les excréments à coups de balayette.

« Ça ne va pas durer, promet Tony à Jordane et à Jason, les deux seuls qui ont la patience de l'écouter radoter. Je prépare mon retour ! »

Dans son malheur, tout n'est pas perdu. Il lui reste l'essentiel : Asia, sa merveille de panthère nébuleuse, leur entraînement. Il la fait travailler plus dur encore, sans relâche, pour un retour qu'il veut grandiose.

« Toi et moi, ma fille, on va leur montrer qu'on vaut plus que toute la compagnie. Qu'on mérite une place permanente dans le spectacle. Compris ? »

Les mots de Sabrina le hantent : *Ce n'est qu'un animal. Rien qu'un animal. Peut-être que c'est ce que ta mère a pensé, elle aussi, quand elle t'a laissé, que t'étais rien d'autre qu'un animal...* Ces mots ont scellé leur destin, à Asia et lui. Uni leurs existences. Même trahison, même douleur, même remède : faire front et devenir invincibles.

« On sera la tête d'affiche de ce cirque », lui promet Tony.

Parfois, Asia fixe l'horizon pendant de longues minutes, comme si elle cherchait la silhouette de Sabrina, l'attendait encore.

« Oublie-la. On n'a besoin de personne d'autre, pas vrai ? »

Quand il la promène, il s'éloigne jusqu'à perdre le campement de vue. Il se laisse tomber dans l'herbe sèche. Les brindilles s'infiltrant entre les mailles de ses vêtements, provoquent des piqures désagréables, mais il n'en a que faire. Il s'abandonne sur le dos et Asia vient se réfugier sur sa poitrine. Il plonge dans ses prunelles dorées, lui promet que, lui, il ne partira pas, qu'il ne la laissera jamais tomber. *À la vie, à la mort.* Comme André et lui après le départ de Danie. André l'appelait « mon gamin ». Lui appelle sa panthère « ma fille » et il lui semble que c'est un des mots les plus puissants qu'on puisse prononcer. Sabrina l'a prononcé à la légère. Lui ne faillira pas.

Tony est toujours admis à la table de Chavo, même s'il est mis à pied. Il n'a plus la place à sa droite, il est relégué entre Freddy et Mirko, s'en accommode. Chavo s'adresse à lui avec distance, froideur même, et il semble à Tony que Pépé Loyal aussi lui en veut. Il sent parfois son regard mangé de cataracte posé sur lui pendant qu'il mastique. Un regard sombre.

« Tu te fais des films », lui assure Jason.

Pourtant le climat est tendu depuis l'accident. Pesant. Poisseux. Le parking est à demi vide, abandonné par les spectateurs, la billetterie clignote en vain, les gradins sont silencieux. Il faut que Pépé Loyal mette les mots dessus pour que cette réalité soit enfin admise : « Les gens ne reviennent pas... »

Cela crée comme une onde de soulagement autour de la table. Chavo pose sa fourchette. Freddy se renverse contre le dossier de son siège. Joseph soupire. Mirko grommelle en hochant la tête.

« Non. Les gens ne reviennent pas... »

Aussitôt, une des épouses se lève, s'empresse de remplir les verres de vin, mais le silence perdure.

« On n'a pas rempli le quart du chapiteau ce soir, poursuit Chavo.

– Il fait trop chaud », avance Joseph.

Mirko pousse un grognement d'approbation. C'est vrai qu'il fait plus chaud que jamais. Une touffeur épuisante. Matelo doit arroser les fauves pour les aider à supporter la chaleur. Les chevaux d'Alessio et Jason ne trouvent plus un brin d'herbe à se mettre sous la dent. Tout le campement tourne au ralenti : le professeur a cessé de donner cours aux enfants, qui traînent torse nu du matin au soir, à l'ombre des arbres, arrachant des

écorces avec ennui. Les vieux dorment une bonne partie de la journée. Tout le monde est harassé.

Pépé Loyal se met à pianoter de ses doigts noueux sur la table. Chavo chasse un moustique et l'écrase d'une tape sèche sur son avant-bras.

« C'est à cause de l'accident. »

Les mots sont sortis de la bouche du padre. La sentence. Tony sent les regards qui se coulent vers lui. Il s'obstine à vider son verre de vin l'air de rien.

« Les femmes ont tracté ? demande Freddy, qui tente de lui venir en aide.

– Les femmes ont tracté, répond Chavo. Pépé a parcouru le village en van publicitaire. La rumeur nous avait précédés partout.

– Comment ? » interroge Joseph.

Chavo se lève, se tourne vers Sabrina, assise en bout de table, qui triture le collier de fausses perles qui orne son cou.

« Va chercher l'article ! »

Elle laisse passer un silence chargé d'irritation, ravale sa réplique et se lève sans un mot. Elle s'éloigne en direction de la roulotte en prenant son temps. À table, quelques hommes réattaquent leur repas en silence. Tony, non. Il sent un poids sur ses épaules. Une tension qui l'entoure.

« Il faudrait tracter plus loin, suggère Freddy. Le département est vaste. »

Joseph approuve. Au loin, Sabrina réapparaît, un journal roulé glissé dans la ceinture de son short en jean. Elle le sort et le tend à Chavo sans un mot. Celui-ci le dépose au centre de la table, le lisse. Tony se penche en même temps que les autres hommes, découvre la photo du chapiteau Pulko et le titre en gros caractères : ATTAQUE FÉROCE DE DEUX LIONS À LA COMPAGNIE PULKO, LES SPECTATEURS EN ÉTAT DE CHOC...

Un silence s'installe, brisé brusquement par le poing de Pépé Loyal qui s'abat sur la table.

« Première page. Comment voulez-vous qu'ils ratent ça ? »

Mirko se cure les dents avec la pointe de son couteau. Joseph vide d'une traite son vin.

« On devrait partir. Changer de ville, suggère Freddy. On ira loin. Plus loin.

– Où ? réplique Chavo. Je n'ai pas d'autorisation de stationnement ailleurs. On devait rester ici une semaine encore. »

Pépé Loyal croise les bras sur son ventre, déclare : « On travaille à perte.

– Je sais.

– On ne devrait pas ouvrir la billetterie demain. On devrait remballer le chapiteau, renvoyer les monteurs. »

Chavo le fait taire d'un geste de la main. Le vieux lui jette un regard noir. Autour de la table, le malaise enfle. Les hommes font semblant d'ignorer la tension qui s'est installée, font tourner le vin au fond de leur verre, jouent avec une fourchette, toussotent.

« On va en parler, déclare soudain Chavo. On en parle ce soir en privé, Pépé. »

Le vieux acquiesce, les bras toujours croisés. Le silence perdure quelques instants puis la tablée se remet à manger. Tony a définitivement perdu l'appétit.

Les papillons de nuit tournent autour du projecteur. Tony, les yeux rouges de fatigue, ne réfléchit plus. Il répète le même numéro, les mêmes ordres, les mêmes gestes. Il est en train de tester avec Asia une méthode plus efficace mais aussi plus subtile pour la faire obéir. Il jette un coup d'œil en bas. Matelo, censé monter la garde, s'est endormi.

« Ho ! » crie Tony.

L'éclopé se réveille en sursaut, se redresse. Ils continuent de se retrouver la nuit tous les deux, dans l'arène. Si Matelo a récupéré sa place de garçon de cage au détriment de Tony, s'ils sont encore mis en compétition, il n'en reste pas moins que l'éclopé lui a sauvé la vie. Tony ne peut pas trop lui en vouloir.

« Qui arrive ? » demande-t-il.

Matelo n'a pas le temps de répondre. La silhouette approche, vive, et Tony reconnaît Chavo. Le padre se plante devant les grilles, lève les yeux en direction du pilier où se trouvent Tony et Asia.

« Qu'est-ce que vous faites encore debout ? »

Sa voix est tranchante comme une lame. Tony se demande si, d'en bas, il a vu les flammes. Mais c'est peu probable. Chavo n'attend pas de réponse. Il fait quelques pas, débranche d'un coup sec le câble du projecteur. L'arène se retrouve plongée dans l'obscurité.

« Allez vous coucher, ordonne-t-il. Rentrez Asia pour la nuit. Ce n'est pas une heure pour l'entraîner ! »

Matelo acquiesce. Tony tente maladroitement de s'expliquer : « On peaufine le numéro. Asia progresse. On peut faire revenir le public.

– Va te coucher ! » répète Chavo.

Matelo replie son siège. *Clac. Clac. Clac.* La jambe de bois s'éloigne. Tony raccourcit la longe d'Asia à contrecœur, éparpille le petit tas d'herbe sèche de la pointe de son talon, discrètement.

En bas, Chavo le cueille d'un regard noir.

« Je croyais t'avoir demandé de la ménager ? »

Tony fait rentrer la panthère dans sa cage, lui tend entre les barreaux sa récompense, la plus belle pièce de cheval qu'il ait pu trouver.

« Est-ce qu'on va remballer le chapiteau demain ? » demande-t-il.

Chavo et Pépé ont dû s'entretenir à la caravane du vieux. Prendre une décision. Qui l'a emporté ?

« Non », répond Chavo.

Tony esquisse un faible sourire. Ainsi c'est le padre qui l'a emporté. En un sens, cela lui fait plaisir.

« J'ai eu une idée pour faire revenir les gens... »

Il est toujours accroupi, en train de caresser Asia à travers les barreaux, et il sent la posture de Chavo changer dans son dos. Le padre l'écoute.

« On pourrait jouer sur ça. Sur l'accident. Sur la peur et la curiosité malsaine. Inviter les gens à venir voir le garçon attaqué par les lions, le garçon qui a survécu, qui entrera dans l'arène avec ses blessures et tentera de soumettre une panthère nébuleuse. Personne n'a vu Asia ici, ils voudront tous l'approcher. »

Tony se retourne enfin. Chavo est insondable, impassible, mais ses yeux ne sont pas aussi noirs que quand il est entré dans l'arène.

« J'ai préparé un numéro inédit. J'ai réussi à faire traverser les cordes à Asia dans un sens, puis dans l'autre... à reculons.

– À reculons ?

– À reculons. »

Les sourcils du padre se dressent jusqu'en haut de son front.

« Elle y arrive à chaque fois ?

– Elle y arrivera demain si vous me laissez présenter mon numéro. »

Chavo fixe Tony, la lueur de détermination dans son regard. Un muscle tressaute au coin de ses lèvres.

« Tu me rappelles moi plus jeune... à un point que c'en est effrayant... »

Cette fois le padre sourit franchement, même si son regard reste sévère.

« Allez, va te coucher.

– C’est d’accord ? Vous m’autorisez à présenter Asia demain soir ? »

Chavo soupire. Et dans son souffle, Tony entend un oui de capitulation.

« Je ne vous décevrai pas, Padre. »

« Ça va craquer. »

Le vieux Mirko le prédit en observant le ciel, bas, opaque. De lourds nuages gris roulent et s’amoncellent. L’air est lourd, sec, encore plus irrespirable que les jours précédents. Les insectes sont surexcités. Ils volent bas, s’agitent. Tony en écrase un sur son front, d’un coup vif du plat de la main.

« Signe d’orage... », marmonne Mirko en mâchonnant une brindille.

Le vent commence à se lever doucement. Il fait voler la toile du chapiteau, que quelques monteurs arriment plus solidement. Vivement que ça éclate, disent les anciens en agitant devant leurs visages un éventail ou un mouchoir. Leurs fronts luisent. Leurs respirations sont lourdes. On aurait dû plier le chapiteau, répète Pépé Loyal en se traînant d’un bout à l’autre du campement. Pourtant, plus tôt, il a sillonné le village avec le van publicitaire. « Venez admirer la prestation du garçon de cage attaqué par ses bêtes ! Revenu d’entre les morts, il leur fera face à nouveau dans l’arène malgré ses terribles blessures ! Puis il vous enchantera avec un numéro inédit : une panthère nébuleuse en équilibre sur des cordes ! »

Chavo espère remplir au moins la moitié du chapiteau. Si les spectateurs consomment, on rentrera peut-être dans les frais. Avec cette chaleur, ils devraient boire, alors on met au frais des sodas, des bières, des bouteilles d’eau. Les jeunes filles troquent les pop-corn contre des bacs réfrigérés de sorbets aux fruits.

La billetterie clignote. Carmen porte sa plus belle robe en strass dorés et un haut-de-forme. La petite Shana s’est perchée sur des talons empruntés à sa mère. À côté d’elles, l’air ailleurs, Sabrina, dans un pantalon de similicuir, agite son boa rose. Elle le porte de nouveau, constate Tony avec amertume. L’époque de leur idylle est révolue, le boa n’est plus qu’un simple accessoire et Sabrina est redevenue la femme de Chavo.

Derrière le chapiteau, près de la voiture-cage, Tony et Jason appliquent de la sauce tomate diluée dans l’eau sur des bandes blanches pour faire

croire à du sang. Tony retroussera sa manche droite et sa jambe de pantalon. Il enroulera les bandages sanguinolents autour de ses blessures. « C'est ça le cirque, s'est exclamé Jason avec enthousiasme, du spectaculaire ! » On fixera une bande autour de son crâne pour compléter sa tenue et parfaire sa légende de survivant. Inès lui fera une balafre courant sur toute une moitié du visage à l'aide de maquillage. Jason est en train d'étaler les bandes dans l'herbe pour les faire sécher, quand la voix de Jordane les interrompt : « Salut... »

Elle arrive, dans une robe de coton blanc trop ample qui laisse entrevoir ses jambes pâles décharnées. Sous son bras, elle a coincé un panier rempli de canettes.

« Je me demandais si vous aviez soif... »

Jason approuve avec un sourire. Jordane s'approche, rougissante. Tony se sert, ouvre une canette, qu'il boit au goulot. Ils voient venir Fidji, une longe dans chaque main, guidant Toy et Dark. Elle leur fait prendre l'air avant le spectacle. Le vent fait voler ses cheveux longs. Dark est nerveux, se cabre régulièrement.

« Il y a trop d'électricité dans l'air..., marmonne Fidji une fois près d'eux. Comment sont les fauves ? »

Tony s'apprête à hausser les épaules mais Matelo arrive en claudiquant. Sa chemise blanche colle déjà à son dos.

« Ils sont nerveux, répond-il à Fidji. Ils doivent sentir l'orage... »

Se tournant vers Tony, il ajoute : « Chavo veut qu'on reste près d'eux. »

Matelo va et vient dans le couloir de la voiture-cage, faisant résonner sa jambe de bois. Il donne de légers coups de fourche dans les barreaux et cela crée un carillon dissonant. *Ça fait longtemps que je n'ai plus chanté pour les fauves*, songe Tony. Il s'est assis à même la terre craquelée, Asia dans ses bras. Elle respire fort. Cet air si lourd, ça les fait tous suffoquer, même lui. Il regarde ses yeux dorés et il se met à fredonner.

Matelo s'arrête pour l'écouter, amusé. Mais Tony ne le voit pas. Il ne fixe qu'Asia.

Un roulement de tonnerre gronde au loin. Tony frissonne malgré la chaleur.

« Ça approche », constate Chavo.

La première partie du spectacle est bien entamée. Les cuivres retentissent. Le chapiteau n'est qu'à moitié rempli, mais si le spectacle se déroule bien, si le numéro d'Anders produit son petit effet, cela sera de bon augure pour les soirs suivants.

Le chapiteau est devenu une étuve. La première partie se termine alors que l'orage n'a toujours pas éclaté.

« Il tombera pas, déclare Matelo. Il passera plus loin. »

Pourtant, quelques éclairs zèbrent le ciel de temps en temps, se mêlant aux étincelles des lignes à haute tension. Le vent s'est levé, fait balancer les câbles. Les bourrasques brûlantes s'infiltrèrent entre les pans du chapiteau, soufflent entre les jambes des spectateurs.

« On monte l'arène ! » crie Chavo.

Les hommes se massent autour de lui. On attrape les barrières. À cause du vent, l'entracte sera plus court que d'ordinaire. Il faut faire vite. Tony glisse une branchette sous ses bandages pour se gratter. Les points de suture le démangent avec cette chaleur.

« Arrête, le houspille Chavo, tu vas t'infecter ! »

Les loges bourdonnent. Le maquillage de Tony coule, ne tient pas. Cela crée des traînées rosâtres qui ressemblent à des hématomes. Ses cheveux moites se rebellent, se redressent sur son crâne. Bisha vaporise de la laque, aplatit ses mèches en arrière. Dehors, les chevaux hennissent et Chavo ne trouve pas Sabrina.

« Allez, allez, on reprend, sonnez la fin de l'entracte ! » ordonne le padre.

Tony replace son bracelet en cuir par-dessus le bandage. Sa chevalière brille dans le miroir face à lui. Il tire sur sa veste, qui lui tient chaud. L'orage n'a toujours pas éclaté, contrairement aux prévisions de Mirko.

« Prêt ? » demande Chavo en passant derrière lui.

Leurs reflets se croisent dans le miroir, se superposent un instant.

« Oui, acquiesce Tony.

– Bien. Tu entres en piste avec Asia après le numéro de Mirko.

– Quoi ? Mais... d'habitude on présente d'abord les fauves... Asia et moi, on passe toujours en dernier.

– Pas ce soir.

– Pourquoi ?

– Tiens-toi prêt, c'est tout.

– C'est à cause de l'orage ? »

Chavo secoue la tête. Il s'échappe déjà. Tony rencontre alors le regard de Matelo, renversé dans le fauteuil d'artiste, sa jambe de bois devant lui.

« Il ne veut pas prendre le risque de terminer le spectacle sur un échec, annonce l'éclopé avec un drôle d'air sur le visage.

– Quoi ?

– Asia n'est pas encore tout à fait fiable. Le numéro n'est pas parfaitement rodé. Avec l'orage qui s'annonce, ce n'est pas gagné. Si ta prestation foire, Chavo veut avoir un numéro de secours pour rattraper le public.

– Si ma prestation foire ? »

Matelo lève les deux mains en l'air, comme pour signifier : *Ce n'est pas moi qui le dis.*

« Mais tu m'as vu l'entraîner ! Tu as vu ce dont je suis capable ! »

Le drôle d'air sur le visage de Matelo, cela ressemble à de la satisfaction. Une certaine jubilation qu'il peine à camoufler. L'éclopé, l'ancien élève de Chavo, renié, tenu à distance des fauves, se délecte de retrouver un peu de pouvoir et d'ascendant tandis que Tony perd un peu de la confiance du maître. Quoi qu'ils en pensent, quoi qu'ils en montrent, tous deux restent des rivaux.

« Ouais, mon gars, j'ai vu de quoi t'es capable. Montre-leur à tous maintenant ! »

Tony acquiesce en silence, les mâchoires serrées. *Compte sur moi. Je vais vous en mettre plein les yeux.*

« Et maintenant, vous allez découvrir... le survivant, attaqué en plein spectacle par deux lions féroces ! Le téméraire, l'intrépide, le redoutable Anders ! Ce soir il nous revient d'entre les morts pour dompter l'insaisissable panthère nébuleuse... Asia ! »

Roulement de tambour. Les projecteurs tournoient. Tony s'engouffre dans le tunnel, Asia enroulée autour de son cou. Les applaudissements se font entendre, trop peu nombreux pour couvrir la musique, mais quand il se tourne vers le public, Tony voit les visages qui le fixent, les yeux arrondis, les bouches étirées par un sourire d'émerveillement. Plus haut les gradins sont vides, mais demain ils seront pleins, les gens reviendront pour voir de plus près Anders, l'homme capable de faire danser une panthère nébuleuse

sur deux cordes. Tony s'incline face au public. *Regarde-moi, Matelo, pense-t-il, regarde ça, je suis le gadjo qui règne parmi les Tziganes !*

Il glisse la main dans sa poche, rencontre le briquet rouge. Il est prêt.

« *Jump !* »

L'éclairage faiblit. La musique passe en sourdine. Tony commence à faire bondir Asia d'un tabouret à l'autre. Sa chemise colle à son dos. Le velours de sa veste est trop lourd à porter un soir pareil. Mais Tony conserve son énergie.

« *Here ! Here ! Here !* »

Le corps d'Asia se déploie, ses pattes se tendent, ses muscles puissants se contractent. Les rosettes sur son pelage ondoient. La beauté à l'état pur, songe Tony en faisant claquer son fouet dans l'air. Et c'est de la fierté qu'il ressent. De la fierté, de la puissance.

« *Here !* » hurle Tony alors qu'Asia marque un temps d'arrêt sur l'un des tabourets.

La panthère scrute quelque chose dans le public. Ses oreilles s'inclinent. Faire diversion, et vite ! Tony s'agite devant elle, le fouet à la main.

« *Go, Asia ! Go !* »

Asia revient à lui. Ses yeux dorés semblent l'interroger. Il sent une hésitation dans sa posture.

« Enfin, marmonne-t-il entre ses dents serrées, ce n'est que le début du numéro ! On n'est même pas sur les cordes. »

Qu'elle hésite là-haut, en équilibre précaire à cinq mètres, il peut l'entendre, mais là... Elle n'a sauté que deux tabourets. Ce n'est pas le tonnerre qu'elle a pu entendre... Tony tend l'oreille, ne capte qu'une toux polie dans le public. Une toux d'ennui. Il serre plus fort le fouet dans sa main, prend une voix plus grave, plus autoritaire.

« *Asia, go !* »

À présent, plus de fierté ni de puissance mais de l'agacement.

« Qu'est-ce que tu me fais, merde ! »

Hors de question de reculer et d'abandonner. Hors de question de se tourner vers le public et de s'excuser. Ils viennent juste de commencer. Mais les yeux d'Asia fouillent encore les gradins. Que cherche-t-elle ? Ça suffit, il la rappelle à l'ordre, fait claquer sa langue et le fouet. Les lanières cinglent l'air, agressent les oreilles d'Asia, qui souffle, crache dans sa direction, s'aplatit et montre les crocs avec férocité. Et c'est plus fort que

lui. La fierté, la puissance, mais aussi la colère. Ce n'est pas une petite panthère qui... Il lève le bras. La chevalière brille sous la lumière chaude des projecteurs, cela fait comme une braise qui scintille. Le coup l'atteint à la nuque. Elle bondit, se propulse sur le tabouret suivant, plus pour lui échapper qu'autre chose. Tony profite de cet élan pour lui faire gravir les autres tabourets, un à un.

« *Here ! Here ! Here !* »

Le fouet danse, menaçant, hypnotique. Le fouet, seul maître dans l'arène. Il contraint la panthère, redonne confiance à Tony qui s'enflamme, se rengorge. Il ne la fait pas cabrer. Pas assez spectaculaire. Il veut faire dans l'escalade émotionnelle, veut d'emblée susciter l'émerveillement.

« *Up ! Go, Asia, up !* »

Son fouet désigne le pilier. La panthère fonce là-haut sans se retourner, plus vive et rapide que jamais. Elle bondit plus qu'elle ne grimpe. Elle fuit, désireuse d'échapper au fouet, mais cela, le public ne le sait pas. Les femmes poussent des « Oh », les hommes se lèvent, on suit des yeux la progression tout en souplesse d'Asia qui se propulse au sommet sans effort. Tony grimpe à son tour, plus difficilement, plus lourdement. Il s'essouffle. La chaleur lui donne le vertige. Quand il parvient sur sa plateforme, il se redresse, le fouet levé.

« *Come, Asia ! Come here !* »

Tony fixe les cordes, qui frémissent à peine. Il compte les pas, retient son souffle. Elle y est presque. Le plus dur sera de lui faire parcourir le même chemin à reculons. Il n'a réussi que deux fois. Grâce au feu. Il a suffi d'embraser un tas d'herbe sèche devant le museau d'Asia pour qu'elle fasse machine arrière sans plus se poser de questions, les pattes cherchant leur équilibre à reculons, la respiration sifflante. Il n'enflammera pas d'herbe ici, n'en aura pas besoin. Le simple claquement de son briquet devrait suffire à raviver les souvenirs, la peur panique. Il le faut.

Toi et moi, ma fille. En tête d'affiche de ce cirque...

Il tend deux bras vers elle tandis qu'elle atteint la plateforme. Les doigts de sa main droite se déplient. Au creux de sa paume, le briquet. Rouge vif, comme les lèvres de Sabrina. Rouge trahison.

Il plonge ses yeux dans les prunelles dorées. *C'est pour toi que je fais ça, d'accord ?* Et il lui semble presque que la panthère cligne des paupières. Son pouce cherche et trouve la molette d'acier. Il la fait riper vite et fort, de

sorte que la tige de pierre située à l'intérieur du briquet puisse créer une étincelle. L'étincelle nécessaire. Il voit la flamme se refléter dans les yeux dorés. La peur les envahir. Il entend grincer les cordes, puis, sans comprendre pourquoi, il se sent basculer en arrière, avec elle. Ses iris attrapent les rayures bleues et jaunes du plafond du chapiteau tandis qu'il vole, Asia contre lui. Il chute pendant un temps qui lui semble infini. Le choc lui coupe le souffle. L'étourdit. Puis les cris du public déchirent brusquement le silence. Des hurlements dissonants qui font grimacer Tony. Quelqu'un interrompt brutalement la musique. Les baffles se mettent à siffler, vrillant les tympan.

La veste de Chavo danse devant Tony tandis que le padre s'agenouille, se penche au-dessus de lui. Le visage pâle aux cheveux gominés, aux yeux verts perçants envahit tout son espace visuel. Les bras du padre s'emparent d'Asia, essaient de la déloger du cou de Tony où elle est toujours blottie, mais elle se cramponne. Et Tony voudrait dire au padre d'arrêter, le supplier de la laisser là, contre lui. Le cœur de la panthère bat à toute vitesse sous son pelage, sous ses doigts qui la retiennent.

« Arrête, bordel ! Arrête ! » hurle Chavo.

Tony ignore pourquoi le padre s'énerve ainsi, pourquoi il lui arrache Asia avec autant de brusquerie.

« Appelez une ambulance ! »

Tony éprouve une légère sensation de brûlure à son cou, veut y porter la main, mais Chavo lui ordonne de le laisser regarder. Il se penche, palpe, et quand il se redresse, Tony ne comprend pas à qui appartient le sang sur les doigts du padre, sur les manches de sa veste. Il ne comprend pas pourquoi les yeux de Chavo se brouillent ainsi. Il a mal, oui, plus mal qu'il ne pensait. Il veut de nouveau porter les doigts à son cou, mais Chavo l'en empêche.

« Ça va aller. Ne bouge pas. Respire calmement. »

La main du padre est plaquée contre sa gorge. Là où le sang se déverse, force le barrage, parvient à le contourner. Tony repense à la façon dont Asia exécutait ses proies, les lapins, les faisans, les mulots, à ses crocs longs de cinq centimètres, qui n'ont jamais laissé aucune chance à ses victimes de survivre. La jugulaire. Une entaille nette. Les bêtes se vidaient en quelques secondes à peine. Il faudrait que son cœur arrête de pulser comme ça, de pomper et d'envoyer ses précieux litres de sang au bord du précipice, mais

Tony ne peut pas arrêter son cœur. D'autres visages arrivent. Des silhouettes floues qui tournoient, l'entourent, s'agitent. C'est inutile. Il a compris qu'il ne rattrapperait pas à cette blessure. Le temps que quelqu'un se rende en voiture jusqu'en ville, trouve une cabine téléphonique, appelle une ambulance... Ce temps, il ne l'a plus. Le sang s'écoule malgré l'acharnement de Chavo à faire un garrot avec ses doigts. Le bleu et le jaune de la toile tournoient au-dessus de Tony. Il sent ses forces l'abandonner, son corps s'engourdir. C'est doux. Il la cherche du regard, essaie de se redresser. Chavo crie, le dispute même : « Si tu bouges, tu vas perdre tout ton sang ! »

Mais Tony veut juste croiser le regard de sa fille. Si seulement il avait encore la force de parler, il pourrait demander, exiger que tous ces gens s'éloignent, laissent son champ de vision libre. Et Jason qui s'agite à sa gauche. Et Matelo qui vacille, livide. Il parvient à ouvrir ses lèvres sèches, à murmurer : « Asia... »

Mais personne ne comprend.

« Ça va aller ! réplique Jason. Quelqu'un est parti appeler une ambulance... »

Il cherche encore, traque le moindre espace pour apercevoir le pelage. Il la trouve, à l'autre bout de l'arène. Recroquevillée. Les oreilles aplaties. Paniquée par la foule et les cris. Sa fille. Il rit. Il ne sait pas pourquoi. Il ne faut pas faire ça. Le sang s'échappe en jets quand il tressaute ainsi. Mais c'est plus fort que lui, il rit. Nerveusement. Ironiquement. Il rit de la vie, de son maudit sens de l'humour. Qu'a-t-il dit là-haut, juste avant l'étincelle ? *C'est pour toi que je fais ça*. Il rit, s'étouffe dans son sang, tousse, crache. Elle est comme lui. Comme lui... Et cette idée-là le fait sourire. Elle a décidé de faire cesser la violence par la violence. Et comme André, il ne se relèvera jamais de ce coup fatal. Au fond c'était inévitable.

« Arrête ! ordonne Chavo. Arrête de rire comme ça, nom de Dieu ! »

Le padre ne parvient plus à contenir les litres de sang et ça le rend fou. Jason tient la main de Tony. La serre. Et Tony se sent loin de leur panique, loin de leur peur. Le visage incliné, les yeux fixés sur sa panthère, il laisse la vie quitter son corps, il laisse faire les choses.

Matelo tire sur la longe de la panthère, la brutalise.

« Rentre ! Allez, rentre ! »

Ils n'ont pas le temps de chipoter. Autour de Tony, un groupe s'est massé et Chavo perd les pédales, il hurle que personne n'est capable de rien ici, que l'ambulance devrait déjà être là, qu'on n'a jamais vu une pareille bande de foutus inutiles. Les gradins sont déserts. Asia ne retrouve pas cet éclat familial qui l'a perturbée tout à l'heure. Un flamboiement rose qu'elle connaît bien. Le tonnerre gronde et un éclair illumine soudain l'intérieur du chapiteau. Asia s'allonge. La pluie se met à tomber sur la toile, produisant un clapotis qui l'apaise peu à peu.

Les ongles pourpres tapotent nerveusement le volant. L'aiguille grimpe sur le compteur de vitesse. *Plus vite...* La première goutte de pluie s'écrase sur le pare-brise et les doigts fins actionnent le levier des essuie-glaces, qui se mettent en marche en produisant un chuintement désagréable. Encore quelques centaines de mètres et elle allumera les phares sans crainte de se faire repérer. Elle sera suffisamment loin du campement. Sur le siège passager, à côté de son sac à main à franges, se trouve une boîte de farine en fer. À l'intérieur : trois mille huit cent quatre-vingts francs. Ce que Tony lui a remboursé plus quelques agios. Dans son soutien-gorge, un bonus : la recette du jour.

Elle retire le boa rose de son cou, le jette côté passager. Son boa rose... Elle a un sourire amer. Un muscle tressaute sur sa joue. Pourquoi ce boa, ce soir ? Était-ce une invitation à la suivre ? Ou seulement des adieux ? *Tony, espèce de petit con.* Qu'espérait-elle, qu'il comprendrait le message ? Il n'y a rien à tirer de ce gamin. Il n'apprend rien, s'obstine. Et elle, elle devait partir.

Elle renifle. C'est plus fort qu'elle. Les larmes s'échappent et laissent de grandes traînées bleues et noires parsemées de paillettes. Ce n'est pas lui qu'elle pleure, pas Chavo non plus. Elle pleure son corps vide, le fœtus enterré sur un terrain vague, et sa panthère, sa fille à fourrure, qu'elle abandonne à son tour parce qu'elle ne pouvait pas faire autrement, parce qu'elle ne peut plus vivre dans cette cage auprès de Chavo.

Ce soir, pour la première fois, elle est entrée dans le chapiteau en plein numéro. Elle est entrée pour voir Asia une dernière fois. Puisqu'elle abandonnait son existence, les règles et les croyances du clan Pulko, elle pouvait aussi abandonner ses propres superstitions. *Un regard, ça n'a jamais tué personne...* Le numéro commençait. Ce n'était rien, juste un

dernier regard, volé au clan Pulko depuis l'allée centrale. Capturer la couleur de son pelage, les nuages parfaits sur sa peau, qui lui donnaient l'impression de contempler le ciel, et mesurer une dernière fois la puissance de ses mouvements. Elle a agité la main et, l'espace d'un instant, elle a eu la folie de croire qu'Asia s'était tournée vers elle, l'avait reconnue. Alors elle est partie vite, le cœur battant, la gorge sèche, avant que quelqu'un ne puisse comprendre.

Tu vois... Un regard, ça n'a jamais tué personne...

La pluie tombe dru maintenant. Les essuie-glaces couinent. Pour couvrir ce bruit désagréable, Sabrina met en route l'autoradio de la voiture de Chavo. La voix d'un présentateur annonce le tube de cet été 1984, la chanson d'un groupe nommé Téléphone. Les premières notes retentissent dans l'habitacle, des arpèges de guitare, doux. Sabrina monte le volume tout en allumant une cigarette qu'elle coince entre ses lèvres. Elle aspire une bouffée de tabac. La campagne défile. Au loin dans le rétroviseur, le ciel noir est éclaboussé par les étincelles des lignes à haute tension. Une batterie vient bientôt se mêler aux guitares et apporter un peu de nerf au morceau. Une voix indéfinissable, à la fois douce et virile, murmure :

Je rêvais d'un autre monde...

Et la tête de Sabrina commence à se balancer en rythme. Ses ongles écarlates pianotent contre le volant. Elle prendra à droite à la première bifurcation. Elle s'éloignera de la ville, s'enfoncera dans la campagne, le temps de brouiller les pistes. Ensuite elle réapparaîtra. Elle coupera ses cheveux. Les teindra en roux. Se fera appeler Ruby. C'est un joli prénom...

Malgré la pluie, elle baisse la vitre côté conducteur, déplier son bras, tend sa paume pour y recevoir des gouttes. Au loin, le ciel est déchiré par un immense éclair jaune. Sabrina se met à chanter, sa cigarette au bec :

« Ce soir dansent les ombres du monde... »

Couvrant le bruit de la foudre.

Sources

Pour comprendre la culture circassienne et la formation des grandes familles du cirque, les mécanismes d'endogamie et de transmission, j'ai travaillé à partir d'une publication de Natalie Petiteau :

« Apprentissages circassiens et culture familiale : l'exemple de la compagnie Alexis Gruss », in *Apprentissage, travail et création : Lieux, communautés, réseaux, transmissions familiales*, Publications de l'Institut de recherches historiques du Septentrion, Villeneuve-d'Ascq, 2021.

Pour saisir la complexité de la culture tsigane et notamment la place de la femme dans ces communautés, qui passe bien souvent par la maternité, je me suis appuyée sur le mémoire de Marie Ménard :

Être femme et mère dans le monde tsigane : maternité chez les femmes roms, Université de Nantes, UFR de médecine, diplôme d'État de sage-femme, 2011 ; directrice de mémoire : docteure Véronique Carton.

Pour tout connaître du métier de dresseur, du fonctionnement d'une ménagerie et des comportements et modes de vie des fauves, j'ai étudié les deux ouvrages suivants de Jim Frey, dresseur ayant passé près de quarante ans à s'occuper d'animaux sauvages :

Les Fauves et leurs secrets, Presses de la Cité, 1957.

Dresseur de fauves. Dans l'intimité du cirque, Éditions de la Paix, 1952.

J'ai complété ce travail documentaire par le visionnage de vidéos d'archives de l'INA de Jim Frey en activité avec les fauves.

M. D. C.

DE LA MÊME AUTRICE

Aux Éditions Carnets Nord

TOUT LE BLEU DU CIEL, 2019

Aux Éditions Albin Michel

LES LENDEMAINS, 2020

JE REVENAIS DES AUTRES, 2021

TOUT LE BLEU DU CIEL, réédition collector, 2021

LES DOULEURS FANTÔMES, 2022

LA DOUBLURE, 2022

LES FEMMES DU BOUT DU MONDE, 2023

TENIR DEBOUT, 2024

Au Livre de Poche

LA FAISEUSE D'ÉTOILES, en partenariat avec l'UNICEF, 2023 ; Albin Michel, 2024 (réédition collector)

Retrouvez toute l'actualité des éditions Albin Michel
sur notre site albin-michel.fr
et suivez-nous sur les réseaux sociaux.

Instagram : [editionsalbinmichel](https://www.instagram.com/editionsalbinmichel)

Facebook : [Éditions Albin Michel](https://www.facebook.com/Éditions-Albin-Michel)

YouTube : [Editions Albin Michel](https://www.youtube.com/Editions-Albin-Michel)

TABLE DES MATIÈRES

[Titre](#)

[Copyright](#)

[I - Défier](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[II - Dominer](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[III - Triompher](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Sources](#)

1. « Allez, allez, allez ! »

-
1. Pour les Gitans : homme qui n'appartient pas à leur communauté.



Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.



z-library.sk

z-lib.gs

z-lib.fm

go-to-library.sk



[Official Telegram channel](#)



[Z-Access](#)



<https://wikipedia.org/wiki/Z-Library>